SECRETS D'UN SIÈCLE

JULES BERTAUT



PIERRE AMIOT

JULES BERTAUT

SECRETS D'UN SIÈCLE

PIERRE AMIOT

SECRETS
D'UN
SIÈCLE

DU MEME AUTEUR

ETUDES D'HISTOIRE

Le Faubourg Saint-Germain.
Napoléon Ier aux Tuileries.
Le Roi bourgeois.
Napoléon III homme secret.
1848 et la Seconde République.
La vie aventureuse de Louis XVIII.
La duchesse d'Abrantès.
Les Belles Emigrées.
Talleyrand.
Le Roi Jérôme.
L'Impératrice Eugénie et son temps.
Madame Tallien.
Madame Récamier.
Madame de Genlis.
La Troisième République.
Le retour à la Monarchie (1815-1848).
Napoléon ignoré.
Marie-Louise.
L'Impératrice Joséphine.
Amours tendres et tragiques.
Les Parisiens sous la Révolution.
Amoureuses et Femmes galantes.

ETUDES DE MŒURS

L'époque romantique.
L'Italie vue par les Français.
La vie à Paris sous le Premier Empire.
La province française avant 1914.
Le Paris de la belle époque.
Villégiatures romantiques.
Le Boulevard.
La vie littéraire au XVIIIe siècle.
Les belles nuits de Paris.
Les dessous de la Finance.
Paris à travers les âges.
Egéries du XVIIIe siècle.
Visages romantiques.
La vie privée de Balzac.
La vie privée de Chateaubriand.
Souvenirs de Gervex.
La Côte d'Azur.

ESSAIS CRITIQUES

Chroniqueurs et Polémistes.
La littérature féminine d'aujourd'hui.
Les romanciers du nouveau siècle.
Le roman nouveau.
La jeune fille dans la littérature française.

JULES BERTAUT

SECRETS D'UN SIÈCLE

[les amours]

PIERRE AMIOT

Chapitre I

UNE FEMME HABILE : Mme DE MONTESSON

Chamfort disait que, parmi les quatre plus grandes comédiennes de la société de son temps qu'il avait connues, il rangeait Mme de Montesson et Mme de Genlis. Toutes deux, en effet, auront été de magnifiques intrigantes, possédant au suprême degré l'art et la science du monde, mais Mme de Genlis aura été aussi une femme de lettres se répandant en une quarantaine de volumes, au lieu que Mme de Montesson incarne l'ambitieuse pure, faisant de sa vie un chef-d'œuvre de raison calculée, aidée par une absence totale de préjugés et une dextérité extraordinaire.

Elle était née en 1737, d'une famille considérable de Bretagne, Charlotte-Jeanne Béraud de La Haie de Riou. A dix-sept ans on l'a mariée — sans lui demander son avis — au marquis de Montesson, sexagénaire. Quoi d'étonnant ? N'a-t-on pas vu Mlle de la Chesnelaye, âgée de dix-huit ans, unie au duc de Gesvres, presque nonagénaire ? L'agrément de ces sortes de mariages — et leur utilité —, c'est que l'époux disparaît presque tout de suite, laissant, s'il est riche, sa veuve dans l'opulence. Cependant, Charlotte-Jeanne devra patienter un peu avant d'être libre, car son mari, malgré ses soixante ans sonnés, paraît encore assez guilleret.

En attendant, sa femme, riche des quatre-vingt mille livres de revenus que lui a apportées son mariage, a été

présentée à la cour et a paru dans le monde. Elle n'a pas tardé d'y trouver un cœur compatissant en la personne du duc de Guines, lequel s'est épris d'elle à la folie, mais elle vise plus haut. Elle a jeté les yeux sur le duc d'Orléans lui-même, le petit-fils du Régent, celui qu'on appelle « le gros Philippe ».

A ce moment il frise la quarantaine. C'est un brave homme, plein de cordialité, mais d'aspect très lourd, tout le portrait de sa mère, la princesse de Bade. Il est grand, épais, joufflu, « Allemand de pied en cap », dit la baronne d'Oberkirch. Avec cela d'une intelligence plus que moyenne, très faible, ne voyant que par les yeux des autres, plein de cœur toutefois, très *gemütlich* en amour. Excellent prince, au demeurant, très humain, distribuant, chaque année, plus de trois cent mille livres en aumônes, toujours disposé à s'émouvoir pour autrui.

Son union avec la princesse de Bourbon-Conti a été un mariage d'inclination qui a, du reste, fort mal tourné, car son épouse s'est révélée la plus fieffée des dévergondées. A sa mort, il a tout de suite contracté une liaison sérieuse avec Mlle Le Marquis, danseuse de la Comédie-Italienne, dite Marquise. Elle est petite et noiraude, « l'air d'un pruneau habillé », mais c'est une fine mouche qui se révélera aussi fidèle à son amant que l'épouse légitime était volage. Elle a tout de suite compris le caractère du prince, qui voulait être amusé et aimé, l'a entouré de prévenances, d'affection, l'a conquis tout entier. Elle lui donnera deux fils, qui seront d'Eglise : les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, ainsi qu'une fille, plus tard femme d'un maréchal de camp. En retour, elle s'est fait octroyer un superbe hôtel rue de Gramont, au coin du boulevard, et un château à Villemomble.

Marquise est, bien entendu, férue de théâtre et elle a orienté tout de suite le « gros Philippe » vers ce divertissement. Il s'est jeté à corps perdu, n'ayant que faire de ses jours et de ses nuits, et il n'a pas tardé à pousser cette passion jusqu'à l'extravagance. Sans tarder, il s'est fait construire trois salles, une à Bagnolet, une faubourg Saint-Antoine et une autre faubourg du Roule. Comme aucune ne le satisfait, il a mis tous ses soins à en édifier une quatrième, dont il a voulu faire un petit chef-d'œuvre de théâtre de société.

C'est à Villers-Cotterêts qu'il l'a installée, hanté peut-être par le souvenir de Molière et de sa troupe, qui y montèrent la deuxième représentation de *Tartuffe*. Ce petit théâtre est, en effet, une merveille de goût et de machinerie et sur lequel peuvent se donner tous les genres, de la comédie à l'opéra et au ballet.

Pour alimenter toutes ces scènes de pièces inédites, le « gros Philippe » s'est attaché Collé, fournisseur infatigable, qui travaille dans le genre « parade » et la grosse farce primesautière. *La Vérité dans le vin, La Tête à perruque, Le Galant Escroc* ont déchaîné le rire des spectateurs, « ivres de gaîté ». Plaisanteries salées, situations scabreuses, dialogue frisant l'obscénité, tout ce qui choquerait un autre auditoire a trouvé ici des oreilles complaisantes et des admirateurs. Mis en goût par ce succès, Collé s'est dépensé en saynètes, parodies, impromptus, pastorales, ballets, à la fois auteur, acteur, régisseur et metteur en scène.

La troupe est fort amusante, car les gens du monde y sont mêlés aux comédiens authentiques. Son Altesse le duc d'Orléans ne dédaigne pas lui-même de monter sur les planches ; il s'y essaie dans les rôles de niais et de paysan ; sa carrure, sa grosse face bouffie lui ont permis d'y remporter des triomphes. C'est son « emploi ».

***

C'est à ce moment que Mme de Montesson s'est glissée dans l'entourage du prince. Elle y a rencontré sa nièce, Mme de Genlis, autre ambitieuse féroce qui aspire, elle aussi, à régenter les grands de la terre. Les deux femmes se détestent, ayant eu jadis des différends et même des procès dans des affaires de famille : Mme de Genlis appelle Mme de Montesson la « tantâtre » et, beaucoup plus intelligente que celle-ci, ne cesse de la brocarder.

Toutes les deux vont s'affronter en champ clos pour la conquête du « gros Philippe ». Mme de Montesson a pour elle sa beauté et ses roueries de grande coquette ; Mme de Genlis, son esprit et ce qu'elle appelle ses petits talents : sa harpe, d'abord, dont elle joue fort bien, ses dons de musicienne accomplie et un toupet formidable.

Lorsqu'elles font leur apparition à Villers-Cotterêts, l'heure est fort bien choisie, car le duc d'Orléans roule dans sa tête des idées de changement. Il est un peu las de Mlle Le Marquis et il sent que son public est las également du répertoire de Collé. La grosse farce a eu l'effet d'éloigner des salons du prince quantité de gens de bon goût qui s'offusquent de cette littérature du ruisseau et qui en veulent aussi au maître de céans de s'être acoquiné trop étroitement à cette « gigoteuse », comme on appelle le petit pruneau. Que ne jette-t-il les yeux sur tant de femmes charmantes de la « bonne compagnie » qui seraient si heu-

reuses de faire son bonheur ? Précisément, voici la délicieuse marquise de Montesson et sa charmante nièce Genlis qui tournent savamment autour de lui. Qu'il choisisse l'une d'elles...

Il semble qu'il ait été attiré surtout par Mme de Montesson et, dès que le bruit s'en est répandu, soulagement général dans la « bonne compagnie » et alliance conclue tout de suite entre Mmes de Beauvau, de Gramont, de Ségur, de Luxembourg, pour pousser dans les bras l'un de l'autre deux êtres aussi bien faits pour s'accorder.

Cependant, que l'on n'oublie pas que la belle est déjà en possession d'un amant, ce Guines, qui lui voue un amour sans bornes.

— Certes, il m'aime, dit confidentiellement Charlotte-Jeanne à ses petites amies. Mais, que ne ferais-je pour porter secours à Son Altesse et la guérir de sa passion malheureuse pour une danseuse !

Tout cela énoncé avec un grand sérieux et des larmes au bord des paupières, même devant Mme de Genlis, au risque de la faire pouffer de rire : « Je n'en croyais, bien entendu, pas un mot », dira-t-elle dans ses *Mémoires*.

Une comédienne aussi experte devait avoir raison du gros benêt. Elle mit tout en œuvre, même ses « dons » d'actrice et de femme de lettres ! Car voici que la « tantâtre », pour les besoins de la cause, se découvre soudain des talents d'interprète et d'auteur dramatique ! La Genlis s'esclaffe devant une pareille outrecuidance. Cette Montesson qui est l'ignorance même, qui n'a jamais lu une seule page d'un bon livre, qui, un jour, parlant de M. de Saint-Priest, ambassadeur à Constantinople, a dit qu'il avait là une charmante maison, *sur les bords de la mer Baltique,* qui jette dans la conversation les bourdes les plus étonnantes sur l'art et la musique, qui joue abominablement la comédie de société, qui a une voix de fausset et qui veut passer pour une artiste, n'est-ce pas à pleurer ?

Imperturbable, celle-ci continue son jeu. Las décidément des grosses farces, le prince voudrait monter une pièce plus fine, plus délicate. Hardiment, Mme de Montesson s'offre à tirer un acte de la *Marianne* de Marivaux.

— Comment ! Vous voudriez ?... Mais ce sera charmant !

Elle-même en est moins sûre et, redoutant la critique de l'aréopage mondain, prie en secret Son Altesse d'en faire la lecture, comme si elle en était l'auteur. On se doute des cris d'admiration et de l'enthousiasme que le prince soulève. Aussitôt après, il jette le nom de la femme délicieuse qui a composé ce petit chef-d'œuvre. Tout le monde est

quinaud : impossible, pourtant, de se déjuger, et voilà un acte qui ira aux nues.

⁂

Comme interprète, elle n'est pas moins fine mouche. Sedaine et Monsigny sont venus à Villers-Cotterêts pour y faire jouer plusieurs de leurs pièces. Mme de Montesson sera de la distribution, cela va sans dire, mais elle n'est pas plus rassurée sur les planches que la plume à la main. Comment déjouer les critiques de l'écrivain et du musicien ? Il va falloir déployer devant eux les mille artifices de sa grâce et de sa coquetterie, les entortiller fort joliment pour leur arracher la promesse de ne faire sur elle que des compliments devant M. le duc d'Orléans. Qu'ils lui réservent leurs précieux conseils pour le tête-à-tête ! Elle a tant besoin d'encouragements !

Sedaine et Monsigny, qui ont de l'esprit, ont compris le jeu et s'y prêtent de bonne grâce. Mieux, ils en ajoutent de leur cru et déclarent tout net à Son Altesse qu'ils ont rarement eu une interprète de cette qualité. Aussi bonne actrice qu'excellente femme de lettres : décidément, c'est une perle !

Cependant M. de Guines est toujours là qui rôde autour de sa bien-aimée. Bonne affaire : Mme de Montesson va trouver avec lui un prétexte pour provoquer la jalousie du prince. Et alors commence une comédie bien plus amusante et bien mieux jouée que la *Marianne* de Marivaux. Lorsque l'amant risque une privauté, commet une imprudence, la maîtresse feint l'indignation, pousse des soupirs, verse des larmes, suffoque.

— Le misérable ! Il ose encore... Qu'il me laisse ! Je vais mourir.

Elle s'affaisse sur un canapé, se dit atteinte de coliques. Bouleversée, Son Altesse la fait transporter dans sa chambre ; on l'étend, elle gémit, tout le monde s'affole, Mme de Choisy et Mme de Genlis (cette dernière riant sous cape) font chauffer des serviettes et les disposent sur le ventre de l'infortunée, tandis que, dans l'embrasure d'une fenêtre, le « gros Philippe » pleure à chaudes larmes et maudit l'exécrable Guines qui torture un être aussi charmant. « Lorsqu'il le rencontrait ensuite dans le château, dit Mme de Genlis, c'était une chose plaisante que les regards l'indignation qu'il lui lançait. »

Lentement et sûrement, Mme de Montesson file son

intrigue. Toujours sentimentale, accablée, dit-elle par cette liaison avec l'affreux Guines, qu'elle n'osait abandonner par pitié, elle bouleversa le cœur sensible du prince par ses larmes, soupirs et gémissements. A force de verser des pleurs avec elle, il en avait l'esprit tourneboulé. Enfin, il prend une grande décision : il fait nommer Guines ambassadeur en Prusse.

Le galant parti sur les bords de la Sprée, la route est libre. Que non pas ! Bien que gâteux, M. de Montesson est toujours là et, tant qu'il vivra, aucune union, bien entendu, ne sera possible avec le duc d'Orléans. Car la fine mouche n'a pas l'intention de devenir la maîtresse banale d'un grand de la terre ; elle juge la passion du « gros Philippe » suffisamment ardente et exclusive pour exiger mieux de lui, une véritable union, un mariage morganatique.

Le prince attendra donc... Peu de temps, du reste, car M. de Montesson rend bientôt au Seigneur son âme falote. Mais c'est alors aux enfants du duc de s'émouvoir et à la cour de s'agiter. Un mariage, même morganatique, est une chose grave et qui demande réflexion, qui suscite des obstacles de toutes sortes. Un parti s'est formé déjà à la cour, hostile à cette union ; on parle, on s'agite, on fait courir des bruits fâcheux sur la marquise de Montesson. Celle-ci a compris que l'opinion ne lui était pas favorable, qu'il lui fallait réagir, et tout de suite. En comédienne consommée, elle a trouvé la riposte : elle crie sur les toits qu'elle ne veut en rien troubler la famille royale, forcer la main au prince ; elle luttera, au contraire, contre l'amour qu'il lui porte. Et, prétextant un grand deuil, elle disparaît de la capitale, vole de château en château, laissant le gros joufflu désespéré qui frétille au bout de l'hameçon et s'enferre de plus en plus.

Cependant, elle a chargé Mme de Genlis du soin d'entourer le duc d'Orléans en son absence, de l'entretenir de sa bien-aimée, de maintenir sa passion à la température convenable. Comment une rivale a-t-elle pu se charger de ce rôle ? Y eut-il une entente secrète entre les deux femmes ? Mme de Genlis, voyant que la partie était perdue pour elle, a-t-elle voulu retirer au moins une compensation de son insuccès ? En tout cas, il semble bien qu'elle se soit appliquée, en effet, à tout ce qu'à exigé la « tantâtre ». Elle a si bien consolé, endoctriné, apitoyé le gros homme qu'il s'est laissé aller aux confidences, lui a conté sa vie sentimentale, a pleuré sur son épaule, s'est répandu en pages interminables dans sa correspondance presque journalière. Il est allé plus loin, affirme Mme de Genlis dans ses *Mé-*

moires : il est devenu tendre. Sans doute ne tiendraït-il qu'à elle... Mais c'est elle qui le dit et, la vérité, c'est que, quand Mme de Montesson est reparue dans tout l'éclat de sa beauté, une fois de plus son amoureux s'est jeté à ses pieds et l'a suppliée d'être son épouse. Elle lui a promis qu'elle y consentirait si les obstacles à leur union étaient surmontés.

A quelque temps de là, en effet, le roi s'est apaisé, exigeant seulement que Mme de Montesson ne changeât pas de nom, ne s'attribuât aucune prérogative de princesse du sang et ne reparût plus à la cour. Quant au duc de Chartres, le fils aîné du gros Philippe, consulté pour la forme, il a répondu avec esprit qu'un fils n'avait pas de consentement de mariage à donner à son père, mais qu'il ne serait assuré de la résolution formelle de celui-ci qu'au bout de deux ans d'attente. Il lui imposait une épreuve !

En soupirant, le gros Philippe a accepté cette étrange formalité et c'est seulement le 28 juillet 1773 que l'archevêque de Paris, Mgr de Beaumont, a béni le mariage morganatique du premier prince du sang avec Mme de Montesson. D'un seul coup elle mettait la main sur une fortune immense, sur la plus belle argenterie du royaume et sur les diamants de la famille d'Orléans. Mme de Genlis ne devait jamais le lui pardonner.

⁂

Suprêmement habile à conquérir un mari, elle ne le fut pas moins à conserver son rang et sa dignité. Toute la cour avait été instruite de son mariage, nul n'ignorait sa situation, mais elle sut se concilier tout le monde par l'affabilité de son esprit et son extrême prudence. « Affable pour les inférieurs, dit M. de Lévis, d'une politesse noble et graduée avec les personnes considérables, respectueuse sans bassesse avec les princes, obligeante pour tous, elle acquit à la fois de la bienveillance et de la considération. Arrogante, elle eût été haïe et, si elle avait pris des airs de princesse, ils eussent paru aussi déplacés que les manières libres d'une maîtresse. »

On prit l'habitude d'aller chez elle, et elle eut bientôt tout ce qui comptait d'élégant à Paris.

Elle avait repris, bien entendu, les représentations de ce théâtre de société qui plaisaient si fort à son époux, mais finies les scènes grivoises de Collé et ses plaisanteries salées : la marquise de Montesson prétendait que la « bonne

compagnie » s'amusât dans les formes. Elle faisait jouer maintenant le drame sentimental ou interprétait les chefs-d'œuvre classiques, *Le Misanthrope,* où, dans le rôle de Célimène, triomphait Mme de Blot, ou montait *Le Déserteur, Rose et Colas, Aline, reine de Golconde,* tous les opéras-comiques à la mode.

Elle avait mis la main sur Carmontelle, homme universel qui dessinait les costumes, brossait les décors, faisait, s'il le fallait, office de souffleur et composait les proverbes qu'il mettait en scène : Mme de Montesson, la comtesse de La Marck jouaient les jeunes premières, Monseigneur faisait toujours les paysans, le comte de Valençay ou le vicomte de La Tour du Pin, les amoureux. C'est Carmontelle aussi que Mme de Montesson chargeait de corriger ses pièces, car elle n'avait pas renoncé à ses prétentions de femme de lettres, peut-être jalouse des succès littéraires de Mme de Genlis et prétendant toujours la surpasser. Hélas ! il semble bien qu'en dehors d'un petit cercle d'auteurs disposés à applaudir par avance tout ce qu'on jouait devant eux, elle ne sut pas conquérir le public. Elle avait tiré des *Liaisons dangereuses* une pièce, *La Comtesse de Chazelles,* qu'elle eut le tort de faire représenter sur un théâtre régulier : ce fut un four noir.

Fut-elle fidèle à son époux ? Il semble bien qu'elle le fut jusqu'au jour où elle rencontra M. de Valence, un des hommes les plus beaux et les plus brillants de son temps. Elle ne put résister et tomba dans ses bras. Il avait alors vingt-sept ans et elle en avait quarante-sept, ce qui n'avait rien d'affriolant pour lui en un siècle où, à la trentaine, une femme était réputée vieille. Ce sera la passion de son âge mûr, elle s'accrochera désespérément à lui, elle finira par lui léguer tous ses biens au détriment de sa famille.

⁂

Lorsque le duc d'Orléans se fut éteint, Louis XVI fit défense à Mme de Montesson de tendre son hôtel de draperies noires et de mettre ses gens en deuil. Elle prit alors le parti de se retirer au couvent de l'Assomption pendant toute l'année de son veuvage, mais elle ne cessait d'y recevoir des visites.

Revenue dans le monde, elle reprit tout naturellement ses réceptions, que la Révolution interrompit. Arrêtée sous la Terreur, elle se trouva en prison avec Joséphine de Beauharnais : une amitié s'ébaucha entre les deux femmes,

qui devint bientôt de l'intimité. Mme de Montesson ne se doutait pas que cette relation serait pour elle le salut.

Les événements révolutionnaires l'avaient, en effet. à peu près ruinée : lorsque le 9 Thermidor lui ouvrit les portes de sa prison, elle ne savait comment vivre. Ce fut Joséphine, toujours compatissante aux infortunes, qui l'aida de sa bourse d'abord, de celle de ses amis ensuite, mais elle lui rendit un service bien plus grand encore lorsque le Consulat fut établi.

A ce moment, on sait que Bonaparte tentait de renouer des liens entre l'ancienne société et la nouvelle ; il avait même chargé Joséphine de recevoir les premiers émigrés rentrés, de s'enquérir de leurs besoins, de leur apporter une aide s'il le fallait. La marquise de Montesson, qui était au courant de cette disposition d'esprit, accablait habilement Joséphine de lettres d'admiration pour le premier Consul. Un jour, celui-ci, fouillant dans les papiers de son épouse, trouva une lettre de Mme de Montesson où elle disait : « N'oubliez pas que vous êtes la femme d'un grand homme. » Il fut ébloui, et bien plus encore lorsqu'on lui dit que cette admiratrice était la veuve du duc d'Orléans.

Sur-le-champ il voulut la connaître. Avec son adresse coutumière, elle sut si bien l'enjôler, le couvrir de fleurs, qu'il décida de lui faire rendre sa fortune : cent soixante mille francs de rente lui furent assurés sur les canaux du Loing et du Midi, à condition qu'elle emploierait ses ressources à des réceptions mondaines, donnant l'exemple d'un luxe de bon aloi, rétablissant, autant que faire se pouvait, les anciennes élégances, la tenue correcte dans les salons, les fêtes, les danses, les amusements de la « bonne compagnie ». Et la seconde vie de Mme de Montesson commença : à soixante-trois ans, celle qui avait connu la cour de Louis XV et celle de Louis XVI allait devenir l'arbitre du bon ton pour la cour impériale.

Son hôtel fut tout de suite réputé pour sa distinction : rien de choquant ni de criard dans les pièces, aucun étalage discordant comme on en trouvait trop souvent alors dans les demeures des enrichis du Directoire.

Tous les mercredis, elle donnait un grand dîner : « Tout était préparé avec la plus grande élégance, dit Mme d'Abrantès dans ses *Mémoires* ; il y avait beaucoup de luxe, mais ce luxe était si bien entendu que rien ne paraissait superflu de cette quantité d'orfèvrerie, de vermeil et de superbes porcelaines qui garnissaient la table. Le plus beau linge aux armes d'Orléans et parfaitement cylindré était sur cette table et paraissait éclatant sous les assiettes de

porcelaine de Sèvres à la bordure et aux écussons d'or. De magnifiques cristaux, des fleurs à profusion. »

Après le dîner, on jouait de la harpe, on chantait, on lisait quelques fragments d'œuvres inédites des gens de lettres invités, parfois même on montait un proverbe de Carmontelle. Mme de Montesson avait voulu recréer l'atmosphère même des réceptions de l'ancien régime.

***

De temps en temps reparaissaient chez elle des revenants de l'autre siècle : c'est ainsi qu'un jour le général Thiébault y rencontra le duc de Guines, l'ancien amoureux transi de la marquise. Il aperçut un petit homme tout vieux, tout chétif, qui était relégué dans l'embrasure d'une des fenêtres du grand salon. Le duc de Guines ! Que de souvenirs d'un passé enfoui à jamais ! Mais Mme de Montesson n'avait pas eu le courage de lui condamner sa porte.

De même, elle recevait Marquise, l'ancienne ballerine, l'ancienne maîtresse de son mari, bien vieille elle aussi, bien cassée, mais toujours gaie, toujours enjouée. Et les enfants naturels du duc d'Orléans, les abbés de Saint-Phar et de Saint-Albin, échappés par miracle aux fureurs révolutionnaires, étaient là aussi, discrets et de bonne compagnie. Ils avaient de longues discussions avec M. Suard, l'ancien membre de l'Académie française, qui ne cachait pas ses opinions royalistes ; M. de Talleyrand ; M. Maret, futur duc de Bassano ; le fabuliste Arnault, Mme de Boufflers, c'était toute l'ancienne société reconstituée.

De temps en temps, Napoléon apparaissait ; il avait en tête à tête des conversations intarissables avec Mme de Montesson, l'interrogeant passionnément sur les mœurs et les usages d'autrefois, s'enquérant de l'étiquette, lui soumettant toutes sortes de problèmes de protocole. En train d'organiser sa cour impériale, il voulait reprendre les us et coutumes de jadis.

Joséphine aussi venait voir la marquise seule à seule. Elle lui contait les épisodes de son existence agitée, ne dissimulant pas la gêne où elle s'était trouvée, elle aussi, au sortir des prisons révolutionnaires, lui narrant mille incidents de cette époque, remuant de vieux souvenirs avec celle qui avait été sa compagne de geôle.

Ainsi les fêtes, comme jadis, mieux même que jadis, se succédaient chez la veuve du duc d'Orléans. Elle pouvait être fière de sa destinée, ayant su si bien mener sa

barque qu'elle avait toujours été gâtée par les puissants du jour.

A la fin, elle se fatigua de ce surmenage mondain. Désireuse de prendre quelque repos, elle acheta à Romainville une maison de plaisance, mais elle avait compté sans ses amis, qui voulurent lui rendre visite. Décidément elle ne pouvait fuir le monde ; il la poursuivait, où qu'elle se trouvât. Sa maison des champs fut bientôt trop petite, elle dut faire ajouter une aile, puis deux, et les réceptions recommencèrent comme à Paris, dans son hôtel de la Chaussée d'Antin. Cependant, à la fin, ses forces la trahirent, les médecins lui ordonnèrent de revenir dans la capitale et de ne recevoir plus personne. C'était décréter son arrêt de mort. Elle s'éteignit en 1806 dans les bras de Valence, son dernier amant.

Chapitre II

LA TRAGÉDIE DE M. DE FAVRAS

Favras était une manière de gentilhomme de fortune à l'escarcelle peu garnie et à l'imagination débordante. De très bonne famille, né à Blois en 1744, il avait eu une existence mouvementée. A l'âge invraisemblable de onze ans, il était entré dans les mousquetaires, avait fait la guerre de Sept ans et, à peine majeur, était déjà capitaine adjudant-major et titulaire de la croix de Saint-Louis.

Au cours de ses randonnées, il avait rencontré au Luxembourg la fille du prince d'Anhalt dont il s'était épris et qu'il épousa ; mais les parents de la jeune fille vivaient en mauvaise intelligence et la dot qu'ils lui donnèrent ne fut pas grosse. Néanmoins, revenu à Paris avec son épouse, Favras mit tout ce qu'il possédait dans l'achat d'une charge militaire : premier lieutenant des Suisses de Monsieur, ce qui lui donnait rang de colonel.

On sait ce qu'étaient les charges de cette sorte : des situations honorifiques ne procurant aucun profit et pour lesquelles il était nécessaire d'avoir une grosse fortune ; or ni Favras ni sa femme n'avaient les revenus suffisants pour y subvenir. A grand-peine avait-il obtenu du prince d'Anhalt un revenu de 1.000 florins. C'est avec cette maigre somme que le ménage allait vivre désormais, car Favras, au bout de trois ans, s'était vu dans la nécessité de revendre sa charge.

Installés dans un modeste appartement, 21, place Royale (aujourd'hui place des Vosges) avec deux enfants, un fils et une fille, le marquis et la marquise de Favras — ménage très uni, chose rare à l'époque — menaient une existence médiocre, encore que brillamment apparentés et reçus dans la meilleure société. Situation qui peinait la jeune femme, mais attristait encore plus son époux. Ce dernier, homme d'action, accoutumé aux hasards de la guerre, rongeait son frein dans l'oisiveté où le condamnait sa médiocre fortune. C'était essentiellement un chimérique, bâtissant dans l'ombre les projets les plus audacieux et les plus invraisemblables, imagination débordante qui allait finir par le perdre, d'autant que sa femme, en admiration devant lui, au lieu de le retenir, partageait ses illusions et les encourageait.

Les approches de la Révolution mirent en branle cette imaginaire maladie : d'abord, il fit tenir à la cour sept ou huit plans destinés à sauver les finances du royaume, croyant, de bonne foi, qu'il allait tarir le déficit, puis, après la prise de la Bastille, à laquelle il assista et qui l'impressionna beaucoup, sa tête s'échauffa de plus belle, les idées les plus extravagantes bouillonnèrent dans son cerveau et finirent par se cristalliser en une seule : sauver à tout prix la personne du roi, l'arracher de la région parisienne. Dans ce but, réunir une troupe armée assez nombreuse pour enlever Louis XVI et le transporter dans une place sûre, à Metz, par exemple.

Une fois hanté par ce projet, il ne pensa plus qu'à le mettre en œuvre. Il s'aboucha avec un certain Turcaty et avec un sieur Morel, tous deux « très entendus dans le métier d'enrôleur », et les chargea de préparer un rassemblement « d'hommes sûrs et vigoureux » que l'on concentrerait à Montargis sous prétexte d'accompagner un convoi de vivres. Puis il se rendit à Versailles pour suivre le cours des événements : il allait voir se dérouler sous ses yeux l'envahissement du château et le retour lamentable du roi et de la reine dans la capitale au milieu de la populace.

On sait ce que furent ces journées terribles, premier glas de la monarchie. Lorsque Favras vit déboucher dans l'immense avenue cette horde hurlante d'hommes et de femmes excités, son indignation se donna libre cours. Séance tenante, il proposa aux gentilshommes qui l'entouraient de mettre l'épée à la main et de charger. On lui objecta que l'on n'avait pas de chevaux.

— J'en aurai ! s'écria-t-il.

Il s'élança dans le château à la recherche du ministre,

M. de Saint-Priest, qu'il connaissait. Celui-ci lui répliqua qu'il ne disposait pas des chevaux des écuries royales.

— Alors, on ne veut rien faire ? s'exclama-t-il.

— Non, monsieur, rien.

Réduit à l'impuissance, Favras, débordant de rage, assista à l'envahissement du château par la multitude et vit le lamentable cortège se mettre en route pour Paris. On pense quelles réflexions il put faire et quels désirs plus ardents encore d'arracher le roi à sa destinée se développaient en lui. Ne se contenant plus, il laissait échapper des paroles imprudentes qui ne furent pas perdues pour tout le monde. Sa ferme attitude avait déjà donné l'éveil ; ses protestations aggravèrent son cas. Dès cet instant il était suspects et son nom fut signalé au Comité des recherches.

Cependant sa conduite n'était pas passée non plus inaperçue des hôtes de Versailles, et, peu de jours après sa rentrée à Paris, il était mandé par le comte de Luxembourg, capitaine des gardes du roi, qui le félicita, ajoutant que des hommes comme lui étaient bien utiles dans le moment présent. En même temps il avait un entretien avec le comte de Provence, frère de Louis XVI.

Comment s'aboucha-t-il avec ce dernier ? Qui, des deux, fit le premier pas ? On l'ignore. « Est-ce le marquis de Favras, dit Paul Gaulot, qui, spontanément, proposa au comte de Provence un projet de contre-révolution et s'offrit à en être le principal exécuteur ? Est-ce le comte de Provence qui fit demander au marquis de Favras de devenir l'agent d'un projet conçu par lui ? Peut-être chacun avait-il conçu séparément la même idée et l'union s'était-elle faite pour l'exécution ? »

Nous avons vu comment Favras avait été amené à un tel projet. Ce que l'on sait du comte de Provence donne à penser qu'il était aussi prêt à agir, mais pour des raisons entièrement différentes.

Dévoré d'ambition, brûlant de se saisir du pouvoir, ennemi acharné de Marie-Antoinette, se livrant contre elle aux insinuations les plus injurieuses, on le devinait capable de tout pour se pousser vers le trône. Il méprisait profondément son frère, le roi, qu'il traitait, entre intimes, de soliveau. Il cherchait à le frapper de terreur pour le pousser à l'abdication, exagérant les troubles, le nombre des ennemis de la royauté. Un jour, il osa lui demander de le nommer lieutenant-général du royaume. Louis XVI avait eu la faiblesse d'y consentir, mais Marie-Antoinette, accourant brusquement, intima au roi l'ordre d'annuler, sur l'heure, cette nomination.

Voyant qu'en s'adressant directement à son frère il

n'obtiendrait rien, le comte de Provence résolut d'agir seul et se confia à Mirabeau. La chose importante, lui expliqua-t-il, c'était d'éloigner le roi de la capitale, de l'emmener soit à Metz, soit à Péronne, où l'on pourrait lui faire signer des décrets dissolvant l'Assemblée nationale et nommant Monsieur régent du royaume. D'où la nécessité de s'appuyer sur une troupe armée. A la tête de cette troupe, pourquoi ne pas mettre le marquis de Favras qui avait donné des gages de dévouement à la cause royale et qu'on savait en rapports avec le comte de Luxembourg pour la sauvegarde de Sa Majesté ?

C'est à ce moment précis, en effet, que Favras fut mis au courant du complot et invité à y participer. Il semble bien qu'en face de l'extrême gravité de l'entreprise il ait demandé des garanties, tout au moins une, la plus haute, celle de la reine elle-même. Comme il était impossible de procéder à l'enlèvement de Sa Majesté sans que Marie-Antoinette en fût instruite par avance, il fallait lui faire part du projet et l'on pouvait exiger d'elle qu'elle manifestât au moins son approbation. Une entrevue avec Favras était impossible au milieu du réseau d'espions qui l'entouraient aux Tuileries ; l'on s'arrêta alors à un artifice renouvelé de l'affaire du collier. Il fut convenu que la reine se promènerait sur la terrasse du bord de l'eau et que là, passant devant Favras, elle prononcerait certaines paroles convenues.

Elle y fut, en effet, le jour dit et à l'heure fixée, et Favras, assuré désormais de marcher d'accord avec la famille royale, se mit en campagne. Il renoua avec ses deux enrôleurs de soldats, Turcaty et Morel, qui lui en firent connaître un troisième, lieutenant des Gardes françaises, nommé Marquis, lequel se disait assuré de l'attachement de ses hommes à la cause du roi. Sans lui révéler son nom, Favras eut trois entrevues avec lui sous les arcades de la place Royale, ne se doutant pas que chacune de ses entrevues était épiée par des agents du Comité des recherches. Plein de faconde et d'une confiance sans limites dans son entreprise, il l'exposa en détail à Marquis :

— Nous avons mille deux cents chevaux, de Versailles, dit-il. Nous formons trois colonnes de quatre cents hommes; la première entrera par la porte Maillot, la seconde par le Cours-la-Reine, la troisième par la porte du Roule. Maîtres de ces trois barrières, nous nous porterons sur les Tuileries, cependant que quelques soldats iront égorger La Fayette. Nous dirons au roi que son seul salut est dans la fuite et nous les transporterons, lui et sa famille, à Saint-Denis d'abord, puis à Péronne, ville sûre. En même temps, les

provinces voisines se soulèveront, trente mille hommes arriveront de Suisse, dix mille d'Allemagne, tout est prévu.

Tout était prévu dans son esprit, car, bien entendu, dans la réalité, aucun soldat d'aucune nation n'avait été enrôlé.

Morel sembla partager sa confiance ; cependant une chose le préoccupait : avait-on de l'argent, les deux millions au moins qui étaient nécessaires ? Favras dut avouer qu'il ne possédait pas cette somme. Alors Morel lui proposa de le mettre en rapport avec un certain Chomel, réfugié hollandais, qui la lui avancerait certainement. Notre homme y bondit et le prêt fut, en effet, conclu à 5 % d'intérêts remboursable en six ans. Mais, dans la conversation, Favras se laissa aller — énorme imprudence — à lui révéler le haut personnage dont il était le mandataire : Monsieur, frère du roi.

Tout étant ainsi établi, le 23 décembre 1789, Chomel envoyait à Favras le projet de contrat, et, le lendemain 24, lui donnait rendez-vous chez M. de La Ferté, trésorier du comte de Provence. Mais là on apprit que l'affaire était remise au 25 décembre et Favras, n'ayant plus rien à faire au Luxembourg, demeure du comte de Provence, se hâta de regagner son logis de la place Royale. Comme il tournait le coin de la rue Montorgueil, il fut rejoint par trois hommes, dont un lui mit la main au collet :

— Je vous arrête au nom du roi !

Et il fut conduit à l'Hôtel de Ville et interrogé sur-le-champ. On lui apprit qu'il était accusé d'avoir fomenté une contre-révolution avec l'aide d'un grand personnage en lui laissant entendre que, s'il dénonçait le comte de Provence, il recevrait quarante-huit mille livres et serait remis en liberté. Il refusa avec indignation et fut transféré à l'Abbaye et mis au secret.

En même temps, la police se présentait chez la marquise de Favras. La malheureuse femme était seule et comprit qu'elle avait été dénoncée. Pressée de questions touchant la participation du comte de Provence au complot, elle sut habilement les éluder. Elle fut aussitôt, elle aussi, emprisonnée à l'Abbaye.

⁂

On se doute de l'émotion des Parisiens lorsque, au matin du jour de Noël 1789, on aperçut des gens montés sur les bornes qui criaient : « Le marquis de Favras a été arrêté

avec son épouse pour un complot destiné à assassiner M. de La Fayette. Monsieur, frère du roi, était à la tête du complot. »

Une pareille nouvelle, lancée avec fracas dans ce Paris révolutionnaire, nerveux, frémissant, fit l'effet d'une bombe. L'annonce qu'on avait voulu attenter à la vie de La Fayette, l'ami du peuple, souleva l'émotion générale. Enfin l'explosion de la colère atteignit son comble à la pensée que Monsieur était du complot. La famille royale allait-elle donc passer tout entière dans les rangs des ennemis du peuple ?

Le plus épouvanté fut le comte de Provence. Sur-le-champ il envoya son capitaine des gardes, le duc de Lévis, chez Mirabeau pour lui demander conseil. Le tribun donna aussitôt la « consultation » qu'on lui demandait. Il déclara que Monsieur devait répondre aussitôt à l'infâme calomnie en se rendant le plus tôt possible à l'Hôtel de Ville pour faire une déclaration aux représentants de la commune de Paris et il écrivit lui-même le texte de ce discours, texte fort habile, comme tout ce qui sortait de la plume de Mirabeau. Le comte de Provence déclarait qu'il avait effectivement connu Favras lorsque celui-ci était officier de ses Gardes suisses, mais que, depuis 1775, il ne l'avait plus vu. Cependant, comme lui-même était privé depuis plusieurs mois de la jouissance de ses biens, il s'était résolu à faire un emprunt de deux millions auprès de M. Chomel, par l'intermédiaire de Favras, mais c'était là une pure affaire de finances personnelle. S'étant ainsi disculpé, il concluait par une profession de foi ronflante en faveur de la Révolution.

***

Muni du précieux papier, il fit atteler aussitôt et courut à l'Hôtel de Ville où il le lut fort bien, la main sur le cœur et les yeux au ciel. Accueillie par un tonnerre d'applaudissements, sa déclaration lui valut les félicitations non moins chaudes de Bailly qui qualifia Monsieur de « premier citoyen du royaume ». Et la séance fut levée après un ordre du jour flétrissant les criminels qui n'avaient pas craint de compromettre un aussi bon prince.

Ainsi il était momentanément mis hors de cause, mais tout dépendait maintenant de Favras : Parlerait-il ? Dévoilerait-il ses entretiens avec Monsieur, l'affaire de l'emprunt,

la complicité de la reine, le projet d'assassiner La Fayette ? Tout n'était pas fini, il s'en fallait, et, plus angoissé que jamais, Monsieur se terrait dans son palais du Luxembourg. Chaque jour des émissaires secrets se rendaient au Châtelet où le prisonnier avait été transféré et renseignaient le prince sur la marche du procès.

En principe, Favras était bien résolu à ne pas mettre en cause le comte de Provence, mais il avait affaire à des adversaires tenaces contre lesquels il lui fallait lutter pied à pied. Au reste, son affaire n'était rien moins que claire. On ne s'expliquait pas que Monsieur, qui avait un intendant des finances et des banquiers attitrés, se fût adressé à Favras pour emprunter de l'argent. Et pourquoi, dans le même temps, ledit Favras recrutait-il une petite troupe par l'intermédiaire de Morel et de Turcaty ? Si l'on rapprochait cette levée d'hommes de l'emprunt, tout s'éclairait. Favras essayait de sauver la monarchie d'accord avec un ou plusieurs grands personnages et il empruntait de l'argent pour financer son affaire. L'accusation ne voulait pas connaître d'autre hypothèse.

Il est probable qu'entre les interrogatoires des pressions furent faites sur Favras : « On réussit à le persuader, dit le général Thiébault, que, ne pouvant être sauvé que par le roi, il aurait sa grâce s'il parvenait à écarter tout ce qui serait de nature à mettre Monsieur en cause. » Qu'il se tût, et, à la dernière minute, il était sauvé. On oubliait de lui faire remarquer que Monsieur, de son côté, avait tout intérêt à ce que Favras fût condamné et exécuté : ce témoin gênant disparu, le comte de Provence devenait blanc comme neige. Qu'il parlât, et tout était perdu. Ce fut tout le tragique de ce procès.

Sans que l'on connût dans le public les détails de l'instruction, l'émotion grandissait, on frémissait de colère à la pensée que le monstre enfermé au Châtelet avait voulu assassiner La Fayette. Mais parlerait-il ? Dénoncerait-il ses complices ? On était haletant.

Le 13 janvier 1790, les débats s'ouvrirent ; une foule énorme battait les murailles de la prison et réclamait à grands cris la tête de l'accusé. Dans la salle d'audience du Châtelet, sous un dais, se tenait le président Omer Talon, royaliste zélé, mais peu scrupuleux, dont le rôle dans l'affaire allait être considérable. Autour de lui étaient rangés les conseillers-juges au nombre de trente-sept. Devant cette imposante assemblée, le marquis de Favras parut, très calme, poudré à blanc, la croix de Saint-Louis sur la poitrine.

Le défilé des témoins commença : Turcaty chargé de procéder aux enrôlements, le banquier Chomel qui confirma que Favras avait projeté d'enlever le roi, Morel, enfin, le dernier recruteur qui avait dévoilé le complot et qui s'en vanta cyniquement. Aucun témoin à décharge n'osa déposer en faveur de l'accusé, tous se dérobèrent plus ou moins.

Le procureur du roi donna ses conclusions le 30 janvier ; elles furent de la dernière sévérité pour l'accusé, demandant qu'il fût pendu en place de Grève. Me Thilorier, avocat de Favras, prononça une émouvante plaidoirie de quatre heures, soulevant parfois les imprécations de l'assistance, mais affrontant avec beaucoup de courage l'atmosphère hostile qui l'entourait. Ecoutant les imprécations de la populace à travers les portes : « Je crois entendre, s'écria-t-il, une voix formidable, je la reconnais, c'est la voix du peuple, elle pénètre jusque dans cette enceinte. Prenez garde messieurs, *la multitude veut une victime* ! »

Après cette audience, Favras avait l'impression d'être perdu.

*
* *

C'est alors que se produisit chez lui un soudain revirement, suivi d'une scène extraordinaire entre lui et Omer Talon, scène balzacienne où l'on vit comment on pouvait amener un homme à se sacrifier pour la raison d'Etat.

Indigné de la conduite du comte de Provence à son égard, pensant aux siens, à sa chère femme à laquelle il envoyait des lettres pleines d'affection, à ses enfants chéris, Favras eut un sursaut de révolte. Il rédigea un mémoire de quatre grandes feuilles où il relata toute son aventure, n'omettant le nom d'aucun des personnages qui y avaient trempé, établissant la complicité de Monsieur telle qu'elle était d'après les faits. Puis il fit mander Omer Talon :

— Monsieur, lui dit-il, je vais être condamné, mais je ne veux pas mourir seul. Voici la relation exacte du complot, veuillez en prendre connaissance et la transmettre au tribunal.

Epouvanté par ces paroles, Omer Talon le fut bien plus encore quand il eut achevé la lecture du factum : c'était Monsieur, le roi, la reine qui étaient compromis et pouvaient être demain décrétés d'accusation. A tout prix il fal-

lait empêcher cette bombe d'éclater. Mais comment obtenir de Favras, qui n'avait plus rien à risquer, le retrait de son mémoire ?

Pendant plus d'une heure, ce fut une lutte d'éloquence entre les deux hommes.

— Vous repoussez la mort, disait Omer Talon, et vous y courez avec vos révélations.

— Mais je me venge.

— En tout cas, vous perdez votre femme et vos enfants. Mille bras se lèveront pour vous punir d'avoir élevé de pareilles accusations contre la famille royale et l'on s'en prendra aux vôtres.

Voyant que rien ne pouvait le fléchir, il fit appel à ses sentiments religieux : « Acceptez la palme du martyre, lui dit-il, les cieux vous seront ouverts. » Il fit appel à ses sentiments de gentilhomme : « Monsieur devra la vie à votre silence. » Enfin, rien ne pouvant décider Favras, il eut recours à un moyen suprême, une sorte de marché qu'il passait avec l'accusé.

— Si vous gardez le silence jusqu'à la fin, affirma-t-il, il y aura une sorte de contrat tacite entre vous et le comte de Provence. Il s'engage à des devoirs précis envers votre famille, il n'hésitera certainement pas à les remplir, mais, s'il les oubliait, j'ai dans votre manuscrit un excellent moyen de lui rafraîchir la mémoire : *J'ai son honneur dans mes mains.*

Cette manière de promesse solennelle contractée dans la cellule d'un condamné à mort parut faire une profonde impression sur l'infortuné Favras : il accepta de se sacrifier à la raison d'Etat, d'être la victime expiatoire dans l'espoir que sa famille en serait récompensée.

***

Quarante-huit heures plus tard, fort avant dans la nuit, au milieu des clameurs de la populace, le jugement fut rendu : Favras était condamné à faire amende honorable « devant la principale porte de l'église de Paris », puis à être conduit en place de Grève « pour y être pendu et étouffé jusqu'à ce que la mort s'ensuive ».

Le lendemain, le jugement était lu à Favras qui l'écouta sans broncher, disant simplement : « Je meurs innocent ! » Comme un guichetier s'apprêtait à lui enlever la croix de

Saint-Louis, il déclara que seul un militaire le toucherait. Il fallut faire venir un sergent.

— Enlève-la-moi, camarade, dit Favras. Et, pourtant, je l'avais bien gagnée !

Puis il demanda un prêtre, l'abbé Bossu, curé de Saint-Paul, sa paroisse. Mais, à côté de ce vénérable ecclésiastique, s'en glissa bientôt un autre qui allait le conduire au supplice, délégué par Monsieur.

Ce dernier n'avait rien su de la scène tragique entre Omer Talon et Favras, et, encore qu'il eût été fort satisfait de la condamnation à mort de ce dernier, une sorte de prescience lui faisait redouter des révélations de la dernière heure. Désirant avoir quelqu'un de sûr qui accompagnât la victime jusqu'à l'échafaud, il pensa à l'abbé Le Duc, fils naturel de Louis XV.

— Qu'on aille le chercher tout de suite, ordonna-t-il, on le trouvera dans quelque tripot.

Effectivement, on trouva l'abbé Le Duc dans un tripot du Palais-Royal dont il était un des piliers et on l'amena au Luxembourg où Monsieur lui fit la suprême recommandation : « Surtout, qu'*il* ne parle pas ! » Nanti de quelques louis dont il avait bien besoin, l'abbé Le Duc se mêla au cortège qui gagnait Notre-Dame. Avant de lire son propre jugement, Favras s'écria encore d'une voix forte :

— Ecoute, peuple, ce que je vais te dire : je meurs innocent !

On l'amena ensuite à l'Hôtel de Ville pour qu'il dictât son testament ; il était toujours très calme et montrait une présence d'esprit extraordinaire ; l'abbé Le Duc le suivait comme son ombre. A la nuit presque tombée, à la lueur des torches, le triste cortège descendit sur la place de Grève au milieu d'un concours immense de peuple qui réclamait le supplice à grands cris. Arrivé au pied de la potence, Favras eut un moment de désespoir et de colère. Allait-il parler ? L'abbé Le Duc se jeta sur lui et, en l'embrassant, lui glissa à l'oreille :

— Votre sort est irrévocable. Soumettez-vous, le roi n'oubliera pas votre sacrifice.

Favras répliqua d'une voix lasse :

— Je vous recommande ma femme et mes enfants.

Le bourreau s'approcha, la corde fut tendue et le corps de Favras se balança dans la nuit aux cris et aux applaudissements de la multitude.

Une demi-heure plus tard, au Luxembourg, l'abbé Le Duc arrivait, haletant, chez le comte de Provence qui devait souper avec quelques-uns de ses familiers et qui parcourait le salon d'un pas anxieux.

— Il est mort ! s'écria l'abbé en surgissant. Et il n'a rien dit !

Une joie immense éclaira le visage de Monsieur.

— Mettons-nous à table ! dit-il allégrement.

*
* *

Omer Talon triomphait : en possession du mémoire du marquis de Favras, arme terrible contre la cour, il allait s'en servir sans scrupules et le léguer à ses descendants qui s'en servirent mieux encore. Il fit savoir discrètement à Marie-Antoinette de quel document il était possesseur, et, déjà, il mendiait des subsides qu'on ne pouvait lui refuser, mais la chute de la monarchie arrêta net son activité. Compromis plus tard dans le complot de Cadoudal, il fut envoyé aux îles Sainte-Marguerite où il fut emprisonné pendant trois ans. Il mourut en 1811.

C'est finalement sa fille Zoé, mariée au comte du Cayla, dont elle s'était du reste vivement séparée, qui allait se servir du précieux mémoire de Favras, lequel, entre ses mains, devint une fortune.

Jolie, élégante, très à la mode dans la société de la Restauration, intrigante au possible, elle prétendit s'emparer du cœur du roi. Elle se présenta à lui avec, dans la main, le manuscrit de l'infortuné Favras. Louis XVIII, qui avait de l'esprit et qui avait besoin d'une présence féminine auprès de lui, comprit à demi-mot. Il saisit le bienheureux papier, le déchira et invita Zoé à s'asseoir sur ses genoux.

A partir de cette heure jusqu'aux derniers jours du vieux souverain, la comtesse du Cayla allait devenir sa favorite officielle, comblée d'honneurs, propriétaire du château de Saint-Ouen et ayant reçu en argent sept à huit millions de francs. Le roi ne lui demandait qu'à humer des prises de tabac sur sa gorge nue et à le faire rire. Une fois de plus, la grande Histoire se terminait en petites histoires.

Chapitre III

FAUCHE-BOREL, PALADIN ROYALISTE

« Je prie le lecteur de ne pas perdre de vue que si je suis né à Neuchâtel, en Suisse, je n'en suis pas moins originaire d'une famille noble de Franche-Comté, qui en est sortie à l'époque de la Réforme ; que mon origine, mon éducation, mes relations et mes penchants m'ont attaché de bonne heure aux destinées de la France : que, propriétaire alors de l'établissement typographique le plus considérable de la Suisse et possesseur d'une fortune de cent mille écus, je jouissais dans le sein de ma famille d'un véritable bonheur... Par un singulier concours de circonstances, je vais sortir de cet état honorable et paisible, c'est-à-dire d'une douce obscurité, pour m'élever, malgré moi en quelque sorte, vers des hauteurs environnées d'écueils et de précipices. » (1.)

Telles sont les lignes par lesquelles Louis Fauche-Borel nous fait part, au début de ses *Mémoires,* de la situation qu'il avait à l'aube de la Révolution et des tribulations tragiques qui l'attendaient.

Né le 12 avril 1762, il avait, par conséquent, vingt-sept ans. Fils du libraire Samuel Fauche, commis libraire lui-même, il avait, en 1786, épousé sa cousine, Augustine Borel, et, deux ans plus tard, s'était établi à son compte à Neuchâtel même, alors petite principauté placée sous la

(1) *Mémoires* de Fauche-Borel, Paris, 1829, p. 171.

suzeraineté du roi de Prusse. A la fois libraire et éditeur, sa maison, sans être peut-être « la plus considérable de la Suisse », comme il le dit, était importante. Lui-même jouissait d'une large aisance, menant la vie d'un riche négociant. Tous les ans — chose rare à cette époque — il faisait des voyages d'agrément, visitant la plupart des pays de l'Europe, séjournant longtemps à Paris, où il s'était fait de nombreuses relations, en particulier celle de Mirabeau, dont son père avait édité certains ouvrages. Il avait été à Versailles, avait vu la reine, la famille royale ; ce spectacle l'avait enthousiasmé ; il était revenu en Suisse le plus fervent des royalistes.

La Révolution n'a pu que fortifier ses sentiments. Les rares voyages qu'il a faits à Paris, où il a été révolté par les scènes qu'il y a vues : les journées de la Terreur, la montée à l'échafaud du roi et de la reine, les luttes sanglantes qui se sont terminées par le 9 Thermidor, l'ont décidément classé parmi les opposants irréductibles à l'esprit révolutionnaire.

Ainsi cet étranger, qui mène une vie tranquille dans son coin de terre privilégié, qui pourrait assister de loin au déchaînements des passions, va, de son plein gré, se jeter dans la mêlée, courir les pires aventures, connaître les prisons, entrer en lutte avec la police — et quelle police ! celle de Fouché — pour la seule admiration d'un parti, pour le beau geste... Fauche-Borel, c'est le royaliste à l'état pur, le royaliste paladin.

Déjà il s'est mis secrètement en rapport avec les membres de l'agence royale qui s'est créée après la chute de Robespierre et qui complote en liaison avec le Régent (futur Louis XVIII), alors en émigration à Véronne. Il s'est fait connaître. On sait qu'au besoin l'on peut compter sur lui, et voici qu'au début de 1795 il reçoit une visite qui va décider de son sort : celle du comte de Montgaillard.

Petit homme chafouin, au teint pâle, aux joues creuses, aux yeux pétillants sous de gros sourcils noirs, qui parle avec une volubilité extraordinaire, c'est le diable en personne qui fait irruption dans la calme demeure du libraire de Neuchâtel. Celui-ci, qui le connaît de réputation, qui sait qu'il a été mêlé à une foule de complots, qu'il est une manière de personnage dans l'ombre du parti royaliste, est déjà quelque peu ahuri de recevoir sa visite, mais l'est bien plus encore lorsque Montgaillard lui annonce tout à trac que le prince de Condé, le chef de l'armée royaliste qui campe sur les bords du Rhin, demande instamment à Fauche-Borel de se rendre auprès de lui parce qu'il a une mission de confiance à lui donner.

— Il vous faut partir sur l'heure, mon cher, déclare-t-il avec autorité. Le prince a besoin de vous.

Le prince a besoin de lui ! Fauche-Borel n'hésite pas.

— C'est bien, dit-il. Je fais mes préparatifs de départ.

Il serait heureux, cependant, d'avoir quelques explications complémentaires, mais Montgaillard se déclare incapable de lui en donner : il sait seulement qu'il se prépare de grandes choses, que la Révolution va être matée, que M. le Régent mène le jeu dans la coulisse, et il fait entrevoir à son interlocuteur quelle gloire ce sera pour lui d'avoir participé à l'affaire, tout cela dans un flux de paroles et de considérations politiques infinies.

Mme Fauche-Borel a été épouvantée lorsque son mari l'a mise au courant de ce qui se passe. Elle a levé les bras au ciel.

— Si tu pars, tu es un homme perdu ! s'écrie-t-elle en fondant en larmes.

Ainsi il va abandonner sa femme, ses enfants (il a deux fils et trois filles), sa librairie, ses affaires, pour on ne sait quelle mission pleine de dangers. Mais il est inébranlable :

— C'est mon devoir, dit-il, je n'y faillirai pas. Je pars !

Il ne se doute pas qu'il se lance dans une aventure.

Le prince de Condé avait établi son quartier général à Muhleim, à cent cinquante kilomètres de Neuchâtel. Le voyage fut aisé et, à peine arrivé, Fauche-Borel fut introduit auprès du chef de l'armée, lequel lui fit l'accueil le plus aimable, le remercia des bontés qu'il avait eues pour les émigrés réfugiés à Neufchâtel et lui exposa tout de suite l'objet de l'entretien. De l'autre côté du Rhin, face aux troupes royales, campait l'armée républicaine sous le commandement du général Pichegru, le vainqueur de la Hollande. Or, l'on avait appris que Pichegru, esprit inquiet, jamais satisfait, aspirait à jouer un grand rôle politique qui le poussât au premier rang ; que, d'un autre côté, ses soldats, mal vêtus, mal nourris, mal payés, n'étaient pas d'un loyalisme républicain à toute épreuve et pourraient bien suivre leur chef dans une aventure. Bref, un émissaire royal s'abouchant avec Pichegru aurait bien des chances de le décider à abandonner la République, dont il ne cessait de se plaindre, pour joindre ses troupes à l'armée de Condé et marcher ensuite sur Paris.

— C'est vous que j'ai choisi, dit le prince, pour lui porter les paroles du roi et le déterminer à servir la cause de la monarchie.

Comme mission dangereuse, on ne pouvait rien trouver de mieux et il y avait de grandes chances que l'émissaire

s'en tirât avec douze balles dans la peau. Disons tout de suite que c'est à Montgaillard que le prince l'avait offerte, mais ce diable d'homme était aussi un homme prudent qui avait jugé plus sage de s'abstenir sous un prétexte quelconque, promettant à Condé de lui trouver un remplaçant : le zélé Fauche-Borel lui avait paru le plus propre à jouer ce rôle.

Malgré son cran, celui-ci fut légèrement ému et commença par tergiverser : il était marié, il avait des enfants, un commerce, il se croyait peu propre à remplir une mission de cette importance, il n'avait pas assez confiance en lui... Mais le prince avait réponse à tout :

— C'est vous, monsieur Fauche, que j'ai choisi, et nul autre.

Et, lui mettant la main sur le cœur, il ajouta :

— Vous avez cela là, et vous réussirez !

Au reste, pour achever de le décider, il lui fit connaître la récompense que S. M. le roi de France lui offrirait, dès la Restauration accomplie : un million, la direction de l'Imprimerie royale et le cordon de Saint-Michel. Comment résister à de telles promesses ? Comment résister surtout aux effusions d'un grand prince qui vous serre les mains, vous parle du roi les larmes aux yeux et fait appel à votre dévouement pour la cause ?

Fauche-Borel promit donc et s'engagea dans l'aventure. Il fut convenu que Montgaillard demeurerait à Bâle, d'où il assurerait la marche des négociations, que le libraire serait mis en possession d'une lettre autographe du prince de Condé qu'il ne remettrait qu'à Pichegru, que tout s'accomplirait dans le plus grand secret.

Revenu à Bâle, où il a retrouvé Montgaillard, Fauche-Borel repart aussitôt pour Strasbourg et y apprend que le général français séjourne à Huningue en compagnie de trois représentants, investis de pouvoirs illimités et qui ne le quittent pas plus que leur ombre. Il faudra trouver le moyen de l'aborder seul, en dehors de ces trois espions. Comment faire ? Le hasard le sert. Au dernier relais avant Huningue, le maître de poste le prend pour une personne de la suite du général et lui demande la permission de placer dans le coffre de sa chaise de poste un panier de victuailles destinées à la table de Pichegru, lequel loge à l'hôtel du Corbeau. Fauche-Borel, on s'en doute, y consent avec empressement. Le patron de l'hôtel, s'imaginant, lui aussi, que ce voyageur fait partie de l'état-major, l'invite à monter au premier étage, où il trouvera le général avec ses officiers.

On se doute de l'émotion du libraire, en traversant la vaste cuisine-salle à manger de la vieille auberge et en montant l'escalier de bois vermoulu. Il tremble de tous ses membres : dans une heure, il peut être arrêté, déféré au conseil de guerre. Mais il a promis au prince de Condé : c'est pour la cause ! Et, délibérément, il apparaît dans la grande salle qui a été réservée au général. Celui-ci s'y promène avec deux officiers, passe et repasse devant Fauche-Borel, qui, debout dans son coin, le regarde fixement, « avec affectation », conte-t-il. A la fin, intrigué par cet inconnu qui ne le quitte pas des yeux, Pichegru croit comprendre qu'on veut lui parler en secret. Il s'arrête brusquement, serre la main des officiers et, s'engageant dans l'escalier, leur dit à haute voix :

— Je dîne à Blotzheim, chez Mme Salomon.

Fauche-Borel le laisse descendre et revient dans la salle à manger, en bas, où il apprend que Blotzheim est un village sis à trois quarts de lieue de la route de Strasbourg et que Mme Salomon est la propriétaire d'un château contigu au village. Aussitôt, il s'élance au dehors, court chercher son postillon, lui dit d'atteler en hâte et, par prudence, crie très fort : « Route de Strasbourg. » Mais, les portes d'Huningue franchies, il passe la tête à la portière et commande : « A Blotzheim ! » Le château a sa grille ouverte, la voiture s'engage dans le parc. « Je me présente hardiment, conte notre homme, et je demande à parler au général, ayant à prendre ses ordres pour une fourniture de vin de Champagne. On avertit Pichegru, qui me fait introduire. Il sort du salon, où il était avec des dames et où l'on prenait le café. Il vint à moi :

» — Vous cherchez à me parler ?

» — Oui, général, lui répondis-je avec une émotion visible. »

C'est la minute cruciale : elle marquera pour lui la victoire ou l'arrestation.

A l'ahurissement de Fauche-Borel, ce sera la victoire. En quelques mots rapides, il a dit qu'il venait de la part du prince de Condé, qui désirerait se concerter avec lui pour réunir les deux armées et marcher sur Paris, « seul moyen de rétablir le trône des Bourbons et de rendre la tranquillité à la France ».

Le général n'a eu qu'un mot :

— Rien que ça ! a-t-il dit d'un ton goguenard.

Mais il s'est assis, a prié son interlocuteur d'en faire autant et l'on a causé. Pichegru s'est enquis d'une foule de détails sur Fauche-Borel, a voulu voir ses passeports, lui

a demandé comment il était venu, a lu la lettre du prince, a émis quelques considérations vagues et, sans s'engager autrement, a donné au libraire un nouveau rendez-vous pour le jour suivant.

« Qu'on imagine l'excès de ma joie en quittant le général ! » s'écrie Fauche-Borel. C'est le succès, c'est le triomphe ! A peine de retour à Bâle, il a couru chez Montgaillard lui conter son entrevue : l'affaire est dans le sac, la Restauration est imminente.

S'il n'était pas si novice dans les affaires ultra-compliquées de la police, de l'espionnage et de la contre-police, il ne clamerait pas si haut son allégresse. Il saurait d'abord que Montgaillard, le diabolique Montgaillard, est un agent double, que s'il a concentré dans ses mains tout ce qui se rapporte aux tractations entre le prince de Condé et Pichegru, c'est qu'il a bien l'intention de vendre, les uns après les autres, tous ces documents aux agents de la République, et il va le faire, en effet. Pichegru, d'autre part, est un hésitant, un faible, et le restera jusqu'au bout. Il va s'engager avec Condé, assez malheureusement pour qu'on puisse l'accuser de trahison, pas assez pour passer à l'action. Les négociations vont traîner en longueur ; le Directoire, alerté par les confidences de Montgaillard, va concevoir des soupçons sur la fidélité du général, prendre peur et, finalement, relever de son commandement Pichegru, qui devra revenir à Paris pour se défendre. C'est un ratage.

Fauche-Borel, pendant ce temps, lancé dans l'action, s'est donné tout entier à l'affaire. Il a revu le prince de Condé, qui l'a félicité, a eu de nombreux entretiens avec Pichegru, le harcelant, le pressant d'agir. Il a reçu de Wickham, le chargé d'affaires anglais en Suisse, qui commandait les royalistes, cent douze mille livres en or qu'il a distribuées à droite et à gauche aux officiers, aux soldats de l'armée de Pichegru « par compassion, dit-il, pour leur misère présente » ; il a répandu des brochures, il a acheté le rédacteur de *La Gazette de Deux-Ponts,* il a fait preuve d'une activité dévorante. Il avoue même avoir glissé un rouleau de cinq cents louis dans la main du général ! Du reste, à cette heure trouble de la Révolution, où l'on pressent qu'un changement va se produire, où la lutte va s'intensifier entre les royalistes qui relèvent la tête et les directeurs effrayés, une vague de démoralisation s'élève de partout. Mais le rappel brusque de Pichegru, son départ en hâte de l'armée du Rhin vont clore pour l'instant toute négociation entre les deux chefs d'armée. Le général rentre à Paris. Qu'importe ! Fauche-Borel l'y suivra, attaché aux

pas de Pichegru. résolu à secouer son indolence et à le « faire marcher pour le roi ».

***

C'est à l'hôtel du Nord, rue de Richelieu, qu'il s'est installé. La capitale est en effervescence, on est à la veille du 18 Fructidor. Que va-t-il arriver ? Fauche-Borel, chaque matin, se rend chez Pichegru, rue du Cherche-Midi, pour lui communiquer les renseignements et les suggestions qu'il a recueillis la veille : il a vu Bourmont, Frotté, La Trémoille, tous les chefs de la cause, pleins d'ardeur, certes, mais aussi, constate-t-il, incapables d'élaborer un plan, agissant avec une légèreté incroyable, n'ayant ni police ni moyens sûrs d'information. Ah ! si Pichegru se décidait... Mais il ne se décide pas. Fauche-Borel voudrait qu'il entre en rapport avec Barras, car il pressent que celui-ci va agir. C'est Barras, en effet, qui va faire appel à un sabre pour dénouer la situation, et ce sera Augereau qu'il choisira. Mais ce n'est pas pour restaurer la monarchie, c'est, au contraire, pour mater les royalistes dans la journée du 18 Fructidor.

Le 4 septembre 1797, Fauche-Borel, sortant de son hôtel le matin, aperçoit un rassemblement autour d'une affiche où s'étale son nom en grosses lettres ! Il s'approche et, avec épouvante, lit le récit détaillé de ses entrevues avec Pichegru et de ses tractations avec le prince de Condé : Montgaillard a fait son œuvre. Il est qualifié de « principal agent du Roi et de l'Angleterre ». Une heure plus tard, il apprend que Pichegru est sous les verrous, que Carnot est en fuite et qu'on fait la chasse aux royalistes. Il faut fuir, mais où ? Les portes de Paris sont gardées, les hussards d'Augereau patrouillent dans les rues, la ville est en état de siège. Fauche-Borel erre çà et là, ne sachant chez qui se réfugier. Enfin, il se souvient d'un imprimeur, nommé David Monnier, qu'il connaît et qui s'est installé dans le magnifique hôtel de Luynes, abandonné par ses propriétaires. Il y court. Monnier en personne lui ouvre la porte :

— Vous êtes chez vous, lui dit-il joyeusement ; vous n'avez rien à craindre.

Tout serait donc pour le mieux si, le soir même, Monnier ne recevait la visite d'un de ses amis, Botot, qui est tout simplement le secrétaire de Barras ! Affolement de Fauche à cette nouvelle.

— Ne vous tourmentez pas, lui dit son hôte. Botot est un ami sûr.

Ce que voyant, Fauche-Borel paie d'audace et divulgue son nom. Botot ne s'émeut pas, cause familièrement avec lui, le taquine, vante la mansuétude de Barras et promet à l'infortuné de lui donner le moyen de quitter la capitale. Le fait est que, le lendemain, il lui apporte un passeport au nom de Bollerey et l'accompagne lui-même à la porte de Paris, pour plus de sûreté. La vérité est que Barras a ri le premier de l'aventure, assez heureux, au fond, de laisser en liberté un agent secondaire dont il ne redoute rien et dont — qui sait ? — il pourra peut-être se servir plus tard pour entrer en rapport avec le parti royaliste, car, à ce moment, il ne fait pas grand fond sur la solidité de la République.

Voilà donc Fauche-Borel en liberté, galopant vers Neuchâtel. Il y apparaît comme un revenant : le bruit de son arrestation, de sa mort même, a déjà couru, et c'est avec des sanglots que l'accueillent sa femme et ses enfants.

Comment, après cette randonnée qui a failli finir tragiquement pour lui, ne reste-t-il pas sagement dans sa demeure ? Ce serait peu connaître son royalisme intransigeant : tout pour la cause ! Et puis, semblable à beaucoup de ses contemporains, il a pris goût à cette vie d'aventures, à cette existence romanesque de conspirateur contraint à une lutte perpétuelle avec la police, avec les espions, se dissimulant à un endroit pour reparaître à un autre, sans cesse en état d'alerte. L'horizon de sa ville natale lui paraît bien mesquin lorsqu'il a toute l'Europe à parcourir au milieu des dangers de toutes sortes pour restaurer la monarchie.

Prétextant que l'armée française menace la principauté de Neuchâtel et qu'il ne tient pas à s'y faire prendre, malgré les supplications de sa famille il part pour Augsbourg, où il sait retrouver ses amis conspirateurs.

Il y revoit, en effet, la plupart des « fructidorisés » qui ont pu échapper aux griffes d'Augereau, mêlés à une foule d'autres, ainsi que l'excellent Wickham, le trésorier anglais, qui fait vivre toute cette petite bande. L'aventure de Fauche-Borel avec Pichegru lui a valu déjà une certaine notoriété : on l'accueille avec satisfaction, on lui fait fête. Lui-même poursuit maintenant un nouveau but : puisqu'il n'y a plus la possibilité de faire de Pichegru le soldat de l'armée royale, pourquoi ne pas entamer des négociations avec Barras et le rallier à la cause des Bourbons ? C'est une entreprise de longue haleine, mais qui vaut qu'on la poursuive. Il va alerter l'Allemagne, l'Angleterre, soulever l'Europe s'il le faut ; il se sent d'attaque à soulever un monde.

Grâce aux subsides du généreux Wickham, il s'élance vers Berlin, y voit le prince de Reuss, qui l'invite à dîner, le comte Panine, l'ambassadeur d'Angleterre. Tous interrogent avidement cet échappé de Fructidor, le questionnant passionnément sur l'état des esprits à Paris, sur la situation politique. Il a réponse à tout, emporté par son audace royaliste, et il leur fait part de son projet de corrompre Barras. On l'approuve, mais on lui conseille d'aller à Londres, siège suprême de la conjuration. Il s'y rend, en effet, voit des membres du cabinet britannique, leur communique ses impressions, ses projets, se mêle aux agents du roi dont il secoue la torpeur et qu'il trouve désenchantés, inertes. « Mais moi, dit-il, je tenais ferme, je ne désespérais jamais, c'est ce qui m'avait fait appeler le *médecin Tant Mieux.* » Enfin, son parti est pris : il a reçu de Paris de bonnes nouvelles, on va pouvoir commencer le siège de Barras et on lui donne rendez-vous à Francfort. C'est là qu'il va apprendre l'affaire du 18 Brumaire, la chute du Directoire, l'effondrement de Barras. Encore une fois, ses espérances s'écroulent.

***

Le croit-on découragé ? Ce serait peu le connaître. Puisque Bonaparte s'est emparé momentanément du pouvoir, c'est lui qu'il faut abattre : telle est, du moins, l'opinion du gouvernement anglais. Précisément, Pichegru, qui a été condamné à la déportation, s'est évadé de la Guyane et s'est réfugié à Londres. Les ministres de George III l'ont fait venir et lui ont proposé de retourner secrètement à Paris, de s'y entendre avec Moreau, militaire dissident lui aussi, échappé de l'armée, pour fomenter une émeute et se débarrasser de Bonaparte. Pichegru a consenti, mais a demandé qu'un émissaire soit aussi envoyé à Paris pour servir de liaison entre Moreau et lui et que cet émissaire soit Fauche-Borel. Alerté, celui-ci est revenu aussitôt à Londres, a reçu un viatique confortable et est reparti pour Paris le 5 juin 1802.

En vérité, il faut qu'il ait une singulière audace pour retourner dans la capitale, où son nom et son signalement sont connus de tous les policiers, mais le danger semble le griser. Il est descendu dans un petit logement rue Saint-Hyacinthe, près de la place Saint-Michel, et, sous prétexte de se livrer à son commerce de librairie, va et vient par la ville sans se gêner aucunement. Il a rendu visite à Moreau

et commencé ses tractations lorsque, le 7 juillet, sortant de la librairie Bossange, au coin de la rue de Tournon, il est saisi par deux argousins qui le poussent dans une voiture et le conduisent à la Préfecture de police. Le soir même, il était écroué au Temple.

Cette fois, le voilà pris. Il va demeurer deux ans en prison, où il se trouvera en brillante compagnie, du reste, avec le prince Pignatelli, le duc de Bouillon, les comtes de Valmorel et de Frotté et autres royalistes notoires. Comme il a de l'argent, il obtient du concierge, qui est le maître absolu du Temple, toutes sortes de faveurs ; il communique avec l'extérieur, bombarde de lettres Moreau, reçoit des visites nombreuses, prétend continuer du fond de sa geôle son activité de conspirateur. Puis, au bout de dix-huit mois, lassé de son inaction, brûlant d'agir, de retrouver cette vie dangereuse dont il ne peut maintenant se passer, il s'évade pour se faire reprendre au bout de deux jours : la malchance le poursuit.

Comment va-t-il se tirer de là ? D'abord par une intervention en sa faveur du roi de Prusse dont il est le sujet, puis en acceptant l'offre que lui fait Fouché d'être libéré moyennant la promesse de tenir au courant la police dudit Fouché des menées des royalistes à l'étranger. Fauche-Borel espion, mouchardant ses compagnons, ses amis ? Ce serait drôle si ce n'était invraisemblable. Ruse de guerre pour échapper aux griffes des argousins. Une fois dehors, en sûreté loin de la France, il fera ce que bon lui semble. On le reconduit donc à la frontière entre deux gendarmes, puis, de là, à Berlin, résidence qui lui a été assignée, où il doit être mis « en surveillance spéciale » sous la garde de M. de La Forest, ambassadeur de France.

A peine dans la capitale de la Prusse, il continue ses agissements comme si de rien n'était, est reçu en audience par le roi de Prusse et la reine Louise, se met en rapport avec l'ambassade d'Angleterre, qu'il informe de ce qu'il a vu à Paris, et reprend tranquillement sa correspondance avec ses amis de Londres. Pour la forme, il donne à M. de La Forest des renseignements insignifiants pour qu'il les transmette à Fouché. Cependant, en voici un d'importance : c'est la fameuse déclaration de Louis XVIII protestant solennellement contre l'occupation de son trône par l'infâme général Buonaparte, document de premier ordre, dit-il, qu'il est le seul à connaître. Mais, en même temps qu'il donne cet os à ronger au chef de la police, il fait tirer à Berlin la protestation à dix mille exemplaires et l'expédie à la société parisienne, à tous les gens importants de l'Europe qui connaîtront ainsi les paroles du roi de France.

Furieux d'avoir été joué, Fouché a expédié à Berlin l'ordre de mettre en arrestation ce mystificateur, mais le gouvernement prussien a alerté aussitôt Fauche-Borel, qui se réfugie en Angleterre.

C'est à Londres qu'il va fixer ses pénates. Sur la recommandation de Wickham, il est entré dans les bureaux de M. de La Chapelle, chargé d'affaires de Louis XVIII auprès de George III, où on lui assure une pension annuelle de quatre cents guinées. Mais l'on pense bien qu'un homme comme lui, d'une activité aussi dévorante, ne saurait rester au repos dans un bureau. Pendant dix ans, il va et vient à travers l'Angleterre, voyant sans cesse les gouvernants, les renseignant sur l'état des esprits à Paris, au besoin les conseillant, visitant chaque jour les émigrés, leur remontant le moral, les impressionnant par son assurance de la victoire définitive sur l'Empereur exécré.

Fouché, qui a une revanche à prendre sur lui, a essayé par tous les moyens de le faire revenir à Paris, lui tendant des pièges par l'intermédiaire d'un ancien libraire, Perlet, devenu un mouchard à ses gages, qui entretient une correspondance active avec Fauche-Borel, qu'il a connu jadis, histoire compliquée comme toutes les histoires de police, que G. Lenôtre a contée tout au long dans *L'Affaire Perlet* (1). Mais l'expérience a rendu notre homme méfiant ; il sait que, s'il remet les pieds sur la terre française, il est perdu, et il se garde. Aussi bien les événements vont se précipiter et la chute de l'Empire n'est pas loin. Louis XVIII est établi maintenant à Hartwell, aux portes de Londres. Fauche-Borel l'a vu, s'est agenouillé devant lui ; le roi l'a félicité comme le plus loyal et le plus zélé de ses serviteurs. Fauche-Borel est aux anges. Il a vu aussi la duchesse d'Angoulême, le duc d'Havré, tout l'entourage du souverain exilé, qui l'a accablé de compliments.

***

Mais que dire de sa joie lorsque, le 21 avril 1814, Louis XVIII s'embarque sur le *Lys* pour retourner en France, où il va retrouver son trône ? Fauche-Borel, bien entendu, est du voyage ; mêlé à tous les fidèles de Sa Majesté, il assiste à l'enthousiasme des habitants de Calais, à la randonnée triomphale sur les routes de France — ces routes qu'il parcourait il y a dix ans entre deux gendarmes

(1) G. Lenôtre : *L'Affaire Perlet*, Paris, 1930.

—, à la rentrée dans Paris. Ouf ! C'est fini, l'aventure a pris fin et les bons serviteurs vont être récompensés.

Mais qu'est-ce à dire ? Personne n'est venu lui faire une offre. Où est le million promis par le prince de Condé ? Où est la direction de l'Imprimerie royale ? Où est le cordon de Saint-Michel ? Il va falloir maintenant faire le siège de Louis XVIII et de sa cour. Mais ils sont cent, ils sont mille, en ces premiers mois de la Restauration, à demander, à réclamer, à exiger : anciens émigrés rentrés et ruinés, anciens soldats de l'armée royale, anciens espions ou pseudo-espions, sans compter les bonapartistes convertis soudain au royalisme le plus pur, qui quêtent des places, de l'argent, des honneurs, tous manifestant l'appétit le plus féroce et disposant d'autres moyens que Fauche-Borel pour approcher le roi, le circonvenir, le « faire marcher ». L'infortuné sera-t-il seulement remboursé du billet de 174.600 francs, émis jadis par Louis XVIII et que Fauche a racheté (sans doute avec l'argent de Wickham) pour que le roi ne soit pas inquiété ?

Non, il n'aura rien. Ses anciens ennemis ont trouvé dans les archives de la police la promesse qu'il avait faite à Fouché de le renseigner sur le parti royaliste moyennant son élargissement de la prison, et ils vont clamant que Fauche-Borel était un espion à la solde de Bonaparte. Il bondit sous l'outrage, mais que faire ? Pendant les Cent Jours, il suivra le roi à Gand, essaiera de l'approcher, mais le roi est prévenu contre lui par Blacas, qui exècre ce quémandeur, et il ne le recevra pas. Au retour à Paris, en 1815, l'infortuné fera un procès à ses calomniateurs : il fera condamner à la prison l'exécrable Perlet, qui voulait l'attirer dans la capitale pour le livrer à la police, mais qu'importe maintenant ? Il est ruiné de fond en comble, il est perdu de dettes, ayant laissé des créanciers à Berlin, à Londres, à Hambourg, dans toute l'Europe.

Pendant qu'il vivait sa vie aventureuse, qu'il menait sa croisade pour le roi, sa malheureuse femme était tombée dans la misère. Elle avait perdu quatre enfants : une fille seule lui restait, mariée en Angleterre. Peut-être espérait-elle que son mari vivrait auprès d'elle ses dernières années. Il semble, en effet, qu'il ait eu l'intention de se fixer à Neuchâtel, et puis il fut repris de la bougeotte, appelé ici et là par de multiples affaires, toujours en lutte avec ses créanciers, se débattant dans des difficultés incroyables. Entre temps, à force d'assiéger les ministres, il avait obtenu du gouvernement une pension de trois mille francs et il avait écrit ses *Mémoires* qui, lorsqu'ils parurent, soulevèrent

les protestations d'une foule de gens dont il avait parlé et qu'il n'avait pas ménagés.

Après la mort de Louis XVIII, on l'aperçut encore au sacre de Charles X. Il y vit des personnages importants qui l'accablèrent de promesses, de bonnes paroles, d'espérance, mais personne ne songeait à lui donner le million promis, même pas la décoration objet de ses rêves. Et toujours ces créanciers qui le poursuivaient, le menaçaient de la prison et l'obligeaient maintenant à fuir d'une ville à l'autre. Il était à bout, excédé. Le 4 septembre 1829, terré dans sa maison de Neuchâtel depuis un mois, n'osant plus sortir, il monta au dernier étage de l'immeuble, embrassa d'un regard l'horizon de sa ville natale et, poussant de toutes ses forces le cri de « Vive le Roi ! », s'élança dans le vide.

Sa mort fit peu de bruit dans le parti royaliste : on l'avait oublié depuis longtemps. Même si l'on s'était souvenu de lui en haut lieu, on n'aurait pas manqué de répéter les paroles que lui avait dites Blacas, un jour où il se plaignait à lui de l'ingratitude du roi à son égard :

— Vous ignorez sans doute, Monsieur, le vieux précepte de la monarchie française : *Le roi ne doit rien à personne.*

Chapitre IV

LE MARIAGE DE LUCIEN BONAPARTE

Paris, à la veille du Consulat, était une ville qui se reprenait à goûter aux douceurs de l'existence après dix années de révolution et qui s'épanouissait en fêtes continuelles. Les bals publics, en particulier, y jouissaient d'une vogue énorme, les belles filles ne manquant pas, comme l'on pense, dans ces réunions à la fois élégantes et très mêlées. L'une d'elles, entre autres, faisait les beaux jours de Tivoli. D'une rare beauté de visage, les traits réguliers, les sourcils et la courbure des lèvres bien dessinés, des cheveux noirs superbes, elle avait une singulière prestance. Seul le col était déjà un peu empâté et la poitrine s'annonçait devoir être opulente, mais c'était là un trait qui ne déplaisait pas alors aux amateurs de beauté féminine.

Elle s'appelait Alexandrine de Bleschamp et était née le 23 février 1778, d'une famille de petite noblesse. Par sa grand-mère maternelle elle était apparentée au fermier général Grimod de La Reynière, son parrain, alliée de ce chef au Lamoignon. Son père, avocat au Parlement de Paris sous l'Ancien Régime, ruiné par la Révolution, avait obtenu un « entrepôt de tabac » à Calais, puis avait perdu cette situation et avait dû se contenter, pour vivre, d'un modeste emploi dans le commissariat de la Marine à Saint-Malo. Il avait placé sa fille unique aux Augustines de Versailles, où elle avait reçu une bonne éducation. Lorsque la

Révolution eut dissous le couvent, il avait dû reprendre avec lui la petite Alexandrine et l'avait employée, d'abord, aux écritures dans son bureau. Enfin, désireux de lui donner un métier, nécessaire dans l'état d'impécuniosité où ils se trouvaient, il l'avait placée à Paris chez une parente, « marchande de modes ».

En ces années folles du Directoire, où la course au plaisir sous toutes ses formes était organisée, où mille attractions s'offraient aux Parisiens, la vertu d'une apprentie chez une « marchande de modes » était chose bien fragile, et une jolie fille comme Alexandrine eut tôt fait de « sauter le pas », comme disait Talleyrand. Elle ne fut pas longtemps avant de trouver des adorateurs ici et là, mais surtout à Tivoli, où elle avait établi son quartier général et où elle dansait, chaque soir, à perdre haleine.

Parmi ces admirateurs empressés d'une beauté qui n'avait rien de farouche, l'un d'eux se distinguait par ses assiduités : c'était un certain Jouberthon, à la profession mal définie, mais aux poches bien garnies. Spéculateur en toutes choses, comme il y en avait tant alors sur le pavé de Paris, s'intéressant à mille entreprises plus ou moins louches, Jouberthon « faisait des affaires », dirions-nous aujourd'hui. Portant beau, plein d'entrain, il éblouissait ces demoiselles de Tivoli et autres lieux par ses habits carrés vert-bouteille, à boutons de nacre, par ses culottes descendant jusqu'aux mollets, par ses bas blancs, par sa cravate énorme, sur laquelle sa tête reposait comme sur un coussin. Sa faconde, sa bonne mine, l'aisance avec laquelle il jetait l'argent autour de lui eurent vite raison de la vertu d'Alexandrine, déjà bien entamée, qui succomba sans lutte. Elle devint sa maîtresse en titre et, abandonnant sa « marchande de modes », s'installa avec son brillant séducteur.

A eux deux, ils formaient un couple fort élégant. Jouberthon ne lésinait jamais quand il s'agissait d'offrir à Alexandrine une belle robe *à la Cérès* ou une tunique *à la Minerve* sorties des ateliers de Mlle Cafaxe, une capote *à la Jockey* confectionnée par Mme Eulalie ou du linge fin de chez Raimbault. Mise comme une princesse, les bras et les jambes nus couverts de bijoux, l'ancienne pensionnaire des Augustines s'étalait maintenant dans tous les endroits où l'on s'amuse. On pouvait les rencontrer, elle et son amant, sautant d'un élégant cabriolet jaune à filets noirs pour s'engouffrer au bal de l'hôtel Thélusson, ou dans un restaurant à la mode, ou à l'Opéra voir danser Vestris, ou à Feydeau entendre chanter Elléviou. Après le spectacle, ils couraient, comme tout le monde, chez Garchy, le glacier à la mode de la rue de la Loi, s'asseoir sur des chaises étrusques

devant des petites tables d'acajou, sur lesquelles ils dégustaient de délicieux sorbets. Vraiment, la vie inimitable !

Jouberthon n'était pas loquace quand il s'agissait de ses affaires. En revanche, il aimait à conter des épisodes de sa jeunesse : c'est ainsi qu'un jour où l'on parlait du général Bonaparte, le jeune vainqueur dont le nom était dans toutes les bouches, il dit à Alexandrine :

— Mais je le connais ! En 1787, à l'hôtel de Cherbourg, il logeait sur le même palier que moi. C'était un petit gringalet d'officier qui n'avait pas le sou. Plusieurs fois, j'ai eu l'occasion de lui prêter de l'argent. Il me l'a, du reste, exactement rendu, et j'ai causé un peu avec lui. Quel ambitieux déjà !...

Cependant, le père de Jouberthon étant venu à mourir, le brillant homme d'affaires avait hérité d'une somme rondelette, et, en 1798, fondait avec deux amis une société « en vue du courtage de toutes opérations relatives à la banque, au commerce et aux fonds publics », qui lui permettait de se prévaloir du titre d'*agent de change,* sous lequel il se faisait inscrire à l'*Almanach du Commerce.* En même temps, le ménage quittait son modeste appartement, 15, rue Georges, pour se fixer près de la place Vendôme, au 156 de la rue Neuve-du-Luxembourg (aujourd'hui rue Cambon), quartier des gens opulents et des financiers ayant pignon sur rue. Les affaires prospéraient.

Quelques mois plus tard, Alexandrine était enceinte d'un garçon qui mourut prseque aussitôt après sa naissance. N'était-ce pas l'occasion pour elle de faire régulariser son union ? Jouberthon y consentit de bonne grâce et, le 21 décembre 1798, leur mariage civil était célébré. Encore une année et la jeune épouse allait mettre au monde une fille, qui fut nommée Anna-Hippolyte-Alexandrine, et personne ne se doutait qu'un jour elle deviendrait la princesse Hercolani.

Tout eût donc été parfait sans la malchance qui, à partir de ce moment, sembla s'attacher au brillant *agent de change.* Plusieurs fois, il était rentré à la maison l'air soucieux, la parole brève, ne répondant rien aux questions dont l'assaillait sa femme. Enfin, un beau jour du printemps de 1800, il dut avouer qu'ils étaient complètement ruinés. Mais à quoi bon se lamenter ? Il ne perdait pas l'espoir de refaire rapidement sa fortune ; seulement le climat de Paris ne lui paraissait plus aussi favorable pour mener à bien les affaires. Le Premier Consul exerçait maintenant une vigilance sévère sur les banquiers et les gens du Perron (autrement dit la Bourse), on commençait à poursuivre les spéculateurs ; bref, il était temps de fuir une capitale aussi inhos-

pitalière. C'est à Saint-Domingue que Jouberthon avait décidé de porter ses pas, sur cette terre neuve des colonies où l'attendait certainement la richesse. Et, sans plus attendre, il s'enfuit pour ne pas voir la faillite de sa maison, qui fut proclamée deux jours plus tard.

⁂

Ce serait peu connaître Alexandrine que de la croire désespérée par cet abandon. Pas un instant elle n'a songé à aller retrouver à Saint-Malo son père, qui la réclame. Comment pourrait-on quitter Paris, ce lieu de délices où la vie est si facile, où le plaisir, chaque jour et chaque nuit, s'offre à qui veut le cueillir ? Un mari envolé, la belle affaire ! Autour d'elle, ce ne sont que divorcées qui se sont unies pour se désunir et s'unir de nouveau. Le mariage, dans cette société de folie, est devenu une manière de conte danse sur l'air de *Balancez vos dames*. Aussi bien, voici déjà des soupirants à sa main droite ou à sa main gauche, peu importe, qui se présentent à elle dans les salons où fréquentaient les Jouberthon. Car ils avaient été reçus dans maints salons nouvellement ouverts et, à la vérité, c'était chose aisée en ces temps aux mœurs faciles, où l'on se liait tout de suite dans un bal public, où l'on s'invitait sans se connaître, où l'on soupait avec des gens dont on ignorait le nom.

Ainsi Alexandrine était apparue dans les salons politiques, comme la Chaumière de Mme Tallien, où sa beauté avait fait sensation, dans les salons des financiers comme la belle Mme Récamier, chez la piquante Mme Hamelin, dans les salons des brasseurs d'affaires comme chez Mme Hainguerlot, chez Mme Séguin, chez Mme Permon, dont la fille deviendra la duchesse d'Abrantès. Partout, ce sont des intérieurs luxueux, des maisons opulentes à la domesticité nombreuse, aux buffets bien garnis : l'argent règne toujours en maître dans cette société qui vient d'éclore.

A côté de ces brillantes assemblées, d'autres se sont ouvertes, plus discrètes, qui veulent être des cercles littéraires où l'on récite des poèmes, où des auteurs lisent leurs tragédies, où l'on se pique de renouer la conversation française. Alexandrine y figure aussi et y remporte non seulement son succès habituel de beauté, mais un succès de femme d'esprit. En quelques années, elle s'est affinée, et l'ancienne « marchande de modes et frivolités » est capable de mener une conversation et d'y briller.

Un bon juge, le critique d'art Etienne Delécluze, dans ses *Souvenirs de soixante années,* a évoqué l'apparition de la belle dans le salon du peintre Lulli, « réunion brillante, dit-il, où se trouvaient rassemblées Mmes Récamier, Tallien, Carvalho, Chabot de La Tour, ainsi que Mme Jouberthon. Dans cette société, la partie masculine n'avait pas l'avantage : les hommes, pour la plupart, étaient des gens d'affaires, des banquiers. Le plus aimable et le plus spirituel d'entre eux était Chabot de La Tour. Mme Jouberthon, par son esprit, par la grâce enchanteresse de sa personne et par son assiduité à ces réunions, en était véritablement l'âme, et il est difficile de rencontrer une personne qui, à une beauté aussi gracieuse que la sienne, réunit les agréments d'une conversation plus animée et plus spirituelle. »

A un bal chez Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, qui réunit « les plus jolies femmes de l'époque », c'est Mme Vigée-Lebrun qui, à la vue d'Alexandrine, ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Ah ! Madame, que vous êtes belle !

« Un modèle, dit M. Fleuriot de Langle (1), qui réussit à ne pas être éclipsé au milieu d'un tel aréopage, qui retient et enchante les yeux exercés du peintre favori de l'ancienne cour ! Je ne sache pas de plus magnifique titre de gloire pour Alexandrine. » Chez Mme de Bonneuil, chez Mme de Nicolaï, chez la charmante Mme Visconti, même succès : Mme Jouberthon est lancée.

Elle veut mieux encore, car elle est douée d'une singulière volonté : le frère de Mme Vigée-Lebrun, qui est un poète et qui fait de petites comédies de paravent, croit discerner chez Alexandrine des dispositions pour la scène et lui propose de lui donner des leçons de diction. Elle accepte, réussit parfaitement et décide de monter chez elle quelques pièces à son « jour » ; c'est le vendredi qu'elle a adopté et où elle reçoit toute la belle société, qui s'empresse de l'applaudir.

Comment, complètement ruinée, parvient-elle, tout en élevant sa fille, Anna, à satisfaire ainsi son envie de paraître et de briller sur la scène parisienne ? Eh ! l'on s'en doute, c'est à la générosité de nombreux amants qu'elle doit de pouvoir soutenir son train de vie. Elle avait déjà une réputation solidement établie de femme facile ; c'est maintenant une femme notoirement entretenue. Entre tous ceux qu'elle a « distingués », le plus généreux et le plus charmant est le jeune Alexandre de Laborde. Fils du riche financier de

(1) M. Fleuriot de Langle : *Alexandrine Lucien Bonaparte,* Paris, 1939, page 38.

l'Ancien Régime, ayant su conserver sa fortune pendant l'émigration, il éblouit Paris par les fêtes qu'il donne à son château de Méréville, en Seine-et-Oise. Dans le parc délicieux dessiné par Hubert Robert, parmi les grottes de rocaille, les temples dédiés à l'Amour, les « fabriques », s'égaille la société galante qu'il y convie, à la tête de laquelle mène le jeu la maîtresse en titre, Mme Jouberthon. Parties folles dans les bois et dans les bosquets, jeux de toutes sortes, depuis les plus anodins jusqu'aux plus osés, souper magnifique qui clôt la soirée aux sons d'un orchestre dissimulé derrière les arbres, la fête est complète. C'est là, dans ce parc enchanté, qu'au printemps de 1802 Alexandrine Jouberthon va rencontrer l'homme de son destin, sous les traits de Lucien Bonaparte.

A ce moment, il a vingt-sept ans. Veuf de sa première femme, Christine, la fille de l'aubergiste de Saint-Maximin, qu'il a épousée au temps de sa jeunesse besogneuse, enrichi par des spéculations effrénées, intelligent, très artiste, il est mêlé tout naturellement à cette société tapageuse, de mœurs frivoles, où s'il s'est rendu célèbre par ses prouesses galantes. Physiquement, il n'a rien, cependant, d'un don Juan : le visage ingrat, atteint d'une myopie prononcée, ses gestes sont gauches et indécis. Sa vue courte le porte à baisser la tête, et l'usage du monde, qu'il a fort peu, ne lui a pas encore imprimé cette apparence de grand seigneur qu'il possédera plus tard. Sa physionomie n'est pas éloquente ; sa voix nasale. On le rencontre dans les rues en longue redingote bleue, pantalon de laine grise, chapeau rond et lunettes d'or. A distance, nous le jugeons assez ridicule, mais il est le frère du Premier Consul et il est revenu de son ambassade espagnole fabuleusement riche.

C'est un sentimental inflammable. Avant le 18 Brumaire, il était tombé amoureux fou de Mme Récamier et lui avait adressé des lettres brûlantes, dignes d'un collégien échauffé, qu'il signait Roméo. Encore qu'elle se gaussât de ses airs penchés, il avait continué pendant plus d'un an cette correspondance ardente, à laquelle elle ne répondit jamais que par son manège de coquette qui avait fini par le désespérer.

De Madrid, il a ramené une certaine marquise de Santa-Cruz, dont il s'était épris et qui est devenue sa maîtresse, mais elle vit discrètement dans son ombre et figure rarement aux grands dîners qu'il donne.

Lucien Bonaparte a un train de vie princier. Il a acheté l'hôtel de Brienne, rue Saint-Dominique, qu'il a reconstruit presque en entier, où il a accumulé sa galerie de tableaux, ses objets d'art, ses livres rares. Il a acquis également le

château du Plessis-Chamant, qu'il a agrandi. Les appartements de réception sont dans le goût étrusque et comptent dans leur mobilier des pièces dignes d'un musée. On y admire une salle de théâtre dont Fragonard fils a décoré les murs. Une troupe de comédiens excellente, sous la direction de Dugazon, y donne des représentations nombreuses. Plusieurs fois, Lucien est monté lui-même sur la scène dans des rôles tragiques, interprétant *Le Cid, Mithridate, Zaïre.*

C'est dans ce beau cadre qu'il reçoit les artistes, les hommes de lettres, les savants, qui lui font une manière de cour. Sa sœur, Elisa Bacciochi, à laquelle il a confié la garde des deux enfants qu'il a eus de Christine, lui sert à tenir sa maison.

Ami d'Alexandre de Laborde, Lucien est de toutes les fêtes de Méréville, où il y a toujours galante compagnie, mais il n'a fait jusque-là qu'entrevoir Mme Jouberthon lorsque le hasard la lui a mise dans les bras. Un beau jour, un peu las des divertissements de la campagne et sans doute émoustillés par les vins généreux que le maître de céans verse à ses hôtes, ceux-ci ont décidé d'échanger leurs maîtresses pour vingt-quatre heures, renouvelant ainsi le divertissement que le duc de Bouillon offrait jadis à lui-même et à ses invités au château de Navarre. A Lucien est échue Alexandrine : il est sorti de cette nuit d'amour fou de passion pour elle, transporté comme il ne le fut jamais.

Impatient jusqu'à la frénésie comme tous les Bonaparte, il demande aussitôt, il exige que cette femme rompe avec tous ses amants, qu'elle devienne son unique maîtresse. La chose était plus aisée qu'avec Mme Récamier : au bout d'une semaine, la Santa-Cruz était liquidée et Alexandre de Laborde, qui pratiquait volontiers la devise de Vivant Denon : « Point de lendemain », s'effaçait discrètement pour laisser la belle aux mains de son « séducteur ».

Coup de fortune pour Alexandrine, d'autant plus étonnant qu'elle vient d'apprendre précisément la mort de son mari à Saint-Domingue. A-t-elle conçu, dès cet instant, le projet de se faire épouser ? On ne sait, mais elle avait, on l'a dit, une volonté tenace, elle était habile comédienne et dévorée du désir lancinant de continuer à mener sa vie de fêtes et de plaisirs. Et quelle proie magnifique que Lucien !

Elle n'eut pas besoin, au reste, de déployer ses séductions : il était pris, et bien pris. Sur l'heure, il l'installe au Plessis-Chamant et, durant tout cet été, file avec elle le parfait amour. Il lui fait les honneurs de sa somptueuse résidence, la promène dans le parc, l'entraîne dans les

sentiers de la forêt de Senlis, toute proche, la ramène dans le jardin à la française pour accomplir avec elle le pèlerinage du souvenir au mausolée qu'il avait érigé sous les grands arbres en mémoire de sa première femme. Car il ne lui déplaisait pas d'unir dans la même reconnaissance femme légitime et maîtresse !

Elisa étant partie pour assister au sacre de l'oncle Fesch, nommé archevêque de Lyon, peu de témoins gênants étaient là pour voir ces premiers épanchements d'un amour qu'il déclarait devoir être éternel. Seul Fontanes était demeuré, qui avait compris tout de suite que ce nouveau caprice de Lucien ne serait pas une passade comme les autres, que la chose était sérieuse et qu'il était bon d'en avertir au plus tôt Mme Bacciochi : « La dame est belle, lui écrivait-il le 4 octobre 1802, aussi coquette que belle, aussi avide que coquette. *Ce règne-là peut être long et cher.* Tous les symptômes d'une passion vive se lisent dans les traits et les discours du *patron.* Il est discret, mystérieux, il concentre son bonheur. Mais ce n'est pas le compte de la dame : elle veut du bruit, de l'éclat et tous les avantages productibles de l'affiche en règle. Son regard nous a bientôt appris que c'était elle qui tenait la cour et à qui on devait la faire. Je sais déjà d'elle qu'elle a été la plus infortunée des créatures et il ne tenait qu'à moi de pleurer, mais, d'un autre côté, le *patron* m'a dit qu'elle était la plus vertueuse des femmes, il ne tenait qu'à moi de rire. Je n'ai fait ni l'un ni l'autre. »

Lorsque l'été tira à sa fin et qu'il fallut songer à regagner la capitale, Lucien ne consentit point à se séparer de la très chère. Ne pouvant décemment l'installer dans son hôtel, il loua pour elle, secrètement, sous le nom du docteur Paroisse, une maison, 67, place du Corps-Législatif, très voisine de la sienne, et fit aménager un souterrain d'une centaine de mètres entre les deux immeubles. Ainsi, tandis qu'il reprenait à Paris, en façade, sa vie de grand seigneur artiste, il pouvait, à toute heure du jour et de la nuit, se rendre en toute sécurité chez celle qu'il avait déjà décidé, dans le fond de son cœur, de prendre pour femme. Tout cela en grand mystère, bien entendu : seul, son valet de chambre, Pedro, était instruit de ce projet (1).

La chance, une fois de plus, favorisait Alexandrine : dès le mois de septembre, elle était enceinte, et, le 24 mai 1803, à dix heures du soir, donnait le jour à un fils, aussitôt déclaré à la municipalité de l'arrondissement sous le nom de Jules-Laurent-Lucien. Le lendemain, un prêtre

(1) François Piétri : *Lucien Bonaparte,* Paris, 1939.

complaisant, François Périer, baptisait le nouveau-né et déclarait dans un curieux certificat qu'il était issu du « *légitime mariage* béni par moi, suivant les rites de l'Eglise, entre le sénateur Lucien Bonaparte et la dame Alexandrine-Marie de Bleschamp, veuve du sieur Jouberthon », « lesquels époux, ajoutait-il, m'ont fait le serment de ne pouvoir célébrer de suite leur mariage devant la partie civile *à cause d'une nécessité politique absolue* ». La vérité était que Lucien n'était pas encore en possession de l'acte de décès de Jouberthon, mort, un an auparavant, à Port-au-Prince, mais si grande était sa hâte à s'unir légitimement à Alexandrine que, passant par-dessus les formalités du mariage civil, il voulait au moins faire consacrer son union par l'Eglise.

***

Si Elisa Bacciochi a été aussitôt instruite de la liaison de son frère, on pense bien que les autres membres de la famille impériale, et Napoléon tout le premier, avec ses deux ou trois polices, n'en ignorent rien. Encore une frasque de Lucien ! Malgré le service immense que lui a rendu son frère au 18 Brumaire, Napoléon est toujours sur la défensive avec lui ; leurs caractères sont très divergents, Lucien, trop peu souple, faisant trop souvent preuve d'indépendance, affichant une personnalité trop marquante. Néanmoins, aucune rupture n'a eu lieu entre eux. Cependant, la dernière conquête de Lucien, cette Mme Jouberthon dont il s'est toqué, a indisposé gravement Napoléon, qui se souvient parfaitement de ce Jouberthon, lequel lui a prêté quelque argent au temps de sa jeunesse indigente. Ce ne sont pas là des souvenirs qu'il aime beaucoup à rappeler. D'autre part, qu'était cet individu ? Un pseudo-financier, l'espèce qu'il abhorre particulièrement : ne vient-il pas de poursuivre de sa haine le banquier Récamier et de le ruiner ? Beau couple, en vérité, ce couple Jouberthon, le mari un failli, la femme une coquine de basse espèce ! Enfin, si Lucien se contente de faire d'Alexandrine seulement sa maîtresse, Napoléon fermera les yeux, ce sera une passade sans importance. Dans sa pensée, son frère, depuis la mort de sa femme légitime, est toujours libre, « disponible », comme il dit, pour être utilisé au mieux sur l'échiquier européen.

Voici précisément une occasion qui se présente de l'utiliser : Louis Ier, roi d'Etrurie, qui avait épousé Marie-Louise

d'Espagne, vient de mourir. Pourquoi Lucien n'épouserait-il pas sa veuve ? Il a séjourné à Madrid en qualité d'ambassadeur, il connaît un peu les gens et les choses de la péninsule, il réaliserait ainsi dans sa personne l'union des Bonaparte et des Bourbons d'Espagne. Que cette infante soit affreuse, bossue et boiteuse, peu importe : un trône vaut bien une femme laide !

Avec sa fougue habituelle, dès qu'il a caressé ce projet, il passe à l'exécution. Quelques jours plus tard, il invite à souper Joseph avec Lucien : le récit de ce souper a été fait par ce dernier dans ses *Mémoires*. Au dessert, tout à trac, il lance sa proposition sur un ton mi-grave, mi-badin. Talleyrand, précise-t-il, a déjà été chargé de négocier l'affaire et la reine a répondu avec un empressement de bon augure : « Le sénateur Lucien, a-t-elle dit, est le plus aimable des cavaliers. »

Au premier choc, Lucien a pâli, mais bien vite il se retrouve. Comprenant qu'il faut payer d'audace, il le prend de haut et invoque les grands principes :

— Vous me connaissez bien peu, mon frère, pour croire que je puisse épouser une reine ; moi, je suis et demeure un républicain.

Et il ajoute en souriant :

— Au reste, vous savez comme elle est laide.

Napoléon proteste, joue les cyniques :

— Il n'est pas nécessaire que nos femmes soient belles, pourvu que nos maîtresses le soient.

Mais Lucien insiste :

— Une femme, dit-il gravement, doit être belle, en sorte qu'elle puisse toujours demeurer la maîtresse de son mari.

Le nom de Mme Jouberthon n'a pas été prononcé, mais il a dominé tout le débat. Napoléon pense ou feint de penser qu'il en sera d'Alexandrine comme de la marquise de Santa-Cruz et de toutes celles qu'a possédées son frère, des passades sans lendemain. Le désaccord entre eux n'est pas avoué. Il reste à créer l'irréparable ; ce sera vite fait.

***

Lucien, après cette première algarade, a réfléchi : dominé de plus en plus par sa passion pour Alexandrine, qui lui a recréé un foyer, sentant sa maîtresse serrée de près par les agents de Fouché, et bien décidé à ne pas se soumettre aux exigences de son frère, il paie d'audace et abat son jeu. Le 26 octobre 1803, à minuit, au Plessis-Chamant,

il se fait marier civilement avec la « veuve Jouberthon », par un adjoint au maire du Plessis, en présence de deux témoins obscurs, un « forestier » de Senlis et un docteur en médecine. Et, le lendemain même, il en avise le Premier Consul par une belle lettre :

« Je manquerais à mon devoir si je ne m'empressais de vous faire part, en même temps qu'à notre mère et à notre frère Joseph, de mon mariage à la municipalité avec Mme veuve Jouberthon... Je me flatte et j'ai lieu d'espérer que ce lien sacré et indissoluble me servira de légitime excuse pour n'avoir pas adhéré aux propositions de mariage dont vous avez eu la bonté de vous occuper pour moi... Ai-je besoin de vous assurer que ma femme, pénétrée ainsi que moi de l'admiration qui vous est due, éprouve un extrême désir d'avoir le bonheur de vous présenter ainsi qu'à ma belle-sœur (Joséphine) l'expression des sentiments d'une sœur aussi entièrement dévouée que l'est et le sera toujours votre frère... »

La duchesse d'Abrantès prétend que c'est en plein Conseil d'Etat que Napoléon reçut cette missive. Il aurait aussitôt fulminé : « Jamais, se serait-il écrié, je ne consentirai à reconnaître pour ma belle-sœur la femme de mon frère Lucien. » Mais une autre tradition veut que ce soit à la Malmaison même qu'elle lui parvint au milieu d'un cercle intime. Il y avait là Davout, Murat, Savary, leurs femmes, Mmes de Sémonville, de Lagrange, de Vienne, Elisa, Caroline, en tout une vingtaine de personnes. On exécutait un allégro de cor et de harpe exécuté par Frédéric et Dalvimare, musiciens à la mode. Napoléon décachette le billet, pâlit, se lève brusquement et ordonne qu'on cesse le morceau. Sur une question posée par Joséphine devant l'assemblée interdite et muette, on l'entend qui annonce sourdement :

— Sachez que Lucien vient d'épouser une coquine !

Puis il se lève, écrit fébrilement une lettre, la déchire et charge Murat d'aller dire à Lucien de sa part qu'il considère ce mariage comme nul et qu'il ne le reconnaîtra jamais. A partir de cette minute, les deux frères sont devenus deux ennemis irréconciliables. Murat ne réussit pas dans son ambassade : « Tu diras à mon frère que je me passerai de sa reconnaissance », lui répondit Lucien. Et Cambacérès, dépêché à son tour, n'a pas plus de succès : « S'il veut intenter un procès, lui déclare-t-il, c'est moi et moi seul qu'il trouvera au banc de la défense. » En vain Mme Lætitia. accablée par cette querelle, veut-elle s'entremettre ; Napoléon la repousse brutalement : « Tout pour Lucien non

marié, rien pour Lucien marié. » C'est sa formule, et, désormais, il s'y tiendra pendant dix années.

Fort de son droit, de la tendresse et de la beauté de sa femme, Lucien, maintenant, ne prend plus de ménagements ; il sort avec elle, se plaît à l'afficher en toutes circonstances, fait exécuter son portrait par David. Et l'opinion des Parisiens, qui, bien entendu, prennent parti pour les amoureux, se déclare ouvertement en leur faveur ; un soir, à la Comédie-Française, le parterre les acclame.

Bientôt la situation de Lucien n'est plus tenable à Paris : il part pour Rome avec sa femme et ses enfants. Il reviendra dans la capitale, il aura encore plusieurs entrevues orageuses avec son frère, dont la plus fameuse, celle du 10 avril 1804, à Saint-Cloud. Napoléon, maintenant, est empereur ; la question de l'hérédité se pose, qui plonge dans la perplexité toute la famille Bonaparte : Lucien peut apporter la clef du problème s'il accepte son admission dans l'ordre héréditaire *à l'exclusion de sa progéniture.* Napoléon le lui propose ; il refuse avec plus de hauteur que jamais : « Ma femme, mon fils et moi, nous ne sommes qu'un », déclare-t-il avec fierté. A lui aussi, c'est sa formule, et il s'y tiendra avec la même intransigeance.

Désormais les ponts sont rompus entre les deux enfants de Madame Mère. « Il est dur, dira Napoléon à Joséphine, de trouver une pareille résistance à de si grands intérêts. Il faudra donc que je compte sur moi seul ! » Ce sera, en effet, le drame de toute sa vie. Mais s'il est pathétique, celui de Lucien défendant la femme aimée et l'honneur de son foyer, refusant, pour les conserver, les trônes et les royautés, n'est pas moins grand. Entre les deux, c'est certainement le plus humain.

Chapitre V

LES DÉBOIRES AMOUREUX DE SOPHIE COTTIN

Qui connaît aujourd'hui Mme Cottin ? Au fond de quelle bibliothèque de château pourrait-on dénicher *Claire d'Albe, Mathilde* ou *Malvina,* cette littérature sentimentale qui a eu, sous le premier Empire, un succès éclatant et a pu lutter avec *La Nouvelle Héloïse* et avec *René ?* Mme Cottin, telles ses émules Mme de Souza, Mme Dufrénoy, Mme de Duras, gìt maintenant dans les oubliettes des auteurs périmés. Cependant cette femme de lettres, qui avait fait battre le cœur de nos aïeules et qui mourut en 1807, à l'âge de trente-sept ans, a connu dans sa brève existence de multiples aventures passionnelles. Mme Cottin ou la femme sensible, l'a-t-on appelée. Est-ce bien sensible qu'il faut dire ? Et cette sensibilité n'était-elle pas qu'une apparence destinée à dissimuler une coquetterie étonnante, la coquetterie qui engendrera des drames autour d'elle et qui, le jour où elle-même sera vraiment éprise, amènera sa fin prématurée ?

Née en 1770, Sophie Risteau était la fille d'un directeur de la Compagnie des Indes. Elevée dans une société d'armateurs et de marins, toute sa jeunesse avait été bercée de récits d'aventures et d'îles lointaines qui avaient fait vagabonder son imagination par le vaste monde. C'était une jeune fille un peu rêveuse, nourrie des doctrines de Jean-Jacques comme ses contemporaines. Protestante, en outre, un peu rigide de caractère, semble-t-il, mais très

ondoyante dans le domaine du sentiment, elle était déjà piquée de la tarentule littéraire et griffonnait en secret de multiples « portraits » des gens qui l'entouraient, que l'on se passait sous le manteau avec admiration.

Etait-elle jolie ? Sainte-Beuve, qui ne l'aime pas, dit qu' « elle était blonde, un peu sur le roux, parlant peu, ayant l'air d'être toujours dans les espaces, mais ayant de l'âme, du feu, de l'imagination ». Ceux qui l'ont connue nous la représentent comme une charmante femme aux magnifiques cheveux blonds, aux yeux très doux, aux lèvres un peu épaisses « et un air de langueur répandu sur toute sa personne ».

A dix-huit ans, on la marie à Paul Cottin, jeune banquier âgé de vingt-cinq ans, qui s'est épris pour elle d'une passion folle. Mariage heureux, qui serait sans histoire peut-être si la Révolution n'était survenue. Dénoncés comme suspects, M. et Mme Cottin cherchent le salut dans un départ précipité vers les Pyrénées et se rendent à Cauterets, où ils font un long séjour. C'est là que le futur auteur de *Claire d'Albe* écrira son premier essai, un *Voyage à Gavarnie*.

Les nouvelles de Paris étant de plus en plus mauvaises, les jeunes époux songent à se réfugier en Espagne lorsqu'ils apprennent la confiscation des biens des émigrés. Afin d'éviter la saisie de leur hôtel de la rue Saint-Georges, ils se décident à rentrer dans la capitale, mais les spectacles qu'ils y voient, les angoisses de l'heure présente ont achevé de ruiner la santé de Paul Cottin, déjà atteint d'une maladie de cœur. Il meurt le 14 septembre 1793, au moment où les gardes nationaux venaient l'arrêter.

Devenue veuve, Sophie Cottin n'a qu'une idée : fuir ce Paris déteste pour s'enfermer à la campagne. Elle a choisi le joli village de Champlan, entre Palaiseau et Longjumeau. Une grande maison blanche, séparée de la route par une cour et flanquée de deux ailes en saillie, voilà sa demeure. La façade est banale, mais l'autre côté domine un beau jardin anglais, des corbeilles de fleurs, des bosquets, la rivière qui serpente derrière les arbres. A gauche, une allée de vieux acacias mène doucement à un kiosque rococo d'où l'on a la vue la plus charmante sur la campagne, les villages environnants et la vallée de l'Yvette. Ce kiosquè, ce sera le domaine sacré, le tabernacle de Mme Cottin. C'est là que, vêtue de ses voiles de deuil, elle s'enfermera tout le jour pour méditer, soupirer et surtout pour écrire. Car c'est une écrivassière redoutable qui accable ses amis de lettres interminables. Mais c'est aussi une femme de lettres qui, déjà, compose les premiers chapitres de sa *Claire*

d'Albe : le démon littéraire est venu la visiter, qui ne la lâchera plus.

Levée à l'aube, « vêtue en laitière et coiffée à la paysanne », elle s'éveille avec la nature, petite fille de Jean-Jacques qui s'intéresse aux plantes, aux arbres et aux bêtes, se promène dans le jardin, respire la rosée, frémit avec les mille bêtes d'alentour, puis s'enferme dans son kiosque où nul ne doit la déranger.

Sa solitude lui a fait chercher une âme sœur en laquelle épancher ses tristesses de jeune femme, un cœur compatissant qui consentirait à l'écouter, une plume infatigable surtout qui voudrait échanger avec elle une longue correspondance où elle « mettrait son âme à nu », où elle « se livrerait », comme elle dit, en des pages et des pages.

Or le hasard, qui est bon pour les jeunes veuves, a mis sur sa route un ancien ami de son mari, un certain Gramagnac, armateur de la Compagnie des Indes, qui tient, rue Saint-Marc, un grand magasin de cachemires et d'étoffes orientales. Gramagnac n'est plus jeune, il n'a pas beaucoup d'imagination, il est sans génie, mais il est solitaire, lui aussi, il est bon, il est veuf — avec un enfant, il est vrai ; cependant l'amour paternel ne suffit pas à emplir son cœur, qui déborde et aspire vaguement à d'autres choses. N'est-ce pas le partenaire rêvé pour une jeune femme qui médite de jouer à l'amour par correspondance et de se révéler une grande coquette avant d'être proclamée une grande femme de lettres ?... L'infortuné Gramagnac est pris en un tournemain et livré, pieds et poings liés, à la solitaire de Champlan.

Il commence — en toute innocence — par faire ses offres de service et se propose pour débrouiller les affaires de la jeune femme. Elle accepte avec enthousiasme ; il lui donne de judicieux conseils sur la façon de gérer ses biens, de réduire son train de vie, de modérer ses désirs. Elle lui répond en lui annonçant qu'elle vient d'acheter des meubles et d'augmenter son personnel ! Sans doute sourit-il de cette incompréhension bien féminine. Elle ne continue pas moins à l'accabler de questions et à solliciter de lui des directives. Il glisse bientôt aux confidences, il ne cache pas le vide qu'a causé dans sa vie la perte de sa femme : tristesse des soirs... Il soupire, et Mme Cottin se met à soupirer pour lui. Cependant, ajoute-t-elle, reportez votre tendresse sur votre fils. Moi, je n'en ai pas. Songez quelle est mon existence...

Gramagnac s'émeut à son tour de cette solitude qu'on lui dépeint plus atroce que la sienne ; il prend en pitié cette infortunée et, de la pitié, glisse insensiblement à

l'amour : « Votre souvenir m'agite », écrit-il. Le voilà pris, et bien pris. Il avoue sa passion. La coquette le repousse avec une sorte d'horreur. Alors il se rend à Champlan, plaide sa cause... et il reprend la poste le lendemain sans avoir avancé ses affaires de cœur.

Nous n'avons pas sa correspondance, et c'est dommage, car nous pourrions admirer dans toute sa beauté le jeu subtil de la Célimène éternelle avec son soupirant. Mme Cottin, d'après ses propres lettres, s'y révèle de première force : elle aguiche le Gramagnac, elle se retire, il revient, elle s'esquive. Et tout cela dans un torrent de phrases sentimentales, dans une phraséologie littéraire où entrent ses préoccupations d'écrivain, car, maintenant, les personnages romanesques qu'elle a créés, les Claire d'Albe, les Malvina, les Elisabeth, les Mathilde, viennent s'entretenir avec elle dans le petit kiosque rococo où elle disserte longuement avec eux de casuistique amoureuse.

En attendant, l'infortuné Gramagnac fait mine de bouder. Aussitôt, elle le relance : « Eh bien ! que devenez-vous ? La belle saison se passe et vous ne retrouverez plus Champlan que dépouillé de sa verdure. Déjà les arbres jaunissent et les feuilles s'amoncellent, l'hiver approche... Avec nos amis, nos bons amis, une petite pièce bien chaude, bien close, où nous serons tous réunis et où j'espère vous voir. » Il revient en soupirant vers ce bonheur qu'elle lui fait entrevoir, mais à peine prononce-t-il le mot : amour, elle lui ferme la bouche. Cependant, elle lui prodigue ses petits conseils, elle le charge de ses petites commissions, qui sont la menue monnaie des amis.

Il s'occupe de ses affaires ; elle le prie de faire relier ses livres : les *Lettres de cachet*, de Mirabeau, les *Devoirs d'un citoyen*, de l'abbé Mably, les *Lettres d'un cultivateur américain*. Il s'exécute avec grâce, il est dompté. Alors, quand elle se sent sûre de lui, par une belle ironie elle le charge de la plus singulière des missions : elle lui envoie un paquet de ses cheveux, le prie d'aller chez une certaine Mme Veyles, rue Saint-Didier, qui possède un portrait en miniature de feu Paul Cottin, et de faire monter en médaillon ce portrait de son mari avec une mèche de cheveux. « Souvenir amer, ajoute-t-elle. Je veux le voir souvent, mais moi seule je veux le voir. Faites-moi faire avec ce médaillon une chaîne pour passer autour du cou. » Et qu'il lui rapporte le tout le plus tôt possible !

Pauvre Gramagnac ! Quels soupirs dut-il pousser en recevant de sa Célimène cette « mission bordée de deuil », comme dit Henri de Latouche, qui conta cette histoire ! Décidément, il ne serait jamais aimé par elle ! Se lassa-t-il

de ces jeux de grande coquette ? Il souffrait, se plaignait, mais continuait d'obéir à Sophie. Ce fut elle qui abandonna, la première, la partie. Les hommages qu'elle venait de recevoir à l'apparition de ses premiers livres, la gloire qui entrait dans sa vie lui firent trouver bien épais ce marchand de turqueries. Un jour, elle jeta le masque et fit comprendre à son éternel soupirant qu'il perdait son temps. Il se sentit touché par ce coup, mais non désemparé. Il annonça, plein de dignité, qu'il se retirait en province, s'en fut, en effet, à La Flèche pour y cuver son chagrin, mais sa forte constitution lui permit de surmonter ce qu'il appelait « sa douleur impérissable » et il finit par mourir octogénaire.

⁂

L'aube du succès s'était levée, en effet, pour Sophie Cottin, et de toutes parts lui venaient les hommages.

L'académicien Michaud fut l'un des premiers à faire le voyage de Champlan et à surprendre la belle dame dans sa thébaïde. Cependant le pauvre Michaud, « avec sa petite santé, comme dit encore Sainte-Beuve, sa longue taille fluette, sa complexion délicate, et qui n'eut jamais la force d'être tout à fait jeune », n'était pas un partenaire très qualifié aux jeux de l'amour. Mais l'auteur de *Claire d'Albe* avait plus d'un tour dans son sac : elle eut l'habileté de demeurer avec lui sur le plan de la coquetterie littéraire, se lançant dans des considérations sur l'histoire qu'elle développait devant lui à longueur de journée. Michaud fut ébloui et quitta Champlan avec la conviction que « nous avons maintenant une autre de Staël », comme il l'écrira à un de ses amis. Il devait lui conserver, du reste, une admiration qui grandissait à mesure que Sophie multipliait ses œuvres, admiration nuancée d'une tendresse refoulée pour cette délicieuse créature à laquelle il n'avait jamais osé parler d'amour.

La séduisante veuve avait le don, vraiment, d'attirer à elle les soupirants ; tous étaient pris par cette sensibilité débordante, par « cet air de langueur qui nous charme », comme disait l'un d'eux, le financier Jean de Vaisne, qui allait bientôt entrer au Conseil d'Etat et à l'Institut. Sophie l'avait rencontré dans le salon de Mme de Pastoret, le seul dans lequel elle faisait des apparitions lorsqu'elle venait passer quelques jours à Paris. Elle y coudoyait une brillante société, Mme de Staël, Mme d'Houdetot, Mme de Damas, Mme de Vintimille et la plaintive Mme de Duras,

qui, toutes, l'accablaient de compliments. Comment n'eût-elle pas eu la tête tournée par cette ombre de gloire qui se profilait sur elle ?...

C'était, cependant, dans sa calme retraite de Champlan, où elle se sentait le plus à l'aise, qu'elle préférait qu'on lui fît une cour empressée — laquelle ne menait à rien. Tels les amoureux de Mme Récamier, qu'on a appelés les « blackboulés de l'amour », les soupirants de Sophie Cottin, cette Récamier de deuxième zone, en étaient généralement pour leurs frais de déclarations brûlantes et de soupirs éperdus, mais eux non plus ne renonçaient pas au plaisir de la voir et ils revenaient tous fidèlement près de leur idole en compagnie les uns des autres.

Hélas ! La savante stratégie de la coquette qui promettait tout et ne donnait rien devait, un jour, tourner fort mal. Un de ses cousins, du nom de Jacques Laforgue, passionné comme on l'est à vingt ans et qui s'était nourri de *La nouvelle Héloïse,* s'éprit pour Sophie d'un amour incandescent. Etre faible, sans volonté, il avait échoué chez elle : « J'ai enfin trouvé un asile, écrivait-il, dans une campagne charmante et avec un ange de douceur. » Que se passa-t-il ? Il semble bien qu'elle ne put résister à la jeunesse de Jacques Laforgue. Cependant, il quitta Champlan, puis il revint une ou deux fois, mais, la dernière, on trouva son corps dans l'orangerie de la propriété, le front troué d'une balle. Drame passionnel qu'on ne put jamais éclaircir. Tout est trouble dans cette affaire tragique...

***

Est-ce pour échapper au souvenir de ces heures ? Vers 1803, Mme Cottin éprouva le désir de faire un long voyage. Ses deux nièces ayant besoin d'une cure thermale, elle décida de partir avec elles et d'aller à Bagnères-de-Bigorre. Elles descendirent toutes trois place d'Uzer, dans la maison de François Soubies, commissaire national du tribunal de l'Adour, lui-même père de quatre enfants pour lesquels il avait engagé un jeune précepteur qui n'était rien de moins qu'Azaïs, le futur auteur du système des *Compensations*, qui, quelques années plus tard, allait révolutionner la philosophie de son temps.

Cet Azaïs, alors âgé de vingt-sept ans, était le fils d'un professeur de solfège, très musicien lui-même, qui avait fait de bonnes études et avait songé, un moment, à entrer

dans les ordres. Après six mois de noviciat, il y avait renoncé.

C'était un garçon de taille exiguë, pas très beau, le visage marqué de la petite vérole, qui affectait volontiers des airs mélancoliques propres à impressionner les âmes sensibles et qui, très infatué de sa personne, s'était, dès ses jeunes années, pris pour un penseur profond. Très préoccupé de sa santé, soupirait-il — il devait mourir à près de quatre-vingts ans ! —, jouant les jeunes malades avides d'affection, il avait tout ce qu'il faut pour devenir le tendre objet d'une sollicitude féminine en quête de maternité. Tel Jean-Jacques, dont il se proclamait le disciple, il devait passer sa vie en compagnie de femmes à sa dévotion.

Celle qui devait être la Mme de Warens de ce Rousseau au petit pied s'appelait la baronne de Rivières, tendre et mélancolique, elle aussi dévorée d'un besoin de maternité qu'elle ne pouvait satisfaire, n'ayant pas d'enfant. Ayant connu Azaïs dans la prime jeunesse de celui-ci, elle avait résolu de devenir sa « mère ». C'est grâce à elle, à ses conseils, à son entregent que le jeune philosophe avait pu échapper aux périls de la Révolution. C'est elle qui l'avait fait dispenser de la conscription au moment de la levée en masse, qui lui avait trouvé un refuge, à Toulouse d'abord, puis à l'hôpital de Tarbes, où les religieuses l'avaient entouré d'une douce atmosphère féminine. C'est elle encore, lorsque les événements ont permis à Azaïs de quitter sa retraite, qui lui a déniché une place de précepteur chez les Soubies, où il pourra récupérer des forces dans l'atmosphère salubre des Pyrénées.

Les fait est qu'au moment de sa première rencontre avec Sophie Cottin, voilà plusieurs mois qu'il les parcourt, ces montagnes qui l'attirent et le repoussent à la fois, car, tels ses contemporains, il se sent saisi, épouvanté à la vue de cette « nature infernale », ces « horreurs » dont parlait le président de Brosses en franchissant les Alpes. Notant ses impressions au jour le jour, il adopte, d'instinct, le ton emphatique qui lui est habituel, ne se doutant pas qu'il est d'un ridicule achevé.

« Je vais marcher, écrit-il, entouré de masses en ruine, le plus petit déplacement de ces corps suspendus sur ma tête peut occasionner ma mort... Mon Dieu, recevez d'avance l'hommage de mon épouvante... L'horreur me pénètre... Me voici au cirque de Gavarnie, au centre du plus beau monument qu'ait pu dresser la puissance de Celui qui fit la nature. Superbe ouvrage, je te salue ! Grand Dieu, que c'est beau ! Mais je frémis, je tremble, je n'y puis tenir !... »

Revenu au milieu de ses élèves, il se calme, il ne songe plus qu'à conter ses promenades en dissimulant ses effrois, qu'à discourir sur les beautés qu'il vient de voir, car il parle d'abondance, il s'enivre de ses propres paroles.

C'est par elles, par ses accents pathétiques, par sa faconde intarissable qu'il va séduire Sophie Cottin. Une femme de lettres connue, un auteur célèbre, la plus sensible et la plus frémissante des créatures, quelle proie pour Azaïs ! A peine l'a-t-il entrevue, il a juré de la conquérir, d'en faire son disciple, et il ne sera pas longtemps à la tenir courbée sous sa loi.

« Un enthousiasme commun pour la nature les rapprocha, dit M. Pierre de Gorsse (1). Azaïs la promenait à travers le pays. Bavard invétéré, il discourait à perdre haleine sur les moindres choses. Tout lui était prétexte à développer le rôle des êtres dans l'harmonie du monde. La jeune femme buvait ses paroles, l'écoutait avec ravissement, découvrant par lui quantité de choses insoupçonnées. Cette âme ardente, avide de connaissances, ne se doutait pas qu'insensiblement tout son être allait être pris, alors qu'elle ne croyait livrer que son cerveau. »

Dans sa joie d'aimer enfin tout de bon et pour son compte, Sophie a perdu tout sens critique : le ridicule ne tue pas en amour. Elle ne voit plus le personnage falot, le vaniteux faisant la roue devant elle, flatté d'être admiré par une femme de talent, mais une manière de héros de la pensée, nous dirions aujourd'hui un surhomme, dont la hardiesse des conceptions s'égale à la hardiesse des sommets qui les environnent tous les deux.

⁂

Cependant, de son côté, la baronne de Rivières s'agite. Son « enfant » lui écrivait régulièrement et n'avait pas manqué de lui mander que Bagnères possédait maintenant un hôte illustre dans la personne de la fameuse romancière avec laquelle il faisait de longues promenades. Aussitôt « maman » s'inquiète : « Prenez garde : ces femmes qui écrivent ne sont pas une bonne société pour vous. Je ne me lie pas facilement avec les beaux esprits, surtout avec les auteurs, et j'ai un peu plus de méfiance pour ceux de mon sexe. » Azaïs a dû sourire en lisant cette lettre : sa bonne marraine ignore qu'il a déjà conquis cette créature féminine que le destin a menée sur ses pas, qu'il la

(1) *Le Douloureux Désenchantement de Sophie Cottin.* (*Revue du Languedoc,* mars 1945.)

domine, que, demain, s'il le veut, il l'épousera. Hé ! après tout, n'est-ce pas là la conclusion la plus naturelle de cette aventure ? Une jeune veuve, riche, célèbre, que peut-il désirer de mieux pour assurer son avenir de philosophe, aspirant, lui aussi, à la notoriété et aux aises que procure la fortune ? Azaïs ne se perd dans les nuées que lorsqu'il discourt.

Au reste, il peut déjà voir avec quel empressement les gens distingués que se trouvent à Bagnères se font présenter à la romancière. Ramon de la Carbonnière, l'ancien secrétaire du cardinal de Rohan, qui, lui, ne parcourt pas les montagnes en tremblant, mais s'y enfonce avec une joie délirante, le comte Russel, les deux frères de Ségur, dont l'aîné avait fait la guerre d'Amérique avec La Fayette, le jeune comte Molé, le chevalier de Parny, le poète élégiaque, la comtesse de Montijo, grand-mère de l'impératrice Eugénie, don José de Lugo, descendant des vieux souverains de Léon, se pressent au Vauxhall autour de l'aimable Sophie, qui n'a jamais connu plus de succès. Le soir, on se retrouve au salon de François Soubies et l'on fait de la musique. Azaïs cesse de parler pour faire chanter le *Stabat* de Pergolèse ou quelque morceau de Mozart, accompagnant le piano avec son alto. Puis l'on soupe et chacun se retire chez soi.

Existence douce et monotone qui devrait apaiser les nerfs de la romancière exaltée ; mais comment songer au repos lorsque à vos côtés s'agite et vit l'être aimé, lorsqu'on a le bonheur ineffable de le voir, de l'entendre, de s'élancer en sa compagnie aux plus hauts sommets du rêve ? « Je voudrais fuir avec lui au bout du monde », écrivait-elle à Mme de Pastoret. A défaut de cette randonnée qui n'aurait certainement pas été du goût d'Azaïs, elle se contenta d'élire un lieu secret à deux pas de Bagnères où elle pourrait échapper aux importuns et se recueillir en compagnie du cher philosophe. C'était dans un vallon solitaire, au pied de la masse du Castel Mouly. Une source transparente courait sur des galets, formant de loin en loin de minuscules cascades au milieu d'une petite prairie émaillée de fleurs sauvages. Quel calme, quelle quiétude ! Qu'on était bien là à jouir de la beauté des Pyrénées en devisant sur des sujets éternels, la main dans la main !

Hélas ! Les jours passaient, il fallut se séparer ; mais, avant de partir, ils s'étaient liés par un serment solennel : Sophie Cottin s'était fiancée au philosophe Azaïs.

***

Revenue à Champlan, Sophie s'est réveillée comme d'un rêve qu'elle a vécu deux longs mois. Est-ce bien certain ? Elle aime ! Ce sentiment qu'elle prêtait à ses héroïnes, la coquette qui méprisait hier encore les hommages de ses soupirants l'a ressenti à son tour dans sa plénitude et elle s'enivre des heures qu'elle a passées en compagnie de celui qu'elle a choisi, qui doit être désormais le compagnon de sa vie. Elle lui envoie les lettres les plus tendres, les plus affectueuses : « Viendra-t-il, le jour où il me sera permis de faire le bonheur de mon ami, où je l'entendrai dire qu'il est réellement heureux ?... Vous emplissez mon cœur, mon imagination, le monde, l'espace. Je ne vois rien qu'à travers votre pensée. Je n'aime rien qu'après vous avoir aimé. Je n'éprouve pas un sentiment qui ne se rapporte à vous. »

Dans sa joie de l'aider, de le servir, elle l'a recommandé à ses amies, elle lui a fait ouvrir les portes de quelques salons parisiens : on commence à parler de ce jeune philosophe qui va publier, paraît-il, un livre du plus haut intérêt. Habile, insinuant, disert — ô combien ! — Azaïs s'est poussé tout doucement dans ce monde inconnu de lui qu'il espère bien conquérir par sa parole, tout en vivant présentement des leçons particulières qu'il donne çà et là, Sa correspondance avec Sophie ne s'est pas relâchée encore, mais ses lettres se font déjà moins tendres, moins empressées, tandis que celles de la jeune femme sont aussi ardentes : « Tous les enthousiasmes sont revenus dans mon cœur. Est-ce à vous que je dois cette plénitude de vie qui, quelquefois, m'oppresse jusqu'à crier, jusqu'à mourir ? »

Enfin le fameux ouvrage d'Azaïs a paru, *Des compensations,* et c'est tout de suite un grand succès. Mme de Staël en a été enthousiaste et a recommandé l'auteur à tout son groupe. Il est maintenant le familier de Cuvier, de Lacépède et d'une foule de personnalités littéraires. L'Académie le couvre de prix, *Le Constitutionnel* lui a ouvert ses portes, et voici qu'il s'est fait donner une chaire au Prytanée de Saint-Cyr. Cette fois, il est grisé, et, s'il répond encore aux missives éplorées de Sophie, c'est d'une plume dolente et comme lassée.

La pauvre femme a compris qu'il l'abandonnait peu à peu. Elle pleure silencieusement, n'ose même plus rappeler à l'ingrat ces fiançailles qu'ils avaient célébrées dans l'euphorie de la nature, et bientôt elle apprend qu'une nouvelle admiratrice, une certaine Mme Baude, s'est impro-

visée l'égérie d'Azaïs et le produit triomphalement de salon en salon.

Cette fois, c'est bien fini. Elle va encore lui envoyer une lettre, la dernière, arrosée de ses larmes : « Mon ami, permettez-moi de vous écrire encore une fois, une seule fois. Si vous persistez à ne le plus vouloir, un mot de réponse me suffira, je l'entendrai, je me tairai. Sans vous adresser un reproche, sans formuler une plainte, je pleurerai solitairement et je vous aimerai en silence jusqu'au dernier jour de ma vie. Mais avant de m'arracher la seule jouissance qui me reste d'un si pur et si tendre attachement, il faut que je le goûte encore une fois, et vous voudrez bien qu'avant de vous dire adieu je vous dise encore que je vous aime. »

Elle est frappée au cœur ; elle traînera encore pendant deux ans une vie lamentable et finira ses jours à trente-sept ans, le 15 août 1807.

Chapitre VI

L'EXTRAVAGANTE Mme DE TALLEYRAND

Que *disait donc Mme de Rémusat, que Mme de Talleyrand n'a aucun esprit ?* affirmait Mme de Chastenay. *Jamais elle n'a dit devant moi quoi que ce soit qu'on pût qualifier de bêtise.*

— *Alors, ma chère, vous êtes privilégiée. Vous vous souvenez de ce qu'elle a dit lorsqu'on lui a demandé de quel pays elle était et qu'elle a répondu : « Je suis d'Inde. »*

— *Et l'autre soir, au dîner qu'ils ont donné en l'honneur de M. Denon, l'égyptologue. Il paraît que son mari, qui se méfiait, lui avait conseillé de préparer la conversation en lisant un livre de M. Denon. Elle a dû se tromper et lire* Robinson Crusoé, *car elle s'est écriée tout à trac au milieu du repas :* « Ah ! Monsieur, quelle émotion ! Cette île déserte, ce perroquet, ce Vendredi ! Et votre chapeau pointu ! » *Vous pensez si l'on a pouffé de rire dans les coins. Et le ministre faisait une tête !*

— *En tout cas, elle est bien belle !*

Ce fut l'opinion unanime.

Ainsi potinait-on dans les salons de Paris en 1802, quelques semaines après que Charles-Maurice de Talleyrand, ministre des Relations extérieures, eut, à la stupéfaction générale, épousé sa maîtresse, Mme Grand.

Toute une histoire, ce mariage imposé par Bonaparte, lequel veut réagir contre les mœurs dissolues du Directoire et a mis brutalement son ministre en demeure de choisir

ou d'abandonner sa maîtresse ou l'épouser. Sans doute Talleyrand l'aime-t-il encore très fort, car lui, le cœur volage par excellence, qui butine de femme en femme au gré de sa fantaisie, l'homme léger du XVIIIe siècle et du « point de lendemain », n'a pas hésité et s'est décidé au mariage.

Voilà quatre ans déjà qu'elle était sa maîtresse au vu et au su de tout Paris, car il ne la dissimulait guère et promenait en tous lieux cette admirable créature parvenue au plein épanouissement de sa beauté et qui avait déjà eu une vie singulièrement aventureuse. Originaire de l'Inde, en effet, ainsi qu'elle le disait si bien, mais de parents français, elle s'était mariée à Chandernagor, à seize ans, avec un Anglais, M. Grand, employé à l'« Indian Civil Service », qui avait été séduit par ses boucles blondes, ses yeux bleus, le charme extraordinaire qui émanait d'elle. A Calcutta, où elle avait tourné toutes les têtes, elle était devenue la maîtresse de sir Philip Francis, conseiller du gouverneur du Bengale, qui fut provoqué en duel par le mari. Mais sir Philip estima sans doute que cette passade ne valait pas de risquer sa vie et il préféra se laisser condamner à payer cinquante mille roupies que lui infligea la Cour suprême. Déjà pratique, M. Grand empocha l'argent avec son déshonneur et incita son épouse à regagner l'Europe : il devait empocher plus tard bien d'autres bénéfices de l'inconduite de sa femme.

A Londres, où aborda Mme Grand, on la perd de vue, mais on la retrouve à Paris deux ans plus tard, où ceux qui ont vécu les dernières années de l'Ancien Régime se souviennent fort bien de l'avoir connue menant grand train, entretenue par les uns et par les autres, en particulier par le banquier Louis Monneron. Elle habitait alors un hôtel rue d'Artois, avait loge à l'Opéra et aux Italiens, équipages et grande domesticité, éblouissant tout le monde par son faste. Le jeune baron de Frénilly, un des élégants de la capitale, que l'on appelait « la fleur des pois », a parlé d'elle dans ses *Souvenirs* : « *Beauté céleste,* dit-il, *rayonnante de jeunesse avec des dents incomparables, une blancheur transparente et une forêt de cheveux blond clair que l'on n'a vus qu'à elle. J'avais une paire de jolis chevaux blancs, je lui en fis cadeau.* » Et Mme de Boigne s'est souvenue aussi de ce que lui a conté son oncle Edouard Dillon — le beau Dillon des jeunes années — que voulait séduire Mme Grand, qu'elle invita chez elle à souper et auquel, après être passée dans son cabinet de toilette, elle apparut vêtue de ses seuls cheveux, « *tombant de façon à en être complètement voilée* ». « *Le souper,* ajoute-t-elle,

s'acheva dans ce costume primitif. » Ce sont là des souvenirs qu'on n'oublie pas.

C'est à ce moment qu'elle s'est fait peindre par Mme Vigée-Lebrun, qui a fait d'elle un charmant portrait où, assise au fond d'un grand fauteuil, le bras droit appuyé sur un coussin de velours vert, elle tient à la main une lettre dépliée. Sa belle tête est renversée en arrière, ses grands yeux semblent suivre un rêve, ses lèvres s'entrouvrent pour un sourire, les cheveux relevés et frisés retombent en boucles somptueuses sur sa gorge nue.

A la veille de la Révolution, elle donnait encore un bal, mais, au 10 Août, elle a pris peur et est retournée à Londres, où elle s'est fait passer pour une « dame royaliste et émigrée » et où elle a encore eu mille aventures. Elle ne reviendra à Paris qu'en 1797, en pleine folie du Directoire, et, dans cette atmosphère de fête perpétuelle, a recommencé sa vie d'antan.

Elle était alors entretenue par un certain marquis de Spinola, ancien ministre de Gênes en France, mais celui-ci n'avait pas tardé à devenir suspect à la police, laquelle le soupçonnait d'être un agent de l'Angleterre, et il a été arrêté, expulsé. Moins compromise, sa maîtresse a été laissée en liberté, mais cette aventure lui avait donné à réfléchir : elle a commencé par revendiquer la nationalité danoise, Trinquebar, où elle est née, étant colonie du Danemark, mais, cette précaution ne lui paraissant pas encore suffisante, elle a cherché un personnage d'importance qui voudrait bien s'intéresser à elle et la protéger au besoin. La marquise de Sainte-Croix, tante de Mme du Cayla qui sera plus tard la favorite de Louis XVIII, qu'elle a connue au bal du Vauxhall, lui a conseillé de s'adresser à Talleyrand, ministre des Relations extérieures.

— *C'est un homme puissant,* lui a-t-elle dit, *qui ne sait pas résister aux requêtes d'une jolie femme. Allez le trouver et vous verrez.*

Mme Grand y est donc allée. Elle est arrivée rue du Bac à dix heures du soir, sans lettre d'audience, comptant sur son abattage et sa bonne mine. Elle s'est fait annoncer comme dame émigrée ayant d'importantes révélations à faire et a été reçue par Talleyrand, qui lui a dit, d'abord, qu'il l'avait souvent admirée dans toutes les fêtes où elle prodiguait sa beauté et qui, ensuite, s'est montré galant avec elle, si galant qu'elle n'a pas hésité à lui faire « le coup de la chevelure ». Dans le feu de la conversation, d'un mouvement brusque, elle a dénoué ses cheveux blonds qui se sont répandus sur ses épaules. Argument suprême qui ne pouvait laisser indifférent l'ancien évêque. Il ne lui

restait plus qu'à la consoler, à lui promettre toutes les protections présentes et futures avec une telle chaleur qu'elle demeura sous son toit toute la nuit. A partir de ce jour, leur destin était fixé.

Il en était fou, et lui, si prudent d'habitude dans ses relations amoureuses, n'avait pas hésité à la produire partout. La société était si mêlée alors que personne ne s'est étonné de voir la belle Indienne faire figure aux côtés du ministre dans tous les bals et dîners où il était convié. Dans sa résidence de la rue du Bac, puis à l'hôtel Galliffet, où il s'installera plus tard, elle était là, tenant le rôle de maîtresse de maison. Lorsqu'il a loué le château de Neuilly, dont il a fait sa résidence d'été, elle s'est encore mêlée à ses hôtes et a présidé les soupers à la grecque avec des nymphes court vêtues servant les convives dans de la vaisselle d'or.

Tous les intimes du ministre, rescapés de la Révolution, étaient là, depuis la duchesse de Luynes, la marquise de Vaudémont, la marquise Aimée de Coigny, jusqu'à Narbonne, La Vaupalière et à ce pince-sans-rire de Montrond, très empressé à faire la cour à cette belle créature, mais se redisant tout bas les gaffes qui lui échappaient, comme ce soir où Népomucène Lemercier lisant une de ses tragédies avait indiqué : « La scène est à Lyon » et où Mme Grand, l'interrompant et s'adressant à Talleyrand, s'était écriée :

— *Vous voyez, mon ami, que j'avais raison. Vous vouliez que ce fût la Saône qui coulât à Lyon !*

N'importe ! Malgré toutes ses bévues, elle tenait encore fort bien sa place. Plus habile qu'on ne pense, elle avait même déjà profité de sa situation pour se faire rayer de la liste des émigrés, pour se faire autoriser « à rentrer en possession de ses biens qui n'ont pas été aliénés » et à obtenir son divorce. Ainsi, elle était libre, mais Talleyrand ne l'était pas.

***

Lorsque, sur l'invitation de Bonaparte, il s'est résigné au mariage, il a bien fallu se rappeler, en effet, qu'il était encore évêque et qu'il lui fallait divorcer d'avec l'Eglise, ce qui était autrement difficile que de divorcer d'avec M. Grand. D'où des démarches sans nombre, des tractactions infinies avec Rome, d'autant plus embrouillées que l'on est alors en pleines discussions pour l'établissement du Concordat. Les deux affaires se croisent et s'entrecoisent, admira-

blement menées par le maître diplomate qu'est Talleyrrand, qui s'y consacrera durant des semaines. Enfin Bonaparte, que toutes ces lenteurs exaspèrent, a donné son coup de pouce et entériné un bref du pape Pie VII « par lequel le citoyen Maurice Talleyrand est rendu à la vie séculière et laïque ». Dès lors, l'affaire ne traîne pas et, le 9 septembre 1802, dans la propriété de Neuilly, a lieu la cérémonie du contrat où signent le Premier Consul, Joséphine, les deux autres consuls, les deux frères du fiancé et le secrétaire d'Etat Maret. Talleyrand a été généreux : il a reconnu en dot à sa femme une somme de trois cent mille francs, un mobilier, la maison de la rue d'Anjou et une terre, Pont-de-Sains, ayant appartenu jadis au duc d'Orléans.

Le lendemain a eu lieu le mariage civil à la mairie du dixième arrondissement, sise alors rue de Verneuil. Ce mariage civil a-t-il été suivi d'un mariage religieux ? Le doute subsiste malgré les affirmations de plusieurs contemporains, mais on ne sait où le fixer, beaucoup de registres paroissiaux ayant disparu. Au reste, comme l'a fait remarquer M. Jacques Vivent, il restait du côté de Mme Grand un obstacle insurmontable : son mariage n'avait pas été annulé par la cour de Rome.

M. Grand vivait encore, à telle enseigne qu'il était accouru à Paris sous prétexte de visiter la capitale, en réalité pour toucher une nouvelle petite commission. Son espoir n'a pas été déçu : heureux de se débarrasser de lui à jamais, Talleyrand l'a fait nommer conseiller extraordinaire dans la colonie lointaine du Cap et personne n'a plus entendu parler de lui.

Ainsi voilà Mme Grand devenue l'épouse officielle du ministre des Relations extérieures, qui peut être reçue officiellement avec tous les égards dus à son rang. A la première réception des Tuileries, Bonaparte lui a dit avec son aigreur coutumière :

— *J'espère que la bonne conduite de la citoyenne Talleyrand fera oublier les légèretés de Mme Grand.*

A quoi elle a répondu, avec un beau salut de cour :

— *Je ne saurais mieux faire que de suivre à cet égard l'exemple de la citoyenne Bonaparte.*

Qui dit mieux ?...

Si Mme de Talleyrand s'imagine que les portes des Tuileries vont lui être ouvertes à deux battants, qu'elle va être choyée dans la cour consulaire, puis dans la cour impériale, elle s'est lourdement trompée. En réalité, Napoléon n'a jamais pu la souffrir et, au fur et à mesure que les années passeront et qu'il aura de moins en moins besoin de son ministre, cette hostilité s'accentuera.

Mme Grand n'en a cure : dans ces premières années de son mariage, elle triomphe. Ses vœux sont comblés et les hommages qu'elle reçoit de tous côtés la satisfont pleinement. Son mari l'aime encore et ne songe, sinon qu'à la faire briller, ce qui paraît bien difficile, du moins qu'à la maintenir au rang où il l'a élevée.

A ce moment, chaque semaine, il donne à l'hôtel Galliffet une fête éblouissante où il réunit l'élite de la société parisienne et des étrangers de marque mêlés à la société diplomatique. Les carrosses font queue rue du Bac ; il faut avancer pas à pas, attendre son tour. Enfin l'on monte un magnifique escalier rempli de fleurs. Dans le premier salon se tient le maître de maison impassible à son habitude dans son costume de velours rouge brodé d'or ; un peu plus loin, Mme de Talleyrand, encore radieuse de beauté dans une robe de Leroy, le bon faiseur, qui lui vaut les plus beaux compliments. Sa vanité, qui est grande, se lit sur son visage, dans ses gestes, dans toute sa démarche, où elle accentue encore les conseils de Despréaux, l'ancien maître à danser de Marie-Antoinette, que Talleyrand a chargé de donner des leçons de maintien à son épouse.

Les salons de l'hôtel ont été restaurés, embellis avec une recherche où l'on sent le goût du maître. Dans l'un, ce sont des chants ; Garat, Mme Walbonne y font entendre les grand airs d'opéra, la Grassini enchante l'assistance par sa voix d'or ; dans l'autre, ce sont les danses. Tout autour l'on fait cercle, les hommes en habit brodé avec leurs ordres, les femmes en robe de velours ou de satin blanc, quelques-unes en robe de dentelle noire, toutes couvertes de diamants. Société brillante, très mêlée si l'on en croit Mme de Rémusat : « *Beaucoup d'étrangers,* dit-elle, *qui courtisent Talleyrand, des hommes de toutes sortes, des grands seigneurs de l'ancien ordre de choses, des nouveaux assez étonnés de se rencontrer, des gens marquant par une célébrité, quelle qu'elle fût, laquelle ne marchait pas toujours avec une bonne réputation, des femmes connues aussi de cette manière dont il faut dire que peut-être il avait été plus souvent l'amant que l'ami et qui conservaient avec lui le genre de relations qui était le plus à son goût.* » La fête se termine au petit jour.

Talleyrand donne encore d'autres réceptions plus intimes, où il réunit ses vieux amis, où l'on dit des vers, où l'on entend la lecture d'une pièce. Parfois Mme de Laval pince de la harpe, une autre l'accompagne avec son violon ou sa flûte. On est entre soi, sans façons. Toujours parée comme une châsse, Mme de Talleyrand se garde de manquer ces réunions-là, mais si elle se tient droite dans

son fauteuil, elle ne sait guère que sourire à ses invités et se garde d'ouvrir la bouche. On la salue en entrant et en sortant, et c'est tout. Si l'on organise un whist, comme elle n'y entend rien, elle se contente de regarder dans le silence.

« *La vérité,* dit M. Bernard de Lacombe (1), *c'est que Mme de Talleyrand restait, sous ses titres et ses bijoux, la fille du petit fonctionnaire de Chandernagor, la femme du petit employé de Calcutta. A l'exemple de tant d'autres que la Révolution hissa brusquement au premier rang, elle n'eut jamais ni les traditions, ni les usages, ni les manières, ni le ton, ni l'esprit du monde, toutes choses qui ne s'improvisent guère. Sans culture, elle ne savait pas causer ; sans éducation, elle se mettait à table avant l'arrivée de ses invités ; sans distinction, elle tirait vanité du blason de son époux, elle était prétentieuse et parfois hautaine.* »

***

Cette vanité va pouvoir s'étaler à l'aise dans les années qui suivront, car son mari va être comblé d'honneurs par Bonaparte devenu Napoléon. Nommé grand chambellan, grand-cordon de la Légion d'honneur, prince de Bénévent, pourvu de titres et d'apanages, Talleyrand est maintenant un des grands premiers rôles du nouveau régime, et, bien entendu, sa femme le suit dans ces transformations successives de sa personne. Dès lors elle devient d'un snobisme insensé, les grandeurs lui tournent la tête. Quand une nièce de son mari épousera un Noailles, elle s'écriera avec dégoût : « *Ce n'est pas là une alliance honorable pour nous. Qu'est-ce que la famille de Noailles auprès de la maison de Périgord ?* » Elle prendra pour dame de compagnie une comtesse de l'Ancien Régime et elle l'obligera à la suivre à distance. Quand la suivante franchira cette distance, elle ne manquera pas de se retourner et de lui dire :

— *Comtesse, vous perdez le respect.*

Et quand elle écrivait, elle signait : *Princesse souveraine.*

Où est le temps des folies avec le jeune Frénilly et le beau Dillon ?

Dans les premiers mois de son mariage elle a encore eu une joyeuse surprise : Talleyrand a acquis une propriété magnifique, vraiment digne d'un grand seigneur, le château et la terre de Valençay. Depuis longtemps il estimait

(1) Bernard de Lacombe : *La Vie privée de Talleyrand,* Paris, 1910.

que Neuilly ne répondait plus au rang qu'il occupait ; Bonaparte lui-même l'incitait à chercher une autre propriété où il pût recevoir dignement des hôtes de marque, au besoin des têtes couronnées. En 1803, il a su que Valençay était à vendre, mais le prix que l'on en demandait excédait ses ressources, disait-il. Voire... Comme, à ce moment, il était dans l'intimité du Premier Consul, il espérait bien que celui-ci lui viendrait en aide. De fait, Bonaparte lui a offert généreusement d'en payer une partie et Talleyrand a eu, au total, un superbe domaine pour un million six cent mille francs.

Quelle joie pour l'ex-Mme Grand lorsqu'il lui a fait visiter cette demeure princière qui va être la sienne ! Le château, contemporain de Chambord et de Chenonceaux, étale ses deux grands corps de bâtiments avec son donjon de la Renaissance et offre au rez-de-chaussée une suite de salons impressionnants. Avec une allégresse enfantine, Mme de Talleyrand les a visités longuement, ne cesant de pousser des cris d'admiration. Elle a voulu tout voir : les vingt-cinq appartements de maître disposés dans l'énorme demeure, la salle à manger où seront servis de plantureux repas, les interminables galeries, la chapelle, la bibliothèque aux dimensions imposantes. Elle a fait atteler et a parcouru en voiture le parc de cent cinquante hectares jusqu'à l'orée de la forêt, près des grandes futaies sous lesquelles circulent les daims et les biches. Elle a visité le jardin potager, les communs, les écuries pour cinquante chevaux, les remises. Enthousiasmée, ravie, elle bat des mains, elle est aux anges. Souvent elle viendra à Valençay, toujours elle s'y plaira.

***

Cependant les années passent, tout le monde vieillit et Mme de Talleyrand prend de l'âge. Voici maintenant qu'elle commence à friser la quarantaine. Sa beauté n'est pas fanée, comme l'affirme Mme de Rémusat qui ne peut pas la souffrir, son teint est toujours éblouissant, ses yeux d'un bleu animé et sa chevelure a conservé toute sa splendeur ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs portraits de l'époque, dont une miniature d'Isabey. Mais, chose plus grave peut-être, son mari a commencé de se détacher d'elle.

Il ne l'aime plus sensuellement, et, comme son esprit n'offre aucun attrait, il regrette le mariage qu'on lui a imposé. Bien mieux, il l'a prise en grippe et, avec ses inti-

mes tels que Montrond et Radix de Sainte-Foy, il ne se gêne pas pour forger des mots cruels sur son épouse. Il dit : « Bêtise et vanité, tel est son lot. » Ou bien, quand il veut être aimable : « Elle a de l'esprit comme une rose. » Tout cela colporté, bien entendu dans la cour impériale, qui s'en gausse. Quant à Napoléon, il ne peut plus la voir. Inconscient comme il l'est souvent, il reproche maintenant à Talleyrand d'avoir fait un aussi sot mariage ! Ce qui est un comble. Il n'invite plus sa femme aux Tuileries que lorsqu'il y est absolument contraint ; bientôt il lui en interdira l'accès.

L'ex-Mme Grand demeure impavide au milieu de ces potins et de ces intrigues. Elle continue à présider son petit cercle, toujours divinement habillée, soignant sa beauté, cultivant sa vanité. Sur le chapitre des affaires, elle semble avoir été fort à la page, peut-être à l'imitation de son époux ; elle a organisé secrètement la contrebande en Russie, qui lui a laissé de beaux bénéfices, elle a soutiré quatre cent mille francs à des Génois qui désiraient obtenir une faveur par son entremise, elle a touché çà et là à la signature de maint traité.

En mai 1808, Napoléon s'est souvenu tout à coup qu'elle existait et a fait appel à elle pour une mission de confiance ! C'est à propos des affaires d'Espagne : les souverains espagnols se sont laissé prendre dans le traquenard de Bayonne, le roi est envoyé au château de Compiègne, mais les fils, Ferdinand, prince des Asturies, et Carlos, ainsi que don Antonio, leur oncle, et quelques personnes de leur suite seront internés au château de Valençay.

Quelle surprise et quelle joie pour Mme de Talleyrand ! Des Bourbons à héberger, à soigner, à distraire, car l'internement des princes ne sera pas sévère : « *Je désire*, a mandé l'Empereur, *qu'ils soient reçus sans éclat extérieur, mais honnêtement, et que vous fassiez tout ce qui sera possible pour les amuser. Vous pourriez faire venir Mme de Talleyrand avec quatre ou cinq femmes. Si le prince des Asturies s'attachait à quelque jolie femme et qu'on en fût sûr, cela n'aurait aucun inconvénient puisqu'on aurait un moyen de plus de le surveiller.* » Le vice-grand-électeur a répondu aussitôt que les instructions de Sa Majesté seraient suivies de point en point : « *Mme de Talleyrand est déjà partie pour veiller à tout ; le château est abondamment pourvu de cuisiniers, de vaisselle, de linge de toute espèce ; les princes y auront tous les plaisirs... Je leur donnerai la messe tous les jours, un parc pour se promener, une forêt très bien percée, des chevaux, des repas multiples et de la musique... Il y aura assez de jeunesse pour*

qu'ils puissent danser si cela les amuse. » Correct et déférent à son habitude, le prince s'est incliné devant les volontés du maître, encore qu'il sache fort bien que Napoléon, avec lequel il est maintenant en fort mauvais termes, n'avait imaginé cet internement des princes à Valençay que pour le compromettre aux yeux de l'Europe en l'instituant geôlier des Bourbons.

Quant à l'ex-Mme Grand, elle ne veut connaître aucun de ces détours de la politique, elle est toute à la joie de donner de la vie à ce grand château en multipliant les prévenances pour ses hôtes illustres. Tout le jour ils se promènent dans le parc à pied et à cheval, ils chassent, ils pêchent, ils excursionnent aux environs sous la garde discrète de la gendarmerie. Le soir, après un dîner exquis, ils retrouvent la maîtresse de maison qui fait de la musique en leur compagnie et ce sont des danses, des *boleros*, des *fandangos* et aussi quelques intrigues amoureuses qui s'ébauchent sous l'œil attendri du prince, lequel, à la fin, ajoute à ces divertissements « les consolations de la religion » comme il dit, une prière publique à laquelle il fait assister tous les serviteurs du château et jusqu'aux gendarmes préposés à la surveillance. Heureux enfants ! Ils ont la messe, la danse et l'amour ! Le vieux diable a pensé à tout !

Peut-être n'a-t-il pas songé aussi que son épouse ne pourrait résister aux déclarations enflammées de San Carlos, dans les bras duquel elle est tombée lorsu'il a dû partir pour Erfurt et qu'il l'a laissée seule au milieu des Espagnols. Mais c'était là une chose fort prévisible et dont, au demeurant, il ne se souciait guère.

Bientôt, les enfants partis, elle-même devra quitter Valençay où elle ne reviendra jamais, du reste, et, jusqu'à Paris, San Carlos la poursuivra de ses assiduités, ce qui fera jaser, comme l'on pense. L'Empereur en sera instruit par sa police, ce qui lui permettra, lors de la fameuse scène où il insultera Talleyrand, de lui jeter à la face :

— *Vous ne m'aviez pas dit que le duc de San Carlos était l'amant de votre femme !*

A quoi l'homme impassible répondra du tac au tac :

— *Je n'avais pas pensé que ce rapport pût intéresser la gloire de Votre Majesté ni la mienne.*

***

Décidément, ce régime impérial n'a pas été favorable

à l'épouse de Talleyrand, et c'est avec joie qu'en 1814 elle a vu revenir les Bourbons. Chateaubriand l'a aperçue qui passait en calèche découverte, acclamant le tsar et le roi de France, et elle a applaudi à grands cris le jour de la rentrée de Louis XVIII dans sa bonne ville. Encore une fois elle se leurre : comment la cour du roi très chrétien pourrait-elle oublier le passé de cette aventurière et qu'elle est mariée à un dignitaire de l'Eglise ? On fait sur elle des gorges chaudes et la petite presse ultra s'en donne à cœur joie de dauber sur ce couple extraordinaire. Le *Nain Jaune* écrit : « *Hier, après la messe, M. l'évêque d'Autun a eu l'honneur de présenter sa femme au fils de saint Louis.* » On rit, mais on ne désarme pas et personne ne songe à inviter aux Tuileries la princesse de Bénévent, quelque « souveraine » qu'elle se prétende.

Quant à Talleyrand, dédaigneux de ces attaques, il a laissé dire et il est parti pour le congrès de Vienne, où l'on sait qu'il va briller de mille façons et devenir l'arbitre de l'Europe. Mais il a « oublié » d'y emmener son épouse. Affaire grave pour elle, d'autant plus qu'une femme vient de se glisser dans l'intimité du prince, sa nièce, la jeune comtesse Edmond de Périgord dont l'esprit et les manières le ravissent. Il a souhaité sa présence à Vienne « pour rendre l'ambassade de France plus agréable » ; elle va y tenir un rôle d'ambassadrice avec un abattage extraordinaire pour ses vingt-et-un ans ; elle subjuguera tout le monde, son oncle le premier, qui ne pourra plus se passer d'elle. Que pèse la belle Indienne, déjà mûre, auprès de cette nouvelle conquête ? Elle s'était réfugiée à Londres au moment des Cent-Jours et, après Waterloo, elle s'apprêtait à regagner Paris lorsque Talleyrand, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, le marquis d'Osmond, lui a appris que des dispositions nouvelles devaient être prises pour régler à l'avenir leur existence. Mme Edmond de Périgord veut bien, en effet, comme il l'en a priée, tenir sa maison de Paris, ainsi qu'elle l'avait fait à Vienne, mais elle a exigé le départ de l'ex-Mme Grand. Il lui a donc fait signifier que, désormais, elle devra passer ses étés à Pont-de-Sains, dans la propriété qu'il lui a reconnue, et les hivers à Bruxelles.

Coup de théâtre, gémissements de l'infortunée, supplications à l'ambassadeur. Mais que faire ? Le marquis d'Osmond la chapitre doucement, lui persuade que le mieux pour elle était d'accepter ce compromis en somme fort honorable avec la pension de trente mille francs que le prince s'engageait à lui verser. Elle n'avait pas beaucoup de volonté, elle se résigna assez vite, encore qu'elle se sentît

atteinte au plus fort de sa vanité, et elle partit pour Pont-de-Sains.

La campagne ne lui plaisait guère ; sa maison était trop petite (où étaient les splendeurs de Valençay ?), elle ne recevait que de rares visites et passait son temps à écrire de longues missives à ses amis d'hier pour se plaindre de son sort et leur demander d'intervenir en sa faveur auprès du prince. C'est ainsi qu'elle alerta le duc de Wellington, lequel lui répondit poliment qu'il ne pouvait rien.

Dans le public, lorsqu'on connut l'histoire de cette répudiation, on s'amusa fort et un poète malicieux, mêlant le nom de Talleyrand à celui de Chateaubriand, qui ne pouvait souffrir, lui non plus, la présence de son épouse, fit courir ce quatrain :

Au diable soient les mœurs, disait Chateaubriand,
Il faut auprès de moi que ma femme revienne.
— Je rends grâces aux mœurs, répliquait Talleyrand,
Je puis enfin répudier la mienne !

En 1817, n'y tenant plus, elle rentra à Paris, où elle loua une villa à Auteuil, puis, bientôt, un hôtel rue de Bourbon. Talleyrand fut bon prince : il ferma les yeux sur ce retour inopiné de son épouse. Aussi bien ne chercha-t-elle pas à le recevoir, demeurant sagement dans son coin, recevant fort peu de gens, déjà oubliée. Elle avait la hantise de ce qui pouvait lui rappeler les années vécues auprès du grand homme. « *Son fauteuil préféré,* dit M. Bernard de Lacombe, *le tapis devant le foyer, le coussin brodé placé sous ses pieds, le mouchoir de linon ou la tabatière qu'elle tenait à la main, la pendule de la cheminée portaient les armes de Talleyrand avec la devise :* Ré qui Diou. *Dans un coin, la cage, où dormaient un couple de loirs blancs, reproduisait avec son donjon et ses tours le château de Valençay.* »

Les années passèrent ainsi. Sa santé commença à s'altérer, elle prit de l'embonpoint et ne quitta plus guère sa demeure. Au début de décembre 1835, il s'avéra qu'elle était très malade ; elle avait soixante-treize ans. Le 7 décembre, la duchesse d'Esclignac, fille de Boson de Talleyrand, alla avertir l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, que sa tante était à la mort et réclamait un prêtre. L'archevêque se rendit aussitôt chez elle et reçut sa confession. Elle voulut mieux encore : elle demanda que se groupassent autour de son lit amis et serviteurs, et, à haute voix, sollicita le pardon de tous pour les scandales qu'elle avait causés. Elle mourut le surlendemain et fut enterrée au cimetière de Montparnasse.

Lorsque Talleyrand apprit que sa femme était agonisante, il demeura aussi impassible que de coutume, se bornant à envoyer prendre des nouvelles rue de Bourbon. Quand on sut sa mort, sa nièce hésita d'abord à lui en faire part dans la crainte de le frapper, car il avait alors des troubles au cœur. C'était bien peu le connaître. A l'annonce de sa disparition, il dit simplement en guise d'oraison funèbre :

— *Voilà qui simplifie beaucoup ma position.*

Chapitre VII

A L'ASSAUT D'UN TRÔNE

« De toute ma famille, a dit Napoléon, c'est Caroline qui me ressemble le plus. » C'est elle, en effet, qui avait l'ambition la plus féroce. Résolue à tout pour réussir, volonté de fer, aimant subjuguer pour subjuguer, dominer par une sorte de plaisir sadique : « Tête de Cromwell sur les épaules d'une jolie femme », a encore dit d'elle Talleyrand. Moins belle que Pauline, dont elle n'avait pas le profil parfait, elle avait néanmoins la grâce, l'éclat de la jeunesse, la fraîcheur du teint et cette « peau de satin blanc glacé de rose » dont a parlé Mme de Rémusat.

C'est Joséphine qui a poussé à son mariage avec Murat, espérant ainsi se faire une alliée contre la famille impériale. Comme elle la connaît peu ! Caroline ignore la reconnaissance : elle est empressée à faire sa cour à l'Empereur parce qu'il est tout-puissant, mais elle dédaigne son épouse, demain elle s'unira contre elle avec tous ses frères et sœurs.

Murat est l'homme dont elle a rêvé pour l'assouvir. Avec sa haute taille, son corps d'athlète, sa tête étrange aux yeux bleus, aux gros favoris, aux cheveux noirs bouclés, il attire tous les regards. Son costume est grotesque : habit polonais serré par une ceinture dorée, pantalon large, couleur amarante, dont les coutures sont brodées d'or, le tout aggravé de soutaches et de passementeries, chapeau surchargé de plumes blanches au milieu desquelles s'élève

une plume de héron. Accoutrement théâtral qui le ridiculiserait à jamais si l'on ne savait que c'est dans ce costume de tambour-major qu'il charge à la tête de ses troupes et y fait preuve d'une bravoure sans égale.

Ambitieux lui aussi, dévoré de désirs de gloire et d'argent, mais brouillon gaffeur : « Il avait un grand courage et peu d'esprit », a noté Fouché. Caroline avait pensé le dominer en un tournemain, l'empêcher de commettre les sottises que lui dicte sa fatuité ; elle n'y parviendra que par à-coups, n'évitant ni les discussions, ni les querelles, ni, plus tard, les scènes effroyables avec cet hurluberlu jaloux de son autorité, qui n'obéit qu'en bougonnant et en ruant à tort et à travers.

Les débuts du ménage ont été difficiles. Caroline a dû multiplier les intrigues, les prières, afin d'obtenir pour son mari un commandement à l'armée d'Italie. Là-bas, il va accabler Napoléon de ses plaintes, de ses récriminations, se plaignant de tout sans cesse. Sa femme a eu l'autorisation de le rejoindre à Florence sous prétexte de lui amener Achille, leur premier enfant, dont elle vient d'accoucher. Reçue dans la capitale de la Toscane comme une souveraine, accueillant la noblesse italienne au palais Corsini, son orgueil devrait être satisfait ; il ne l'est pas, elle a hâte de regagner Paris et de se plonger dans cette atmosphère d'intrigues qui est son vrai climat, de reprendre les étapes de son ascension.

Son mari viendra bientôt l'y rejoindre. Ils devraient être au comble de leurs vœux : Caroline a obtenu le titre d'Altesse impériale, Murat est prince de l'Empire, maréchal, grand-amiral, grand-aigle de la Légion d'honneur, grand dignitaire. Les revenus du ménage se montent à au moins un million cinq cent mille francs (deux cents millions de notre monnaie). Ils viennent d'acheter le magnifique hôtel Thélusson, où ils tiennent une véritable cour.

L'intrigue reprend, cependant, de plus belle, les deux époux pendus aux basques de Napoléon, s'efforçant de le circonscrire par tous les moyens, Murat se dépensant, organisant avec frénésie des fêtes en l'honneur du souverain, le comblant de harangues, jamais las de flatteries, de courtisaneries. Elle-même, sachant que son frère s'est détaché physiquement de Joséphine, qu'il se risque à des passades amoureuses, s'offre cyniquement à lui servir d'intermédiaire pour quelque conquête. Elle a essayé d'attirer dans ses rets Mme Récamier, qui s'est dérobée, mais elle a été plus heureuse avec Mme Duchâtel, dont elle sait que Napoléon est l'amant depuis quelque temps et dont elle favorise les rendez-vous avec lui. Murat est aussi entré dans le jeu

et a feint une passion pour la belle afin de servir de caution à l'Empereur, qui veut apaiser la jalousie de Joséphine. L'hôtel Thélusson a servi de refuge aux deux amants, service que Napoléon n'oubliera pas. Plus tard, ce sera la ravissante Mme de Plaigne, lectrice chez Caroline, qui servira d'appât. Mme Murat s'arrangera pour la placer sur le passage de son frère, pour la pousser doucement dans ses bras. Mme de Plaigne ne demande, du reste, qu'à tomber, et deviendra la maîtresse de l'Empereur aux Tuileries, dans l'appartement secret.

Tant de zèle vaut sa récompense : en 1805, le ménage Murat reçoit deux cent mille francs comme cadeau d'étrennes, et Napoléon fait présent à Caroline du palais de l'Elysée, ancienne résidence de Mme de Pompadour.

Après la campagne d'Austerlitz, où Murat a accompli des prodiges de bravoure, nouvelle distribution de récompenses : cette fois, ce sont des royaumes, des principautés que le maître distribue à la volée. Louis devient roi de Hollande, Joseph va l'être à Naples. Elisa a la principauté de Lucques. Haletante, Caroline attend : tout le monde va être servi, sauf eux, jusqu'à cet Eugène de Beauharnais, le représentant de cette famille exécrée, qui va recevoir la couronne de vice-roi d'Italie et qu'on va marier à la fille du roi de Bavière qui règne sur l'une des plus vieilles souverainetés du monde ! La rage l'étouffe. Murat, furieux, écrit une lettre insolente à l'Empereur, qui lui répond sèchement. Quant à Caroline, elle songe avec une ironie amère qu'elle ne règne jusqu'ici que sur l'Elysée.

Enfin, à force de supplications, elle a obtenu, le 25 mars 1806, le grand-duché de Berg pour son mari. Devenu grand-duc de Berg, le fils de l'aubergiste sera maître d'un Etat de trois cent vingt mille âmes, prince de la Confédération du Rhin, avec son administration propre, ses finances, ses châteaux, ses domaines immenses. C'est Joséphine elle-même qui a poussé à ce don magnifique afin d'éloigner d'elle cette Caroline qu'elle sent devenir son ennemie implacable. *Ils* vont être comblés. Quelle erreur ! Un duché, qu'est-ce, pour l'épouse de Murat, auprès des royautés qu'elle a vu distribuer ? Pour bien marquer son dépit, elle laissera son mari prendre possession de ses Etats et elle s'enfermera à l'Elysée.

⁂

La guerre a recommencé, Murat est parti aux armées,

où il va encore accomplir les plus brillants exploits. Demeurée seule, Caroline continue son existence de fêtes et de plaisirs : n'est-ce pas l'ordre de l'Empereur, qui a demandé que rien ne soit changé à la vie brillante de la cour ? Mais, derrière ces festivités mondaines, l'esprit de la grande-duchesse de Berg, qui n'est jamais en repos, médite.

Napoléon s'est enfoncé dans une campagne dont nul ne peut prévoir la durée : il doit vaincre la Prusse, ce sera sans doute assez aisé, mais aussi la Russie. Où peut-il être entraîné ? A quels dangers lui-même peut-il être exposé ? Qu'adviendrait-il si une balle, un éclat de bombe, le fauchait en pleine action ? Dès maintenant, ne serait-il pas sage d'aviser aux lendemains d'une pareille catastrophe ? Ne faut-il pas prévoir quelle serait sa succession possible ?

Quand elle pense à cette redoutable éventualité, à qui songerait-elle pour le trône vacant ? A son mari ! Joseph est tout à fait dépourvu de prestige et de gloire militaire, Lucien s'est mis hors de cause, Louis est un pauvre homme, Jérôme un personnage falot. Ce qu'il faut pour succéder à un soldat extraordinaire comme Bonaparte, c'est un autre soldat, jouissant, lui aussi, d'une grande popularité, emportant l'adhésion de l'armée et de la France entière ; c'est Murat, dont la montée au pouvoir serait saluée d'une immense acclamation. Joachim Ier ! Elle-même impératrice des Français ! Quel titre et quelle tentation !

Dans le secret de son palais élyséen, Caroline dresse ses plans en rusée politique qui ne veut rien laisser au hasard. Elle sait qu'elle peut compter sur Fouché, pour lequel elle a eu jadis une faiblesse. Mais la police n'est pas suffisante, il faudrait un corps d'armée assez puissant pour parer aux premiers coups, pour tenir ce Paris toujours en proie à des fièvres révolutionnaires. Or ce corps d'armée est là : c'est la garnison de la capitale, à la tête de laquelle est Junot, gouverneur de Paris. Donc, s'emparer de Junot en devenant sa maîtresse ; ainsi se ménagera-t-elle un allié sûr en s'offrant un beau garçon. Et elle commence ses travaux d'approche.

***

On sait qui est Junot, âgé alors de trente-six ans, beau soldat mince, élancé, qui n'a plus compté ses bonnes fortunes avant d'épouser Laure Permon, l'amie de Madame Mère, qui brille par la bravoure, mais non par l'intelligence.

Très vaniteux de sa personne, dès que Caroline lui a

fait les premières avances il en a eu aussitôt la tête tourneboulée : la sœur de l'Empereur, la grande-duchesse de Berg, voilà qui le change singulièrement de toutes ses passades et de ses maîtresses d'occasion ! Et, sans réfléchir davantage, il s'est jeté, tête baissée, dans l'aventure, enlevant par un brillant assaut cette place de choix qui ne demandait qu'à se rendre.

Dans sa joie d'être l'amant de la sœur de César, il en oublie toute prudence. Il ne se contente pas de se glisser, le soir, à l'Elysée par une petite porte donnant sur les jardins, il affiche sa maîtresse et elle l'affiche avec un cynisme sans égal.

Non seulement elle étale son amour sans vergogne, mais, par un caprice sadique, il lui plaît d'humilier l'épouse de Junot, de la ridiculiser. Elle l'embauche dans sa petite troupe de comédiens, lui fait tenir un rôle insignifiant dans une pièce, écrite sur ses indications, où le gouverneur de Paris joue un amoureux qui se traîne aux pieds de sa maîtresse, laquelle est Caroline. Faute de pouvoir s'exclamer, les invités sourient, chuchotent, s'amusent : tout Paris est au courant.

Cette aventure s'est terminée de la façon la plus fâcheuse pour eux, par le retour dans la capitale de Napoléon, bien vivant, couvert de gloire une fois de plus. Par les rapports de Savary, il a su les intrigues nouées en son absence, et son premier acte a été de faire une scène terrible à Junot, lequel est disgracié et envoyé au Portugal. Reste Caroline, mais, avec celle-ci, c'est une autre affaire.

Sans broncher, dans le calme le plus parfait, elle a laissé passer la fureur de son frère criant, tempêtant, la noyant sous un flux de paroles, tandis qu'il arpente la pièce à grands pas, les mains derrière le dos, le ventre en avant, selon son habitude. Quand il s'est tu, un peu étonné de son silence, elle a élevé la voix à son tour, s'est insurgée contre les basses accusations des policiers, affirmant qu'elle a agi dans l'intérêt de l'Empereur, que, si elle a eu de longs entretiens avec le gouverneur de Paris, c'était pour s'en faire un allié dans le cas où l'absence prolongée de Napoléon aurait incité les Jacobins à relever la tête, qu'elle a trop le souci de l'honneur de la famille impériale pour afficher ses amours (son frère, le premier, ne lui a-t-il pas donné l'exemple sur ce chapitre ?), qu'elle ne s'attendait pas à des reproches, mais à des remerciements. Son calme, l'énergie de ses paroles, le rappel des frasques de l'Empereur, qu'elle lui a glissé au passage, ont eu raison de sa colère. Comme toujours quand on lui tient tête, il s'est radouci. Comédienne ? Intrigante ? En tout cas, forte tête

et bien digne de son sang. Il l'a absoute. Un pas de plus, il l'admirait pour son audace.

Quant à Murat, qui est revenu, lui aussi, bien portant de la campagne, Caroline l'a berné de ses paroles, lui a montré l'inanité de ses reproches, attribuant à la calomnie tous les potins qu'on a faits, se déclarant pure, indemne de toute trahison. Murat, qui n'est pas Boubouroche et qui écume de colère, lui a répondu par des injures. Alors, elle a élevé la voix : Qu'a-t-il à dire ? Son rang, ses honneurs, son grand-duché, à qui les doit-il ? A elle. Ce trône, qu'ils convoitent tous deux et qu'ils auront, elle en est sûre, à qui le devra-t-il ? A elle, toujours à elle ! Alors, qu'il la laisse agir à sa guise, qu'il ne la fatigue pas par ses reproches puérils, qu'il se montre enfin obéissant, dévoué, soumis, puisque c'est elle qui mène le jeu.

Accablé, Murat s'est tu. Il n'a rien promis, mais son orgueil a reçu une blessure profonde. Il capitule pour l'instant, mais il n'oubliera plus l'humiliation que lui a fait subir la sœur du maître. Et, intérieurement, il se promet de se venger plus tard.

***

Ayant pris conscience de sa force, Caroline, inlassablement, poursuit son œuvre de domination ; de tous les côtés elle tend ses filets, elle se cherche de nouveaux alliés, des complices. Elle a fait quelques tentatives auprès de Talleyrand, mais le prince de Bénévent n'est pas homme à entrer dans les combinaisons d'autrui, réservant ses fourberies pour sa propre gloire. Dépitée de ce côté, elle a eu plus de succès auprès de Metternich, qui vient d'être nommé ambassadeur d'Autriche à Paris. Napoléon le comble de prévenances, tout en le méprisant dans le fond.

— Il faudrait amuser un peu ce niais, a-t-il confié à Caroline.

Elle sait ce que parler veut dire et a entrepris le siège en règle de l'ambassadeur. A ce moment, il a trente-quatre ans, de grands yeux bleus, des cheveux blonds bouclés ; vraie figurine de Saxe, il n'a rien de la lourdeur allemande. En somme, un fort bel homme et qui ne l'ignore pas. Il a été d'autant plus aisé à conquérir que lui aussi a bien l'intention de profiter de ses succès féminins pour sa politique et de faire de ses maîtresses de précieux agents de renseignements. Supputant qu'un jour ou l'autre Napoléon divor-

cera, il songe déjà qu'une archiduchesse autrichienne pourrait remplacer Joséphine ; il lui faut, par conséquent, connaître au jour le jour l'état de la température de la famille impériale. Qui mieux que Caroline, ennemie de l'impératrice, pourrait le renseigner ? Ainsi, sans se le dire, se sont-ils trouvés merveilleusement d'accord tous les deux : l'amour n'est plus qu'un prétexte dans ce jeu d'intrigues perpétuelles. C'est la politique de la chambre à coucher.

Assurée d'avoir un appui du côté de l'Autriche pour ses combinaisons futures, Caroline a songé encore qu'il serait bon qu'elle eût aussi un « observateur » dévoué auprès de son mari, qui la délaisse de plus en plus, ne lui confie plus rien et dont elle redoute sans cesse les incartades et les gaffes. Cet « observateur », ce sera l'aide de camp de Murat, le duc de La Vauguyon, ancien émigré, joli homme ayant les manières de l'ancienne cour, que le grand-duc de Berg a pris en affection, qu'il a fait nommer chef d'escadrons et duquel il a fait son confident.

Là-dessus, le 20 février 1808, Murat a reçu l'ordre de partir immédiatement pour prendre le commandement de l'armée des Pyrénées : c'est la campagne d'Espagne qui va s'ouvrir. Caroline tressaille de joie : si l'Empereur s'enfonce dans la péninsule ibérique, c'est sans nul doute qu'il a des visées sur ce pays en proie à l'anarchie. Qui sait s'il ne songe pas déjà à remplacer l'incapable dynastie bourbonienne qui y règne par un royaume ami, un royaume qu'il créerait et qui pourrait être celui de Murat ? La couronne de Charles-Quint, de Philippe II, quelle tentation nouvelle !

Haletante une fois de plus, brûlée de désir, Caroline va suivre, jour par jour, informée par La Vauguyon, la marche de son époux sur Madrid, débordant d'activité à Paris, quêtant partout des alliés possibles pour sa grande œuvre, se dépensant jour et nuit tout en menant la vie de représentation perpétuelle que lui impose l'Empereur. Elle a su l'entrée du grand-duc de Berg dans la capitale espagnole, sa lutte avec le peuple madrilène, elle sait aussi que la chute des Bourbons est certaine, et, comme Murat a manœuvré à la satisfaction de Napoléon, elle attend, en frémissant, la récompense qu'on ne peut plus leur refuser.

C'est une nouvelle terrifiante qu'elle reçoit : Charles IV a abdiqué, en effet, mais l'Espagne ne va pas à Murat, le maître vient d'en informer celui-ci : « Je destine le roi de Naples à régner en Espagne. Je vous donnerai le royaume de Naples ou le Portugal. Répondez-moi sur-le-champ. » Murat a répondu : « Je préfère Naples. »

Ainsi c'est Joseph, le roi de Naples, l'incapable Joseph, qui s'est montré là-bas au-dessous de sa tâche, auquel on va confier ce splendide trône d'Espagne, alors qu'on offre à Murat des Etats secondaires, des royautés de deuxième ordre ! Le grand-duc de Berg écume et, de rage, tombe vraiment malade à Bayonne. Caroline y accourt, bride abattue.

⁂

Elle trouve son mari vomissant des injures contre Napoléon et contre Joseph.

— On m'a fait un nouvel affront ! hurle-t-il.

Et il menace de s'enfuir, de tout abandonner.

— Tu n'es qu'un niais ! lui crie Caroline.

En femme pratique et qui ne perd pas la tête, elle a songé aussitôt à tirer le meilleur parti de la situation : puisqu'on leur offre la couronne des Deux-Siciles, qu'ils la prennent d'abord, on verra ensuite. Elle se débarrasse de Murat en l'envoyant se soigner à Barèges, se fait donner par lui pleins pouvoirs pour traiter « l'affaire », entre en rapports avec Joseph, qui est venu en rechignant lui aussi, et avec le marquis de Gallo, ministre des Relations extérieures de Naples.

Napoléon a préparé un traité féroce pour le nouveau souverain, dont il connaît l'âpreté au gain et dont il se méfie des capacités d'homme d'Etat : alliance obligatoire avec la France, contingents armés à fournir en cas de guerre, redevances de toute sorte, etc. Ce n'est plus un roi qu'il crée, c'est un vassal attaché à son char. Bien mieux, par un article spécial, il est stipulé que cette cession du royaume de Naples est faite en faveur de Caroline, qui, à la mort de son mari, « aura seule le titre et le pouvoir de reine des Deux-Siciles ». Donc, elle triomphe, et, ayant signé tous les protocoles, acquiescé à toutes les volontés de son implacable frère, s'envole à Paris.

Un mois plus tard, Murat vient l'y rejoindre. Si sa santé physique est meilleure, son moral est toujours aussi bas : il ne décolère pas contre Joseph, qu'il hait, contre l'Empereur, qui l'a floué et qui, par son traité, vient encore de marquer dans quelle subordination il le tient. Quant à sa femme, on va voir...

Enfin, il lui faut partir, Napoléon le pressant de gagner ses Etats, et il se dirige, le premier, sur Naples.

⁂

Caroline l'a suivi de près. Déjà, la réputation de bravoure de Murat, son costume étincelant, ont produit leur effet sur les Napolitains, vite inflammables : on l'a accueilli avec des transports d'allégresse et l'on réserve à son épouse la même réception enthousiaste lorsqu'elle arrive, le 25 septembre. On l'applaudit, on l'acclame, on la porte presque en triomphe jusqu'à son palais.

Minutes incomparables : son rêve s'est réalisé ! Mais il y a les lendemains...

Les lendemains, le fidèle La Vauguyon le lui apprend, c'est la constatation qu'a faite Murat, dès son arrivée, que Joseph, avant de partir, a vidé tous les coffres, en déménageant aussi nombre d'objets d'art et de tableaux : il n'y a plus rien dans les caisses de l'Etat ! En outre, il a emmené avec lui les quelques fonctionnaires capables, les quelques régiments français sur lesquels on pouvait compter. Le roi n'a plus à sa disposition que des Napolitains affamés ! Affolé, Murat, qui ne connaît rien à l'administration ni aux finances, ne sait quel parti prendre et erre lamentablement dans son palais comme une âme en peine.

Quelle révélation ! Mais Caroline est femme de tête, elle se sent capable de mettre de l'ordre, de prendre des décisions, de régner, et elle émet d'abord la prétention d'assister au conseil afin de faire entendre ses avis. Halte-là ! Murat lui oppose le refus le plus formel : c'est sa vengeance, maintenant, il la savourera jusqu'au bout. Ah ! sa femme l'a tenu en lisière jusqu'ici, l'a humilié, l'a écrasé ! C'est à son tour, maintenant, de lui faire sentir qu'il est le maître, qu'elle ne dépend plus que de sa volonté.

Désormais, dès qu'elle fera allusion aux affaires de l'Etat, dès qu'elle risquera une suggestion, une critique touchant le royaume, il haussera les épaules d'un air dédaigneux et ne lui répondra même pas. Qu'elle s'occupe de ses enfants, de sa petite cour, peu lui importe, mais qu'elle ne se mêle en rien de la politique. Il la relègue dédaigneusement dans le gynécée.

Quelle humiliation pour Caroline ! Ce royaume qu'elle a conquis par ses intrigues, par les adulations dont elle a entouré son frère, par tout son machiavélisme, et qu'elle voudrait conserver intact pour les siens, un coup de tête de son époux peut le lui ravir. Car Napoléon — elle le sait par La Vauguyon — accable de reproches le roi de Naples, accuse son indolence, sa paresse, le rabroue chaque jour un peu plus. Et le comble, c'est que Murat résiste au maître, enivré par les compliments de ses courtisans, par les acclamations de son peuple. L'imbécile ! Ne sait-il pas que cette

couronne royale, du jour au lendemain, on peut la lui ravir comme on la lui a donnée ?...

Dévorée d'angoisse, Caroline fait front encore une fois : elle cherche à rallier secrètement autour d'elle les Français qui sont à Naples, à se créer une sorte de parti qu'elle pourrait opposer aux Napolitains. Entreprise hardie, mais rien n'arrête cette femme, qui a l'intrigue dans le sang. Sa bonne grâce, jointe à sa ténacité, à son intelligence, lui amène, en effet, des concours ; une sorte d'opposition commence à se manifester contre les volontés du roi, lequel le sent et en a pris de l'humeur. Mais qui peut-il accuser ?

C'est le préfet de police de Naples, Maghela, ambitieux sans scrupules, qui, du premier jour, a pris Caroline en haine, qui va le renseigner. Il a constitué en grand mystère un dossier terrible contre les menées de la reine, et, un beau jour, il l'ouvre devant Murat. Pris d'une rage folle, celui-ci s'élance chez sa femme et une scène terrible éclate entre les deux époux, tous deux dressés l'un contre l'autre dans une même animosité, s'insultant réciproquement. Mais c'est lui, maintenant, qui est le maître, et, sur-le-champ, il prend les mesures les plus draconiennes contre elle. Interdiction absolue lui est faite de recevoir des Français, défense pour elle de paraître en public, ordre aux journaux de ne jamais mentionner son nom : « La reine n'est rien ici, leur écrit-il ; il ne doit pas être question d'elle, mais de moi seul. »

Murat n'est pas au bout de ses surprises : mis en goût pas ses premières révélations, Maghela y a ajouté quelque chose de plus, il a laissé entendre au roi que le fidèle La Vauguyon est l'amant de la reine. Le soir même, en effet. Murat le surprend comme il sortait des appartements particuliers de Caroline. Nouvelle algarade entre les deux hommes, qui va jusqu'aux voies de fait. Le lendemain, un décret royal retire à La Vauguyon tous ses grades et le bannit à perpétuité du royaume de Naples.

***

La situation de Caroline paraît sans issue. Un événement imprévu va, cependant, tout remettre en question. Le 23 novembre 1809, l'Empereur a invité les souverains à venir à Paris : il est à la veille de répudier Joséphine et il lui plaît que toute sa famille soit rassemblée autour de lui pour ce grand événement.

Joséphine abandonnée ! L'âme fielleuse de Caroline a

tressailli lorsqu'elle a appris la chute de son ennemie. Il ne sera pas d'avanies qu'elle ne fasse à la malheureuse lorsqu'elle la verra gravir son calvaire : elle se venge sur elle des outrages qu'elle a dû subir de son mari. Ce dernier ne demeurera pas longtemps dans la capitale : trop d'affaires pressantes le rappellent à Naples, où tout tourne à la catastrophe. Caroline va donc demeurer seule de longs mois dans cette cour impériale où elle a repris tout son aplomb et toute son arrogance. S'est-elle plainte à son frère des procédés de Murat à son égard ? En tout cas, il l'entoure de toute son affection, de toutes ses prévenances, il la comble de cadeaux, il est aux petits soins pour elle comme il ne le fut jamais.

C'est elle qu'il a désignée pour aller recevoir à la frontière la nouvelle Impératrice, Marie-Louise, ce qui a fait crever de jalousie les princesses, ses sœurs ; c'est elle seule qu'il admet en tiers dans ses premiers tête-à-tête avec sa nouvelle épouse ; c'est elle qu'il a chargée d'organiser la maison de l'Impératrice ; c'est elle encore et toujours qui règle les fêtes et ouvre les bals. Elle est au zénith de sa faveur.

Le roi de Naples a eu vent sans doute de ces dispositions nouvelles de Napoléon, car il s'est hâté de revenir à Paris pour le mariage. L'Empereur, qui a appris par sa mère, à laquelle s'est confiée Caroline, les dissentiments du ménage, a eu une entrevue orageuse avec Murat, qu'il a accablé de reproches. Comme toujours lorsqu'il est en face du maître, celui-ci a courbé la tête. Bien mieux : il a simulé une réconciliation avec son épouse, qui feint, elle aussi, d'avoir pardonné. Et ce couple extraordinaire, après avoir échangé presque des coups, s'écrit des lettres presque tendres !

Mais ceci n'est qu'un intermède. Revenus à Naples tous les deux, les querelles ne tardent pas à reprendre, Murat d'autant plus ulcéré que son expédition contre la Sicile vient d'échouer piteusement et qu'il a reçu une admonestation sévère de l'Empereur. Maintenant, il est déchaîné, c'est la guerre au couteau avec sa femme. Caroline, qui se sent isolée de nouveau, perdue, cherche avec anxiété un nouvel appui autour d'elle. La Vauguyon n'est plus là pour la secourir ; elle le remplace cyniquement par Daure, le ministre de la Guerre, un affreux bonhomme, auquel elle se donne. Mais que lui importe ! Sa haine contre son mari, sa rage d'arriver à le dominer sont telles qu'elles lui font perdre toute pudeur. Et, inlassablement, elle rassemble un nouveau parti, elle monte en secret une opposition farouche contre le roi.

L'histoire recommence : le sinistre Maghela reparaît, avec ses rapports de police et les lettres des deux amants, dont l'une de Daure, où il conjure sa maîtresse de décider Napoléon à retirer le pouvoir à Murat pour le donner à la reine. Cette fois, dès qu'il a jeté les yeux sur ces papiers, le roi de Naples est pris d'un véritable accès de fièvre chaude. Saisissant ses pistolets, il court chez sa femme, la couvre d'injures, déclarant qu'il est déshonoré et qu'il va se faire sauter la cervelle. Il crie, il hurle, on accourt de toutes parts, le palais est ameuté, on se saisit de Murat, un général présent parle de le mettre aux fers, comme un forcené ! Les médecins ne peuvent le calmer, l'emmènent à Capo di Monte pour qu'il cuve sa rage.

Cette fois, Napoléon a refusé de pardonner : à ses yeux, Murat a fait ses preuves d'incapacité comme souverain. Il est jugé. Mais il est toujours le magnifique soldat, le sabreur incomparable capable d'entraîner une troupe à la victoire : il est *indispensable* dans une guerre, et comme précisément l'Empereur s'apprête à la campagne de Russie, il lui fait savoir qu'il ait à venir immédiatement prendre le commandement de cent mille hommes de cavalerie.

Enfin, c'est l'évasion ! Murat pousse un cri de joie : « Mon passé, sire, répond de l'avenir », écrit-il à l'Empereur, et il s'élance, frémissant déjà, vers les champs de bataille.

Caroline, elle aussi, a tressailli d'allégresse : pourvue du titre de régente du royaume, s'étant débarrassée de Maghela et de sa clique, elle est reine — entièrement, absolument ! Toute-puissante et libre, quel enivrement !

Dans huit mois, Murat reparaîtra, pour se livrer à de nouvelles folies et porter les armes contre la France. Il sera fusillé, et Caroline, déchue, errante, s'enfuira, prisonnière des Anglais, de cette ville maudite.

Chapitre VIII

CONDORCET, JOCRISSE DE L'AMOUR

C'est vers 1770, chez Julie de Lespinasse, que M. et Mme Suard rencontrèrent le marquis de Condorcet. Tout de suite leurs sublimes s'accrochèrent.

Amélie Suard, sœur du fameux libraire Panckoucke, était une petite femme délurée, preste et leste, aux jolis cheveux blonds bouffants, au corsage largement échancré, considérant toutes choses de ses yeux noirs pleins de malice. Quatre ans auparavant, elle avait épousé le publiciste Suard, qui gagnait assez péniblement sa vie à la *Gazette de France*. Mariage arrangé par Mme Geoffrin, providence des écrivains, laquelle, aidée de ses amis fortunés, avait mis tout en œuvre pour que le jeune ménage ne souffrît pas trop de la médiocrité.

Ils habitaient rue Neuve-Saint-Roch un petit logement arrangé avec goût par Amélie, où Suard brochait toute la journée des articles de critique sans nombre et traduisait des « papiers anglais » avec l'aide de son épouse, férue de littérature elle aussi, liseuse acharnée, née et grandie au milieu des bouquins.

— Quel joli couple littéraire ! répétait Mme Geoffrin, ravie de son œuvre. C'est vraiment le « petit ménage ».

Des deux, le mari était le moins avenant. Il n'était pas gai, le brave Suard, avec ses yeux enfoncés dans les orbites, ses sourcils broussailleux, son nez accentué, son menton volontaire et quelques rides précoces sur sa figure. Tou-

jours grave et empesé, nourri de Jean-Jacques et de Voltaire, il émettait sur tout des opinions de philosophe imbu des idées du jour. Mais, comme sa femme, il adorait la société et, sa besogne accomplie, se répandait avec elle dans les « assemblées » où il pouvait pérorer à l'aise. Ils allaient dîner chez Mme Geoffrin ou chez l'académicien Saurin, se mêlaient aux intimes du baron d'Holbach, écoutaient de la musique chez l'abbé Morellet, paraissaient chez Marmontel et le président Dupaty ; enfin, ne manquaient aucune des réunions de Mlle de Lespinasse.

C'est là qu'on leur avait présenté, un jour, le marquis de Condorcet. Agé alors de vingt-sept ans, il était déjà célèbre pour ses travaux de mathématicien et, depuis un an, membre de l'Académie des sciences. Il n'était pas beau, ayant été grêlé par la petite vérole dans sa jeunesse ; il était vulgaire, gauche, mal mis ; il paraissait avoir très peu l'usage du monde, et le fait est qu'il s'y montrait rarement ; enfin, son abord était froid et même assez distant. Cependant, il fit une grande impression sur M. Suard, lequel portait la plus grande déférence aux gens en place, aux grands seigneurs et aux académiciens. Très opportuniste, il tonnait volontiers contre les abus, mais était toujours respectueux du gouvernement, dénonçait les tyrans, mais était pour le roi, s'indignait contre la superstition, mais s'inclinait devant la religion. C'est un type d'homme qu'on retrouve à toutes les époques.

Il fut donc médusé par le « grand savant » Condorcet et l'accabla de prévenances. Mais celle qui fut bouleversée, ce fut Amélie Suard. Julie de Lespinasse, l'attirant dans un coin du salon, venait, en effet, de lui révéler que ce mathématicien à l'aspect glacé était, en réalité, un être de passion contenue, d'une sensibilité maladive qui n'osait pas se manifester, ce que nous appellerions aujourd'hui un *refoulé*. Il nourrissait un grand amour pour une charmante femme, amie de Julie, la comtesse de Meulan, mondaine fort lancée, menant grand train. Pourvue déjà d'un amant, elle aussi, comme tout le monde, elle avait écouté jusqu'ici d'une oreille assez distraite les déclarations que lui avait faites Condorcet, mais celui-ci ne désespérait pas, d'autant plus que l'amoureux en titre, fort joli garçon, était réputé pour sa bêtise. Comment une créature féminine pouvait-elle mettre en balance un sot avec un être d'intelligence supérieure ? Cependant, il lui fallait lutter, et c'est à cette lutte qu'assistait Julie, c'est elle qui guidait, conseillait l'amoureux pour lui faire obtenir la victoire.

Quelle révélation et quelle excitation pour Mme Suard ! Il faut dire que cette petite femme délurée était portée

naturellement à prendre le parti de tous ceux qui souffrent, à se pencher vers eux, à s'émouvoir. Elle avait un cœur débordant et versait des torrents de larmes inspirées par la pitié. « Que vous êtes belle quand vous pleurez ! » lui avait dit le président Dupaty. « Mon âme habitera toujours avec les malheureux », confiera-t-elle, un jour, à son mari. Et, en fait, si elle avait accordé sa main à Suard, c'est qu'elle avait été bouleversée par le récit qu'il lui avait fait de ses années de misère.

Mais si elle avait le « don des larmes », comme écrira Michelet de ses contemporaines, que dire lorsqu'il s'agissait d'un infortuné torturé par un sentiment amoureux ? Le chapitre de l'amour pour Amélie était celui pour lequel personne n'avait le droit de badiner, c'était l'impératif catégorique devant lequel tout devait s'incliner. Condorcet brûlant d'amour devenait un personnage sacré qu'elle devait aider de toutes ses forces, dont elle devait être l'alliée fidèle. Et d'avance elle savourait les heures ineffables qu'elle allait passer à tracer pour cet amant malhabile les chemins sur la carte du Tendre, à unir ses efforts à ceux de Julie pour l'initier à la stratégie sentimentale.

Le soir même, elle déclarait à Mlle de Lespinasse qu'elle était décidée à s'allier à elle pour cette bonne œuvre ; les jours suivants, le « petit ménage » retrouvait le bon Condorcet chez la Muse de l'Encyclopédie, des liens étroits se nouaient entre eux, Amélie lui confiait que son amie lui avait révélé son grand secret, et comme Condorcet, très ému, prêt à pleurer lui aussi, la remerciait chaleureusement en lui disant : « Si vous saviez comme je l'aime ! » elle l'apaisait, lui disant que rien n'était perdu, qu'ils allaient tous s'y mettre pour réduire cette vertu farouche et qu'il remporterait finalement la victoire. Mais il était nécessaire qu'elle le vît chaque jour pour pouvoir se concerter avec lui. Pourquoi ne viendrait-il pas demeurer sous leur toit ? Ils avaient précisément une chambre d'amis, il s'y installerait et l'on aurait le bonheur de le voir à toute heure. Joyeusement, Condorcet acceptait et, le lendemain même, emménageait rue Neuve-Saint-Roch.

C'est au château d'Ablois, dans la Marne, qu'il s'était épris de Marguerite de Meulan, laquelle y passait tout l'été. Familière du salon de Lespinasse, elle avait invité Julie à y venir durant le mois de septembre.

— Comme je sais que vous n'aimez pas voyager seule, lui avait-elle dit, amenez donc avec vous ce M. de Condorcet, le mathématicien, qui a toujours l'air chez vous de se morfondre dans les coins, et que vous protégez, paraît-il.

Julie avait accepté, mais, au dernier moment, il lui avait été impossible de se rendre à Ablois. Pourquoi Condorcet n'irait-il pas tout seul ? Cela le dégourdirait un peu, lui qui ne quittait sa mansarde que pour se rendre chez elle ou chez Mme de La Ferté-Imbault, laquelle s'en gaussait, du reste, et l'appelait son *intégral.* Il lui fallait se secouer, voir un peu de monde. Seulement, comme elle se méfiait de son esprit de sociabilité, elle lui avait conseillé, lorsqu'il en aurait assez de figurer dans les salons, d'aller dans la bibliothèque du château et de lui faire des extraits des livres qu'il aurait lus, particulièrement du mémoire de Morellet sur la Compagnie des Indes et de *L'Esprit de Marivaux,* qui venaient de paraître.

Condorcet avait accepté en rechignant un peu et avait fait son apparition dans le domaine de la belle Meulan. Tout de suite, il fut conquis, ébloui, bouleversé par la maîtresse de céans. Tant de grâce unie à tant de beauté, une telle délicatesse, tant de prévenances envers son hôte, vraiment il était comblé, il avait la tête tournée et, au bout de quelques jours, il s'apercevait qu'il était amoureux, ce qui dut bien le surprendre, car c'était la première fois qu'il ressentait les atteintes de ce mal terrible. En dehors de sa mère, qu'il chérissait, et de la belle Julie, pour laquelle il n'avait jamais eu que du respect, le bon Condorcet ignorait les femmes ; ce fut pour lui une révélation. Pleurs de joie, lettres ardentes à Julie pour lui apprendre ce qui venait de lui arriver.

Foin des lectures aussi et des extraits de Marivaux ! C'est lui-même qui allait vivre son propre roman, enfin ! Que lui importaient les *Fausses Confidences* et autres œuvres ! Délaissant la bibliothèque, il ne paraissait plus qu'au salon, s'attachant aux pas de Marguerite dès qu'elle y entrait, la couvant de ses regards, la poursuivant avec obstination, trouvant enfin la force de s'agenouiller à ses pieds et de lui faire une déclaration en règle.

Elle fut flattée de cet hommage rendu à sa beauté par un homme réputé pour sa froideur, sa vertu sévère de savant confiné dans ses équations : ces « géomètres » sont terribles quand la passion les arrache à leurs travaux ! L'aventure était imprévue, piquante ; elle aurait du succès quand elle la conterait à ses amies. Et puis, c'était la fin de la saison d'été, personne d'autre que Condorcet n'était là pour lui tenir compagnie, on pouvait bien se divertir un peu. Car elle aussi se divertissait de l'*intégral,* accueillant avec grâce ses déclarations, ne le repoussant pas, ne le berçant non plus d'aucun espoir, le laissant chaque jour s'en-

ferrer davantage, jouant le jeu de la partie coquette. Tout à fait un extrait de Marivaux vécu au naturel.

Lorsqu'il quitta Ablois, ses affaires n'avaient pas avancé d'un pas. Sans rien lui promettre, elle l'avait seulement autorisé à lui écrire à Paris lorsqu'elle serait revenue dans son hôtel de la rue des Capucines. Elle-même lui écrirait, qu'il n'en doute pas ! Et il était parti, le cœur à la fois débordant de tendresse et désemparé.

Maintenant que Mme Suard s'est occupée de cette « affaire » et qu'elle conjugue ses avis avec ceux de Julie de Lespinasse, si experte, comme l'on sait, aux choses de l'amour, tout va changer.

D'abord, toutes les deux l'abreuvent de conseils. Dès le matin, quand « Bon ami » (car elle l'appelle déjà « Bon ami ») vient prendre le petit repas avec eux, elle le morigène sur sa toilette relâchée, sur ses gestes gauches, sur ses oreilles pleines de poudre, ses cheveux mal tenus.

— Soignez votre personne, lui dit-elle. Mme de Meulan est entourée d'une foule de gens fort élégants et il est bien certain que vous détonnez fâcheusement au milieu d'eux.

Julie de Lespinasse renchérit de son côté : « Tâchez, quand vous parlez, lui écrit-elle, de ne pas vous mettre le corps en deux comme un prêtre qui dit le *Confiteor* à l'autel. Souvenez-vous, en grand géomètre que vous êtes, et n'oubliez jamais, quand vous parlez aux personnes, que la ligne droite est la plus courte qui puisse être suivie depuis les pieds jusqu'à la tête. »

Il promet tout ce que l'on veut : il s'amendera, il prendra soin de son équipage, il surveillera ses gestes, il fera l'impossible pour conquérir celle qu'il aime.

D'autre part, ses distractions sont proverbiales : voilà qui est des plus fâcheux, lui souffle Amélie, vous pouvez commettre des impairs avec des femmes qui ne vous le pardonneront pas. Qu'il ne soit pas dans la lune, surtout lorsqu'il sera en présence de la bien-aimée !

Cependant, la correspondance s'est établie avec Mme de Meulan, lettres passionnées de la part de Condorcet, beaucoup plus modérées sous la plume de Marguerite, et il se désespère encore.

— Ne lui faites pas voir votre dépit, lui conseille Mme Suard, je suis certaine qu'elle vous aimera davantage quand elle ne vous croira pas malheureux.

La tactique semble réussir ; on l'accueille rue des Capucines avec de grands transports, et le voilà rempli de joie.

— J'ai été bien traité hier, confie-t-il aux Suard en rentrant. C'est le fruit de vos conseils, bonne amie.

Néanmoins, il s'aperçoit au bout de quelques jours que

ses affaires n'avancent pas. En vain prodigue-t-il les visites, se fait-il pressant, enflammé, la belle se dérobe encore. Il va essayer de l'humeur : il ne reparaîtra plus chez elle.

— Prenez garde, murmura Amélie, l'humeur est dangereuse.

De fait, elle ne l'invite plus, ne lui écrit plus : s'est-elle offusquée ? Il se désespère, pleure toute la journée. Enfin, à bout de patience, c'est lui qui retourne chez Marguerite...

— Enfin, vous voilà ! lui dit-elle. Qu'étiez-vous donc devenu ?

Mais, pas plus qu'aux autres entretiens, il n'aboutit à quoi que ce soit. On est aimable avec lui, on l'accable de compliments sur ses travaux, on lui fait mille grâces, mais il n'est jamais question d'amour. Seule, l'amitié est prônée par Mme de Meulan à grand renfort d'épithètes.

— Quelle douceur que l'amitié ! Quelle joie de se sentir unie à un ami très cher, à qui on peut confier ses joies, ses plaisirs, etc.

— Vos affaires tournent fort mal, bon ami, s'exclame Mme Suard lorsqu'il lui rapporte les paroles de Marguerite. Si vous vous engagez sur le sentier de l'amitié, vous êtes perdu.

Décidément, Julie et elle commencent à croire que l'on ne fera jamais rien de ce mathématicien, jamais l'on n'arrivera à « forger pour lui ces jolies chaînes » dont avait rêvé Mlle de Lespinasse. Que faire ? De désespoir, on alerte les amis : d'Alembert dit son mot, d'Holbach propose un plan, Marmontel suggère une ruse ; il n'est pas jusqu'à Turgot, grand ami de Condorcet, qui, du fond de son intendance du Limousin, ne donne des conseils. L'affaire tourne à la bouffonnerie, on commence à en rire tout bas dans les salons. Tombera-t-elle ? Ne tombera-t-elle pas ? C'est la scie du jour.

« Bon ami » se désespère, ne sait plus qu'invoquer. A la fin, il a proposé à Mme de Meulan, puisqu'elle ne consent pas à l'aimer, de lui réserver son amitié, mais sous la condition expresse qu'elle n'en aimera pas un autre, car, maintenant, il est torturé par la jalousie.

Ceci, comme l'on pense, n'est pas du goût de l'adorée, qui ne consent pas à se séparer du joli garçon, malgré sa sottise. Elle élude habilement les prétentions du « géomètre » et s'en tient à l'amitié qu'il lui propose.

Le voilà désespéré. Pendant une année encore, il luttera, et puis il se lasse, il abandonne la partie. Mais que de larmes il versera, mêlées à celles d'Amélie, qui ne peut voir souffrir quelqu'un sans pleurer elle-même ! « Ce sont

des moments affreux, mais bien doux tout de même », a dit la sensible épouse de M. Suard.

***

Les affaires du « petit ménage » ont prospéré. M. Suard a été élu à l'Académie française, l'on a quitté le petit logis de la rue Neuve-Saint-Roch pour un bel appartement de la rue Louis-le-Grand. Condorcet, bien entendu, a suivi ses amis dans leur nouvelle résidence, on lui a aménagé deux chambres où il peut travailler tout à l'aise. Et le lundi, jour de réception de Mme Suard, qui a fondé un vrai salon, il se mêle à la foule des invités, promenant parmi eux sa gaucherie éternelle, sa froideur, son air absent.

Car il n'est pas gai, le malheureux, toujours en quête d'une aventure sentimentale, toujours brûlant d'amour et voué à l'amitié. Julie de Lespinasse l'a jugé : « Jouissez, lui a-t-elle écrit, d'un avantage inappréciable · celui d'un grand talent qui peut occuper votre vie. L'amitié suffira à remplir votre âme, qui est aussi sensible qu'elle est honnête. Fuyez tout ce qui pourrait faire naître ou réchauffer un sentiment qui fit toujours des victimes. » Autrement dit : *Lascia la donne e studia la matematica.* Curieux conseil de la part de celle qui est une amoureuse éperdue, mais peut-être est-ce précisément parce qu'elle connaît les tours et détours du pays enchanteur qu'elle en écarte ce benêt qui ne pourra jamais s'y aventurer.

Cependant, il ne se contente pas de souffrir en silence, il médite de prendre sa revanche, et l'occasion va lui en être fournie quelques années plus tard. A ce moment, il n'habite plus avec les Suard. Nommé inspecteur de la Monnaie, où il occupe un superbe appartement, il a proposé au « petit ménage » de l'y accueillir à son tour, mais Amélie n'y a pas consenti : la rive gauche est si loin ! Ne va-t-elle pas perdre ses amis en s'éloignant d'eux ? Il était plus sage de demeurer où ils étaient : « Bon ami » les viendrait voir souvent et, de fait, leur amitié n'a pas été relâchée, Amélie toujours aux petits soins pour lui, persuadée que le cher mathématicien se console avec la science de ses déboires amoureux et qu'il a renoncé aux passions violentes.

Quelle n'est pas leur stupéfaction lorsqu'ils apprennent que le « bon ami » vient d'enlever une jeune fille, leur propre nièce ! Quelle affaire !

L'histoire est plaisante. On en sait le détail par M. L.-A. Boiteux, qui, dans son livre *Au temps des cœurs sensibles* (1), l'a contée pour la première fois. M. Suard avait une nièce, Mlle de Boubers, orpheline de mère, âgée de dix-huit ans et fort jolie. Il l'avait accueillie rue Louis-le-Grand et le ténébreux Condorcet l'avait vue maintes fois. Fut-ce la petite qui l'aguicha ? Fut-ce lui-même qui s'enflamma tout seul ? En tout cas, pour la seconde fois, il était bel et bien tombé amoureux, et sans ambages il fit sa déclaration à la belle enfant. Comme elle avait l'air d'hésiter, il lui proposa le mariage, encore qu'il eût vingt-sept ans de plus qu'elle. Cette fois, elle fut consentante : s'unir à un savant célèbre dans toute l'Europe, quel rêve !

Maintenant que *l'intégral a triomphé,* il veut mieux que ce couronnement prosaïque de sa « flamme », le mariage bourgeois à la portée de chacun, il veut s'affirmer comme le séducteur-type, le don Juan auquel rien ne résiste. Ah ! on a eu l'air de le moquer à propos de son fiasco avec Mme de Meulan, on l'a déclaré bon tout au plus à faire un excellent ami, on l'a rayé du cadre des jeunes premiers ! On va voir ce dont il est capable quand son cœur est pris : il va enlever tout simplement la ravissante enfant. Ce sera romanesque et fou, et la jeune fille a été ravie quand il lui a dévoilé son plan.

Il continue aussitôt sa grande entreprise. Mlle de Boubers est, pour l'instant, seule à Fontenay-aux-Roses, dans la petite propriété des Suard. C'est le moment. Il y arrive de nuit, en chaise de poste, et en trois tours de roue il enlève la fiancée pour la conduire à Paris « dans un asile secret ». Quel romancier a imaginé un plus beau chapitre ?... Mais il y a la suite.

Affolés quand ils ont appris cette nouvelle, les Suard ont tout de suite accusé Condorcet, dont Amélie avait surpris les manèges auprès de sa nièce. C'est lui, ce ne peut être que lui ! M. Suard a aussitôt bondi chez le lieutenant de police Lenoir, dont il est l'ami, et lui a exposé la situation : la responsabilité du « petit ménage » est grande vis-à-vis du père de la jeune fille, il faut à tout prix retrouver celle-ci. Les sbires de M. Lenoir sont partis en chasse et ont tôt fait de découvrir Mlle de Boubers à l'hôtel du Gaillarbois, rue de l'Echelle. Ils l'ont ramenée rue Louis-le-Grand, d'où elle a été sur-le-champ expédiée chez M. de Boubers, lequel s'oppose énergiquement au mariage.

(1) L.-A. Boiteaux : *Au temps des cœurs sensibles,* Paris, 1948, p. 152.

Une fois de plus, le pétulant Condorcet, don Juan raté, est demeuré le Jocrisse de l'amour.

***

A la suite de cette algarade, M. et Mme Suard eussent dû se brouiller avec ce passionné à la manque, et sur le moment, en effet, ils échangèrent avec lui des propos amers. Mais Amélie, femme sensible, toujours envoûtée par le chapitre de l'amour, pouvait-elle rompre avec cet infortuné qui portait son cœur en écharpe ?

— Vraiment, il me fait pitié, disait-elle à son mari, lequel jugeait sévèrement la conduite de ce « suborneur » doublé d'un maladroit et d'un gaffeur. Et pendant longtemps il refusa de lui serrer la main.

Amélie, au contraire, rendait souvent visite à « bon ami » dans son magnifique appartement de l'hôtel de la Monnaie, où il errait, triste et solitaire. Il avait poursuivi sa carrière ; maintenant il était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, admiré dans toute l'Europe pour ses travaux, personnage éminent. Mais toujours aucun profil féminin ne se dessinait sur son horizon, toujours novice dans l'art d'aimer, voué décidément au célibat et aux seules joies de l'amitié.

A ce moment, vers 1786, le président Dupaty l'a mené chez sa sœur, qui a épousé le marquis de Grouchy et passe une partie de l'année dans son beau château de Villette, près de Mantes. Les Grouchy, très simples, fort aimables, ont réservé le meilleur accueil à Condorcet, qui a fait connaissance de toute la famille, dont les deux filles de la maison, Charlotte et Sophie. Charlotte a du charme et de l'entrain, mais son aînée, Sophie, qui a alors vingt-deux ans et qu'on appelle *Grouchette*, est autrement belle. Elle est grande, élancée, elle a de beaux yeux, des sourcils bien dessinés, elle est surtout extrêmement intelligente. On l'a fait recevoir chanoinesse de l'abbaye de Neuville, mais, au bout d'un an, elle a déjà perdu la foi, et dès qu'elle a vu Condorcet l'a entrepris sur ses lectures philosophiques, disputant avec lui de Voltaire et de Rousseau, d'Helvétius et de d'Holbach.

Avec une surprise charmée, le « géomètre » a entendu cette jeune fille disserter sur l'Encyclopédie comme un vrai philosophe, citer Condillac, s'enflammer sur la Charte américaine, porter des jugements sur M. Turgot et sur

M. Necker, au courant de tout, s'intéressant à tout, portant sur tout des jugements sûrs et approfondis, sans perdre de sa grâce et de son esprit, sachant mêler le sérieux à l'agréable, faisant de sa conversation un feu d'artifice éblouissant.

Comment l'*intégral* n'eût-il pas été transporté ? Encore une fois le voilà sous le charme d'une créature féminine qui parle à son cœur et à son intelligence, d'une créature comme il n'en a encore jamais rencontré, à laquelle il se sent déjà uni par mille liens.

Il est parti de ce premier séjour à Villette la tête en feu, le cœur battant. Il est revenu, comme l'on pense, invité par les Grouchy, auxquels il a plu par ses idées, ses opinions humanitaires ; il a eu de longs entretiens avec Sophie, de plus en plus amoureux, lui faisant une cour de moins en moins discrète, mais conservant sur sa nouvelle aventure un silence prudent.

Plusieurs fois, il s'est trouvé au château avec Mme Suard, qui est aussi une amie de la maison ; il ne lui en a pas touché un mot. S'il l'avait fait, elle l'eût aussitôt arrêté en lui disant : « Prenez garde, Sophie aime et est déjà aimée par un autre. » Il est exact, en effet, qu'à ce moment cette jeune fille « à la page », comme nous dirions aujourd'hui, a noué une intrigue. Est-ce avec un La Rochefoucauld ou un La Fayette, comme a prétendu Michelet, est-ce avec quelqu'un d'autre ? En tout cas, c'était avec un homme marié ; par conséquent, c'était une intrigue sans issue, et c'est pourquoi les Grouchy, dès qu'ils ont vu les attentions que Condorcet portait à leur fille, n'ont rien fait pour le décourager. Et, cependant, Sophie, lorsqu'ils l'ont interrogée sur son soupirant, leur a déclaré, tout d'abord, qu'elle n'avait aucun penchant sentimental pour lui, qu'il était peu séduisant, assez âgé et qu'il « savait mal parler d'amour », qu'elle ne respectait en lui que le savant et le philosophe.

Condorcet, bien entendu, ignore tout de cette intrigue qui s'est nouée dans la coulisse, mais il ne va pas tarder à en être instruit par Amélie elle-même. Celle-ci n'a pas été peu stupéfaite lorsqu'elle a appris, au cours d'une visite à Mme Dupaty, que Condorcet est amoureux de sa nièce et qu'il est question de la lui donner en mariage. Elle bondit d'indignation. Ainsi « Bon ami » a rompu les liens les plus solides de l'amitié en lui dissimulant sa nouvelle aventure, il a trahi sa confiance, il a caché un secret dont elle *devait* avoir la primeur ! Elle saute sur sa plume et lui écrit :

« Je trouve très simple que vous ayez un très vif intérêt pour Sophie. J'ai toujours pensé que la beauté, la grâce,

l'esprit devaient faire de très vives impressions. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout ce qui se passe dans votre âme ? Etre si près de moi sans sentir le besoin de me voir un instant, c'est une indifférence à laquelle votre amitié n'a pu préparer, que la mienne ne peut concevoir », etc.

Il lui a répondu par une lettre embarrassée, multipliant les excuses, disant qu'en effet il était tombé amoureux de Sophie et qu'« il sollicitait ses bons avis sur la conduite à tenir ».

Elle n'en demandait pas davantage pour se mettre en campagne et se lancer dans cette nouvelle affaire passionnante. D'abord, est-il aimé ? Ne croit-il pas que ce mariage, avec la grande différence d'âge entre les époux, prêtera à rire ? Et ne sait-il pas que Sophie a déjà noué une intrigue avec une autre personne ? « C'est un premier sentiment qui, d'ordinaire, jette dans l'âme de profondes racines, et il ne faut point penser à lui en demander le sacrifice en ce moment. »

Voilà Condorcet abasourdi par cette révélation, mais son amour saura briser tous les obstacles. S'il faut attendre que la passion se soit apaisée dans le cœur de Sophie, eh bien, il attendra, il se contentera pour l'instant de cette amitié — encore elle ! — qu'elle lui a accordée généreusement.

« Mais que dit Sophie ? » insiste Mme Suard, furieuse d'avoir été consultée trop tard et qui ne songe qu'à soulever des difficultés. Sophie ne dit rien, ne se décide pas à s'engager, car l' « ami » qui lui est cher est absent. Alors, que faire ? Amélie, dans ses *Mémoires,* prétendra que la jeune fille songea, un moment, à « concilier sa passion avec son mariage sans sacrifier l'un à l'autre », autrement dit, elle gardait l'ami et prenait le mari.

***

Infortuné Condorcet ! Il était dit que chacune de ses tentatives sentimentales serait semée d'obstacles. Désespérée, Mme de Grouchy s'est jetée aux pieds de sa fille et l'a conjurée de donner une réponse affirmative. Sophie s'est encore dérobée.

« Il faudrait, dit doctement Mme Suard, que ce fût l'ami qui accordât lui-même à Condorcet la main de son amie. » On est en plein roman, et cependant, aux dires d'Amélie, ce fut ce qui arriva, cette solution invraisemblable : l'ami poussa Sophie dans les bras du « géomètre ». A

bout de forces, celui-ci n'osait plus rien dire, rien décider, il se laissait aller au gré des événements, prêt à accepter n'importe quoi pourvu qu'*elle* lui fût accordée.

Lassés eux-mêmes, craignant un revirement de la dernière heure, les Grouchy se hâtèrent de précipiter le mariage, qui fut célébré à Villette, le 28 décembre 1786.

Ouf ! « Bon ami » avait enfin trouvé femme. Mais Mme Suard était furieuse de n'avoir joué aucun rôle dans cette intrigue et quand elle contera, plus tard, toute cette histoire dans ses *Mémoires,* elle n'aura que des mots amers sur « les orages qui, depuis, ont éclaté dans le ménage Condorcet... »

Chapitre IX

LES AMOURS DE MADEMOISELLE GEORGE

On se bouscule, ce 29 novembre 1802, devant les guichets du Théâtre-Français, où l'on joue *Iphigénie en Aulide :* débuts sensationnels, dans le rôle de Clytemnestre, d'une jeune actrice du nom de Mlle George. Depuis un mois les potins des coulisses vont bon train sur elle : on la représente comme capable d'égaler Mlle Duschesnois dans le même rôle, et elle n'a pas seize ans ! C'est une élève de la Roucourt, dit-on, que celle-ci a découverte à Arras, qui lui a plu, qu'elle a formée et à laquelle elle a promis le plus bel avenir : « Ce sera le phénix de demain », a-t-elle dit.

Voire ! Les pontifes de la critique, du *Mercure de France* au *Courrier des spectacles,* avec, à leur tête, le puissant Geoffroy, l'oracle du *Journal des Débats,* engoncés dans leur frac à boutons de métal, se rengorgent dans leur cravate à six tours en attendant de prononcer leur sentence. La salle est brillante à souhait, tout le gratin des premières, et voici que, dans sa loge aux tentures de velours cramoisi, vient de paraître le Premier Consul, accompagné de Joséphine et de sa famille : c'est le signal du lever du rideau.

Au deuxième acte, Clytemnestre fait son entrée en scène et, tout de suite, un long murmure d'admiration a parcouru la salle.

— Qu'elle est belle ! a dit Geoffroy.

Elle est avant tout harmonieuse ; son visage et son

corps ont la perfection d'une statue grecque. Elle a, d'instinct, la science des gestes, elle sait prendre l'attitude qui convient, c'est la Galatée de Pygmalion pleine de chaleur et de vie.

— La diction est un peu molle, a murmuré le critique du *Mercure*.

Son voisin va lui répliquer, lorsque des sifflets se font entendre : ce n'est pas à la débutante qu'ils s'adressent, mais à Talma, qui s'est emparé du rôle d'Achille, tenu jusque-là par le beau Lafon, et auquel on ne pardonne pas de se substituer à l'idole du parterre. Des sifflets ! La petite George s'est mise à trembler. Va-t-elle avoir le trac ? Elle trébuche sur un vers, se reprend ; d'autres sifflets soulignent son émotion. Cette fois, c'est bien à elle qu'on en a, mais des défenseurs se sont dressés aussi d'autres coins de la salle, et la bagarre éclate, provoquée par la Duchesnois. On pense bien qu'elle ne va pas se laisser déposséder de son rôle par une débutante sans protester ; elle a placé des amis à l'orchestre, dans les loges, et ils font maintenant un beau tapage ; on se lance des invectives de toutes parts. Interdite, affolée, George demeure coite, mais la Raucourt veille. Postée dans la coulisse, près du plateau, elle crie à la pauvre, qui s'affole :

— Va, Georgina, va ! Continue !

Et elle continue, en effet, soudain dressée contre l'orage, martelant les vers, dominant le tumulte. Devant une telle vaillance, retournement de la salle entière, qui l'applaudit à tout rompre. Chaque acte souligne son succès ; à la fin, cinq rappels, on l'acclame. Le Premier Consul lui a fait parvenir ses félicitations et l'on a remarqué qu'il ne l'avait pas perdue de vue dès son entrée en scène.

C'est un triomphe, et le lendemain les journaux le célébreront dans le style pompeux à la mode : « Sa figure, a dit Geoffroy, réunit aux grâces françaises la noblesse et la régularité des formes grecques. Sa taille est celle de la sœur d'Apollon lorsqu'elle s'avance vers l'Eurotas, environnée de ses nymphes, et que sa tête s'élève au-dessus d'elles. Dans ce beau corps, il y a une âme impatiente de s'épancher... », etc.

— Tout de même, on a eu chaud ! dit la Raucourt en embrassant la petite.

⁂

C'est, en effet, à Arras, au cours d'une tournée, qu'elle a

rencontré une pauvre troupe de comédiens que dirige un certain Georges Weymer, d'origine allemande, jadis maître tailleur au régiment de Lorraine, qui a délaissé les ciseaux pour monter sur les planches. Il joue les pères nobles, entouré de sa famille, à laquelle il distribue généreusement les rôles ; mais le métier est dur, les spectateurs se font rares, on ne nage pas dans l'opulence.

Dès l'âge de sept ans, il a fait jouer sa benjamine, la petite Mimi, future Mademoiselle George, qui, dans *Les Deux Savoyards,* dans *Paul et Virginie,* dans *Le Jugement de Pâris,* amuse le public par son entrain, son aplomb. Elle ne tardera pas à recueillir les premiers hommages pour sa beauté, car avec l'âge elle s'est formée, ses traits se sont affirmés, son corps s'est développé harmonieusement, elle annonce déjà la magnifique créature qu'elle va devenir.

C'est alors que l'a vue Mlle Raucourt, tout de suite frappée par cette enfant de la balle, par son charme, son amour du métier, les qualités qu'on discerne en elle. Souhaitant former une élève qui perpétuerait ses traditions, elle a demandé au père Weymer de la lui confier et de l'emmener à Paris pour lui donner des leçons. Il a hésité, discuté pour la forme, mais une poignée de louis glissée dans sa main a eu vite raison de ses réticences. Et la petite, ravie, est partie pour la capitale, où la brillante actrice habite présentement « la Chaumière », allée des Veuves, dans l'ancienne maison de Mme Tallien.

C'est dans cette opulente demeure, au milieu de ces salons où brillait hier encore la société fringante du Directoire, que Mimi, de ses grands yeux étonnés, a fait connaissance avec les splendeurs de Paris. Mais, d'abord, elle ne s'appellera plus Mimi ; son professeur a décrété qu'elle jouerait sous le nom de Mlle George. Ensuite, il ne s'agit pas de s'amuser, mais de travailler.

Tous les jours, durant plusieurs heures, on la courbe sous la férule d'un maître exigeant, qui lui apprend tous les artifices du métier, qui lui enseigne à marcher en scène, à faire les gestes, à dire le vers, qui ne lui passe aucune faute, qui lui fait répéter vingt fois la même tirade, qui l'essaie dans tous les rôles : elle sera Pauline, Rodogune, Bérénice, Clytemnestre, et, à chaque leçon, elle fait des progrès. Vraiment, elle est extraordinaire : la Raucourt ne s'était pas trompée, il y a en elle l'étoffe d'une grande actrice.

Il s'agit maintenant de la faire débuter au Théâtre-Français : entreprise ardue, car les petites camarades veillent dans leur haine vigilante, en particulier la Duchesnois, qui déjà grince des dents. Mais Mlle Raucourt est hardie,

tenace, décidée à tout pour « la petite ». Se souvenant qu'elle a connu chez Barras la citoyenne Beauharnais, elle n'hésite pas à aller trouver Joséphine en compagnie de Mimi revêtue de ses plus beaux atours, et, à Saint-Cloud, vient implorer la femme du Premier Consul. Mme Bonaparte est bonne et serviable, on le sait : elle a promis d'en parler au maître, de plaider pour cette charmante enfant ; elle s'y emploie si bien, en effet, que la permission de débuter est emportée, et ce fut la grande soirée, le succès, le triomphe.

Au lendemain de ces débuts mémorables, la famille Weymer est accourue : une actrice du Théâtre-Français se doit d'avoir un toit à elle, d'occuper un logement décent et tout le monde s'installe dans un entresol de trois pièces, rue Sainte-Anne. « Bien modeste intérieur, dit M.-A. Augustin-Thierry (1). La salle à manger s'orne d'une table en hêtre et de six chaises de paille ; le salon, d'un meuble en crin noir. Alcôve fermée, il se transforme en chambre à coucher pour les parents. Dans celle de George s'ouvre un cabinet obscur, garni d'une commode et d'un sofa. « J'appelais ce petit trou mon, boudoir ! » dira-t-elle dans ses *Mémoires*. Jusqu'à sa mort, elle conservera comme une relique cette bienheureuse commode, la première qu'elle ait possédée.

Elle est encore si jeune, si espiègle, cette Clytemnestre de seize ans, qu'elle passe une partie de ses heures de liberté dans la compagnie des petites ouvrières de Mlle Germont, la grande couturière, qui a ses ateliers dans la maison. Et les passants, ahuris, peuvent apercevoir, jouant aux quatre coins, rue Sainte-Anne, avec ses amies les demoiselles de boutique, celle qu'ils applaudissaient la veille encore dans la tragédie de Racine ! Divertissements de son âge, mais non de sa situation nouvelle. « Aussi, conte-t-elle, ai-je été gourmandée vertement par Mlle Raucourt quand la mèche a été découverte. » Et elle ajoute : « Il a fallu se taire et s'ennuyer. »

En réalité, elle ne s'ennuie pas, car son succès s'affirme à chacun de ses rôles : Emilie, Sémiramis dans la pièce de Voltaire, Cornélie dans *La Mort de Pompée*. Quelques critiques chagrins ou stipendiés par la Duchesnois l'ont bien trouvée un peu emphatique et lente, mais le puissant Geoffroy ne tarit pas d'éloges sur celle qu'il appelle déjà « la Vénus française ». Talma, du reste, s'intéresse à elle, lui prodiguant les conseils, les encouragements, et c'est là un

(1) M.-A. Augustin-Thierry : *Mademoiselle George*, Paris, 1936.

allié précieux pour la débutante, car l'on sait en quelle estime le tient le Premier Consul, et que son influence dans la Maison de Molière grandit de jour en jour.

Elle a reçu, comme l'on pense, force compliments, lettres de félicitations et visites d'admirateurs aussi éblouis du reste par sa beauté que par son talent. Un jour, l'un d'eux se présente rue Sainte-Anne, chaperonné par la Raucourt elle-même, et c'est Lucien Bonaparte en personne. Impulsif comme toujours, pétulant, empressé, l'ancien président du Conseil des Cinq-Cents ne ménage pas les épithètes laudatives et ne cherche pas à dissimuler le grand émoi que lui cause la nouvelle étoile. Il est jeune, séduisant ; il mène la vie joyeuse dans son hôtel toujours empli de comédiennes ; il a de l'argent qu'il dépense follement. Il lui a envoyé un beau nécessaire en vermeil : « C'était à me rendre folle, dit-elle. Je dansais autour de mon nécessaire. » Comment ne l'aurait-il pas séduite ?

***

Cependant, Mlle George, dans ses *Mémoires,* se tait ou à peu près sur cette première aventure, ne voulant voir dans les cadeaux dont il la comble que l'hommage d'un admirateur empressé. Et, comme il se remaria quelques mois plus tard, leurs relations s'espacèrent. Est-ce possible ? M.-A. Augustin-Thierry a suggéré les raisons du silence de l'actrice sur cette première aventure et sur toutes celles qui ont précédé ses fameuses entrevues avec Bonaparte : « C'est qu'elle prétendra toujours n'avoir succombé qu'entre des bras plus glorieux. Elle entend, aux yeux de la postérité, conserver cette auréole d'avoir eu comme premier amant le Premier Consul, Napoléon lui-même. »

Quoi qu'il en soit, ce ne fut pas sous son règne qu'elle put abandonner son entresol obscur de la rue Sainte-Anne pour s'installer plus luxueusement ; ce fut sous la domination d'un charmant personnage, dont le nom évoque celui d'un héros de quelque conte de Voltaire, le prince Sapieha en personne. Il est Polonais, il est prince, il est grand, il est mince, il est habillé à ravir, il est simple, « ce qui dénote toujours le grand seigneur », comme elle dit. Il ne l'a pas accablée de compliments, il lui a seulement demandé l'autorisation « de me faire accepter comme hommage à mon jeune talent un superbe cachemire rouge, un voile d'Angleterre et un petit bijou de col avec une chaîne

et un petit médaillon ». Et, toujours d'après Mlle George, Mme Weymer-Cardinal se serait écriée :

— Monsieur, si c'est à l'artiste que vous offrez ces cadeaux, elle les recevra *comme artiste*.

Il n'empêche que Boleslas — car il s'appelle Boleslas — n'a eu de cesse que la charmante enfant abandonne son médiocre logis pour un confortable appartement qu'il lui a trouvé 223, rue Saint-Honoré, en face de l'hôtel du citoyen Lebrun, troisième consul, avec chevaux dans les écuries, voitures dans les remises. Elle a un salon en soie carmélite garni de velours noir, une salle à manger en blanc, une chambre à coucher « en quinze-seize lilas et mousseline brodée » et des consoles, des demi-lunes à col de cygne, des secrétaires à têtes de sphinx, des pendules à la Clio, à à l'Uranie et à la Polymnie dessinées par Vien. Dans les armoires, la garde-robe d'une jeune élégante : châles de l'Inde, tuniques de dentelle, « soupçons de chaussures » en satin rose, ivoire, aurore, bleu-turquoise. « Je marche sur des tapis magnifiques, je me vois réflétée dans des glaces superbes. Je suis heureuse ! »

Ce prince Sapieha faisait bien les choses. Aussi l'appelle-t-elle avec raison « le meilleur et le plus noble des amis ». Elle brûle de reconnaissance à son égard, ce qui est tout à sa louange, mais elle a tort de nous faire croire qu'il ne fut qu'un père pour elle. « Il était spirituel, très amusant, mais je le voyais rarement : il avait une passion effrénée pour le jeu, cette passion l'occupait exclusivement. D'ailleurs, il ne m'aimait point d'amour ; je l'intéressais, voilà tout. Il avait la magnificence désintéressée, il faisait de son vivant des largesses, il rendait heureux tout de suite, il vaut mieux se faire bénir de son vivant qu'après sa mort. » Evidemment, mais il ne semble pas qu'elle ait versé des pleurs lorsqu'il est reparti pour ses domaines de Pologne. En tout cas, une note de police, indiscrète comme toutes les notes de police, retrouvée dans le dossier du prince, nous donne le fin mot de l'énigme : « Mlle George a fait récemment une grande perte : le prince Sapieha est parti pour retourner en Pologne. Il lui donnait, dit-on, cinq mille francs par nuit. »

***

Il n'est pas que les princes pour s'enamourer d'une actrice en vue : au nombre des déclarations que lui apporte chaque courrier, Mlle George peut juger des progrès qu'a

fait sa notoriété. Il en est de toutes sortes, de ces déclarations : d'émouvantes, de plates, de ridicules. C'est un « fils de famille », comme elle dit, qui la supplie de le recevoir, mais, comme il ne veut pas la compromettre (!), il lui promet, si elle veut bien l'accueillir, de venir déguisé en femme ! C'est un autre, qui lui donne rendez-vous aux Catacombes, car « il sait la passion qu'elle inspire à d'illustres personnages, et il serait dangereux pour tous les deux de se faire voir ensemble en plein jour ». Si elle accepte, qu'elle se mette à sa fenêtre le soir, à minuit. C'en est un autre, plus gai celui-là, qui s'appelle M. Papillote. Il s'est faufilé au théâtre et, toutes les fois qu'elle joue, il s'approche d'elle, lui fait une cour discrète, s'informe de sa santé. Un jour, il l'a entendue tousser :

— Permettez-moi de vous envoyer des sirops des îles, ils sont excellents pour la poitrine.

Le lendemain, elle a reçu des caisses de sirop, de pains de sucre, et tous les jours il en arrive de nouvelles, elles s'entassent dans ses placards, elle ne sait plus qu'en faire. Elle demande grâce, mais son amoureux ne la lâche pas, toujours empressé, les yeux au ciel, lui glissant des billets enflammés. Il a fallu qu'elle lui fasse interdire les coulisses.

Cependant, voici bien autre chose : elle va connaître la grande aventure, celle qui aura sur elle le retentissement le plus profond, celle qui marquera sa vie à jamais : elle sera « distinguée » par Napoléon.

On a dit que, dès le premier jour, la beauté de Mlle George l'avait frappé. Tout de suite, il a désiré cette splendide créature aux formes parfaites, qui peuvent égaler les plus harmonieuses statues grecques, vivante incarnation de la tragédienne telle qu'il la conçoit. Il n'a pas manqué, toutes les fois qu'il a pu, de l'applaudir dans tous ses rôles, et voici qu'il veut satisfaire son désir, qu'il veut enfin la posséder.

Un soir, en rentrant chez elle, elle a trouvé Constant, le premier valet de chambre du maître, émissaire discret qui vient lui dire, de la part du Premier Consul, qu'on la prendra le lendemain, à huit heures du soir, pour la mener à Saint-Cloud. Elle sait ce que veut dire cet ordre ; elle a vu autour d'elle des camarades de théâtre, Mlle Bourgoin, Mme Branchu, la Duchesnois, Mlle Leverd, exhiber parfois un bijou magnifique, un bracelet précieux, et donner à entendre à leurs interlocutrices de quelle faveur toute-puissante elles tenaient ces souvenirs. Qui sait ? Peut-être les a-t-elle jalousées en cette minute ? Et, maintenant, c'est *elle* qu'il envoie chercher. Quelle émotion, quelles heures enivrantes ! On pense bien que, cette fois, elle ne cacha rien

dans ses *Mémoires* de ce que furent ces entrevues, qu'elle n'hésita pas à qualifier d'historiques... pour elle.

Le lendemain, à l'heure convenue, une voiture vient la prendre, qui l'amène à Saint-Cloud. Roustan l'attend, la mène à la chambre à coucher et s'éloigne. Quelques minutes plus tard, le Premier Consul apparaît en bas de soie, culotte satinée blanche, uniforme vert. Elle se lève ; il se dirige vers elle « avec ce sourire enchanteur qui n'appartient qu'à lui ».

« Je fus émue d'une manière affreuse », dit-elle. Cependant, par le récit détaillé qu'elle donne de cet entretien amoureux, nous n'apercevons pas un Napoléon brutal jusqu'à la grossièreté, ainsi qu'il apparaît trop souvent en pareil cas, mais un homme délicat, avide de plaire, digne de lutter par la courtoisie avec le prince Sapieha. Mais qu'est Bolestas à cette heure où Mlle George tient à ses pieds le vainqueur du jour ?

— Comme votre main tremble ! lui dit-il. Vous avez donc peur de moi ?

Elle balbutie, elle se trouble, ou elle feint de se troubler ; elle lui demande de voiler les lumières et elle lui raconte sa vie — nous nous en doutions.

« Il était bien tendre, bien délicat, il ne blessait pas ma pudeur par trop d'empressement, il était heureux de trouver une résistance timide. Mon Dieu ! je ne dis pas qu'il était amoureux, mais bien certainement je lui plaisais. » Il voulut pousser plus avant l'entretien, mais elle lui demanda grâce pour cette soirée, et il l'accorda, ce qui nous paraît bien extraordinaire.

Ce serait le lendemain seulement qu'elle se serait donnée à lui, mais il est bien certain qu'il fut pris pour elle d'une passion sans rapport avec ses autres passades. Il la revit fort souvent, pendant des mois, soit à Saint-Cloud, soit aux Tuileries, au pavillon de Flore. Un jour, il l'emmena à la chasse, la fit déjeuner au Butard et revint avec elle, bras dessus, bras dessous, par les bois. « Cher consul ! dit-elle. Qu'il était charmant et gai pendant cette promenade ! Il me faisait courir. Il faisait froid. Les chemins étaient encombrés de feuilles mortes et de branches sèches qui me gênaient et s'attachaient à mes pieds. Le consul prenait soin de les écarter et de me faire un passage plus libre... Il y a si peu d'hommes capables de ces attentions délicates ! »

Ainsi, il l'aime — « et il m'aimera toujours », pense-t-elle ingénument. Dans sa candeur, elle ne connaît pas cet être instable, capricieux, toujours à la merci d'un coup

de désir, d'une flamme sensuelle pour la belle créature qui passe. Il l'a aimée assez longtemps, et voilà tout.

— Comment Napoléon vous a-t-il quittée ? lui demandera plus tard Alexandre Dumas.

— Il m'a quittée pour se faire empereur, dira-t-elle.

La vérité est plus complexe : elle n'a pu s'empêcher de parler, elle a confié aux uns et aux autres son étonnante aventure, et l'on a jasé, à mots couverts d'abord, puis à voix haute. « Les bruits prenaient de jour en jour plus de consistance, avoue-t-elle. Tout le monde le savait. Je recevais des gens qui venaient se recommander à ma protection. » Grand honneur, mais folle imprudence : s'il est une chose que Napoléon ne pardonne pas dans ces cas-là, c'est la publicité. Le secret est la première condition qu'il exige, se doutant d'avance des ennuis que peut lui susciter la jalousie de Joséphine. Celle-ci, en effet, a été mise au courant, et Mme de Rémusat, dans ses *Mémoires,* a conté une scène extraordinaire où la femme du Premier Consul, à une heure avancée de la nuit et dans le silence des Tuileries, a dit à sa dame d'honneur :

— Je suis sûre que Mlle George est là-haut avec lui. Nous allons les surprendre. Montons !

Elles n'ont pas osé, mais peut-être entre les deux époux y eut-il une scène que nous ignorons, car, brusquement, on voit Napoléon se détacher de sa maîtresse et partir pour le camp de Boulogne : c'est la fin d'une liaison éphémère.

Ce n'en sera pas une pour Mlle George. Toute son existence, nous l'avons dit, elle conservera le souvenir impérissable des heures passées auprès du maître. Toujours elle se les remémorera avec une mélancolie que les années écoulées feront plus douloureuse encore. Lorsque Napoléon s'embarquera pour Sainte-Hélène, elle exprimera le désir de le suivre. Après 1815, elle arborera à son corsage le bouquet de violettes, symbole de la fidélité. Quant à l'Empereur, il regrettera, quand il parlera d'elle, d'avoir rompu aussi vite. « Mais j'ai su qu'elle parlait », confiera-t-il à Las Cases.

***

Cependant, les débuts de Mlle George se sont poursuivis avec le même succès et en suscitant les mêmes rancunes dans le cœur de Mlle Duchesnois. Maintenant, les deux actrices sont en rivalité ouverte ; dans le rôle de Phèdre, elles vont s'affronter toutes les deux, chacune ayant ses

partisans, ses journaux, ses critiques à sa dévotion, Geoffroy, dans les *Débats,* ne se lassant pas de prôner sa « Vénus ressuscitée », *Le Courrier des spectacles* et *L'Observateur* criblant la jeune actrice de flèches empoisonnées. La Duchesnois avait conçu Phèdre comme une créature plaintive, langoureuse, torturée par une passion malheureuse ; George, conseillée par Talma, en a fait une femme toute différente, criminelle et violente. Elle pourra faire résonner ses accents tragiques et, dans un grand élan, a remporté, en effet, les acclamations de la salle entière. On s'attendait à une chute : c'est pour elle un nouveau triomphe. « Jamais, s'écrie Geoffroy, Mlle George n'a paru plus pathétique, alliant l'énergie à la fierté. »

C'est un triomphe, mais les partisans de la Duchesnois n'abdiquent pas, et, durant le mois où *Phèdre* sera affichée plusieurs fois, la bataille se poursuivra avec plus d'ardeur encore entre les deux partis. Celui de George, ce sera les « georgiens » ; celui de sa rivale sera nommé ironiquement les « carcassiens », à cause de la maigreur extrême de l'artiste. Un soir, les « carcassiens » du parterre envahissent les fauteuils d'orchestre, et la police aura toutes les peines du monde à les empêcher de prendre la scène d'assaut. Entre les deux actrices, c'est la lutte au couteau. Un autre soir, où George doit interpréter le rôle de Phèdre, on lui a fait parvenir, à midi, une lettre qui lui annonce qu'à Abbeville son père vient d'être tué. La nouvelle est fausse, mais, comme elle est partie sur-le-champ pour Abbeville, c'est sa rivale qui l'a remplacée ce soir-là.

La querelle George-Duchesnois occupe tout Paris : non seulement les journaux ne se lassent pas d'en parler, mais il s'édite des brochures, il se publie des chansons sur ce sujet, que discutent tous les milieux. George a pour elle la majorité des comédiens et une partie de la jeunesse, qu'enthousiasme sa beauté.

Le parti de la Duchesnois comprend beaucoup d'habitués du théâtre et nombre d'écrivains groupés autour de Legouvé, qui a toujours protégé l'actrice. Enfin, les femmes du monde ne sont pas moins ardentes à se jeter dans la mêlée : on les accuse malignement d'exalter celle des deux qui alarme le moins leur jalousie. A la tête des « carcassiens », Joséphine, informée des infidélités du Premier Consul, se venge en faisant annoncer dans les journaux qu'elle a fait cadeau à Mlle Duchesnois d'un manteau de grand prix pour sa réapparition dans le rôle de Phèdre.

Le 15 mai 1803, l'administration a tenté de rétablir la paix en faisant paraître les deux rivales dans la même pièce : événement bien parisien. On a donné *Iphigénie,* où

George a repris son rôle de Clytemnestre, tandis que Mlle Duchesnois jouait l'ardente et jalouse Eriphile. A la fin, elles sont revenues ensemble saluer le public, ce qu'on a considéré comme un gage de tranquillité. Mais les hostilités ne vont pas tarder à se rallumer. Mlle Duchesnois, qui a fait reprendre pour elle une vieille tragédie de Thomas Corneille, *Ariane,* s'y est montrée si pathétique que Lafon, qui lui donnait la réplique, s'est oublié à crier en scène :

— Ah ! mon amie, c'est sublime !

Ce qui lui a valu une bordée de sifflets des « georgiens ».

Enfin, M. de Rémusat, qui a la lourde tâche de faire régner la concorde dans cette volière, a cru trouver le bon expédient en les nommant sociétaires toutes les deux, le même jour, chacune avec un quart de part. Et c'en est fini, en effet, de la querelle. Mais comme, au théâtre, tout doit se terminer sur le plateau, elles ont jugé bon de prendre le public à témoin de leur réconciliation. Après une reprise d'*Horace,* où George interprétait Camille et Duchesnois Sabine, elles sont venues ensemble saluer la salle et sont tombées dans les bras l'une de l'autre. « On les vit, dit un témoin, se serrer et s'embrasser mutuellement : assez bonne scène de comédie pour deux actrices tragiques, et qui a bien fait rire. »

***

Le cœur de Mlle George est innombrable : est-ce Lucien Bonaparte, le prince Sapieha ou Napoléon qui lui a donné le goût de l'amour, mais on la voit déchaînée. A peine échappée des bras de l'Empereur, elle a jeté le gant à un financier d'importance, le manutentionnaire Ouvrard, l'ancien amant de Mme Tallien, « homme charmant, dit-elle, parlant peu, mais de manières les plus distinguées », homme fort riche, surtout, qui l'a installée dans un luxe écrasant et l'a comblée de cadeaux. Ce qui ne l'empêche pas de filer le parfait amour avec le jeune et beau Saint-Marc, auteur dramatique par surcroît, de qui elle a fait prendre, par le Théâtre-Français, une tragédie qui a connu un four noir.

Mais qu'est-ce à dire ? Le théâtre n'offre plus, semble-t-il, aucun attrait pour Mlle George :

— J'y étouffe, dit-elle à Talma. Je rêve d'une vie moins monotone, d'une vie large, j'aspire à d'autres horizons.

La vérité est que son aventure avec Napoléon l'a grisée : elle a été la maîtresse d'un empereur. Pourquoi ne cour-

berait-elle pas sous son joug d'autres souverains ? Précisément, voici l'un des secrétaires de l'ambassade de Russie, Maurice de Beckendorff, frère de la princesse de Liéven, qui s'est pris d'une belle passion pour elle et lui propose de l'emmener en Russie, où elle jouera devant un auditoire d'élite, où elle sera présentée à la cour. Elle n'hésite plus et, sans prévenir personne, en coup de tête, s'envole un beau matin pour Saint-Pétersbourg. Gros scandale : son nom sera rayé de la liste des comédiens français, elle sera condamnée à une amende, mais que lui importe ! Elle se voit déjà la favorite du tsar.

Hélas ! elle ne réussira pas, malgré sa beauté, à supplanter la comtesse Narishkine dans le cœur d'Alexandre, mais elle remportera, en revanche, les plus grands succès au Théâtre impérial ; elle sera flattée, adulée ; pendant cinq ans, ce sera une fête sans pareille, entourée de boyards qui lui disputent ses faveurs, qu'elle leur octroie, du reste, généreusement. Et ce sera aussi la guerre, l'invasion de la Russie par la Grande Armée, la fuite devant les Français. Passant par la Suède, où Bernadotte l'accueillera à bras ouverts, elle rentre crânement à Paris, où l'on veut bien oublier sa fugue et où elle retrouve sa place au Théâtre-Français comme sociétaire à part entière ; Napoléon a pardonné.

Elle n'y demeurera pas longtemps, car, avec la Restauration et l'envahissement des lys, elle se retrouve plus bonapartiste qu'avant et arbore fièrement le bouquet de violettes à son corsage ; elle se fait mettre ainsi à la porte de la Maison de Molière, définitivement cette fois.

A partir de ce moment, elle est sur le chemin de la décadence, avec encore de beaux soirs de triomphe, retrouvant de nouveaux admirateurs, mais ne régnant plus sur la scène comme au temps de l'Empire. Elle a pris un nouvel amant, Harel, journaliste actif, audacieux, intrigant, qui a décidé d'être directeur de théâtre et l'emmène, d'abord, faire une grande tournée en province, puis l'installe à l'Odéon, où il règne. Cette fois, c'est le drame romantique qu'elle interprétera. Elle est encore belle, mais elle commence à s'empâter. Cependant, ceux qui, comme Théophile Gautier, ne l'ont jamais connue jeune, ne lui ménagent pas leur admiration et lui consacrent des articles enthousiastes. Harel a pris la Porte-Saint-Martin ; elle y joue *Lucrèce Borgia, Marie Tudor,* elle y retrouve de nouveaux succès, encore de nouveaux admirateurs, dont Jules Janin, dans les bras duquel elle s'égare quelques mois. Mais Harel est un malchanceux, la Porte-Saint-Martin ne fait plus d'argent, il est déclaré en faillite.

Alors, c'est la chute irrémédiable pour George. Elle reprend ses tournées, dur métier où elle compromet sa santé. La province française, l'Italie, l'Allemagne, l'Autriche la verront avec un enthousiasme de plus en plus mitigé ; elle est devenue énorme, se meut sur la scène avec la plus grande difficulté, récolte de maigres applaudissements. Là-dessus, Harel, son vieux compagnon, les nerfs détraqués, est devenu fou ; il faut l'enfermer ; sa disparition va achever de désespérer la malheureuse, sa descente se précipite.

Désemparée, sans argent, elle se résout pour vivre à demander une représentation de retraite à son bénéfice : grâce à Janin et à Gautier, qui se sont entremis, elle l'a obtenue. La représentation a lieu à la salle Ventadour ; elle y récolte de quoi vivre quelques mois, mais, bientôt, c'est la misère. Elle habite maintenant une soupente à Auteuil. Elle ne se plaint pas, résignée à son sort, dirait-on, ne vivant plus que de ses chers souvenirs. C'est une vieille femme ventripotente, que les commères du voisinage peuvent voir, pendant la belle saison, errer lentement dans le parc des Eaux de Passy, toujours seule, s'avançant à pas comptés, appuyée sur une canne. Qui la connaît maintenant, qui la protège ? Il est temps qu'elle parte à jamais. Une congestion pulmonaire l'enlève le 11 janvier 1867. Soixante-quatre ans auparavant, jour pour jour, guidée par Constant, elle gravissait les escaliers de Saint-Cloud.

Chapitre X

HENRI HEINE, POÈTE DE L'AMOUR

Le 17 février, il y aura un siècle qu'est mort à Paris Henri Heine, le tendre, le cruel, le perspicace et cynique Henri Heine, le plus grand des poètes allemands après Goethe, le plus parisien des écrivains germaniques.

Années d'agonie pour lui, les dernières vécues dans ce petit appartement de la rue Matignon, qui lui avait tant plu d'abord, inondé de soleil et avec ce balcon incomparable d'où la vue plongeait sur les Champs-Elysées, alors océan de verdure. Mais le mal implacable qui le rongeait depuis si longtemps l'avait terrassé de nouveau : étendu sans mouvement sur son lit, couvert de moxas, gorgé de morphine, la chair parcourue sans cesse de douleurs fulgurantes, s'accrochant désespérément à la vie qui s'enfuyait, il avait fini par s'éteindre après des mois de souffrances indicibles.

Il y avait alors exactement vingt-cinq ans qu'il avait débarqué dans la capitale, un beau matin de mai, âgé d'une trentaine d'années, poète notoire dans son pays, presque célèbre, mais étouffant sous la férule prussienne, aspirant de toutes ses forces à gagner cette France qui venait de se débarrasser des Bourbons et qui lui apparaissait comme le havre rêvé de toutes les libertés.

Issu d'une vieille famille juive de commerçants peu fortunés établie depuis longtemps à Dusseldorf, il avait,

on peut le dire, passé toute sa jeunesse au milieu des Français, qui occupaient alors la rive gauche du Rhin. Sa vie entière, il se souviendra de ces troupes glorieuses « qui traversaient le monde en chantant, musique en tête », de ces grenadiers, de ces bonnets de peau d'ours, de ces cocardes tricolores, de ces baïonnettes étincelantes. En 1811, il eut même l'occasion d'apercevoir Napoléon, qui traversait Dusseldorf. L'Empereur ! Quelle vision ! « *Jamais,* dit-il, *cette image ne sortira de ma mémoire. Je le revois toujours, dressé sur son cheval avec son marmoréen visage d'imperator, regardant avec la tranquillité du destin les soldats qui défilaient devant lui.* »

Et puis il a connu le tambour Le Grand ! Un jour, il a vu arriver à la maison de ses parents, avec un billet de logement, « un petit homme remuant aux moustaches terribles et aux yeux de feu », le tambour français Le Grand, qui est devenu tout de suite son ami. Henri Heine s'est accroché à lui, l'a aidé à polir ses boutons et à blanchir sa veste à la craie, l'a accompagné à la garde, à l'appel, à la parade, partout. C'est pour ses yeux d'enfant l'image vivante de la gloire impériale. Plus tard, il lui consacrera de longues pages, enrobant autour de ce grognard tous ses souvenirs de jeunesse.

Donc il aime l'armée française, il aime la France, qui a fait passer sur son pays un grand souffle de libéralisme, qui a affranchi ses coreligionnaires juifs, qui a fait régner partout la tolérance et les droits de l'homme. Et, cependant, lorsque l'empire s'écroulera après Leipzig, il s'insurgera, lui aussi, contre le Corse vaincu, il s'offrira comme volontaire pour le combattre quand il reviendra de l'île d'Elbe ! Etonnante versatilité de cet esprit curieux qui a toujours l'air de se moquer de ses propres sentiments et qui se rit d'eux au moment où ils l'exaltent le plus...

⁂

Il n'a pas fini d'étonner ses contemporains par ses sautes d'humeur, sa raillerie perpétuelle, unie à la plus exquise sensibilité et au charme de sa personne. Au lycée, son naturel moqueur, sa vanité, ses susceptibilités lui avaient aliéné déjà plus d'un camarade. Lorsqu'il sera étudiant, il retrouvera chez ceux qu'il fréquente à la fois la même attirance vers lui et les mêmes froissements dus

à l'inconstance de ses idées. A cette époque, c'est un jeune homme de taille moyenne aux clairs yeux bleus, aux sourcils bien arqués, à la bouche aux lèvres épaisses et sensuelles. Quand il le veut, elle esquisse le plus charmant des sourires, à moins que ce ne soit un rire sarcastique qui le secoue tout entier.

Son père aurait voulu l'orienter vers la banque, à l'exemple de son oncle, Salomon Heine, le riche banquier de Hambourg. Celui-là, c'était l'honneur de la famille, celui qu'on donnait sans cesse en exemple aux enfants parce qu'il avait réussi. Il jouera un grand rôle dans la vie de l'auteur d'*Intermezzo ;* ce sera lui qui subviendra inlassablement aux besoins de son neveu et qui, toute son existence, lui assurera une rente pour le faire vivre, fier des succès du jeune poète, heureux de l'obliger. Et, cependant, Heine ne se gênera pas pour cribler d'épigrammes le « *potentat de Hambourg* », pour le moquer sans cesse.

Cependant, bon gré mal gré, il lui a fallu se rendre auprès de cet oncle qui veut l'initier aux mystères de la finance. Ce séjour à Hambourg serait pour lui la plus fastidieuse des corvées si, là-bas, il n'avait rencontré la femme de ses rêves, son premier amour, son unique amour même, car il n'en connaîtra jamais d'autre, et cette créature adorée le hantera jusqu'à sa mort. Coup de foudre irrésistible, prise de possession instantanée de son être tout entier par un autre être. Il s'agit de la troisième fille de l'oncle Salomon, Amalie, qu'en famille on appelle Molly, grande et belle jeune fille pâle et blonde, mais froide et dédaigneuse.

Après l'avoir accueilli aimablement et avoir mêlé ses jeux aux siens, elle se détachera de lui peu à peu et n'aura que regards de mépris lorsque ce parent pauvre lui déclarera son grand amour. Il partira de Hambourg le cœur brisé.

Cette déception amoureuse qui l'a marqué à jamais, ces souffrances qu'il a ressenties, ce sera le leitmotiv de ses premières poésies, de ce *Livre des chants* qui a été une de ses premières œuvres et qui l'a tout de suite classé parmi les plus grands poètes de son pays. Poésie toute nouvelle alors, faite d'une sentimentalité extrême, d'une tendresse délicieuse qui n'excluent pas la note ironique, le doute qui se glisse dans le cœur et qui appelle les larmes.

Le destin de Henri Heine était fixé après un tel début dans les lettres : il ne serait ni banquier ni avocat, comme le désirait sa famille ; il ne serait, il ne pourrait être que poète et écrivain. Mais que de luttes encore pour conquérir

cette notoriété à laquelle il aspirait dans ce milieu germanique que, malgré ses succès, il sentait lui être foncièrement hostile, où il ne pouvait déployer à l'aise son génie, où tant d'ennemis le harcelaient !

Il voyagera beaucoup, il ira à Bonn, à Goettingen, en Italie, à Munich ; il ira surtout à Berlin, qui marquera pour lui une étape décisive de sa carrière. C'est là, en effet, qu'il sera introduit dans le salon de la belle Rahel Levin, l'épouse du critique Vernhagen, qui groupe chez elle des écrivains, des artistes, des diplomates, des hommes distingués de tous ordres, centre d'intellectualité intense où se reflète encore l'esprit de Voltaire et des salons parisiens du dix-huitième siècle. Ame ardente, ambitieuse, changeante, tour à tour passionnée et sceptique, cette Rahel, qu'on appellera l'égérie du Romantisme, ressemble par plus d'un trait à Henri Heine et ne pouvait manquer d'exercer sur lui une grande influence. Elle-même aura été l'une des premières à deviner l'immense talent qui se dissimulait encore derrière les premiers essais de ce jeune poète à la fois tendre et ironique qui se faisait un malin plaisir, aurait-on dit, de rebuter par ses sautes d'humeur ceux qu'il attirait le plus : « Comme il est singulier, disait-elle ; je le comprenais souvent quand d'autres n'y voyaient rien. Je le louais volontiers, mais je savais aussi le critiquer à l'occasion. »

Ce séjour à Berlin lui aura donc été des plus profitables, mais, malgré les succès que remporta chacun de ses livres, ses *Poésies*, ses *Reisebilder*, il peut de moins en moins supporter l'atmosphère germanique qui l'oppresse. Sans cesse ses regards se tournent vers la France, vers Paris, le seul lieu, lui semble-t-il, où il pourra se déployer tout à son aise.

L'annonce de la révolution de 1830, qui vient d'éclater, la liberté recouvrée avec le débonnaire Louis-Philippe monté sur le trône, cette nouvelle qui va avoir de si grandes répercussions en Allemagne le jette dans un enthousiasme délirant : « *C'étaient*, dit-il, *des rayons de soleil qui embrasaient mon âme : La Fayette, l'étendard aux trois couleurs,* La Marseillaise, *je me retrouvais le fils de la révolution. Partir ! Il faut partir ! Je n'étais plus que joie et chant, épée et flamme !* » Le sort en est jeté : il va s'élancer vers cette France tant convoitée, vers ce Paris qu'il veut visiter enfin. Il ne se doute pas que la visite durera autant que sa vie.

Dès son arrivée à Paris, il est haletant, enivré de vivre dans cette ville tant désirée, au milieu de ces Français frondeurs, ironiques et mordants, avec lesquels il se sent tant d'affinités. Il arpente avec fièvre ce Boulevard dont il

a rêvé si souvent, court dans les cafés, dans les restaurants, va visiter les monuments fameux, tel un badaud de province. On le rencontre aux Tuileries, à Notre-Dame, aux Invalides, au faubourg Saint-Germain, à l'Académie, dans les théâtres ; il veut voir à tout prix les spectacles du jour, ne manquer aucune réunion, aucune fête à la mode, car il veut aussi être vu, il veut qu'on sache qu'il a débarqué dans la capitale et qu'il est tout de suite devenu Parisien.

En même temps, il a utilisé les nombreuses lettres de recommandation dont il s'est muni pour se faufiler auprès des écrivains en vogue, dans les salons, dans les salles de rédaction. Partout, du reste, on l'a accueilli avec faveur : ses recueils de poésies ont été goûtés, ses *Reisebilder* ont eu du succès ; il n'est inconnu de personne. Il s'est présenté à tous comme une manière de Grimm désireux de faire la liaison entre les civilisations germanique et française, de les éclairer l'une par l'autre, et le fait est que sa culture le dispose admirablement à jouer ce rôle. En outre, son entrain, son esprit, sa faconde lui conquièrent tout le monde, on est séduit par lui, il enchante. Plus tard seulement, ceux qui l'ont le mieux accueilli découvriront son manque de tact, « *trop allemand* », sa nervosité irritante, sa rage de moquerie perpétuelle.

Déjà correspondant de la *Gazette d'Augsbourg*, il amorcera, en outre, des collaborations à droite et à gauche pour augmenter ses revenus. Il a mis la main, dès son arrivée à Paris, sur une manière de phénomène, Victor Bohain, personnage fébrile lui aussi, doué d'une activité dévorante, qui a monté vingt affaires plus différentes les unes que les autres et qui vient de fonder une grande revue, *L'Europe littéraire.*

— *Vous êtes mon homme,* lui a dit Bohain dès qu'il l'a vu, *je vous embauche dans mon équipe.*

Les rédacteurs de *L'Europe littéraire* seront royalement payés : un franc la ligne ! Et Bohain, qui ne recule devant aucun sacrifice, va sur-le-champ offrir un banquet magnifique à ses collaborateurs.

— *A combien de lignes dînerons-nous ?* demande Henri Heine.

— *A vingt lignes par tête,* répond fièrement Bohain.

Le fait est que le repas est de premier ordre, et les écrivains les plus notoires sont là. Au dessert, Bohain, qui est boiteux, va de table en table, claudicant, une flûte de champagne à la main, trinquer avec chaque convive.

— *C'est Vulcain à la table des dieux servant de l'ambroisie !* s'écrie le jeune poète en évoquant Homère.

Voilà un de ces spectacles comme l'on n'en peut voir que sur les bords de la Seine. Quelle ville, ce Paris !

⁂

A *L'Europe littéraire,* Henri Heine donnera de nombeux articles sur la littérature allemande, sur la poésie germanique. Lorsque l'entreprise de Bohain périclitera, il collaborera à la *Revue de Paris ;* enfin, il forcera les portes de la *Revue des Deux Mondes,* où le majestueux Buloz a daigné lui demander une série d'études sur l'Allemagne intellectuelle, occasion toute trouvée pour Henri Heine de décocher en passant de nombreux traits à ses ennemis d'outre-Rhin.

Réunis en volume sous le titre *L'Allemagne,* ces articles ont remporté un grand succès. « *Je suis presque écrasé sous les extraordinaires témoignages qu'on me rend,* écrit-il à son frère. *Tu n'as pas idée de la réputation qui commence à s'attacher à mon nom.* » Le fait est que Sainte-Beuve l'a assuré de « *sa sincère admiration* ». Philarète Chasles s'est déclaré « *bouleversé par la lecture de ce beau livre* », Michelet lui a dit : « *Nous vous appartenons par l'admiration et le cœur* », Alexandre Dumas s'est écrié : « *Si l'Allemagne répudie Henri Heine, nous l'adopterons comme l'un des nôtres.* » Toute l'école romantique applaudit à son succès.

Le seul écrivain qui ne lui ait pas apporté son tribut d'hommages, c'est Victor Hugo. Henri Heine s'en souviendra et, plus tard, dans une de ses correspondances à la *Gazette d'Augsbourg,* ne le ménagera pas. Après avoir exalté la poésie d'Alfred de Musset, il écrira qu' « *elle lui paraît très supérieure à M. Victor Hugo, cet auteur si vanté qui, avec une persévérance opiniâtre, a fait accroire à ses contemporains qu'il était le plus grand poète de la France... La qualité qui lui manque surtout est justement celle que les Français estiment le plus et dont ils sont particulièrement doués eux-mêmes, je veux dire le goût. M. Victor Hugo est forcé et faux.* »

Ces articles de la *Gazette d'Augsbourg* qu'il a réunis en volume sous le titre *Lutèce* sont peut-être les écrits les plus caractéristiques de son séjour à Paris. Avec une grande liberté d'esprit, un don d'observation indéniable et ce ton de raillerie qui ne l'abandonnera jamais, il étale aux yeux de son public germanique le tableau le plus complet de la capitale de Louis-Philippe, allant d'une réunion des mi-

nistres à une grande première, d'une séance de l'Académie à la dernière incartade de M. Thiers, d'un portrait d'homme d'Etat brossé en trois lignes à des considérations sur la musique. Il se montre là vraiment au naturel, toujours sincère, direct, véridique, jusque dans ses sautes d'humeur, n'hésitant pas, pour le plaisir d'un bon mot, à égratigner celui qu'il admire le plus, disant par exemple de Musset qu'il adore : « *C'est un jeune homme qui a un beau passé derrière lui.* »

George Sand, qui l'a bien connu et beaucoup fréquenté, est celle qui a porté sur lui le jugement le plus sûr : « *Heine,* écrit-elle, *dit des choses très mordantes et ses saillies emportent le morceau. On le croit foncièrement méchant, mais rien n'est plus faux : son cœur est aussi bon que sa langue est mauvaise. Il est tendre, affectueux, dévoué, romanesque en amour ; avec cela, il est cynique, railleur, positif, matérialiste en paroles. Il est comme ses poésies un mélange de la sentimentalité la plus élevée et de la moquerie la plus bouffonne.* »

Sensuel comme il l'est, comment ne serait-il pas attiré par la femme dans cette ville où tant d'occasions amoureuses naissent sous ses pas ? Le fait est que les succès ne lui manquent pas non plus sur ce chapitre. Mais peut-il oublier celle qui fut sa grande passion, à laquelle il pense toujours, cette Molly qu'il a tant chérie et qui l'a dédaigné si cruellement ? « *Nous avions l'un pour l'autre un tendre sentiment... Nous nous entendions parfaitement. — Nous avons ri, crié de joie ensemble, — tendrement échangé des baisers, des caresses. — Nous avons, à la fin, comme font les enfants, — joué à nous cacher dans les bois, dans les champs, — et nous avons si bien su choisir nos cachettes — que plus jamais nous ne nous sommes retrouvés.* »

Ce n'était qu'un rêve, il faut l'arracher de son cœur, se consoler en cherchant des aventures galantes. Et c'est alors qu'apparaît dans sa destinée celle qu'il n'a d'abord choisie que pour une passade de quelques semaines et qui va si bien s'attacher à lui, à laquelle lui-même va si bien se lier qu'il la gardera toute sa vie.

Elle se nomme Mathilde Mirat, pauvre ouvrière employée chez une marchande de bottines dans un passage avoisinant le Palais de Justice. Elle a dix-neuf ans, un teint éblouissant, de grands yeux noirs, un rire éclatant, de superbes dents blanches et est d'une naïveté, pour ne pas dire d'une bêtise désarmante. Mais sa beauté, qui est réelle, sa fraîcheur ont ensorcelé Henri Heine ; il la désire, il la veut, et quand il l'aura possédée il ne pourra plus se passer de ce beau corps féminin. Sans hésiter, sans crainte de

l'opinion ni du surcroît de charges matérielles, il s'est mis « en ménage » avec elle, si bien subjugué qu'au bout de sept ans il l'épousera.

Il a trouvé sa Jeanne Duval, et, comme Baudelaire, il lui faudra la supporter tout en la maudissant pour sa sottise, pour les scènes continuelles qu'elle lui fait, pour ses cris, ses larmes, ses querelles ancillaires. Certains jours, exaspéré, il ira jusqu'à la battre, et puis ils se réconcilieront sur l'oreiller ou à table, car il aime la bonne chère, et avec Mathilde il fréquente les bons restaurants, se gorge de vin du Rhin et de champagne, s'empiffre des plats les plus recherchés : « *Je mange comme trois Hambourgeois au moins* », écrit-il à son frère.

Il aurait voulu apprendre un peu d'allemand à celle qu'il appelle « *la très chère* » lorsqu'il est de belle humeur. Peine perdue. La sotte ne saura jamais dire que *Guten Tag* à ceux qu'elle accueille, après quoi elle se sauve dans sa cuisine en pouffant de rire.

Encore qu'il déclare à ses intimes : « *Je vis comme un honnête épicier dans son intérieur* », il n'a guère plus de foyer que lorsqu'il était à l'hôtel. Mathilde n'est jamais là, toujours en course pour des achats de toilette répétés, car elle est horriblement dépensière, et, lorsqu'elle rentre, ce sont des scènes, des cris, du tapage. Il faudrait à Heine du calme ; cependant, car, à ce train, ses ressources s'épuisent, il faut faire de la copie, toujours plus de copie, et le malheureux s'escrime dans son coin à pondre des articles, des livres, engoncé dans sa vieille robe de chambre à liséré rouge, traînant à ses pieds des savates éculées. Où est le brillant Henri Heine paradant sur le Boulevard et dans les théâtres ?...

***

Mathilde est sortie ; il respire, il va pouvoir travailler, mais, soudain, ce sont des cris : le perroquet de son épouse, ce perroquet qu'elle chérit par-dessus tout, manifeste sa présence. Quelle calamité, ce perroquet ! Un jour l'animal l'exaspérera si bien qu'il l'empoisonnera en sourdine. Mais Mathilde ne se trompera pas sur l'identité de l'assassin ; elle fera à Henri une scène si pénible qu'il courra tout de suite acheter un autre perroquet. Ainsi il est pris et bien pris, ligoté à jamais. Cependant ses sautes d'humeur sont telles que, le lendemain, il déclarera à ses amis qu'il possède « *la plus délicieuse des compagnes, la plus prévenante,*

la plus ravissante ». Sans doute lui est-il reconnaissant de la nuit d'amour qu'elle lui a donnée (1).

Les mensualités de l'oncle Salomon viennent à point pour boucher les trous de son budget toujours en déficit, mais, bientôt, hélas ! cet oncle va mourir et ce sera une nouvelle catastrophe pour le poète, qui espérait hériter d'un legs important. Salomon lui léguera huit mille marks, aumône risible pour un homme qui a laissé plus de trente millions ! La fureur de Henri Heine ne connaîtra plus de bornes et pendant plus de deux ans il mènera une lutte incessante avec sa famille, qu'il accablera de reproches, qu'il menacera de procès. En pure perte, car il lui faudra se contenter de ce legs misérable. Cependant, plus tard, lorsqu'il tombera malade, son cousin Karl viendra spontanément à son secours et lui assurera à nouveau une petite rente.

La maladie, en effet, va faire son apparition dans sa douloureuse destinée, et quelle maladie ! Un ramollissement de la moelle épinière, suite de la syphilis, que les médecins ont jugée tout de suite inguérissable. En vain essaiera-t-il tous les remèdes, se confiera-t-il aux praticiens les plus réputés, la paralysie fera chaque année des progrès, s'emparant de tous ses membres les uns après les autres, finissant par le rendre tout à fait aveugle. Ses nuits sont affreuses : atteint de douleurs fulgurantes, il les passe à hurler.

***

Dans cette déchéance où il glisse peu à peu, il peut encore compter, cependant, des amis qui ne cessent de lui témoigner leur affection. Celle qui avait rêvé de le consoler, auprès de laquelle il trouvera toujours des paroles de réconfort, c'est cette extravagante princesse Belgiojoso qu'il avait séduite comme tant d'autres par son esprit, sa verve et son talent.

Il l'avait rencontrée dans le salon de La Fayette, très peu de temps après son arrivée à Paris, et tout de suite ils avaient sympathisé. A ce moment, le poète, qui n'avait pas encore été ravagé par la maladie, pouvait encore jouer les séducteurs et il rechercha l'amour de la princesse, mais le cœur de celle-ci n'était pas libre : elle s'était donnée tout

(1) Camille Mauclair : *La Vie humiliée de Henri Heine*, Paris, 1930, p. 210.

entière au beau Mignet et elle lui fit comprendre qu'ils devaient s'en tenir tous les deux au chapitre de l'amitié. Mais, comme elle était intelligente et délicate, comme elle portait une admiration sincère au poète, il trouvait toujours auprès d'elle le réconfort qu'il souhaitait.

La liaison de Henri Heine et de Mathilde avait désolé la princesse ; elle essaya, au début, de le détourner de cette femme vulgaire, mais il était pris par les sens, il lui en fit l'aveu, elle comprit que tous ses efforts seraient inutiles et qu'elle ne pouvait plus assumer auprès de lui que le rôle d'une consolatrice. Sentimental et tendre comme il l'était, il devait lui en vouer une profonde reconnaissance. Lorsque son cœur était trop gros, il se rendait chez elle et il se faisait consoler. Cette rencontre du poète et de Mme de Belgiojoso, c'est, somme toute, on l'a souligné, le pendant de l'aventure de Baudelaire, lassé de la luxure avec sa mulâtresse et se tournant vers Mme Sabatier pour chercher auprès d'elle un amour pur de toute souillure. Mais l'un et l'autre devaient échouer et retomber dans la misère.

Une autre créature féminine qui lui voua une tendre affection fut cette exquise Mme Jaubert, qu'Alfred de Musset appelait sa marraine et qui se plaisait à réunir dans son salon les deux grands écrivains français et allemand. Jusqu'au bout Henri Heine lui montra les sentiments les plus attendris. A la fin, incapable de marcher, mais désirant la revoir encore, il se faisait porter chez elle. Un jour, à peine arrivé, il fut pris d'une de ces crises terribles dont la violence était telle qu'elle semblait présager sa fin. Il fallait le soigner en hâte. A peine revenu à lui, il recommença tout de suite de plaisanter à son habitude.

— *Si j'étais mort chez vous,* lui dit-il, *quelle affaire ! Et quel roman posthume dont je serais devenu le héros !*

« Faites-moi une nouvelle là-dessus », aurait commandé Buloz.

Et il riait entre deux cris de douleur.

Mme Jaubert lui avait promis qu'elle ne l'abandonnerait jamais, qu'elle irait le voir jusqu'à sa dernière heure. Elle tint parole, et, lorsque dans ce petit appartement de la rue Matignon on sentit que sa fin était proche, elle ne manqua pas un jour de lui rendre visite. Elle rencontrait à son chevet la princesse Belgiojoso, parfois le bon Béranger, auquel Henri Heine vouait une grande admiration et qui lui demeura fidèle, lui aussi. A tous le poète était reconnaissant, mais, comme son ironie ne l'abandonnait jamais, il trouvait encore le moyen, entre deux douleurs affreuses, de laisser échapper un mot gouailleur.

La Belgiojoso lui avait adressé un prêtre ; il l'avait fait

éconduire poliment, car sa haine antireligieuse ne désarmait pas.

— *Elle m'a envoyé l'abbé Caron,* disait-il en ricanant. *Je l'ai écouté un instant, mais, décidément, je m'en tiens aux cataplasmes : le soulagement est plus immédiat.*

Mathilde, qui avait découvert la foi depuis que son mari était mourant, essayait de le consoler.

— *Dieu te pardonnera, j'en suis sûre,* disait-elle.

— *N'en doute pas, ma chérie, c'est son métier.*

Incapable de le soigner, elle l'avait abandonné à une garde-malade, et, ne pouvant supporter le spectacle de ce moribond que tenaillaient des douleurs surhumaines, elle courait comme une folle dans la rue, allait dans les églises se jeter au pied des autels, disparaissant parfois des jours entiers. Un après-midi, on lui annonça qu'il était au plus mal :

— *Henri, ne meurs pas, ne fais pas cela,* lui cria-t-elle, *j'ai déjà perdu mon perroquet ce matin, je serais trop malheureuse !*

Ainsi, jusqu'au bout, dans cette étrange destinée, il était dit que la bouffonnerie se mêlerait au drame.

Enfin, le dimanche 17 février 1856, il expira pendant la nuit. Trois jours plus tard, à onze heures, par une brumeuse et glaciale matinée, sa dépouille fut portée, selon sa volonté, sans discours ni cérémonie, au cimetière de Montmartre. Une centaine de personnes, des Allemands pour la plupart, suivit le convoi. Théophile Gautier, Mignet, Alexandre Dumas étaient là. Quant à Mathilde, elle avait disparu.

Ainsi qu'il l'avait promis, Karl Heine lui fit une petite pension et elle alla vivre à la campagne en compagnie de son fameux perroquet. Vingt-sept ans plus tard, elle mourait à son tour. Quand elle parlait de son mari, c'était toujours avec la plus pieuse des tendresses : elle faisait pénitence.

Chapitre XI

A. DE MUSSET ET LA BELGIOJOSO

Elle était née à Milan en 1808 du marquis de Trivulce. Après avoir perdu son père à l'âge de quatre ans, elle avait été placée sous la tutelle du marquis Visconti d'Aragona, que sa mère avait épousé en secondes noces. Ce dernier était l'ami de Manzoni, de Silvio Pellico, de Gonfalonieri, de Castiglia, de tous ces patriotes vibrant d'exaltation chez lesquels la haine de l'Autrichien oppresseur de l'Italie était poussée à ses dernières limites. Son palais de Milan, réputé pour le faste de ses réceptions, n'était qu'un foyer de conspiration ; derrière l'éclat des fêtes, des soirées de musique et de poésie se dissimulaient les conciliabules secrets des *carbonari*, se préparaient les coups de main.

C'est dans ce milieu de fièvre patriotique, aux accents enflammés des hymnes de colère de ses compatriotes, que grandit Christine Trivulce. Son esprit devait en recevoir une empreinte indélébile. A treize ans, elle a vu son beau-père accusé de haute trahison, arrêté, jeté dans un cachot. Il va y demeurer trois ans. Ce malheur, les angoisses du procès, la terreur qui régnait à la maison n'ont pu que fortifier en elle sa soif d'indépendance, sa haine de l'Autriche. C'est une jeune amazone qui s'apprête virilement au combat.

Auparavant, c'est l'amour qui va s'emparer d'elle. Le marquis d'Aragona rendu aux siens, les fêtes ont recom-

mencé au palais de Milan, dont plusieurs données en l'honneur de Christine, qui vient d'avoir seize ans, que l'on appelle « la belle héritière » et qui présente, en effet, toutes les prémices de la beauté qu'elle sera plus tard : « C'était, dit Henri Heine, un de ces visages qui semblent appartenir au domaine poétique des rêves plus qu'à la grossière réalité de la vie. Des contours qui rappellent Léonard de Vinci, ce noble ovale avec les naïves fossettes des joues et le menton de l'école lombarde. La couleur avait plutôt la douceur romaine, l'éclat mat de la perle, une pâleur distinguée, la *morbidezza.* »

Cette jeune héritière d'une grande fortune à la pâleur si distinguée, et, déjà, si romantique, a reçu, l'on s'en doute, plus d'un hommage de tous les jeunes gens de l'aristocratie milanaise qui papillonnent autour d'elle. Entre tous, il en est un qu'elle a distingué tout de suite et qui est le jeune prince Belgiojoso, don Emilio, alors âgé de vingt-quatre ans.

Il est *bellissimo com'un Apollo,* la taille élancée, les cheveux blonds et bouclés, les yeux caressants, la physionomie riante et sympathique. Il chante « divinement », Rossini a été son maître ; il est empressé, galant, c'est un séducteur qui a eu déjà des aventures féminines nombreuses dont la dernière en date est la comtesse Guiccioli, la maîtresse de lord Byron. Autour de lui, une bande de gais compagnons, d'artistes, de musiciens, de femmes affranchies qui font un cortège aux fredaines, aux folies du bien nommé Belgiojoso : beau et joyeux.

Comment une jeune fille sage à l'âme exaltée comme Christine pourrait-elle résister à tant d'attraits ? Eternelle victoire de don Juan qui sait utiliser ses conquêtes pour troubler l'âme des vierges : un mauvais sujet aura toujours pour elles l'attraction suprême du fruit défendu, dérobé à des rivales. Bref, au bout de six mois, elle était folle de son Mario et déclarait qu'elle n'en épouserait pas un autre. Ses parents n'opposèrent aucun obstacle à ses désirs et l'on unit promptement les deux êtres les plus dissemblables, les moins faits pour mener ensemble une existence conjugale.

Un seul point aurait pu les rapprocher : l'affranchissement de la patrie, tous deux animés de la même haine contre l'Autriche. Mais si les sentiments de Christine étaient toujours aussi exaltés, ceux de son mari l'étaient beaucoup moins, de moins en moins même au fur et à mesure qu'il retrouvait ses compagnons de plaisir et sa vie d'autrefois. Au bout de quelques mois, il revit la Guiccioli, et elle le reprit. La princesse Belgiojoso connut son infortune, et,

sans hésiter un instant, décida la rupture de leur union.

Elle ne chercha pas à dissimuler son abandon, elle l'afficha crânement, au contraire, d'une façon ostentatoire comme seront désormais tous les actes de son existence. Un certain soir du printemps de 1825, on put voir, dans une loge, à la Scala, une belle patricienne toute vêtue de noir, montrant orgueilleusement à tous un admirable et hautain visage d'une pâleur de marbre. C'était Mme de Belgiojoso qui portait publiquement le deuil de son mari.

La voilà livrée à elle-même : la ruine de sa vie conjugale l'a rejetée dans les complots, au milieu des *carbonari*. Elle va y vivre six années d'une existence intense, trépidante, d'une existence de partisan. Cette fois, c'est l'amazone sur le sentier de la guerre. Travestie en lazzarone, elle va chercher des prosélytes jusque dans les bouges de Milan, bataillant avec la police, n'hésitant pas à jouer du couteau, s'il le faut. Sa fortune, elle l'a mise à la disposition du *Risorgimento,* de la « cause » sacrée à laquelle elle s'est vouée. Elle parcourt en secret les villes de l'Italie du Nord, passe en Suisse, à Genève, à Lugano, en Toscane, toujours vibrante, toujours présente lorsqu'il y a un « coup » à faire, une machination à ourdir contre l'ennemi exécré, maniant l'épée et le fusil comme la plume, *Femina sexu, ingenio vir,* dira d'elle Victor Cousin.

Est-ce la délivrance ? Une immense vague d'espoir a soulevé les patriotes. Hélas ! la révolte ne trouvera pas au dehors les appuis qu'elle escomptait. L'Autriche, rassurée, s'est reprise, a rétabli sur leur trône les princes renversés et a fait capituler à Rimini les troupes de la révolution. Dès lors ce sera la vengeance, la poursuite des vaincus, l'échafaud dressé pour les rebelles. Prévenue à temps qu'un décret d'arrestation a été pris contre elle, la belle Milanaise a pu s'échapper, s'est réfugiée à Gènes chez des amis. et, de là, a pu gagner la France. Un mois plus tard, elle débarquait à Paris.

***

Elle y arrivait presque sans ressources, l'Autriche ayant mis l'embargo sur ses biens, mais la misère ne saurait effrayer une amazone qui en a vu bien d'autres dans sa vie tumultueuse. Au reste, la belle-fille du marquis Visconti d'Aragona ne manquait pas de relations dans la capitale, et des âmes généreuses étaient toutes prêtes à lui porter secours, secours qu'elle refusa fièrement : émigrée chassée

de sa patrie, réduite à gagner son pain pour subsister, quel plus beau rôle que celui-là ! Elle voulut le jouer jusqu'au bout. Déjà son carbonarisme se teintait légèrement de cabotinisme, sentiment qui va s'accentuer avec les années à venir : elle a pris la pose de l'Exilée, elle ne la quittera plus. Quitte à trouver des compensations sur un autre chapitre, car ses sens se sont éveillés, l'atmosphère légère et grisante de Paris a déjà ensorcelé la jeune Italienne qui ouvre ses beaux yeux sur un monde qu'elle ignorait.

Donc, elle est réduite à la misère et s'installe dans une petite chambre au dernier étage d'une maison proche de la Madeleine — son grenier, dit-elle ; elle cloue fièrement sur sa porte une pancarte où elle écrit : *La princesse malheureuse,* et cherche du travail, proclame-t-elle à tout venant : elle peindra des éventails.

Mais elle n'oubliera pas la tâche à laquelle elle a voué son destin : l'affranchissement de sa patrie, et, puisqu'elle ne peut plus momentanément s'y employer les armes à la main, elle va chercher à Paris des auxiliaires, des alliés pour la grande entreprise du *Risorgimento.*

Elle ne mit pas longtemps à les querir, ils se présentèrent d'eux-mêmes. Le bruit de son odyssée a passé les frontières ; on sait à Paris le rôle qu'a joué la belle princesse aux yeux immenses et aux joues pâles ; tous ceux qui se piquent de libéralisme et qui soupirent après l'Italie enchaînée ont voulu la connaître, se sont empressés de lui rendre visite.

La Fayette, le premier, l'éternel révolutionnaire La Fayette, l'a embrassée, complimentée, présentée à ses amis. Mais La Fayette est bien vieux, il ne saurait faire vibrer ce cœur ardent qui s'éveille maintenant à l'amour et cherche l'âme sœur qui le consolera. Le petit Thiers l'a amusée un instant, Victor Cousin l'a émue quelques jours, mais il est vraiment trop sentencieux, trop dominateur. C'est Mignet, avec ses airs de diplomate, son port noble, ses manières distinguées, qui lui a fait la plus vive impression. Il est beau, insinuant, câlin, très recherché dans les salons ; il règne chez la poétique Mme d'Arbouville, chez la terrible Mme d'Argout, il est coryphée des réunions libérales. Avec dévotion, il s'est agenouillé devant « l'ange de la révolution », disant son émotion devant elle, proclamant déjà son amour. Elle ne le fera pas languir et ne tardera pas à tomber dans ses bras.

Cependant, ils ont tous voulu connaître le grenier de l'adorable *carbonaro* et ils ont pris le chemin de son logement. Ils se lamentent sur son « atroce misère » et ils lui demandent de la servir. La Fayette, sans façons, épluche

les légumes, Victor Cousin surveille le miroton, et Mignet met le couvert. On rit, on s'amuse. Christine, ravie, bat des mains.

Là-dessus, un beau soir, elle a revu son mari. Eh oui, le prince est à Paris, lui aussi. Où peut-on être mieux que sur les bords de la Seine lorsqu'on aime la vie facile, les jolies femmes, la fête perpétuelle ? Tout naturellement il en a pris le chemin après avoir rompu définitivement avec la Guiccioli. Il y a été accueilli fort bien et il n'a pas manqué de retrouver de nouvelles admiratrices. Comment résister à un bel Italien aux cheveux bouclés, qui a une voix de ténor et qui s'appelle Mario ? Il s'est glissé aussi dans une bande de joyeux viveurs, Tattet, Guttinger, Roger de Beauvoir, Alfred de Musset, Félix Arvers, Roqueplan, d'Alton Shée, qui remplissent de leurs fredaines les échos du boulevard de Gand. C'est à l'école de natation du Pont-Royal que Belgiojoso a fait la connaissance d'Alfred de Musset. Le prince était un nageur enragé, et Musset, pour se délasser du cheval, des filles ou d'une indigestion, avait pris l'habitude de faire un plongeon dans la Seine. Ils se sont vus plusieurs fois, se sont liés d'amitié, et Musset a tout de suite emmené son nouveau camarade dîner chez Mme Jaubert, la sœur de d'Alton-Shée, qu'il appelle « sa marraine », qui adore la musique et les poètes et qui a été ravie de compter Mario parmi ses familiers. Ainsi, peu à peu, l'astucieux ténor a pris pied dans la société parisienne.

Lorsqu'il a su l'arrivée à Paris de son ancienne épouse et qu'on lui a dit qu'elle était dans la plus grande misère, il n'a pas hésité à l'aller voir sur-le-champ. Christine a été émue de cette démarche, si émue qu'elle a à peu près pardonné. Mais lorsqu'il lui a offert de reprendre la vie commune, c'est elle qui a refusé : son cœur est occupé maintenant tout entier par le beau Mignet, elle a soif d'indépendance, elle aspire à jouer son rôle pour lequel elle ne veut plus d'entraves : le mariage lui fait horreur. Ils demeureront bons camarades, se retrouveront avec plaisir, voisineront même, car il va venir habiter tout près d'elle, mais c'est tout ce qu'elle peut consentir au beau ténor. Lui-même n'en demande sans doute pas davantage et ils se sont quittés bons amis.

La Fayette a mis son influence au service de l'enchanteresse en faveur de la cause italienne. On a vu Christine dans les cercles politiques portant la bonne parole ; on l'a même entendue, un jour, à la Chambre, se lever de la tribune où elle était assise pour prononcer un vibrant appel en faveur de sa patrie enchaînée. Gros scandale, mais

quelle joie pour elle de se voir le point de mire de tout Paris !

Ses efforts sont vains : le roi-citoyen et son fidèle Casimir Périer ne sont pas d'humeur à se brouiller avec l'Autriche pour les beaux yeux d'une princesse turbulente et ont décidé que la France n'interviendrait pas. Au reste, à l'avènement à Vienne du nouvel empereur Ferdinand IV, une amnistie a été proclamée, Milan vit une période d'apaisement, et sa fortune a été rendue à la princesse Belgiojoso. Riche, indépendante, elle va pouvoir jouer un nouveau rôle, celui qu'elle méditait depuis son arrivée dans la capitale : ouvrir un salon qui éclipsera tous les autres, faire pâlir de jalousie les Mme Récamier, les Mme d'Argout, les princesses de Liéven.

⁂

Le fait est que, comme excentricité, on ne fait pas mieux, et ses premiers visiteurs s'en sont retournés ébahis du décor où elle les a reçus.

Rue d'Anjou-Saint-Honoré, dans un bel hôtel, entre cour et jardin, elle a fait aménager par le tapissier Bigout la plus extraordinaire des demeures propres à frapper l'imagination. Tout y vise à l'effet par la recherche des contrastes funèbres ou tapageurs. Théophile Gautier, qui fut l'un des premiers à s'y rendre, nous en a laissé la plus précieuse description.

Un nègre à turban, enjuponné de brocarts, tel un personnage de Véronèse, vous introduisait dans un oratoire gothique orné de têtes de mort et d'ossements en croix. La salle à manger était en stuc orné de peintures imitées des fresques et des mosaïques de Pompéi. Le salon était tendu de velours d'un brun presque noir, parsemé d'étoiles d'argent, et les meubles couverts de la même étoffe. De sorte que, le soir, à la clarté des lustres, quand la princesse « au corps d'albâtre » faisait son apparition en robe noire décolletée, on eût dit une morte échappée d'un catafalque. La chambre à coucher était tendue de soie blanche comme la chapelle ardente d'une vierge, avec ses candélabres, ses flambeaux d'argent, son lit de parade en ébène incrusté d'ivoire, exhaussé sur trois marches à la façon d'un cénotaphe. Le cabinet de travail était tapissé de cuir de Cordoue, garni de meubles en chêne noirci et de tableaux de l'école byzantine. Dans ce décor funèbre, elle recevait ses

invités, mollement allongés sur un sopha, le narghilé aux lèvres et le front couronné de fuchsias.

Si elle avait voulu étonner Paris, on peut dire qu'elle avait réussi, et une immense curiosité poussa les invités les plus notables à accourir rue d'Anjou. A son premier cercle d'intimes — La Fayette, Mignet, Victor Cousin — s'ajoutèrent Rossini, Meyerbeer, Liszt, Bellini, Ary Scheffer, Chenavard, Alfred de Musset, Henri Heine, Villemain, Fauriel, Ballanche, Monselet, Arsène Houssaye, Victor de Laprade, d'Alton-Shée, Lasteyrie, Alfred Tattet, tous les artistes et tous les *lions* du Boulevard. Henri Heine amusait la galerie avec ses saillies d'enfant terrible et ses mots à l'emporte-pièce.

Tout le monde ne goûtait pas ses plaisanteries acidulées, mais tout le monde était ravi lorsqu'un autre poète, le jeune Alfred de Musset, faisait son apparition chez la princesse. C'est Belgiojoso lui-même qui l'y avait introduit et il était tout de suite devenu un des familiers de la rue d'Anjou. A peine entré, il se livrait à toutes les fantaisies de l'enfant gâté qu'il était, se mettant au piano, improvisant des vers, déclamant une tirade de tragédie, allumant de gros cigares, s'agenouillant aux pieds des dames pour leur faire des déclarations brûlantes, disparaissant dans le jardin, revenant pour jouer les prestidigitateurs. Comment se fâcher avec un pareil lutin ?

Séduit par les grands yeux de la maîtresse de céans, par son port de reine dans le décor invraisemblable qu'elle s'était fabriqué, il l'avait d'abord déclarée « incroyable », puis « étonnante », puis « belle à ravir », et voici qu'il était vraiment tombé amoureux d'elle. Il ne le lui avait pas dit expressément, ne lui avait fait aucune déclaration, mais elle l'avait compris à un mot, à un geste, à un signe. Elle fut infiniment flattée de cet hommage rendu à sa personne par un jeune poète en route pour la célébrité et le plus charmant de ses hôtes, mais son cœur paraissait insensible. Sans doute en eût-il été autrement s'il avait brusqué son attaque, mais il se plaisait, aurait-on dit, à ce jeu de la coquetterie à laquelle elle-même se prêtait de bonne grâce. Ainsi ils passaient leur temps à se rechercher et à se fuir.

Quelle nouveauté pour Christine que ce jeu brûlant de l'amour qui se donne et qui se reprend ! Pour la première fois, elle a en face d'elle un partenaire de qualité, qui va jouer avec elle une de ces comédies du sentiment, mi-sérieuses, mi-passionnées, mi-ironiques, qu'il transposera plus tard dans son théâtre. Aventure pleine de sinuosités imprévues à la Marivaux, où la fougueuse Italienne perd

pied quelques instants pour se redresser orgueilleusement. Lutte cruelle où ils se déchireront l'un l'autre.

Auprès de ce page malicieux et tendre qui aguichait sa curiosité, que ce Mignet, maintenant, lui paraissait sot, gonflé de sa personne ! Elle lui fit comprendre qu'il l'importunait ; il regimba, piqua une crise, déclara qu'il ne remettrait plus les pieds chez elle. Naturellement, il revint. On lui ferma la porte au nez.

⁂

Cependant, les affaires de Musset n'avançaient guère, la princesse ne semblant toujours pas répondre à ses avances. Agacé de tourner en vain autour de ce sphinx, il crut qu'il arriverait plus vite à ses fins en piquant sa jalousie. Chez elle et sous ses yeux, il fit la cour à une charmante jeune fille, qu'un des biographes du poète, M. Maurice Allem, désigne sous le nom de Mlle de C... (1). Elle aimait ses vers, elle savait plusieurs de ses pièces, ils parurent s'entendre parfaitement et valsèrent plusieurs fois ensemble. La princesse fut mortifiée que son soupirant cherchât des consolations au mal qu'elle lui faisait, et, quand il voulut lui adresser la parole, elle affecta de ne pas l'entendre. Le lendemain, elle disait à son amie, Mme Jaubert :

— J'espère que M. de Musset appréciera, comme je le fais, la beauté de Mlle de C... Cela amènera une heureuse diversion au sentiment qu'il croit ressentir pour moi et qui gâte absolument nos relations.

Une mesure pour rien.

— Vous vous êtes trompé, mon cher, lui dit Mme Jaubert en lui rapportant les paroles de la belle. Christine est trop orgueilleuse pour accuser un sentiment de jalousie à l'égard d'une rivale.

Mme Jaubert était, en effet, au courant des infortunes de l'amoureux transi. Entre elle et le poète s'était établie une amitié solide qui ne se démentit jamais. En le baptisant « Prince Phosphore du Cœur volant », elle lui avait donné le droit de l'appeler sa « marraine » et de lui dire tout ce qui lui passait par la tête. Il ne s'en faisait pas faute ; elle répondait de la même encre et c'est ainsi qu'elle fut la confidente de toutes les aventures amoureuses de

(1) Maurice Allem : *Alfred de Musset*, Paris, 1912.

Musset, depuis George Sand jusqu'à la comtesse Kalergis, en passant par Rachel et la princesse Belgiojoso. Au sujet de cette dernière, elle l'avait mis en garde contre le caractère ombrageux de Christine qui, lui dit-elle, entendait souvent fort mal la plaisanterie, même la plus spirituelle ; mais il était incorrigible et, quand il était en verve, il ne savait pas se contenir. Un beau soir, il trouva le moyen de froisser sa bien-aimée de telle façon qu'on crut qu'ils allaient rompre à jamais.

C'était chez Mme Jaubert, et elle l'a conté dans ses *Souvenirs :* « Un soir, dit-elle, où chez moi le poète exerçait son crayon à faire quelques caricatures, prétendant qu'on pouvait faire une charge de tout, même des statues antiques, la princesse soutenait que la régularité des traits rendait la chose impossible.

» — Vous croyez ? dit-il. Eh bien, si vous le voulez, je m'en vais faire immédiatement votre caricature.

» — Je vous mets au défi, répliqua-t-elle. Voici un crayon. Essayez, je vous y autorise.

» Christine avait de gros yeux comme ceux d'une biche ; il accentua légèrement ce défaut, et le sphinx qu'elle était, avec son œil immense placé de face, prit une figure horrible, où la ressemblance se lisait néanmoins.

» Toutes les personnes présentes se précipitèrent pour voir, sourirent sans se récrier. Elle, avec une indifférence de très bon goût, répéta : « Il y a quelque chose » et ferma l'album.

» Mon rôle de maîtresse de maison m'y autorisant, je m'emparai du livre et le mis à l'abri des curieux.

» — Vous avez brûlé vos vaisseaux, dis-je à Alfred.

» — Cependant, Madame, je n'ai jamais été plus épris qu'en la regardant, tandis que je traçais ce croquis.

» — Tant pis ! dis-je vivement. Vous l'avez blessée. »

Elle était blessée, en effet. Le poète dut lui adresser une lettre remplie d'excuses à laquelle elle répondit par un long sermon sur la politesse. Eperdu, il écrivit à Mme Jaubert : « Marraine, le *fieux* est déconfit ! On lui a fait une réponse ! On lui en a flanqué sur la tête ! On y trouve la plus noble fierté à quatre-vingts degrés au-dessus de zéro et le calme le plus parfait à cent vingt degrés au-dessous. Et savez-vous ce que cette pauvre bête a commencé par faire en recevant cette réponse ? Il (c'est moi) a commencé par pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure. Oui, marraine, à chaudes larmes, comme dans mon meilleur temps, la tête dans mes mains, les deux coudes sur mon lit, les deux pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf, et, voilà, j'ai sangloté comme un enfant

qu'on débarbouille ; en outre, j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien qu'on recoud. » Mais, cette fois, il en a assez et il déclare : « Je m'abstiendrai dorénavant de toute correspondance ou rapport quelconque avec Son Altesse Sérénissime. Sous aucun prétexte, je ne joue plus. »

Fier serment, mais la brouille était impossible : il l'aimait trop ! Mme Jaubert s'entremit, la réconciliation eut lieu, et la princesse l'invita à passer quelques jours auprès d'elle, dans une maison de Versailles qu'elle avait louée pour l'été. Il se crut au septième ciel et accourut plus empressé que jamais, plus amoureux, mais entremêlant ses déclarations de gamineries, comme c'était son habitude. Elle l'écoutait d'un air indulgent, paraissait convaincue, lui permettant quelques privautés. « J'ai tenu sa main, je l'ai baisée pendant une heure entière, et elle me laissait faire, écrivait-il plus tard. Je lui ai répété cent fois que je ne cherchais pas près d'elle une bonne fortune, que mon amour-propre n'y était pour rien, que je ne lui demandais qu'un mot d'amitié pour être heureux toute une journée. Elle le croyait, elle le voyait... »

Cependant, en coquette consommée, elle se dérobait encore. Alors il joua le grand jeu, il feignit de s'être tourné le pied en s'amusant avec elle à cache-cache derrière les arbres du jardin : la pitié aurait peut-être plus de prise sur elle que la jalousie. On s'empressa, en effet, on le soigna ; elle lui donna encore sa main à baiser, elle le dorlota pendant quelques jours, puis, un beau soir, au milieu d'une partie d'échecs, à propos d'une plaisanterie anodine, elle lui chercha « une querelle d'Allemand, ou, plutôt, de Patagon » et lui dit des mots durs « avec son charmant sourire, sachant bien qu'elle me faisait un mal affreux ». Il n'avait plus qu'à prendre son chapeau et à partir. Mais pourquoi le traiter ainsi ? « Elle ne peut avoir eu pour cela que trois raisons, confiait-il à sa « marraine » : ou bien elle se défiait d'elle-même, ce que je ne crois pas, ou elle me faisait souffrir par plaisir, sachant qu'elle ne courait aucun risque à me rendre tranquille, ou bien elle agissait froidement avec orgueil, ce que je crois. »

D'autres se seraient lassés de courir après ce sphinx insaisissable. C'est elle-même qui renoua en lui écrivant des lettres presque tendres où elle glorifiait l'amitié, où elle lui promettait de demeurer son amie quand même, qu'il pouvait revenir, qu'elle l'attendait. Docilement il revint, ne pouvant chasser l'image de cette femme étrange qu'il aimait et redoutait à la fois, qu'il désirait maintenant avec d'autant plus de passion qu'elle se dérobait. Et le jeu cruel recommença entre eux : alternatives de tendresse et

de froideur de la part de Christine, élans et désespoirs du poète.

Eut-il vraiment avec elle l'aventure qu'a contée Arsène Houssaye dans ses *Confessions* d'après le récit que lui en avait fait le poète lui-même ? Elle aurait consenti à aller dîner avec lui dans un restaurant de Montparnasse, le *Cabaret du divorce,* que fréquentait sa joyeuse bande, attirée sans doute par la curiosité pour ce lieu réputé. Fort en verve, ce soir-là, Musset se croyait déjà maître de la place et s'était installé avec sa bien-aimée dans un cabinet du premier étage lorsqu'une voix se serait fait entendre, celle du prince Belgiojoso criant : « Alfred ! » et lui offrant de descendre avec sa belle faire une partie carrée. On juge de l'émoi des deux convives. Il n'aurait eu que le temps de descendre pour se débarrasser de Mario, cependant que la princesse s'enfuyait et sautait dans un fiacre.

Que cette anecdote soit vraie ou seulement vraisemblable, il est certain que, vers cette époque, leurs relations commencèrent à s'espacer. Elle était parvenue — enfin ! — à le lasser, il demandait grâce. En vain lui envoyait-elle lettres sur lettres, il ne répondait plus. Elle partit pour l'Italie et lui offrit de la rejoindre à Milan. Il se douta que là-bas elle le ferait encore souffrir et déclina l'invitation. Mais le souvenir de cette femme étrange et cruelle fermentait dans son cœur, et, un jour de désenchantement, l'éclat se produisit. Il écrivit les vers fameux *Sur une morte,* « dont on ne saurait dire, avouait Mme Jaubert, si ce fut la haine ou l'amour qui les inspira ». Ils parurent dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1842 :

Elle était belle, si la nuit
Qui dort dans la sombre chapelle
Où Michel-Ange a fait son lit,
Immobile peut être belle.

. . . .

Elle aurait aimé si l'orgueil
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Il s'était vengé !

⁂

Ces vers cruels, Christine les lut comme tout le monde et feignit de ne pas comprendre à qui ils s'adressaient.

— Il paraît, disait-elle, que cette morte-là, c'est Rachel.

On l'approuvait poliment, mais tous ceux qui étaient au courant de l'histoire étaient fixés. Mme Jaubert ne manqua pas de blâmer la colère de son « filleul ». Musset, pour se justifier, lui écrivit une longue lettre où il énumérait toutes les souffrances que la coquette lui avait fait endurer. « Elle m'a attiré à elle par désœuvrement, pour s'amuser de moi et me faire jouer purement et simplement le rôle de *patito.* Je n'ai pas voulu, et alors elle m'a maltraité. Quant à moi, je croyais réellement à ce faux-semblant d'amitié qui n'était qu'une comédie, un pur passe-temps et qui s'est arrêté net dès qu'elle m'a vu revenir et céder. Voilà ce qui m'a blessé ! »

Ils ne devaient jamais se revoir, mais la coquette invétérée voulut avoir le dernier mot. N'osant plus lui écrire sur le ton amical, elle prit prétexte, quelques années plus tard, de la représentation de *Louison,* à la Comédie-Française, pour lui envoyer ce billet (1) :

« Je ne puis résister au besoin de vous dire que vous venez de faire un petit chef-d'œuvre. Votre *Louison* est adorable de grâce et de vérité, de finesse et de sensibilité. Vous pensez et sentez comme Shakespeare et parlez comme Marivaux. Vous ne vous souvenez peut-être plus que j'existe, n'importe ! Vous avez pris un bon moyen pour perpétuer votre souvenir, même dans l'esprit des plus oublieux.

» Je vous remercie pour les quelques instants les plus agréables que je vous dois. »

Remords ? Invite à une nouvelle rencontre ? Musset n'en pensa pas plus : le charme s'était évanoui.

(1) Publié pour la première fois par Léon Séché dans son livre : *Alfred de Musset,* Paris, 1907.

Chapitre XII

LE PRINCE DES DANDYS

En 1835, sur le Boulevard. A l'angle de la maison qui fait le coin du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout, où se trouvent, d'un côté le café Tortoni, de l'autre le café de Paris, on voit tous les jours s'arrêter un magnifique *wurst*, sans portière, suprême prix de l'élégance, attelé de deux chevaux superbes. Un « tigre », juché à l'arrière, bondit et tient la bride des deux coursiers, cependant qu'un gros garçon blond, fumant un énorme cigare, saute sur le trottoir et, s'engouffrant par la petite porte de l'immeuble, grimpe quatre à quatre un bel escalier de pierre. Au deuxième étage, au moment où il arrive sur le palier, on entend un ferraillement, des appels de pieds précipités, des cris, des « En garde ! », des « Touché ! » qui annoncent l'existence d'une salle d'armes. Le gros garçon blond, c'est le président du Jockey Club qui vient de naître, Henry Seymour, le fils de la marquise de Hertford et le fils naturel de Montrond, l'ami de Talleyrand.

Il est grand, solide, bien découplé, ses attaches sont fines, mais ses muscles résistants : nous dirions aujourd'hui que c'est un beau type de sportif. De fait, les épaules, les attaches du col, les dorsaux, les pectoraux sont chez lui de merveilleux spécimens. Les professeurs de boxe disent qu'il a « le plus beau bras de Paris ». Voilà qui vous pose un homme.

Ce gaillard solide montre, par ailleurs, un souci extrême de l'élégance. Son pantalon vert à sous-pieds est merveilleusement coupé et vient directement de chez Buisson. Sa redingote est un chef-d'œuvre, et son gilet « couleur fumée de Londres », le dernier cri. Il a une cravate énorme, nouée avec art, des gants à crispins et un jonc terminé par une boule d'ivoire, comme il se doit.

Il marche dans la vie, le regard ferme, le pied solide, avec l'assurance que donne un million de rentes. C'est, en effet, de cette somme qu'il a hérité de son grand-père, le vieux Queensbury, que l'on appelait « le vieux Q », alors que son père, lord Seymour, ayant appris, sur la fin de sa vie, la disgrâce dont l'a affligé Montrond en devenant l'amant de sa femme, a laissé à son fils, pour tout héritage, la somme d'un shilling et une vieille berline !

⁂

Sa jeunesse n'a été ni laborieuse ni orageuse. Elle s'est caractérisée par un goût immodéré du snobisme : être à la mode, créer la mode est son grand souci. Il a été l'un des premiers parmi les fondateurs de ce Jockey Club où sont réunis tous les « gants jaunes » de la capitale, lesquels l'ont élu président par acclamations. C'est lui qui va lancer les premières courses de chevaux. En attendant, les exercices du corps étant en faveur dans la jeunesse qui se pique d'anglomanie à outrance, il a, le premier à Paris — et il n'en est pas peu fier —, organisé chez lui ce que nous appellerions un centre de culture physique. Dans le vaste hôtel où sa mère, la marquise de Hertford, s'est retirée et qui est l'immeuble même du café de Paris, il s'est ménagé un étage, cependant que l'ancienne maîtresse de Montrond, au-dessous de chez lui, passe la journée à sa fenêtre, d'où elle voit entrer et sortir tous les habitués du fameux café.

Une des pièces dont se compose l'appartement de Henry Seymour est réservée au fleuret et au sabre, une autre à la canne, une troisième au pugilat et à la savate. Des cabinets de toilette ont été installés, où l'on trouve des valets de chambre habiles aux soins corporels, aux massages et aux frictions à l'eau de Cologne. Le long des murailles, des panoplies sont disposées, qui peuvent fournir aux amateurs des armes de toutes sortes, et, dans les coins, des appareils de gymnastique sont préparés. Un ancien prévôt de la Garde, nommé Roussel, a organisé lui-même ces salles modèles, où ne fréquentent que les amis de lord

Seymour, mais il connaît tout Paris. Les amateurs sont de première force : le comte de Varennes, le comte de Caen, le baron de Bazancourt, le marquis du Hallays, le marquis de l'Aigle, Guy de la Tour du Pin, tout le noyau du Jockey Club (1).

Dans une pièce, voici Lehman, qui enseigne la savate au descendant d'un pair de France. Ce Lehman est le fils du fameux pâtissier anglais, le mari de la belle Mme Lehman : tout Paris admire la beauté de sa femme, qui passe pour aussi bête que belle.

Dans un autre coin, s'exerçant au fleuret avec Roussel, voici le marquis de Saint-Cricq, un fier original dont raffole Henry Seymour. Les histoires de Saint-Cricq sont innombrables. Il habite à deux pas, rue du Mont-Blanc (Chaussée-d'Antin), et, quand il vient tirer à la salle de son ami Seymour, il fait atteler une chaise à poste comme s'il se rendait à Marseille. Quand il invite des amis à souper, il tire d'une de ses poches une large tabatière et saupoudre de tabac les aliments dans son assiette, de l'air le plus naturel du monde. Chez Tortoni, il commande trois glaces. La première, il la mange ; les deux autres, il les verse dans ses bottes, une glace à la vanille dans sa botte droite, une glace à la fraise dans la gauche. On n'en finirait pas de conter les excentricités de Saint-Cricq ; chacune d'elles a le don de plonger ses amis dans l'admiration, car on ne saurait trop rendre hommage à l'originalité, qualité anglaise au premier chef.

Seymour laisse Saint-Cricq ferrailler et va serrer la main d'un petit homme robuste aux yeux bleus, à la figure tannée en cuir de Cordoue, le major Frazer. La taille serrée dans une redingote courte, portant un pantalon gris clair à la cosaque et une large cravate de satin noir, il offre ce bizarre mélange de personnage civil et militaire : c'est, en effet, un ancien officier de l'armée anglaise entré pour la première fois dans Paris après Waterloo, qui s'est assis chez Tortoni et, depuis, n'a plus voulu quitter ce lieu de délices qui s'appelle le Boulevard.

— Eh bien ! Major, que dit-on chez Tortoni ? demande Seymour.

Frazer goûte volontiers qu'on lui donne son titre militaire, à condition de ne pas le souligner d'un sourire ironique, ou, alors, il se fâche tout rouge. Rien à craindre sur ce sujet avec Henry Seymour, dont la figure impassible

(1) Villemessant : *Mémoires d'un journaliste*, Paris, 1884, t. I, p. 220.

ne veut pas connaître la farce bouffonne : un dandy ne doit pas s'esclaffer.

— Voulez-vous fumer un bon cigare, Major ?

C'est prendre Frazer par son point faible : il accepte avec joie. Une des coquetteries de Seymour, ce goût passionné pour le cigare, dont il a imposé la mode aux fashionables qui l'entourent. Le cigare ! Quelle affaire que son choix pour un homme qui se pique d'élégance ! Chez lui, c'est toute une cérémonie. Il va à une grande armoire située au fond de la salle de boxe et en ouvre un côté, soigneusement fermé à clef. Une trentaine de petits tiroirs se dévoilent aux yeux de Frazer. Seymour tire l'un d'eux et dit :

— Choisissez !

Le tiroir renferme une vingtaine de cigares mollement couchés sur un lit de laurier et de vanille.

— Vous pouvez en prendre un avec confiance : c'est moi qui les ai tous préparés.

A personne d'autre il ne donnerait semblable mission. Dans des boîtes de chêne munies de compartiments de plomb, il a disposé les cigares qu'il a reçus de La Havane, il a laissé ses « sujets », comme il dit, mûrir pendant quelque temps, puis il les a soumis à une nouvelle et scrupuleuse revision ; ceux qui sont sortis victorieux de ce dernier examen sont alors rangés dans la fameuse armoire, qu'on aère chaque semaine. Seymour a acquis une réputation de collectionneur de cigares dont il n'est pas peu fier.

— Prenez ! Prenez !

Il offre à Frazer et à ceux qui l'entourent, car il a le geste large, il aime à donner avec somptuosité.

— Et vous, Normandie, en voulez-vous ?

Roux, triste et anglomane, Normandie, qui est un des meilleurs *gentlemen-riders,* s'approche, choisit avec délicatesse et allume avec volupté le merveilleux cigare, mais aucun sourire n'éclaire sa face rougeaude : un dandy ne doit pas trahir à l'extérieur les sentiments qui l'agitent.

— Où en êtes-vous de vos exercices ? demande à Seymour le major Frazer.

— Je suis parvenu où je voulais : soulever un poids de cent livres avec mon petit doigt à la hauteur de l'épaule.

— Fichtre !

— Voulez-vous parier ?

Le pari est tellement à la mode dans cette société d'anglomanes qu'il vient tout naturellement sur le tapis : au Jockey Club, tous les membres parient journellement et sur n'importe quoi ; il existe même un livre des paris,

tenu soigneusement à jour. Mais Frazer ne veut pas parier, il demande seulement à voir un pareil tour de force. Seymour déclare qu'il va l'exécuter sur-le-champ. Aussitôt, les camarades qui ferraillaient à droite et à gauche, les prévôts, les spectateurs et jusqu'aux valets de chambre se rapprochent et font cercle autour du noble lord.

C'est une des minutes qui lui paraissent les plus voluptueuses de son existence, cet étalage de sa force devant un public, cette démonstration aux yeux de tous de sa puissance ou de son argent. Il adore cette griserie : être supérieur, être unique en quelque chose, c'est-à-dire étonner, vaincre, humilier autrui par cette supériorité. Dès son enfance, il a connu ce sentiment-là : étaler devant ses petits camarades de pension ce qu'il peut faire, voir briller dans leurs yeux la jalousie, l'envie. Puis, d'une bourrade ou d'un mot cinglant, les rejeter à cent lieues de lui, creuser sous leurs yeux le fossé qui le sépare de leur chétive personne.

Maintenant, les yeux brillants, la bouche volontaire tendue, les muscles de son bras puissant gonflés à craquer, il exécute son tour de force et, après avoir élevé jusqu'à son épaule le poids de cent livres par la seule vertu de son petit doigt, il le ramène doucement vers la terre et le dépose avec précaution sur le plancher.

Une salve d'applaudissements éclate :

— Bravo !... Henry est étonnant !... Enfoncé, l'homme-canon du Cirque olympique !...

— Je propose un champagne d'honneur pour lord Seymour.

Qui a parlé ? Un jeune homme d'une taille élancée, les cheveux blonds et bouclés, les yeux caressants, le prince Belgiojoso en personne.

Henry lui serre les mains avec force.

— Merci, Emilio.

Les valets s'élancent, débouchent les bouteilles ; le champagne coule dans les flûtes, les verres s'entrechoquent, on rit, on parle, la conversation s'enfle, mais c'est toujours Seymour qui en fait le fond, sa force, sa hardiesse, son cynisme : il règne vraiment sur ce petit monde de fashionables, le prince de la Moskowa, Horace de Viel-Castel, Sallandrouze de Lamornaix, Tattet, Mosselman, toute la bande des « gants jaunes » qui vient d'entrer et qui acclame le fils naturel du beau Montrond.

***

Devenir un vrai dandy, quelle belle ambition, mais quel labeur ! Seymour y consacre ses journées et soigne sa publicité avec un art infini. Tous les petits journaux du Boulevard ont entretenu leurs lecteurs des faits et gestes du noble lord, ont décrit maintes fois l'intérieur de sa maison, dit la richesse de son ameublement, décrit son cabinet de toilette avec ses murs tendus de soie rouge, la grande piscine « venue de Londres », les tenues du matin du fashionable, sa robe de chambre couleur *café moka brûlé,* son écharpe *bronze roux* autour du col et ce délicieux bonnet grec sur sa tête, fait d'un madras rouge chiffonné avec art. Personne n'ignore qu'il a plus de quinze domestiques à son service et que, pour commander à ce petit monde, il a ramené d'Italie un marquis authentique, de bonne noblesse napolitaine,, le marquis de Cocopani, tombé du haut de son balcon dans la domesticité.

— Coco! Ici, Coco !

Très humble, Cocopani accourt de la vitesse de ses petites jambes et exécute les commissions avec une vitesse qui tient de la prestidigitation. Non seulement son maître ne le laisse pas un instant en repos, mais il se gausse de lui devant ses amis avec un cynisme parfait : toujours son désir d'humilier autrui.

Devant la galerie de ses admirateurs, Seymour se plaît encore à étonner les uns et les autres par sa verve, sa blague satirique. Il a hérité de son vrai père, le comte de Montrond, la réplique mordante, le mot cinglant. Rien n'est sacré pour lui : il égratigne les puissants du jour, ceux du lendemain, il lacère à son gré toutes les réputations, il veut être cruel et haï, il colporte et, au besoin, il invente les histoires les plus désobligeantes sur tous. On se regarde autour de lui avec inquiétude et personne n'ose s'en aller le premier : quelles calomnies affreuses ne va-t-il pas trouver sur ceux qui partiront ?

***

Sur le chapitre des femmes, on pense qu'il apporte à ses relations avec elles les mêmes qualités de dompteur. Qu'on parle d'amour devant lui, il a une moue de mépris avec un petit rire sec. On ne lui a pas connu de maîtresses, mais des « passantes », comme il dit, dont il se débarrasse avec le même sans-gêne qu'avec un importun. Il pra-

tique le « point de lendemain » de ses ancêtres en y ajoutant la muflerie. Un jour où, en voyage, il se trouvait dans un hôtel avec une de ses « passantes », il lui dit :

— Chère belle, mettez donc mes bottes à la porte. C'est un service qu'elles vous rendront un de ces jours.

Et il a été si content de son mot qu'il l'a répété devant son cénacle, lequel s'est esclaffé d'admiration. Ah ! cet Henry, quel homme, quel dandy !

Or ce pseudo-dandy, à la personnalité duquel Eugène Sue emprunte de nombreux traits pour ses personnages des *Mystères de Paris* et de *Mathilde*, cet être singulier qui croit s'être érigé au-dessus du vulgaire et qui joue, sans rire, les héros sataniques à la Byron, ce détracteur enragé de la femme, est, depuis un mois, amoureux comme un gosse de vingt ans d'une simple lorette ! Amoureux en grand secret, bien entendu, et c'est entouré de mystère qu'il a, chaque jour, rendu visite à sa dulcinée. Imagine-t-on l'ahurissement de ses admirateurs s'ils apprenaient que ce prince des fashionables, ce ricaneur perpétuel est, sur le chapitre de l'amour, digne d'un collégien échauffé ? Quel éclat de rire secouerait le Jockey Club tout entier !

Chaque jour, donc, c'est pour lui une escapade digne d'un chapitre de roman-feuilleton. Sous prétexte de se dégourdir les jambes et de « faire un peu de *footing* », il laisse là ses amis et se rend à pied rue de la Tour-des-Dames, où il a loué un petit logement pour y cacher sa belle : Eugène Sue l'appellera Fleur-de-Marie, elle s'appelait Marguerite. C'était, hier encore, une ouvrière très sage. Une nuit de bal, Seymour et sa bande l'ont prise dans leurs filets et l'ont ramenée à la salle d'armes. Là, on s'est aperçu que la pauvrette était jolie, on lui a fait boire du champagne, on l'a un peu grisée ; elle les regardait tous avec un étonnement amusé, mais c'est Seymour qu'elle ne quittait pas des yeux. Et lui, si hautain d'ordinaire, parlait beaucoup ce soir-là. Simulant par jeu les amoureux transis, il fit des déclarations ridicules à Marguerite, mais, quand il touchait sa main, il la sentait qui tremblait. Lui-même n'était-il pas ému ? Brusquement, il a renvoyé sa clique d'un mot sec et il est demeuré seul avec la petite.

Le soir même elle était sa maîtresse, et il s'apercevait non seulement qu'elle l'aimait vraiment, mais que lui-même était pris. Bah ! Passade d'une heure ? Non, le lendemain, il la revoyait, chaque fois plus amoureuse de lui, de sa beauté, de sa force, de ses manières hautaines, de son esprit ; elle était éblouie et il se sentait plein d'orgueil de cette soumission.

De temps en temps, le soir, il l'emmenait dans une voiture fermée qui les déposait au Cours-la-Reine ou sur un lointain boulevard, et ils faisaient une courte promenade, elle, pendue à son bras, défaillant de bonheur, et lui-même, bouleversé, quoi qu'il en pensât, par ce sentiment si nouveau pour lui.

Un soir, il lui dit qu'il allait lui faire une surprise.

— Nous irons voir un spectacle comme tu n'en as jamais connu : nous irons à la barrière du Combat assister à des batailles d'animaux. Que dis-tu de cela, Marguerite ?

— Si tu veux, mon chéri.

Partout où ils iront ensemble, elle se sent heureuse.

Depuis quelques mois, en effet, s'est transporté à la barrière du Combat un spectacle qui s'était donné, d'abord, derrière l'hôpital Saint-Louis, celui de combats d'animaux, très en faveur outre-Manche. Il est devenu de bon ton d'y assister, parmi les gens qui veulent être à la mode. C'est là que, un soir, le docteur Aussandon, doué d'une force herculéenne, a sauté dans l'arène pour arracher son chien aux griffes d'un ours et a réussi à le sauver.

Lorsque la voiture de Seymour arrive dans ces lointains parages, elle trouve une foule assez dense et très louche qui grouille dans une demi-obscurité. Seules, des torches fichées dans des piquets, de loin en loin, éclairent vaguement la scène de leurs grandes lueurs jaunâtres.

Un petit amphithéâtre de planches se dresse, derrière lequel des gens sont déjà assis. Très mêlé, le public paraît surtout composé de garçons bouchers et de pâles voyous au milieu desquels un petit groupe de gens et de femmes élégantes fait tache. Evidemment l'on est venu là pour s'encanailler et parce que c'est à la mode de s'y faire voir. Les cris, les hurlements qui partent de la piste, ce demi-jour, tout cela excite singulièrement lord Seymour, mais épouvante déjà sa compagne, qui se serre peureusement contre lui.

Au milieu de l'amphithéâtre, deux molosses sont en train de se déchiqueter. La gueule couverte de sang, les crocs visibles, labourant le sol de leurs griffes, ils se ruent l'un sur l'autre, se mêlent, se font des blessures horribles avec une ardeur sauvage. C'est un spectacle sinistre, mais le public trépigne de joie : excitée par la vue du sang, par les grognements sourds et les hurlements, la lie du peuple est déchaînée et les fashionables égarés dans cette multitude ne le sont pas moins.

Seymour est bouleversé, lui aussi. Lâchant le bras de Marguerite, qui détourne la tête d'un air de dégoût, il crie, il brandit sa canne en vociférant :

— Allez ! allez ! kss ! kss !... Hardi, le chien de droite, hardi !... Je parie pour le chien de droite ! Cent louis à droite ! Qui tient le pari ? Cent louis !

— Banco ! crie une voix, au fond, celle de Bazancourt, égaré là, lui aussi.

Un affreux cri de douleur se fait entendre : le chien de droite vient d'éventrer d'un coup de croc son adversaire, qui gît, inanimé, dans une mare de sang.

— Ah ! ah ! j'ai gagné ! crie Seymour, triomphant. Vous me devez cent louis, mon cher, dit-il à Bazancourt, qui vient de les rejoindre.

De loin, on le regarde, on l'admire, on le jalouse ; il est ravi et sent des bouffées d'orgueil lui monter à la tête. Soudain, sa figure s'éclaire :

— Je ne me trompe pas, c'est Roussel, là-bas, au premier rang ?

Effectivement, c'est le prévôt de sa salle, venu en curieux, lui aussi :

— Roussel, venez près de nous.

— Voilà, Monseigneur.

Les désirs du noble lord sont des ordres : le maître d'armes se précipite. On lui demande quel est maintenant le programme de ce soir : une chasse aux rats, paraît-il, menée par des terriers. Seymour fait un geste de dépit.

— Bah ! Rien de neuf. Il faudrait quelque chose de plus nouveau, d'excitant. Au fait, ce n'est pas votre affaire, les rats, hein, Roussel ?

— Ah ! ça non, Monseigneur. Les horribles bêtes !

— Figure-toi, ma chère, dit Seymour à Marguerite, que cet homme que voilà, qui est un vieux briscard de la Garde, qui a fait toutes les guerres de l'Empire, qui est brave comme pas un, a si peur des rats qu'il s'évanouit quand il en voit un.

— Moi aussi, dit-elle, je les ai en horreur.

— Allons donc ! Tout cela, ce sont des bêtises.

— Que voulez-vous, Monseigneur ! C'est une répugnance instinctive, je n'y puis rien. Voyez-les qui commencent à courir sur la piste. Ah ! la sale engeance !

Seymour le regarde, et, brusquement :

— Que diriez-vous, Roussel, si je vous demandais de descendre dans le cirque en compagnie des rats ? Trois minutes, pas plus, montre en main.

— Monseigneur, ce n'est pas possible !

— Il y aura une prime : mille francs !

— Non ! non !

Marguerite se raccroche au bras de son amant :

— Non, Henry, non ! Laisse ce pauvre homme, il ne peut pas ; tu vois bien qu'il ne peut pas.

Mais d'un geste brusque, Seymour se sépare de sa maîtresse :

— Tais-toi, tu n'y entends rien, il ne va pas refuser mille francs en beaux napolitains. Tenez, Roussel, la bourse entière : il doit y avoir deux mille francs ! Ils sont à vous !

Marguerite pleure, implore, gémit, mais Seymour est implacable.

— Je donne la bourse, comprenez-vous, Roussel ? *Je paie.*

Il paie ! Pour lui, c'est l'argument suprême.

Les yeux épouvantés du malheureux vont des rats qui galopent dans l'arène à la bourse que le tentateur a tirée de sa poche et dont il fait sauter les pièces dans sa main. Un combat terrible se livre en lui entre la peur et l'appât du gain. Enfin, c'est ce dernier qui l'emporte, et, tel un homme ivre, le maître d'armes se jette plutôt qu'il ne saute dans l'arène. Marguerite pousse un grand cri et s'évanouit.

Les chiens n'ont pas encore été lâchés. Apeurés par le bruit et la présence d'un homme, les rats fuient à droite et à gauche, essaient de se glisser entre les spectateurs, qui les rejettent dans le fond du cirque. Soudain une porte s'ouvre : dix terriers bondissent sur le gibier ! Aussitôt, c'est une panique éperdue, un sauve-qui-peut général. Les fuyards épouvantés s'accrochent partout, surtout sur les vêtements de Roussel, courent sur ses épaules, sur sa tête. Le malheureux sent leur trottinement sur ses mains, sur son visage ; il fuit, éperdu, dans le fond de l'arène ; il tombe, à moitié mort, dans l'assistance, qui a commencé à rire, à s'esclaffer, puis on se tait brusquement. Un murmure désapprobateur s'élève peu à peu, grandit, et des sifflets violents à l'adresse de Seymour se font entendre de toutes parts. On crie : « A l'assassin ! » et les amis du noble lord s'écartent de lui.

⁂

Cette soirée-là va marquer la fin de la royauté boulevardière du noble lord. Ses manières cassantes, sa hau-

teur, ses mots cinglants lui ont acquis des ennemis sans nombre qui n'attendent qu'une occasion de se manifester : l'histoire du cirque de la barrière du Combat s'est répandue dans Paris, le tollé contre lui a été général. Il va bientôt être forcé de donner sa démission de président du Jockey Club, mais c'est son aventure avec Marguerite qui va achever de le déconsidérer.

Le lendemain même de cette soirée mémorable, il avait rompu avec « cette sotte, cette poule mouillée ». Il lui avait fait envoyer par Cocopani le cadeau d'usage et n'avait plus mis les pieds rue de la Tour-des-Dames.

Hélas ! la malheureuse l'aimait encore et lui adressait des lettres éperdues ; elle s'était présentée chez lui, il avait refusé de la recevoir. De désespoir, elle avait fait savoir à Bazancourt qu'elle allait se tuer si son amant l'abandonnait.

— Allons donc ! avait répliqué Seymour, c'est une folle. Qu'elle aille donc à Bade : ça la distraira !

Le lendemain même, elle mettait son projet à exécution et tentait de s'asphyxier avec un réchaud à charbon. On la sauva cette fois-là, mais elle avait promis de récidiver : deux mois plus tard, elle se tuait.

Cette fois, le tollé contre lui fut général, le vide se fit autour de sa personne, hier encore triomphante. Au reste. le dandysme commençait à passer, des préoccupations sociales se faisaient jour qui allaient aboutir à la révolution de 1848. Seymour cessait d'être à la mode, et c'est ce qui le mortifiait le plus.

Pendant les événements de février 1848, il se réfugia à Boulogne, acheta un yacht et fit de grandes croisières sur la Manche, mais qui s'occupait encore de lui ? En 1854, il revenait à Paris. Il était méconnaissable, avait grossi, était bouffi et se plaignait de la goutte. Il revit le Boulevard. se promena comme une âme en peine dans ces lieux qui ne le connaissaient plus et où il ne rencontrait que des fantômes de ses belles années. L'Empire allait installer d'autres gens, d'autres mœurs, d'autres plaisirs...

Le 1er août 1859, il fut obligé de s'aliter ; la fin n'était pas loin. Personne pour prendre de ses nouvelles. Farouchement, il s'enfonça dans la mort, le dégoût aux lèvres ; sa rancune fielleuse contre les hommes était aussi amère.

— Ceux qui vivaient de moi crèveront tous de faim ! proférait-il en se retournant dans son lit.

Effectivement, quelques jours plus tard, le 16 août, quand il fut mort, on ouvrit son testament. Il déshéritait complètement son frère, avec lequel il était brouillé, et

ne laissait rien à sa domesticité, même pas à l'infortuné Cocopani. Il léguait seulement une rente à chacun de ses chevaux et abandonnait son immense fortune aux hôpitaux de Londres et de Paris.

Chapitre XIII

BERLIOZ ET MISS SMITHSON

Onze septembre 1827, 7 heures du soir. On s'écrase devant le contrôle de l'Odéon, dans les couloirs qu'emplit une foule bruyante, dans la salle où chacun cherche fiévreusement sa place ; déjà le parterre est plein à craquer. Toute la « jeune école » est là, romantiques turbulents, vêtus de costumes étrangers, pourpoints de velours, capes à l'espagnole, gilets à la Robespierre. Grande première : les débuts de la troupe anglaise dans *Hamlet*. Déjà, cinq ans auparavant, ils ont joué *Othello* à la Porte-Saint-Martin et l'on se souvient encore de la façon tumultueuse dont on les a accueillis : Napoléon venait de mourir à Sainte-Hélène et tous les bonapartistes, tous les républicains s'en étaient donné à cœur joie de siffler ces abominables Anglais, qui n'ont même pas pu achever la représentation, tant la bagarre était effroyable.

Cette fois, il semble bien que les choses vont se passer différemment : le vent a tourné, l'anglophobie n'est plus de mode et, dès le début de la pièce, la salle paraît prise par l'admirable jeu des acteurs.

Deux artistes se détachent de la troupe : Kemble, qui incarne Hamlet, le plus grand tragédien d'outre-Manche depuis Kean, et une nouvelle venue, miss Hariett Smithson. Elle joue Ophélie, et sa beauté a tout de suite fait sensation : grande et svelte, la poitrine épanouie, le visage d'une douceur extrême, les yeux doux et rêveurs, la voix déli-

cieuse. Qu'elle est belle et émouvante, tremblante comme un rayon de lune, irréelle comme un songe !

— *Elle est admirable !* a clamé Théophile Gautier.

— *Vous avez vu la ligne de ses bras ?* chuchote Jules Janin.

— *Et son port de tête ?* souligne Delacroix.

On l'acclame, toute la salle a les yeux fixés sur elle : ce sera la triomphatrice de la soirée.

Dans un coin de l'orchestre, près de Gérard de Nerval, un jeune homme engoncé dans une cravate noire, élégant, bien pris dans son habit, quoique un peu petit de taille, à la figure caractéristique et à la chevelure hirsute, du plus beau roux, n'a cessé de dévorer l'actrice des yeux ; il semble transporté ; c'est un jeune musicien de vingt-quatre ans qui se nomme Hector Berlioz.

Venu à Paris de ses montagnes des Alpes pour y étudier la médecine, il n'a pas tardé d'abandonner la Faculté pour se livrer à la musique avec passion, ce qui n'a pas été du goût de son père, lequel lui a supprimé à peu près sa pension. N'importe ! le jeune Berlioz a accepté la misère, soutenu par une vocation irrésistible, vivant on ne sait comment, donnant des leçons de flûte pour subsister, suivant les cours de Lesueur, préparant le Conservatoire, ayant déjà composé une messe qui a été jouée à Saint-Roch, le cerveau bouillant d'idées et de projets, dévoré de fièvre, s'agitant en tous sens, faisant chaque jour les projets les plus insensés.

Ce n'est pas assez de dire qu'il est un romantique, il l'est jusqu'à la frénésie, jusqu'à la folie. Sans cesse en état de transe, il pousse chacun de ses sentiments jusqu'à l'extrême, passant d'une heure à l'autre de l'abattement le plus profond aux espérances les plus inouïes. « Il est volcanique », disent ses camarades. Influencé par Gluck, vomissant Rossini et ses roulades, il rêve passionnément d'une tragédie musicale où il exprimerait toute la vie intérieure, tout le pathétique de l'existence dans une langue nouvelle, avec des accents non encore entendus. Et voici que ce soir, pour la première fois, il a perçu, dans l'apparition de miss Smithson, l'incarnation même du génie shakespearien : c'est là le drame dont il rêve, sur lequel il n'a plus qu'à plaquer ses accords musicaux, personnifié par la plus admirable des créatures. Il n'a même pas la force d'applaudir : il est comme anéanti. « Shakespeare, en tombant sur moi à l'improviste, me foudroya », écrira-t-il dans ses *Mémoires*.

— *Cette Smithson est vraiment belle*, diront ses amis le lendemain.

— *Belle ?* rugira-t-il, *vous voulez dire sublime, elle est sublime !*

Il est vraiment comme un homme ivre : c'est la première fois qu'il aime et il est bouleversé dans tout son être. « *Epouvanté de ce que j'avais ressenti, je m'étais promis formellement de ne pas m'exposer de nouveau à la flamme shakespearienne.* » Serment d'ivrogne : quatre jours plus tard, le théâtre anglais affiche *Roméo et Juliette*, et il va s'y précipiter. Bien mieux : encore qu'il ait des entrées à l'Odéon, il loue un fauteuil pour être plus sûr d'entendre encore une fois l'incomparable, la divine.

Il la revoit : « *Il n'en fallait pas tant pour m'achever. Après la mélancolie, les sombres nuages, les vents glacés du Danemark, s'exposer à l'ardent soleil, aux nuits embaumées de l'Italie, assister à cet amour brûlant comme la lave, impérieux, irrésistible, à ces étreintes éperdues, c'était trop ! Je suis perdu !* » s'exclame-t-il dans sa folie romantique.

Pendant plusieurs semaines on ne le verra plus ; il va et vient dans les rues comme un possédé. Plus de sommeil. Envoûté par cette femme infernale, il marche durant des heures dans Paris, dans la campagne, ne parvenant pas à fatiguer son corps et à chasser l'image qui l'obsède.

Comment parvenir à elle ? Il s'est informé, et voilà qu'il apprend avec stupéfaction qu'elle loge en face de chez lui, dans un hôtel meublé de la rue Saint-Marc ! Feux et tonnerre ! Elle est là, à ses côtés, il peut l'apercevoir de sa fenêtre aller et venir dans la rue sans pouvoir l'aborder, lui parler, lui crier son amour...

Il lui a écrit. Ses lettres ont dû être passionnées (on n'en connaîtra aucune, car miss Smithson a tout détruit), mais on se doute de ce qu'elles durent être dans le déchaînement de son âme en délire. Pas de réponse. Il s'est abouché alors avec un certain M. Tartes, le propriétaire de l'hôtel, et il l'a supplié de parler à sa locataire en sa faveur, de demander, en grâce, une réponse. Miss Smithson, qui est une bonne bourgeoise vivant avec sa mère et sa sœur, a été choquée au plus haut point par ces missives incendiaires et la démarche de M. Tartes.

— *Je ne répondrai pas,* dit-elle d'un ton sec, *à de pareilles extravagances.*

Que faire ? Que devenir ? Le temps presse, car la divine doit partir en tournée en Hollande. Le cerveau de Berlioz est en ébullition ; mille projets, plus insensés les uns que les autres, se heurtent dans sa tête ; enfin voici une idée qui surgit, une idée sublime, « *un coup de tonnerre* ».

On annonce qu'avant de partir la troupe anglaise donnera deux actes de *Roméo et Juliette* au cours d'une représentation à bénéfice. Le spectacle sera évidemment complété par d'autres morceaux. Pourquoi ne jouerait-on pas son ouverture des *Francs Juges* qu'il vient de composer ? Son nom uni sur la même affiche à celui de la divine : joie, délire ! Et, cette fois, elle le connaîtra, elle le verra, et elle le verra tout couvert de gloire, car son ouverture sera certainement acclamée, il en est sûr ; les applaudissements crépiteront encore autour de lui lorsqu'il apparaîtra comme un dieu, dans une apothéose. Magnifique projet, seul moyen de s'imposer à la divine.

Incontinent, il se met à la besogne, multiplie les démarches, frappe à toutes les portes, franchit tous les obstacles. Enfin il obtient que son morceau soit joué au début de la soirée. Déjà il se rend à Feydeau pour surveiller les répétitions lorsqu'un après-midi, qu'aperçoit-il ? Miss Smithson, qui répète, elle aussi, et que Roméo arrache de son cercueil pour l'emporter dans ses bras. Elle ! encore elle ! Il pousse un tel cri que l'actrice l'a entendu et qu'elle voit avec stupeur ce jeune homme à la chevelure incandescente qui la contemple. Effrayée, elle se réfugie derrière un portant.

— *Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?*

On lui dit que c'est un jeune musicien, Hector Berlioz. Ah ! celui qui la poursuit de ses folles déclarations ! il a l'air d'un fou.

— *Veillez bien sur ce gentleman dont les yeux n'annoncent rien de bon,* dit-elle, épouvantée.

Encore un échec.

Le 5 décembre, on a joué l'ouverture des *Francs Juges,* qu'il trouvait « foudroyante » et qui n'a recueilli que de maigres applaudissements. Harriett Smithson, en train de se grimer dans sa loge, n'a rien vu, rien entendu, aucun dieu ne lui est apparu. Infortuné Berlioz, rêveur éveillé, encore une fois sa chimère tombe en morceaux.

Désespéré, il se mure dans sa chambre, il se sent accablé : « *Je tombe au fond de la plus grande douleur. Pourrai-je maintenant m'accoutumer à la vie ?* » Un après-midi, il se relève du lit où il pleure, où il gémit, regarde machinalement par la fenêtre et qu'aperçoit-il ? Miss Smithson elle-même qui monte en voiture. Enfer et damnation ! C'est elle qui part pour l'étranger, qui s'éloigne de lui, qu'il ne reverra plus ! « *Il est bien difficile de décrire une souffrance pareille à celle que je ressentis, cet arrachement du cœur, cet isolement affreux, ce monde vide,*

ce dégoût de vivre. Shakespeare lui-même n'a jamais essayé d'en donner une idée. »

***

Cependant, il faut tenter de vivre. Maintenant, il exècre cette femme qui l'a envoûté : on lui a dit que « rien n'était moins pur que ce bel ange », qu'elle avait roulé dans les coulisses de maint théâtre, que sa réputation était loin d'être intacte. Il a cru ces racontars sur parole et il la hait de l'avoir trompé par sa fausse candeur.

Pendant cinq années, il pensera l'avoir oubliée en poursuivant sa carrière musicale. Second Grand Prix de Rome en 1828, la fortune semble lui sourire. Il a fait jouer au Conservatoire son ballet des *Sylphes,* son ouverture des *Francs Juges,* une *Messe ;* il a été applaudi, acclamé ; d'aucuns le considèrent déjà comme un chef d'école. En 1830, il a obtenu le premier Grand Prix de Rome ; le 5 décembre de l'année suivante, on donnera sa *Symphonie fantastique* : « *Succès formidable, succès satanique.* »

Cependant, il lui a bien fallu aller à Rome et il a vu cette Italie qui lui paraissait, de loin, si enivrante et qui, de près, l'ennuie à mourir, car il n'y entend qu'une musique qui l'écœure, il y gémit sur sa carrière interrompue. Exécrable prix de Rome qui ne peut enthousiasmer que les médiocres ! C'est Paris qu'il lui faut, là où est son destin, là où il pourra vraiment s'exprimer. Avec la complicité amicale d'Horace Vernet, il a pu abréger son séjour dans la Ville éternelle, et, au bout de quatorze mois seulement de présence, il s'envole de nouveau vers la capitale.

Il y arrive le 7 novembre 1832, et, tout naturellement, descend à l'hôtel de la rue Saint-Marc.

— *N'est-ce pas ici,* dit-il à sa logeuse, *qu'habitait Miss Smithson ? Qu'est-elle devenue ?*

— *Mais elle est à Paris, Monsieur. Il paraît qu'elle dirige une troupe anglaise.*

Fatalité ! Il la retrouve sur son chemin, et voici qu'un retour de flamme prodigieux embrase tout son être. Harriett ! D'un seul coup, tout son amour ancien lui est remonté au cœur. Encore une fois, il est « foudroyé » !

Harriett Smithson est de retour, en effet ; elle a obtenu la scène du Théâtre-Italien, et, comme directrice d'une nouvelle troupe, espère retrouver le succès qui l'a accueil-

lie jadis à Paris. Mais qu'est-ce à dire ? Dans quelques jours, on va redonner la *Symphonie fantastique*. Il *faut* qu'elle l'entende, il *faut* qu'elle soit là — feux et tonnerre ! — pour assister à son triomphe. Il n'est plus le débutant d'il y a cinq ans, il est déjà un artiste notoire dont on épie les faits et gestes. Son amour pour Harriett a été peu à peu divulgué ; on sait qu'elle lui a inspiré l'accent passionné de son œuvre. Comment ne sera-t-elle pas touchée lorsqu'elle l'entendra, cette œuvre, qu'elle sera « foudroyée » par cette musique qui n'est qu'un long cri de passion ?

Elle est venue, en effet, peut-être piquée par la curiosité : ce Berlioz qui lui écrivait des lettres extravagantes, se peut-il qu'il ne l'ait pas oubliée ? Elle est là dans une avant-scène, point de mire de la salle entière, dans la splendeur de sa beauté épanouie, et lui, Berlioz, est encore à l'orchestre, se redressant, sa chevelure rousse en flamme de punch flamboyant, ses yeux brillants sous ses profondes arcades sourcilières, crispé, haletant. A cinq ans de distance, c'est la répétition de la fameuse soirée d'*Hamlet*, mais comme il a grandi ! et, cette fois, c'est lui qu'elle admire.

Elle est sortie bouleversée. Deux jours plus tard, Berlioz — enfin ! — était présenté à elle, et, sans s'attarder aux préliminaires, avec toute sa fougue, lui disait son amour, lui faisait le récit des souffrances qu'il avait endurées, la suppliant de lui accorder sa main, car il ne concevait que dans le mariage l'union tant désirée avec la divine.

Touchée infiniment, se reprochant d'avoir méconnu cet homme, de l'avoir fait pleurer, d'un grand élan elle s'est jetée dans ses bras, lui disant qu'elle aussi l'aimait et qu'elle était à lui.

Triomphe ! Pleurs de joie ! « *O bonheur ! Le soleil luit. Avec elle je vaincrai tout !* »

« *Oui, elle m'aime ! Elle a un cœur de Juliette, c'est bien là mon Ophélie. Quand je ne puis la voir, nous nous écrivons jusqu'à trois lettres par jour, elle en anglais, moi en français... Je demeure parfois des heures entières à genoux devant elle, tenant ses mains dans les miennes, regardant naître lentement des larmes dans ses yeux jusqu'à ce qu'un baiser descendant sur mon front, je me lève, je rugis, je la brise entre mes bras. Nous nous promenons à grands pas dans le salon, nous récriant sur l'étrange destinée qui, des deux bouts de l'Europe, nous a fait accourir à Paris au même moment pour nous réunir.* »

C'est l'idylle, mais une idylle avec Berlioz n'est pas une idylle de tout repos. Il la voudrait toujours sublime,

emportée par les extravagances de la passion, éternellement palpitante. Or la pauvre Harriett n'est rien moins qu'une amoureuse romantique. Vivant avec deux femmes qu'il lui faut nourrir, une mère exigeante, une sœur difforme et jalouse qui hait ce M. Berlioz, accablée par les soucis d'un théâtre à diriger, elle est souvent morne, apathique, effrayée devant la vie.

Ses affaires ne marchent pas. Malgré ses efforts et ceux de ses camarades, qui sont, cependant, de bons acteurs, Shakespeare ne fait plus recette : toujours changeant, le public parisien se détourne pour l'instant du grand Will. La location est si pitoyable que, plusieurs fois, il a fallu faire relâche. Au bout de quelques semaines, c'est la faillite, et elle a quinze mille francs de dettes !

Qu'importe ! « *Elle m'aime.* » En faut-il plus pour galvaniser Berlioz ? Sur-le-champ, il a décidé d'organiser une représentation à bénéfice au profit de Miss Smithson et il galope, il bondit à droite et à gauche, relançant ses camarades du journalisme, stimulant les acteurs, racontant à tous les malheurs d'Ophélie, les suppliant de participer à cette soirée qui sera l'apothéose de la divine. Revenu, haletant, de ses courses, il retrouve chez lui les criailleries et les plaintes de la mère et de la sœur, les gémissements de la pauvre Harriett, qu'affole cette activité désordonnée.

Enfin tout semble marcher à souhait, lorsque, le 1er mars 1833, une catastrophe survient : en descendant de voiture, Harriett s'est brisé la jambe ! Adieu, représentation à bénéfice, gloire, argent ! Et la malheureuse, en proie aux médecins, qui gémit à longueur de journée... Enfer et damnation !

Est-ce une raison pour se désespérer lorsqu'on est si près du but ? Il a déjà écrit à son père pour lui demander son consentement à son mariage après lui avoir raconté son aventure amoureuse. Méfiant, le père a refusé. Alors, les sommations, et tout de suite ; rien ne l'arrêtera, ni les lettres de ses parents ni les remontrances. Les sommations respectueuses sont lancées : à la deuxième, le père a dû céder. Victoire ! Il accourt, éperdu, chez Ophélie :

« *J'arrive chez elle, fondant en larmes et criant : « Mon père consent ! » Et savez-vous ce qu'elle m'a répondu ?*

— Oh ! Hector, mon pied me fait trop mal !

« *Est-ce que la douleur existe quand on est dans l'ivresse ? Moi, si l'on m'avait donné un coup de couteau en pleine poitrine au moment où elle m'a dit qu'elle m'aimait, je ne l'aurais pas senti. Et elle a pu, elle a osé ! Comment n'a-t-elle pas pensé que j'allais l'étrangler ?* »

Telle est la scène qu'il a racontée à Eugène Sue et à

Legouvé et que ce dernier a rapportée dans ses *Souvenirs*. On voit d'ici le ton qui règne parfois dans l'idylle. Il n'empêche que, le lendemain, il reviendra auprès de l'ange, demandant son pardon, humble et soumis, faisant les projets d'avenir les plus chimériques, tout en enlaçant la divine et l'assurant d'un amour éternel.

Comment l'infortunée résiste-t-elle à ces accents pathétiques, à cette éternelle atmosphère de drame dans laquelle vit son fiancé ? Parfois elle se prend à regretter d'avoir donné son consentement à une pareille union. Sa sœur la pousse à rompre. Un jour, elle déclare à Berlioz que celui-ci ne l'aime pas, ne l'a jamais aimée !

Feux et tonnerre ! Il ne l'a jamais aimée ? « *Saisissant un flacon d'opium, il en avale le contenu sous ses yeux. Une sorte de folie les envahit tous. Les femmes crient et pleurent en tournant dans la pièce. Pour lui, il semble revivre toutes les tragiques exaltations de sa* Fantastique *et s'abandonne à la grandeur de la scène. Il éclate en* « rires atroces », *puis, voyant Harriett écroulée à ses pieds, est repris d'une sauvage tendresse. Tout finit par l'émétique et l'ipéca. Il vomit pendant deux heures* (1). »

Il est temps que cessent de pareilles scènes. Ses amis le conjurent d'en finir, de contracter ce mariage qui doit lui apporter, pensent-ils, le repos dans un amour enfin satisfait. Harriet s'est calmée, les bans sont publiés, et le 3 octobre 1833, dans la chapelle de l'ambassade britannique, un chapelain a célébré le mariage. L'un des témoins de Berlioz était Liszt. Harriett pleurait, il était triomphant : « *Elle est à moi. Je défie tout.* »

***

Leurs premières années furent des années de bonheur. Berlioz avait découvert, tout en haut de Montmartre, à l'angle de la rue du Mont-Cenis et de la rue Saint-Vincent, une petite maison au milieu des jardinets, asile de calme et de paix qui lui parut propice à abriter leurs amours. Ils y furent heureux, loin de l'agitation de la grande ville, comme repliés sur eux-mêmes.

Il semblait moins trépidant, s'ingéniant de mille maniè-

(1) Etienne Rey : *La Vie amoureuse de Berlioz*, Paris, 1929, p. 120.

res à entourer de tendresse son Ophélie, sa *sensitive*, comme il l'appelait. Elle toujours un peu dolente, reconnaissante de sa bonté, de sa générosité (il avait pris à sa charge toutes les dettes de sa femme), ayant appris à mieux connaître cet être extravagant, se confiait à lui, l'encourageait, l'apaisant quand ses fureurs le reprenaient.

En août 1834, il leur naquit un fils, Louis, qui scella définitivement leur union. Joie intense pour Berlioz que ce fils ! De quels soins ne l'entourait-il pas ; avec quelle sollicitude ne surveillait-il point ses premiers pas ! Qui aurait reconnu dans ce rôle de père de famille le romantique exubérant de la *Fantastique ?*

Tout ceci, hélas ! n'était qu'un intermède et la vie va se charger de ramener à la réalité ces deux êtres si différents l'un de l'autre qu'un hasard malicieux a unis, lui, l'amant frénétique, elle, l'amoureuse sage, bien dévouée, bien soumise. Au fur et à mesure que le temps s'écoulera, les rôles changeront : la passion de Berlioz va se muer en une bonne amitié, tandis qu'Harriett, devenant plus amoureuse, se fera de plus en plus exigeante pour l'amour qu'*il lui doit*. La jalousie naîtra chez elle, entretenue par les relations féminines de Berlioz dans le monde du théâtre, par son prestige de grand musicien qui lui attirera tant d'hommages. Et puis l'âge aussi va venir. Miss Smithson commence à en ressentir les effets, elle vieillit, elle s'alourdit, son visage a perdu sa fraîcheur, tandis que son mari demeure toujours le même, emporté par ses rêves, aussi fringant, exubérant, plein de jeunesse et de foi en lui.

D'abord, c'est l'immense désillusion de Miss Smithson au théâtre. Elle s'imaginait qu'elle allait retrouver le prodigieux succès qui l'avait accueillie en 1827 lorsqu'elle avait triomphé dans Shakespeare, et, dans une représentation à son bénéfice que Berlioz organisa lui-même (après combien de démarches et de sollicitations !) elle voulut reparaître dans *Hamlet*. L'échec fut complet. Un peu plus tard, à la salle Ventadour, où elle apparut dans une pantomime, elle fut presque sifflée. Sans se décourager, Berlioz mit tout en œuvre pour la faire valoir : au théâtre mondain du comte de Castellane, elle ne réussit pas mieux. Sollicités pour un rôle à lui donner, Victor Hugo et George Sand se récusèrent. Pour la dernière fois, elle paraîtra sur la scène dans une représentation au bénéfice de Frédérick Lemaître — toujours dans son éternelle création d'Ophélie. Hélas ! elle n'obtiendra du public qu'un accueil glacé ponctué de sifflets et de ricanements. Sa carrière est brisée à jamais : elle est vaincue.

Berlioz s'est dépensé sans compter pour éviter de pareils

échecs, mais lui-même a dû mener la lutte pour ses propres œuvres et il n'a recueilli partout que des demi-succès. Un petit groupe d'admirateurs se presse à chacune de ses premières, mais la masse ne suit pas : il la déconcerte et la fatigue. Ni *Harold en Italie,* ni le *Requiem,* ni *Roméo* ne « vont aux nues » comme il l'espérait. A l'Opéra, *Benvenuto Cellini* fait des recettes si maigres qu'il faut retirer la pièce de l'affiche.

Dans cette débâcle, les embarras d'argent s'accentuent. Ils ont loué un appartement meublé, 34, rue de Londres, afin que Berlioz, qui s'est lancé dans le journalisme pour subsister et broche article sur article, soit plus près de ses occupations. Il a fallu acheter des meubles, faire de nouveaux emprunts, signer des billets. L'appartement est triste sur une rue bruyante ; Berlioz doit se réfugier pour travailler dans une mansarde de bonne, sous les toits. Mais rien ne le rebute dans son effort de création ; jusqu'au bout il voudra vaincre, férocement entêté, et toujours trépidant.

Harriett, cependant, s'inquiète de plus en plus, s'affole en présence de cette détresse. Sa jalousie est devenue aiguë, elle se dit certaine que son mari la trompe avec quelque femme de théâtre. Elle fouille dans ses papiers, en son absence, recherchant ses lettres d'amour qu'il doit y cacher ; elle épie chacun de ses feuilletons pour voir de quelles louanges il gratifie chaque actrice. Est-ce celle-ci ? Est-ce celle-là ? Et ce sont des scènes bouleversantes dès qu'il reparaît, des soupçons, des accusations, des pleurs, des cris.

Accablé par ses travaux et par ses insuccès, il a fini par opposer un visage glacial aux accusations d'Harriett, mais on sent qu'il est à bout, muré dans son silence, lui, l'homme des emportements et du délire.

L'instinct de sa femme ne l'a pas trompée : il a reçu un nouveau « coup de foudre ». Elle s'appelle Maria Recio ; elle a vingt-sept ans, elle est grande, mince, le visage ambré, elle a des yeux magnifiques, mais durs. Du jour où il l'a vue, il a été transporté. Il la suit de concert en concert, il la couvre de louanges dans ses feuilletons, il vient de l'accompagner à Bruxelles mais, au retour, quelle scène avec Harriett ! Elle l'insulte, elle l'accable d'injures, elle lève la main pour le battre ! Cette fois, c'est bien fini, il va abandonner cette épouse impossible, il va se libérer.

Il se sauvera la nuit, comme un voleur, tandis que sommeillent sa femme et son enfant, gagnant la rue sur

la pointe des pieds pour se précipiter dans la diligence et rejoindre en Allemagne celle qui l'a envoûté.

⁂

Au retour de sa fugue, il a réglé la situation. Installé rue de Provence avec sa maîtresse, il a pris à sa charge le nouvel appartement qu'occupe l'infortunée Harriett rue Blanche ; il subviendra aux frais des deux ménages. Comment fera-t-il ? Il n'ose y penser, il sait seulement qu'il se tuera à la tâche. Le petit Louis a été placé au lycée de Rouen à ses frais ; il n'a rien négligé pour remédier aux conséquences de sa fuite.

Etait-il heureux ? Il lui eût fallu une admiratrice intelligente et sensible, une compagne dévouée qui veillât sur lui, qui le consolât, qui l'apaisât. Maria Recio, qui l'avait attiré par les sens, n'était rien moins qu'une égérie. Quand il fut las de ce beau corps qu'elle lui avait livré, il s'aperçut qu'elle était mesquine, brutale, insupportable. Prétentieuse avec cela, rêvant de faire une grande carrière artistique, accablant son amant de reproches parce qu'il n'obtenait pas les succès auxquels elle avait droit. Il fallait que Berlioz remontât son calvaire : démarches, visites, supplications aux directeurs, toute la litanie qu'il avait connue avec Harriett. La maîtresse était maintenant jalouse de la première femme, de l'épouse ; elle ne cessait de l'accabler d'invectives, accusant Berlioz de l'aller voir en secret, le harcelant. Quelle pitié pour lui de tomber toujours sur des tyrans domestiques !

Cependant Harriett s'est réfugiée à Montmartre, dans la petite maison qui a vu leurs années de bonheur. C'est là qu'elle a été atteinte d'apoplexie, puis de paralysie. Plus de mouvements, plus de parole. Deux femmes se relaient pour la garder, la soulever dans son lit. Berlioz est accouru auprès d'elle, désespéré, se maudissant, pleurant devant ce demi-cadavre. Mais que faire ? Il lui faut partir, retrouver *l'autre*. Et ce supplice durera deux années. De temps en temps, il s'échappe de son enfer pour aller contempler son Ophélie, sa divine, sa bien-aimée. Le voit-elle ? Le reconnaît-elle ? Lorsqu'il est là, seuls des pleurs glissent de ses beaux yeux. Et il s'éloigne de cette maison, la tête en feu, le cœur débordant de douleur.

Enfin, un jour de mars 1854, on est venu le chercher en hâte : elle est morte. Il remonte, haletant, les flancs de Montmartre, il arrive hors d'haleine. Tout est bien fini,

déjà sa toilette de morte est faite, et, à la lueur des cierges, il lui faut relever le suaire pour la baiser au front une dernière fois.

La mise en bière a lieu le lendemain. Les amis qui accourent embrassent Berlioz épuisé par la veillée et les « volcanismes » du désespoir. Le pasteur a prononcé quelques paroles, a lu des psaumes, puis les porteurs ont soulevé la bière, l'ont emportée. Anéanti, Berlioz n'a pu suivre. Une fois de plus, Ophélie est partie. Le rideau est tombé.

Chapitre XIV

HORTENSE ALLART, FEMME MODERNE

C'était et ce fut jusqu'aux derniers jours de sa vie une créature extrêmement séduisante, joignant à la beauté une rare intelligence et une culture remarquable : « Une femme à la Staël », a dit d'elle Sainte-Beuve. Capable, en effet, de disserter sur Platon ou sur quelque écrivain de l'antiquité, mais sans pédantisme aucun, dans une totale indépendance d'esprit. L'indépendance, ce fut le trait principal de son caractère ; on la sentait libre, délivrée de tout préjugé dans ses idées comme dans la conduite de son existence, menant celle-ci à sa guise, sans aucun souci de l'opinion d'autrui. Par là elle se rapprochait singulièrement de certaines femmes d'aujourd'hui.

Elle ne goûtait vraiment que la société des hommes supérieurs, leur plaisant par son esprit, son caractère primesautier, ses foucades, devenant leur maîtresse à l'occasion et restant toujours leur amie. Enfin, elle fut une femme de lettres comme tant d'autres ; elle écrivait des romans, des livres d'histoire et de philosophie surtout, ayant la passion des idées, mais sans aucune intention de « faire carrière », pour le seul plaisir de s'exprimer en toute liberté, ne recherchant que le jugement de ceux qu'elle admirait, satisfaite d'être goûtée par cette élite.

Hortense-Thérèse-Sigismonde Allart était née, par hasard, à Milan, le 7 septembre 1801, de parents français. Son père, qui avait dirigé jadis à Paris un cabinet d'affaires

très prospère, était devenu membre d'une « commission extraordinaire de liquidation », c'est-à-dire qu'il suivait les armées françaises dans le corps de l'intendance. Le prénom d'Hortense avait été donné à l'enfant par sa marraine, la femme du général Marmont, et celui de Sigismonde par son parrain, son oncle maternel, Sigismond Gay, le père de Delphine Gay, laquelle sera un jour Mme Emile de Girardin. Cette dernière et Hortense Allart étaient donc cousines germaines.

La mère d'Hortense était aussi une femme fort cultivée. Dans les années cruciales de la Révolution, comme il fallait vivre et qu'elle était sans fortune, elle avait traduit les œuvres d'Anne Radcliffe, alors très à la mode, et publié çà et là de petits récits qui avaient connu un certain succès. Elle éleva sa fille selon les idées du temps, c'est-à-dire en disciple fervente de Rousseau, mettant au-dessus de tout l'obéissance aveugle aux lois de la nature et la dévotion à l'amour. Mais, en même temps, elle lui donnait une culture solide, lui faisait apprendre le latin et un peu de grec, surveillant de très près son instruction, étonnée elle-même des progrès que faisait sa fille et des dispositions qu'elle montrait pour les lettres.

Cette petite Hortense avait déjà de la personnalité malgré son jeune âge. Jolie blonde au regard vif, aux traits fins et réguliers, primesautière, la réplique mordante, elle était amusante, imprévue, et ne passait nulle part inaperçue. Aux approches de sa première communion, elle avait traversé une crise de mysticisme provoquée par la lecture de la Bible de Sacy, qu'on lui avait prêtée. Mais son père, en « philosophe » du dix-huitième siècle, peu soucieux de voir sa fille s'engager sur ce chemin, y mit ordre promptement en lui faisant lire les œuvres de Jean-Jacques, ainsi que la correspondance de Voltaire avec le grand Frédéric. Très troublée par ces influences contradictoires, Hortense sortit de là brouillée définitivement avec la religion et le demeura toute sa vie.

L'écroulement de l'Empire fut une catastrophe pour les Allart. Ruiné comme tant d'autres par la disparition de Napoléon, M. Allart fut incapable de se relever et mourut en 1817, laissant sa famille dans un quasi-dénuement. Encore une fois sa courageuse veuve entreprit de faire vivre ses deux enfants par sa plume. Elle avait déjà publié un roman qui avait eu quelque retentissement lorsque la maladie l'abattit à son tour : elle mourut en 1821, laissant Hortense livrée à elle-même à l'âge de vingt ans.

Ce fut d'abord Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély qui la recueillit. Demeurées toutes deux fidèles au souve-

nir de l'Empire, elles communiaient dans la même foi pour l'illustre exilé, Hortense avec toute l'ardeur de sa jeunesse, une ardeur qui ne voulait pas connaître d'obstacles. C'est ainsi qu'elle eut l'audace d'écrire au tsar Alexandre pour lui demander d'adoucir la captivité de l'Empereur. Un peu plus tard, apprenant que Napoléon était malade, elle offrit au général Bertrand d'aller le soigner à Sainte-Hélène. Lorsque Mme Bertrand connut cette démarche, elle fut si touchée qu'elle lui confia l'éducation de sa fille. Hortense devait demeurer deux ans chez elle.

C'est là qu'elle commença d'être piquée par la tarentule littéraire et qu'elle écrivit une étude sur la *Conjuration d'Amboise* et des *Lettres sur Mme de Staël,* ses premiers ouvrages, mais elle ne se révéla pas seulement femme de lettres, elle devint aussi une amoureuse et entreprit la série de ses aventures passionnelles qu'elle devait poursuivre tout le long de son existence. C'est ce que, dans une lettre à Sainte-Beuve, elle appellera plus tard « suivre noblement la nature », c'est-à-dire, en somme, faire ce qui vous est agréable.

Le premier qui l'enflamma fut un certain comte de Sampayo, jeune Portugais riche et distingué dont la mère était Irlandaise. Sampayo était, du reste, marié. Agé alors de vingt-quatre ans, fort joli homme, « un air noble et imposant, dira-t-elle de lui, brun avec des yeux et des cils très noirs », il avait tout ce qu'il faut pour la séduire : « Nos conversations nous lièrent chaque jour, ajoute-t-elle, nos esprits s'entendaient, une douce intimité s'établit entre nous, nous devinions nos pensées avant de les exprimer, en peu de temps nous nous trouvâmes unis comme si nous nous étions connus de longues années. »

Comment résister à ce Portugais ensorceleur ? Fidèle aux théories de Jean-Jacqúes et désireuse avant tout de suivre son instinct, Hortense tomba dans ses bras. Ce fut une idylle qui dura plusieurs mois : il aima et il fut aimé, mais, bientôt, elle s'aperçut qu'elle était enceinte et, aussitôt, le ton de son amant changea, des disputes éclatèrent entre eux. Finalement, Hortense s'en fut à Florence, où elle accoucha d'un garçon qui fut nommé Marcus.

Cette histoire ne tarda pas à être connue dans le cercle de Mme Récamier, où Hortense avait eu accès par sa cousine Delphine, et l'on clabauda ferme.

Peu importait, au reste, à Hortense, ce qu'on pouvait penser d'elle ! En femme de lettres accomplie, elle n'avait plus qu'un seul souci : conter dans un récit son aventure

avec Sampayo, en masquant les noms, bien entendu, mais en s'étendant complaisamment sur tous les mouvements qui avaient agité son âme. Et, comme elle était atteinte d'une crise d'anticléricalisme aiguë, elle transforma Sampayo en un jeune prêtre romain qui se serait épris d'elle fougueusement. *Jérôme ou le jeune prélat* fut bientôt broché par l'infatigable écrivain. C'était la première fois qu'elle allait livrer au public un fragment de sa propre vie ; l'affaire lui parut de conséquence et, avant de donner son manuscrit à l'impression, elle eût désiré avoir l'opinion d'un grand écrivain sur son œuvre. Mais qui consulter ? Là-dessus, sa sœur Sophie, qui s'était mariée avec un négociant français et qui habitait Rome, l'invita à venir chez elle dans le quartier *delle quatro Fontane* et Hortense s'y rendit.

***

A ce moment, c'est-à-dire à la fin de 1828, c'était Chateaubriand qui était ambassadeur à Rome. Il s'y ennuyait ferme, car sa femme avait voulu l'accompagner, et la présence de Céleste suffisait pour le plonger dans les plus noires pensées.

Il essayait de se consoler en faisant, dès le matin, de grandes promenades dans cette campagne romaine qu'il avait si bien décrite et en rendant visite aux jeunes pensionnaires de la Villa Médicis qui le divertissaient par leur gaîté, en entretenant enfin ses correspondances amoureuses, car son vieux cœur de soixante ans était toujours aussi ardent. Chaque jour il griffonnait des billets à la chère Juliette Récamier, il répondait à une nouvelle inconnue, la marquise de Vichet, dont il ne savait rien, sauf qu'elle était son admiratrice éperdue ; il envoyait des messages brûlants à une autre inconnue, « la belle et jeune Occitanienne » qui l'affolait ; enfin, à Rome, il était en grand flirt avec la comtesse del Drago, qu'il accablait de bouquets. Bref, il poursuivait cette carrière amoureuse qui fut celle de toute sa vie.

Un matin, il reçut une lettre de sa vieille amie, Mme Hamelin, qui lui demandait de vouloir bien recevoir une charmante jeune femme, Hortense Allart, cousine de Delphine Gay, laquelle désirait lui soumettre un de ses ouvrages. Aussitôt il la pria de passer à l'ambassade.

Elle y fut, il la vit : vingt-huit ans, de la fraîcheur, de l'esprit, des yeux vifs et ardents, une conversation brillante,

comment n'eût-il pas été conquis encore une fois par celle qui se déclarait son admiratrice et lui récitait des passages d'*Atala* ? Il fut pris et elle aussi : « Il joue du clavecin sur toutes mes fibres », disait jadis Mme de Beaumont. Une fois de plus, il fut l'Enchanteur auquel nul ne résiste. Au bout d'une heure de conversation, ils étaient les meilleurs amis du monde et, le lendemain même, il allait lui rendre visite dans son logis *delle quatro Fontane*.

Tout de suite elle lui conta ses amours avec Sampayo comme les femmes savent conter ces choses-là, en les embellissant, en se donnant le beau rôle, en attirant la pitié, la mansuétude, l'amour sur sa pauvre personne. Et elle lui remit le manuscrit où toute cette histoire était transposée de la plus heureuse façon.

— Je vais le lire tout de suite, dit-il en s'en emparant.

Le lendemain, il revenait, ne dissimulant pas son enthousiasme : *Jérôme ou le jeune prélat* était une œuvre remarquable et celle qui l'avait écrite ne méritait que des éloges. On se doute de la joie d'Hortense, des compliments dont ils s'accablèrent mutuellement, de la coquetterie intellectuelle dont elle fit preuve ; elle fut brillante, enthousiaste, d'une gaîté débordante, d'une jeunesse éclatante. Il était conquis.

Elle lui parla de Rome, des monuments qu'elle avait visites, des promenades qu'elle se disposait à faire en sa compagnie et, déjà, elle ébauchait des projets de visite à deux de la Ville éternelle. Hélas ! il l'arrêta. Quelques semaines auparavant, ne soupçonnant pas la rencontre qu'il allait faire, rongé par un ennui profond, il avait demandé un congé, et ce congé, on venait de le lui accorder, il en avait reçu avis le matin même. Quel contretemps ! Il allait voir s'il pouvait ajourner son départ. Il allait voir surtout — ce qu'il ne dit pas à Hortense — s'il pouvait se débarrasser de Céleste.

« Si Mme de Chateaubriand voulait aller seule à Paris, écrivait-il à son ami Marcellus, je pourrais bien passer ici mon été. Je regrette Rome. » Il regrettait surtout Hortense. Mais Mme de Chauteaubriand ne se souciait pas de laisser derrière elle, tout seul, l'Enchanteur et, dès qu'il lui parla de cette combinaison, elle poussa les hauts cris.

Il lui fallait donc partir, mais peu importe !

— Nous nous retrouverons à Paris, dit-il à Hortense, vous me le promettez ?

Elle le lui jura : dès que le grand homme fut parti, elle boucla sa valise et, pour être plus sûre d'être près de lui, s'installa rue d'Enfer, à deux pas de cette infirmerie

Marie-Thérèse que sa femme avait fondée et où lui-même avait élu domicile.

⁂

Quelle année délicieuse il allait vivre près d'elle, « la plus heureuse de ma vie », a-t-il écrit. Car ils ne tardèrent pas à se revoir, et bientôt presque journellement.

« Il avait alors soixante ans, dit Léon Séché dans le livre remarquable qu'il a consacré à Hortense Allart (1) ; si ce n'était pas l'hiver, c'était du moins l'automne de la vie, quelque chose pour lui comme l'été de la Saint-Martin. Cependant, il s'était attaché à cette jeune femme avec une ardeur qui l'étonna tout d'abord et qu'elle eut peine à satisfaire. Cette première ardeur apaisée, il n'en fut que plus tendre. Il restait des heures entières assis à ses pieds, le regard plongé dans ses yeux, la couvrant de baisers et de caresses. Il l'appelait de tous les noms qu'il avait prodigués à toutes ses sylphides, « mon ange, ma vie, mon dernier amour », toutes les folies qu'il trouvait dans son imagination quand il était amoureux. »

Et puis c'étaient de longues promenades à pied côte à côte, elle toujours fringante et lui joliment mis. Ils allaient au Louvre et visitaient les galeries de la sculpture antique. Ils s'arrêtaient devant le buste d'Alexandre le Grand, qui a, remarquait Hortense, la tête un peu penchée sur l'épaule. Et elle lui disait qu'il ressemblait à ce jeune conquérant.

Ils dirigeaient parfois leurs pas vers le Champ de Mars qui était alors une vaste plaine inculte que Chateaubriand comparait aux champs romains. Une vieille femme qui gardait des vaches leur vendait du lait ; elle avait fini par les connaître et guettait de loin « les amoureux », comme elle les appelait. Ils regardaient le soleil se coucher derrière Auteuil, ce qui nuançait de mélancolie les propos du grand homme ; il s'attendrissait alors sur son âge, il parlait de sa mort avec éloquence et, dit encore Hortense, « il aimait de voir mes yeux se mouiller de larmes ».

Lorsqu'il était plus libre, ils allaient au Jardin des Plantes à cause de la proximité du restaurant *L'Arc-en-ciel.* Ils se donnaient rendez-vous sur le pont d'Austerlitz et, après avoir erré dans les allées du Jardin du Roi, ils allaient dîner au restaurant, où ils avaient au premier étage une salle à eux qui s'ouvrait sur la campagne.

(1) Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens,* Paris, 1908.

Elle a brossé elle-même le tableau de ces rendez-vous en cabinet particulier, car l'on pense bien qu'elle a conté cette aventure, comme toutes celles de sa vie agitée, dans *Les Enchantements de Prudence*, le livre à clef qu'elle a publié longtemps après la mort de l'Enchanteur :

« On nous servait vite et bien. Notre dîner était gai et aimable, Chateaubriand heureux comme un enfant, doux et tendre. Il m'excitait à dîner, me reprochant de ne pas manger, il avait de l'appétit et tout l'amusait. Nous parlions des lettres, des événements ; moi, je disais toujours beaucoup de folies. Je lui parlais de mes lectures. Je me rappelle lui avoir rapporté les idées de Creutzer sur les religions et sur celle des Indes. Ce récit l'intéressait ; il connaissait ces choses, parlait avec lumière sur les cultes, montrait sa philosophie, ses vues personnelles, cet esprit vaste et indépendant que rien ne pouvait borner. Je lui disais qu'il était savant, je m'amusais à le louer sous ce rapport qui n'était pas celui où on le connaissait le mieux. Il riait, heureux de plaire. »

Parfois, il allait chez Hortense. Elle lui lisait les pages d'un roman qu'elle était en train d'écrire et elle lui lisait aussi des morceaux de la prose de l'Enchanteur, ce qui l'exaltait d'entendre ses phrases prononcées par cette bouche adorable. « Le martyre d'Eudore le faisait pleurer, conte André Beaunier (1). Et comme ils avaient l'un et l'autre le goût des larmes romantiques, Hortense continuait de lire. Alors René sanglotait et, quand Eudore offre son sacrifice pour le salut de sa mère, René pensait mourir. C'est ainsi que *Les Martyrs*, qui sont un livre de poésie religieuse, aiguisaient la tendresse de ces amoureux. »

Cependant Hortense Allart connaissait Béranger et était allée le voir à la prison de la Force, où il était enfermé pour quelques semaines encore. C'était un de ses plus vieux amis ; il l'avait connue tout enfant ; plus tard, il avait été au courant de sa liaison avec Sampayo, mais, comme il avait beaucoup d'affection pour elle, il lui pardonnait toutes ses passades. Peut-être fut-elle du dernier bien avec lui. Avec Hortense, on ne sait jamais, et elle aimait tant les gens célèbres !... En tout cas, elle avait juré de rapprocher le poète de Chateaubriand, puisque celui-ci adorait ses chansons. Ce fut malaisé : Béranger ne voulut pas croire que l'illustre auteur des *Martyrs* sût par cœur ses refrains.

(1) André Beaunier : *Trois amies de Chateaubriand*, Paris, 1910, p. 258.

Mais elle insista tellement qu'il y eut un échange de lettres pleines d'affection et d'admiration mutuelles entre les deux écrivains. Et ce fut Chateaubriand qui fit les premiers pas. A peine l'auteur de *La Bonne Vieille* sorti de prison, il alla le voir dans son ermitage de Passy. Quel honneur pour Béranger, d'autant plus que Chateaubriand, plein de zèle pour son nouvel ami, lui proposa de le présenter à l'Académie ! Et il lui demanda de chanter pour lui *Le Juif errant*. Le soir même, Béranger, transporté de joie, écrivait une lettre de remerciements enthousiastes à sa belle amie.

***

Plus tard, après la révolution de 1830, René, exaspéré par la chute de la royauté, parla de quitter la France à jamais et s'en fut à Genève. Mais c'était là une fausse sortie : il ne demandait qu'à ce qu'on le rappelât et ce fut encore Hortense qui fut chargée de s'entremettre auprès de Béranger pour que celui-ci, au nom de la France, lui demandât de revenir dans sa patrie. La chanson était difficile à faire pour des motifs politiques, mais Hortense était tenace et l'Enchanteur la pressait de loin. Enfin, elle obtint la pièce de poésie qui fut célèbre du jour au lendemain :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir notre amour, notre encens et nos soins ?...

René, qui languissait à Genève, revint aussitôt à Paris, « rappelé, disait-il, par l'opinion publique entière ».

Il avait hâte de revoir Hortense, mais, bientôt, leurs visites s'espacèrent. René se lassa des jolies escapades au Champ de Mars et au cabinet de *L'Arc-en-ciel :* l'éternel infidèle reparaissait. Un jour, « pour la distraire », comme il disait, il lui conseilla d'aller faire un petit voyage dans cette Angleterre dont elle admirait si fort les hommes et les institutions. Elle y fut, mais, à peine avait-elle été admise dans la société anglaise, elle tombait amoureuse d'Henry Bulwer Lytton. Lorsqu'il connut cette petite trahison, Chateaubriand en fut tout de suite affligé, puis il se consola, se rendant compte que « cette jeune muse » ne pouvait embarquer sa vie, comme il disait, « sur un vieux bateau naufragé » et il lui pardonna. Que pouvait-il faire

de plus, au reste ? Plus tard, ils devaient se revoir, dîner même en tête à tête, mais où étaient les folles parties du petit cabaret ?...

***

Henry Bulwer Lytton, membre de la Chambre des communes, esprit distingué, réfléchi, qui écrivait des livres sérieux, avait tout ce qu'il faut pour séduire la jeune femme, qui subit aussitôt son influence, brocha pour *Le Temps* des articles sur la politique anglaise et commença deux romans sur les idées et les mœurs d'outre-Manche. Ainsi, semblable à George Sand, devenait-elle le reflet de ceux qu'elle aimait, puis elle contait à sa manière l'histoire de leur amour : dans *Les Enchantements de Prudence,* elle traça les traits de son nouvel amant sous le nom de Warwick.

Cette nouvelle aventure dura cinq années, après quoi Bulwer Lytton fut nommé secrétaire d'ambassade à Constantinople, et leur liaison prit fin. Mais ce serait peu connaître Hortense que de la croire guérie des tentatives amoureuses. Après un Anglais, elle s'éprit d'un Italien, Jacopo Mazzei, qui habitait Florence, qui fut le père de son second fils, et elle commença de tourner autour de Sainte-Beuve, entretenant avec lui une correspondance à la fois littéraire, amicale et un tantinet amoureuse, comme il les aimait.

C'est Béranger qui les avait présentés l'un à l'autre, mais, à ce moment, Hortense était toute à sa passion pour Bulwer Lytton ; cependant le grand critique lui plut par la richesse de sa culture et par sa finesse. Lorsque, redevenue libre et revenue en France, elle songea à renouer des relations, elle pensa tout de suite à l'auteur des *Lundis* : sa curiosité était vive de le connaître à fond. D'autre part, Sainte-Beuve n'était pas moins désireux de voir de près cette « femme à la Staël », dont il savait l'aventure avec Chateaubriand, et de tenir de sa bouche le récit de cette passade : on sait que c'était assez sa manière de s'informer de la façon dont ses contemporains faisaient l'amour. Tout les rapprochait donc.

A ce moment, Hortense s'était installée à la campagne, à Herblay, mais elle avait loué, rue Saint-Nicaise, un petit logis où elle pouvait recevoir ses amis. Sainte-Beuve y fut ; on se doute de ce que furent les premières conversations entre ces deux êtres également intelligents, sensibles, pré-

occupés l'un et l'autre des choses de l'amour, curieux de se connaître mieux et de s'arracher le secret de leurs pensées intimes. Ce fut sans doute une belle joute : une fois de plus, Hortense s'offrit et, ma foi, Sainte-Beuve la cueillit.

A partir de ce jour, il prit l'habitude d'aller, de temps à autre, surprendre Hortense dans sa retraite et, ces jours-là, c'était fête pour cette dernière. Elle allait attendre le voyageur jusqu'à la patte-d'oie où bifurquait la diligence, on rentrait à la maison en devisant et l'on s'asseyait devant une table appétissante. Parfois Sainte-Beuve passait la nuit sous son toit. Alors c'étaient des promenades au clair de lune et des conversations interminables sur tous les sujets, car le cerveau d'Hortense était, lui aussi, encyclopédique. Elle s'intéressait à toutes les choses de l'esprit et avait avec le critique des discussions passionnées. Elle était, en matière politique, pour une liberté sage et mesurée ; en religion, elle était libre-penseuse, mais franchement déiste et ne comprenait pas qu'on pût être athée. A l'époque de l'apparition de *Port-Royal*, elle ne ménagea pas les critiques à l'auteur. Mais l'on imagine que c'était surtout sur les choses de sa passion que s'aiguillait finalement la conversation de ces deux êtres experts en la matière.

***

Un jour, une nouvelle extraordinaire courut dans le monde des lettres : Hortense Allart allait se marier ! Et c'était vrai : un certain M. de Méritens, qui se nommait encore de Malvezie de Marignac de Saman, avait demandé sa main et il avait été agréé. « Je date de Charlemagne, écrivait-elle à Sainte-Beuve, et nous avons fait les Croisades ! » Pourquoi se mariait-elle ? Elle-même n'en savait trop rien. Le critique lui écrivit une lettre sévère, mais elle s'en gaussait, n'ayant pas l'air de prendre tout ceci au sérieux.

En tout cas, elle fit languir son « troubadour », comme elle appelait son fiancé, remettant le mariage de mois en mois. Enfin, le 30 mars 1843, il la conduisit à l'autel dans la petite église d'Herblay, et le lendemain il partit avec elle pour Montauban, où il venait d'être nommé architecte du gouvernement. Sainte-Beuve souriait, disant : « Attendons la fin. »

Quelques semaines après son arrivée à Montauban,

elle écrivit au critique des *Lundis :* « Je trouve le mariage excellent, au fond. Mon mari est aussi bon qu'il est brave et généreux. Je le souhaite un jour de vos amis. » Et, le 4 mars de l'année suivante : « J'ai parlé du mariage et je ne le connaissais pas. La loi est mauvaise qui soumet un être libre. La communauté n'est pas la même puisque l'homme peut tout et la femme rien sans lui. O mes amants, mes aimables amants, amants d'un jour, de dix ans, amants de cœur, combien tout cela revient avec charme à la mémoire quand on vit seule et opprimée ! » Un mois plus tard, elle était de retour à Herblay après avoir laissé son mari à Montauban : son mariage avait duré l'espace d'une année !

La vie recommença de couler comme auparavant, avec les visites de Sainte-Beuve et les longues causeries. Lorsqu'il ne pouvait venir, elle lui écrivait, jetant tout à trac les réflexions que lui avaient inspirées ses lectures. Lettres pleines de malice où elle perçait souvent à jour soit la manière de son grand ami, soit ses petites roueries littéraires. Au fond, il adorait ce genre d'esprit, et Hortense fut certainement une des femmes sur lesquelles il se pencha avec le plus de complaisance, pouvant tout dire avec elle, sachant qu'elle comprendrait tout et que l'expérience d'une vie agitée l'avait dotée d'une indulgence extrême.

La révolution de 1848 vint troubler cette existence paisible : Chateaubriand était mort, Sainte-Beuve avait quitté Paris pour aller faire un cours de littérature à Liège, Béranger vivait ses derniers jours, tous les correspondants de la jeune femme avaient disparu, ce qui lui causa un grand chagrin, car, si elle vivait dans la retraite, elle n'aimait pas la solitude, elle ne voyait plus dans son pied-à-terre de Paris que quelques vieilles amies, Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, la duchesse de Raguse. Pour se consoler, elle multipliait les lettres à Sainte-Beuve, qui sont charmantes et où elle faisait preuve d'un sens critique aigu en même temps que d'une profonde culture.

Elle continuait d'écrire roman sur roman. En 1872, elle publia, sans nom d'auteur, *Les Enchantements de Prudence,* où elle contait dans les détails tous les incidents de sa vie amoureuse. George Sand, qui la connaissait déjà, avait deviné que l'ouvrage était d'Hortense et lui consacra dans *Le Temps* un très long article enthousiaste : « J'ai beaucoup de sympathie pour cette âme fervente, écrivait-elle. Quant au grand combat de la vie livré par elle, choque-t-il la raison ? Non, assurément. Choque-t-il la morale ? Nul n'est autorisé à lui jeter la pierre, et,

pour mon compte, je lui jette une couronne de roses à feuilles de chêne. »

Ce fut le dernier triomphe de Mme de Méritens. Peu de temps après, elle s'éteignait, en 1879. Elle était âgée de soixante-dix-huit ans.

Chapitre XV

ALICE OZY ET SA PETITE COUR

Elle était née Julie-Justine Pilloy et avait vu le jour le 6 août 1820 dans le magasin de bijouterie de ses parents, rue Saint-Denis. Toute son enfance se sera passée à traîner, au sortir de l'école, parmi les gamins de la rue, à se mêler à leurs jeux, à leurs disputes. Rentrée à la maison, c'étaient d'autres querelles : son père et sa mère ne s'entendaient pas, on criait, on s'emportait, toute la journée des jérémiades, parfois des coups. A la fin, ils se séparèrent, et comme aucun d'eux ne se souciait de prendre avec lui la petite Julie-Justine, qui avait dix ans, on la mit en apprentissage dans une manufacture de broderies aux environs de Paris.

Dures années, ces années d'apprentissage : mêlée à de pauvres filles, vêtue d'une robe grossière, d'un sarrau noir et de lourds sabots, travaillant sans relâche de huit heures du matin à dix heures du soir, et, pour toute nourriture, des légumes ! On eut, cependant, quelques égards pour elle ; le patron, particulièrement, parut s'intéresser à cette gracieuse enfant ; il s'y intéressa même tellement que sa femme en prit ombrage et la renvoya à ses parents, lesquels l'expédièrent à Lyon, dans un grand magasin de broderie où elle était prise comme ouvrière à douze francs par mois.

Nouveau décor. Sous le ciel gris et dans la ville trop souvent enveloppée de brume, la petite Julie-Justine crut,

les premières années, mourir d'ennui, mais sa patronne, ayant remarqué son air avenant, son joli sourire, et déjà, chez cette enfant de treize ans, les indices d'une beauté future, décida de la mettre au magasin, préposée à la vente. Aussitôt tout changea : le va-et-vient continuel des clients, les conversations, leurs emplettes, tout amusait la petite. Et puis elle recevait déjà l'hommage des hommes, qui ne se contentaient pas d'examiner les étoffes, mais jetaient un coup d'œil, à la dérobée, à l'accorte vendeuse. « Des messieurs de Bellecour venaient m'agacer, conte-t-elle en se remémorant ses jeunes années ; parfois ils m'apportaient des sacs de bonbons, des vieux tentaient de me parler... » Bref, elle commençait à trouver que Lyon était, somme toute, une agréable ville lorsqu'une grave maladie qu'elle fit à cette époque l'obligea à regagner Paris.

Qu'y faire ? Elle était devenue fort habile dans la confection des broderies brochées, qui étaient alors très à la mode ; elle pouvait gagner sa vie. Courageusement elle résolut de s'installer pour son propre compte, loua tout en haut de Belleville pour dix francs par mois une petite chambre où elle emménagea avec sa sœur de lait. Elle était devenue « Jenny l'ouvrière ».

Tirait-elle l'aiguille toute la journée en fredonnant une chanson de Béranger ou de Pierre Dupont ? Allait-elle, le soir, danser à Mabille ou au Château des Fleurs, telle une grisette de Paul de Kock ? On voudrait le croire, mais il semble bien que la pauvre Julie-Justine était surtout accablée par la misère et la solitude.

Cependant, elle s'épanouissait, chacun remarquait sa grâce séduisante, on la suivait dans la rue, d'aucuns se montraient même tellement pressants que, dit-elle, « j'étais obligée d'entrer toute tremblante dans le premier magasin venu pour demander qu'on me protégeât ». Voire... En tout cas, le jour où elle rencontra, on ne sait où, le jeune comédien Brindeau, elle n'eut besoin d'aucune protection pour tomber dans ses bras, et l'inévitable s'accomplit : elle devint la maîtresse en titre du pensionnaire des Variétés.

Le théâtre ! Quel attrait pour Mimi Pinson ! Que cette salle des Variétés était belle, toute neuve alors, resplendissante de dorures, emplie d'une foule élégante qui saluait ses artistes favoris d'applaudissements répétés ! Et ces coulisses, ce monde des coulisses où elle s'égarait, chaque soir, à la recherche de son amant ! Elle humait délicieusement l'atmosphère de moisi et de poudre de riz de la salle, où elle coudoyait ces acteurs, ces actrices célèbres, monde enchanté pour une âme de grisette.

— Et pourquoi ne ferais-tu pas du théâtre ? lui avait dit Brindeau. Je te donnerais quelques leçons pour aller, venir, marcher en scène, et je te ferais engager ici ou ailleurs.

Au fond, pourquoi pas ? Elle serait actrice : quel rêve ! Mais ses parents ne se scandaliseront-ils pas de la voir monter sur les planches ? Elle va changer de nom, tout simplement ; son grand-père, qui s'appelait Ozy, avait été professeur au Conservatoire et passait pour un virtuose du basson. Elle s'appellera Ozy — Alice Ozy — et elle entrera, vivante, dans la gloire !

***

C'est à la salle Chantereine, dans une fête de charité et sous les auspices de Bernard Léon, qui lui avait prodigué ses conseils, qu'elle débuta. Leroy, directeur des Variétés, était dans la salle, amené par Brindeau ; il trouva la petite jolie, amusante, primesautière, tout à fait capable de jouer les soubrettes et il l'engagea, séance tenante, pour mille deux cents francs par an.

Vraiment, c'est un rêve : Alice Ozy délire de joie. Ainsi elle va jouer la comédie, partager la loge de Brindeau, qui lui apprend maintenant à se grimer, à s'habiller, à saluer le public. Quel bonheur, mais aussi quelles minutes d'émotion lorsqu'elle entre pour la première fois dans le cercle enchanté de la scène, devant ce trou noir de la salle où des centaines d'inconnus peuvent la détailler à loisir !

Elle a débuté par un rôle insignifiant, celui d'Agathe dans la reprise d'une pièce, *Les Enragés*, mais, bientôt, elle va créer celui de Louise dans une œuvre nouvelle de Lockroy, *Le Chevalier du guet*, vaudeville en deux actes. Ce seront ses véritables débuts et, ma foi, on lui a fait bon accueil : « La nouvelle venue, dit Louis Loviot dans le charmant livre qu'il lui a consacré (1), plaisait par sa jeunesse, sa grâce naturelle, l'espièglerie de son jeu, mais elle retenait surtout les regards par la finesse de son visage au nez retroussé, son teint un peu pâle sous une profusion de cheveux châtains, ses formes élancées, souples, que l'on devinait à la fois parfaites et sculptées d'une manière élégante. » Elle est fort belle, en vérité, tout le monde l'a remarqué, et la critique a noté aussi son jeu piquant.

(1) Louis Loviot : *Alice Ozy*, Paris, 1910.

Dans le *Moniteur universel,* M. Sauvage a écrit qu' « elle annonce d'excellentes dispositions pour les soubrettes ». Il a même ajouté : « Le Théâtre-Français devrait y penser. » Voilà le Théâtre-Français averti, mais y pensera-t-il ?...

Pour l'instant tout est à la joie dans le ménage Brindeau : les appointements d'Alice ont été portés à deux mille francs, c'est la fortune ! C'est aussi la pique de jalousie des petites camarades qu'enrage un succès aussi prompt et qui ne se lassent pas de dauber sur elle.

— Je te dis que c'est une cruche. On peut lui en conter, elle gobe tout !

Alice Ozy, qui aura plus tard de l'esprit, est encore, en effet, très naïve, la naïveté de la grisette, et coupe dans tous les ponts. On lui a fait croire que le gouvernement avait découvert à Montmartre une mine de fromage de gruyère qu'il allait exploiter au profit des pauvres gens et qu'il cherchait des capitaux. Le bon cœur d'Alice a été touché : elle demande à tout le monde où l'on peut souscrire ! On pouffe de rire dans les coins. Hyacinthe se moque d'elle à longueur de journée. Quand il veut la voir pleurer, il se compose une figure sinistre et il lui prédit qu'elle deviendra fatalement une femme entretenue. Adieu, Brindeau !

Hyacinthe ne croit pas si bien dire ; le moment approche, en effet, où elle va abandonner son premier amour. Que se passa-t-il entre eux ? Fort peu de chose sans doute, seulement l'apparition d'un troisième personnage, le baron de Bazancourt, homme élégant, doté d'une belle fortune, qu'il a mise sans vergogne aux pieds de la belle. Il lui offre un appartement sur le Boulevard, à la Maison d'or, et des toilettes, et des bijoux, et une voiture, et tout et tout. Alice n'est pas une sainte et a déjà perdu beaucoup de sa naïveté. Un jour, elle est arrivée au théâtre vêtue d'un superbe cachemire de l'Inde, descendant d'un beau coupé, avec un « tigre » à ses côtés : les petits camarades ont compris qu'elle avait fait peau neuve, et l'infortuné Brindeau n'a pu que gémir dans les bras de Hyacinthe qui répétait sur tous les tons :

— Je l'avais bien dit !

Bazancourt est généreux, mais il n'est pas le seul à Paris à admirer Alice Ozy. Maintenant qu'elle est lancée, elle va trouver des soupirants aux quatre coins du café de Paris et de Tortoni. Villemessant prétend que le règne de Bazancourt ne dura pas plus d'une année, après quoi ce fut un Polonais, Wielopolski, qui eut ses faveurs. « Wielopolski, ajoute-t-il, mourut jeune après avoir gagné au whist une somme de cent cinquante mille francs. Ozy hérita

pour sa part de soixante-dix à quatre-vingt mille francs. Telle fut l'origine de sa fortune. »

Actrice connue sur le Boulevard, ayant déjà — à vingt ans — amassé un petit pécule qu'elle ne jettera pas par la fenêtre, car elle est fort économe, que manque-t-il à Alice pour conquérir la grande notoriété parisienne ? Etre la maîtresse de quelque personnage notoire, et qui est plus notoire que la famille royale ? Elle va devenir la bonne amie d'un des fils de Louis-Philippe.

Ce fut, en vérité, bien simple. Madame Adélaïde ayant décidé de donner aux Tuileries une petite comédie pour fêter le retour de son neveu, le duc d'Aumale, qui revient d'Algérie, chargé de gloire, a choisi *Le Chevalier du guet*, la pièce à la mode des Variétés, et, tout naturellement, Alice Ozy, dans son rôle de Louise, est apparue, dans le vieux palais des rois de France, rayonnante de jeunesse et de beauté. Et, tout naturellement aussi, le jeune prince, qui n'a pas vingt ans, a reçu le coup de foudre.

Il n'a pas eu besoin de faire sa cour : un fils de roi, jeune et beau garçon, si pimpant dans son bel uniforme, dont les journaux célèbrent les exploits, qui pourrait lui résister ? Alice n'a même pas essayé : le fils du roi ! La tête lui tourne — et le cœur aussi, car, à son tour, elle est tombée amoureuse du jeune guerrier. Elle l'aime vraiment, elle l'aimera... pendant quelques mois. Et ce sera une jolie idylle que ne ternira aucune basse question d'argent, car — il le lui a dit tout de suite — le prince n'est pas riche. S'il a hérité des millions du vieux duc de Bourbon, son père Louis-Philippe en emploie les revenus à l'entretien de ses châteaux et ne donne à son fils que mille écus par mois ! N'importe ! On s'aimera, et voilà tout.

Pour Alice, c'est un nouveau rêve ; pour Aumale, c'est son premier amour ! Entre deux baisers elle l'écoute religieusement : il lui conte ses campagnes, lui parle de ses soldats, de leur héroïsme, de leurs fatigues, du général Bugeaud, des Arabes, de la vie des camps, des batailles, d'Abd-el-Kader, il lui chante *Kadoudjah*, il s'enivre de ses souvenirs et elle l'écoute, palpitante, et tout cela tombe dans son cœur et attise sa flamme.

Comme il est colonel du 17e Léger, qui tient garnison à Courbevoie, il lui prend souvent la fantaisie d'emmener Alice à quelque prise d'armes. Elle se blottit dans un coupé fermé et, de là, assiste, incognito, à la manœuvre militaire, à la présentation du drapeau. Le duc d'Aumale est dressé sur son beau cheval gris-argent, les chefs de bataillon le saluent de l'épée et la musique entonne l'air de

Kadoudjah, ma maîtresse. Qu'elle est heureuse alors de voir son beau prince au milieu de ses guerriers !

Parfois ils sortent ensemble pour faire une promenade sur le Boulevard. Ces jours-là, Alice se travestit en homme, pantalon gris-perle, redingote aux longues basques, pincée à la taille, haut-de-forme luisant. Bras dessus, bras dessous, ils flânent sans vergogne. Ceux qui les croisent et qui connaissent le prince la prennent pour Montpensier, le frère de son amant, et l'on s'attendrit, en les voyant, sur « cette famille royale si unie ».

Au reste, leur aventure n'a pas tardé à être connue des Tuileries. La reine Amélie soupire en disant tout bas : « Ce n'est pas bien, mais cela vaut mieux que de déranger un ménage. » Le roi ne souffle mot puisqu'on ne lui demande pas d'argent. Les jeunes princes et princesses s'en amusent, et, quand ils rencontrent Aumale, chantent le grand air de *Robert le Diable :* « Alice, Alice, mes amours... »

Hélas ! tout a une fin, même les idylles, surtout les idylles. Alice a pris goût au luxe et, un jour que M. de Perregaux, le fils du banquier, lui a offert une calèche et un attelage magnifiques comme don de joyeux avènement, elle n'a pas su refuser un pareil présent. Le prince l'a su et lui a écrit : « Ne trouvez-vous pas que je suis un peu Des Grieux ? Je vous aime davantage depuis que vous ne m'aimez plus. » C'est la rupture.

***

Quatre ans plus tard il se mariera. Sans en être priée, Alice Ozy lui rendra spontanément toutes ses lettres. Il voudra reconnaître cette délicatesse et, comme il est alors en possession de sa fortune, il joindra quelques billets de banque à son remerciement. Elle en sera choquée et lui retournera ses billets avec ces mots : « Je ne suis pas dans la misère. J'aurais préféré un souvenir. »

Sa liaison avec le duc d'Aumale l'a mise en grande vedette. Elle est alors dans tout l'épanouissement de sa beauté, et, comme M. de Perregaux l'entoure d'un luxe extrême, elle peut rivaliser avec ses émules dans la haute galanterie. Les petits journaux ne parlent que d'elle, du bel appartement qu'elle occupe rue de Provence, de ses robes, de ses chevaux, de son esprit, car, maintenant, elle a de l'esprit et l'on se redit ses « mots ». Elle a aussi des soupirants sans nombre, depuis les princes jusqu'aux pota-

ches qui lui font des déclarations enflammées. M. Jean-Louis Vaudoyer en a cité de fort amusantes dans l'aimable livre qu'il lui a consacré (1).

Les poètes eux-mêmes s'occupent de sa personne. Théodore de Banville, qui ne se lasse pas de l'admirer, jongle avec son nom dans ses vers funambulesques :

Les demoiselles chez Ozy
Menées
Ne doivent plus songer aux hy-
ménées.

En septembre 1843, les Variétés ont mis en répétition un vaudeville de Théophile Gautier, *Le Voyage en Espagne.* Alice y interprétera le rôle de Rosette. Quelle joie ! Elle va enfin voir de près le critique qui n'a cessé de la louer à chacune de ses créations, qui a célébré sa beauté de toutes les façons. Délibérément elle va trouver le poète chez lui, « toute tremblante », raconte-t-elle. Il la reçoit le mieux du monde, l'accable encore de compliments, lui promet de lui conserver son rôle dans la pièce et la prie de partager son dîner. Pour occuper les loisirs de l'attente, il supplie sa charmante visiteuse de lui permettre de la voir nue, jurant de ne pas l'approcher, il la regardera seulement et écrira des vers devant la muse dévoilée. Ozy s'effarouche d'abord, puis sourit. Il y avait là, par hasard, un bain tout préparé ; elle y entre et bientôt s'endort, tandis que Gautier travaille. « C'est ce jour-là, dit-elle, qu'il a fait le quatrain :

Pentélique, Paros, marbres neigeux de Grèce
Dont Praxitèle a fait la chair de ses Vénus,
Vos blancheurs suffisaient à des corps de déesse...
Noircissez, car Alice a montré ses seins nus.

« Après, nous avons dîné et je suis rentrée tranquillement chez moi, sans avoir eu, un seul instant, à repousser ses caresses. » Et elle ajoute : « C'était un cérébral. » Plus tard il devait se faire plus pressant, mais elle l'écartait toujours, disant : « Demeurons seulement des amis. » Alors il lui demandait comme une faveur extrême qu'elle lui abandonnât son pied, il enlevait le fin soulier, gardait dans ses mains jointes la jolie petite chose vivante et la couvrait de caresses. Ils causaient et, quand Alice se plaignait d'être fatiguée, il lui disait : « Qu'est-ce que cela peut te faire ? Ne suis-je pas bien sage ? » Evidemment, c'était un cérébral.

Alice, qui est bonne fille, ne demande pas mieux que de se mêler à la bande de rapins et de poètes qui entourent

(1) Jean-Louis Vaudoyer : *Alice Ozy,* Paris, 1930.

Gautier ; leur compagnie la change de celle des *lions* qui ne parlent que de courses et d'histoires de cercle, mais elle est trop pondérée, trop bourgeoise, au fond, pour s'y plaire vraiment. Leurs excentricités la choquent : « Ils étaient, dit-elle, dans un état de surexcitation nerveuse qui les eût fait prendre pour des fous. »

Combien, au contraire, elle est plus heureuse lorsqu'elle reçoit la visite de M. Victor Hugo, qui lui fait une cour assidue. A ce moment, il a quarante-cinq ans, il est marié depuis longtemps, père de famille et en possession d'une maîtresse, Juliette Drouet, qui l'adore. Mais ses sens sont exigeants, ils le seront jusqu'à la dernière heure et il convoite la possession de la belle Alice comme tant d'autres qui ont aperçu au théâtre ou dans son coupé bleu cette admirable créature. Pour la séduire, il déploie tout l'éventail de ses grâces, de ses épithètes, de son esprit. Afin de brusquer les choses, il lui a fait entrevoir qu'elle pourrait jouer le rôle de Maguelonne dans la reprise du *Roi s'amuse* à la Comédie-Française. Alice Ozy à la Maison de Molière ! La prédiction de M. Sauvage se réaliserait...

Cependant, malgré les assiduités du poète, elle n'a rien promis, elle se dérobe sans cesse. Un jour, elle lui a montré un lit en bois de rose avec incrustations de vieux Sèvres qu'elle vient d'acheter et dont elle n'est pas peu fière. Est-ce une invite ? Deux jours plus tard, elle le priait de lui faire cadeau de quelques vers inédits, et, poste par poste, il lui répondait :

Platon disait, à l'heure où le couchant pâlit :
« Dieu du ciel, montrez-moi Vénus sortant de l'onde ! »
Moi, je dis, le cœur plein d'une ardeur si profonde :
« Madame, montrez-moi Vénus entrant au lit ! »

La réponse d'Alice n'a pas été encourageante : « Grand merci, Monsieur ; les vers sont charmants, un peu légers peut-être, si je me comparais à Vénus, mais je n'ai aucune prétention à lui succéder. »

C'est que, dans le moment même où le poète lui faisait sa cour, un autre être s'est profilé dans son ombre, le fils de Victor, Charles : il a vingt ans à peine, il est beau tel un jeune dieu, il a les yeux « andalous » de sa mère, sa grâce, son sourire, il est charmant et il adore Alice. Qui hésiterait entre lui et son père ? Malheur aux hommes de quarante-cinq ans, même s'ils ont du génie ! La jeunesse les vaincra toujours. Et c'est Charles Hugo qui a inauguré le beau lit en bois de rose.

Encore une idylle à la façon de celle du prince, semblable en tous points, du reste, car Charles n'est pas plus fortuné que le duc d'Aumale, son père se montrant avec

ses enfants d'une ladrerie qu'envierait Louis-Philippe. Le rêve de Charles, quand il est devenu l'amant d'Alice, eût été de mettre chaque jour une chemise blanche. Après lui avoir refusé, d'abord, cette dépense extravagante, son père a bien voulu la lui permettre s'il renonçait à sa côtelette quotidienne pour compenser les frais de blanchissage. Le malheureux y a consenti. Alice est outrée, et un jour que le poète, qui lui fait toujours la cour, roucoulait à ses pieds, elle lui a dit dans un sourire :

— Rendez à Charles sa côtelette.

Victor Hugo a acquiescé : Charles ne sera pas privé de nourriture, mais son père continuera à fréquenter assidûment chez Alice et à lui tenir des propos galants.

Après la chemise, c'est le chapeau. « Le pauvre garçon, conte-t-elle, avait un chapeau ignoble. Un jour, ne sachant comment m'y prendre pour lui en donner un, nous convînmes, Gautier et moi — j'attendais du monde — que, le soir, Gautier, très myope, irait s'asseoir comme par malheur sur le chapeau de Charles, que je devais placer à un endroit convenu, et bien vite c'eût été l'occasion d'en faire chercher un autre chez le chapelier d'en face. Le soir (il y avait chez moi beaucoup de monde), Gautier entre, il avise un chapeau placé en évidence sur un canapé et va s'asseoir consciencieusement... Grand émoi, c'était un chapeau tout neuf à un Anglais qui s'est fâché ! »

Dès qu'il a aimé, Charles Hugo est devenu poète. Avec une facilité débordante, il a improvisé sonnets, triolets, madrigaux, jusqu'à un grand poème qui célèbre sa maîtresse. Il le fait un peu dans le goût de ces « blasons anatomiques » où les auteurs de la Renaissance détaillaient la beauté de leur dame, ses yeux, ses mains, la fossette de son poignet, sa bouche. Il ne se lasse pas de magnifier les admirables perfections d'Alice ; c'est un hosannah à la gloire de son corps.

Au début, il semble qu'elle ait été touchée d'une telle constance de son troubadour, et puis, au bout de quelques semaines, elle s'est lassée de cette avalanche de poésies. La passion de Charles devient un peu bien exigeante, un peu absorbante, il y eut un relâchement de la part de la jeune femme, quelque froideur sans doute, peut-être même une ou deux scènes d'irritation. Bref, les poésies se font plus tièdes, bientôt elles deviennent larmoyantes, l'amant se plaint de ne pas être payé de retour, il crie sa désespérance. Peut-être la rupture entre eux serait-elle devenue éclatante sans la révolution de 1848 qui va mettre un terme à ces jeux en séparant les deux amants : tandis que Charles part avec son père pour la Belgique, Alice Ozy, qu'effraient

les événements, s'enfuit à Londres, où elle va jouer au théâtre Saint-James.

***

Inconstante Ozy qui ne sait pas retenir dans ses rets ceux qu'enivre sa beauté parfaite ; sans cesse en quête d'un nouvel amour, capricieuse, bonne fille au fond qui ne sera l'héroïne d'aucun drame et laissera toujours un souvenir charmant à ceux qui l'ont approchée, elle passe, légère, dans la société brillante des *lions* du Boulevard comme dans celle des artistes où l'a introduite Gautier et où elle se plaît fort. C'est là que, revenue à Paris, elle va connaître une nouvelle aventure avec le peintre Théodore Chassériau.

Elle a alors vingt-huit ans et il en a vingt-neuf. Il n'est pas beau, mais il a un grand air de distinction. « Les femmes lui plaisaient, dit M. Jean-Louis Vaudoyer, et il plaisait aux femmes. Il aimait passionnément la vie. Dans la plupart de ses tableaux règnent de grandes créatures pacifiquement sensuelles qui, tout en se rattachant aux figures antiques par l'harmonie et la perfection de leurs formes, n'ont jamais rien d'inerte, d'académique ou de froid. Chassériau aimera sans doute en Alice Ozy la matérialisation du rêve féminin qu'il portait en lui. » Il fut littéralement subjugué par sa beauté.

L'aima-t-elle profondément pendant les deux années que dura leur liaison ? Elle fut, semble-t-il, infiniment flattée d'avoir été distinguée par un si grand artiste et puis amusée par le milieu où il vivait. Chassériau avait son atelier avenue Frochot, au pied de la butte Montmartre, tout près des barrières, atelier meublé à l'orientale, comme il convient, avec un moulage grandeur nature de la Vénus de Milo. Pour y accéder, il fallait passer par la fenêtre ! A la pression d'un ressort, cette fenêtre, garnie de solides barreaux, tournait sur ses gonds et livrait passage au visiteur. Plaisante invention, en vérité, qui amusait fort Alice.

Laissant son coupé dans les environs, elle allait surprendre son amant, qu'elle trouvait toujours en plein travail. Que de fois elle posa pour lui ! Dans toutes les poses, habillée ou dévêtue. Orgueilleuse de sa beauté, elle se montrait généreuse pour ses amis, suivant l'exemple de Phryné, qui se découvrit à Praxitèle. Gautier l'avait peinte nue, Chassériau fit d'après elle la *Nymphe endormie,* l'admirable toile qui se trouve aujourd'hui au musée Calvet d'Avignon. Le corps de la nymphe s'allonge dans une pose aisée, tandis que les bras croisés en arrière laissent voir

au creux de l'aisselle un peu de cette mousse fine que Gautier magnifia dans son *Musée secret.*

Exposé au Salon de 1850, le tableau de Chassériau allait faire sensation et provoquer, chez les initiés, les mêmes sourires que la *Femme au serpent* de Clésinger.

Déjà à cette époque, les relations s'étaient refroidies entre l'artiste et Alice Ozy. Capricieux l'un et l'autre, ne sachant pas résister à leurs fantaisies, ils se heurtèrent, se brouillèrent pour se raccommoder ensuite. Un jour, Alice remarqua dans l'atelier de son amant une merveilleuse copie qu'il venait de faire d'un Greco.

— Oh ! donne-moi cela ! s'écria-t-elle, enthousiasmée.

Il refusa, disant qu'il la destinait à sa famille. Elle insista alors tant et tant que, de guerre lasse, il céda :

— Emporte-la ! s'écria-t-il rageusement.

Quelques jours plus tard, il déjeunait chez Alice lorsqu'on annonça que l'encadreur venait de rapporter la toile.

— Allons la voir tout de suite ! s'écria-t-elle.

Ils se levèrent de table, mais, à la vue de son œuvre, il fut pris d'un tel remords de sa faiblesse, il entra dans une telle colère contre lui-même que, se saisissant d'un couteau, il lacéra le tableau et s'enfuit pour ne plus remettre les pieds chez sa maîtresse.

Cette rupture stupide leur fut douloureuse à tous les deux. Au fond, ils s'aimaient toujours ; Chassériau surtout ne pouvait se consoler de ne plus voir ce cors parfait qui l'avait tant inspiré, de ne plus entendre le léger babil de cette charmante créature qu'il avait tant chérie.

***

Elle continua de briller sur les planches des Variétés, tantôt s'exhibant dans les féeries, les revues, tantôt étudiant sérieusement les rôles qu'on lui confiait. La critique ne cessait de la louer pour son talent primesautier ; la petite presse parlait toujours d'elle, de ses toilettes, de son élégance ; elle lançait la mode, son coupé bleu faisait sensation quand elle paraissait au Bois. Et les adorateurs lui manquaient moins que jamais, sa loge était toujours remplie de fleurs, chaque courrier lui apportait des lettres brûlantes d'amoureux inconnus. Et, cependant, elle n'était pas heureuse. « Si vous saviez comme je pleure à présent ma vie passée ! confiait-elle à Villemessant. Que ne donnerais-je aujourd'hui pour être tombée pure et immaculée dans ses bras ! » *Ses bras,* c'étaient alors ceux de Gueymard, un ténor

de l'Opéra dont elle s'était éprise et qui la faisait souffrir ; demain ce serait un autre et puis un autre, car elle ne pouvait cesser d'aimer.

Brusquement, à trente-cinq ans, elle se retira du théâtre, à la surprise générale. Elle ne fut plus une artiste, mais une simple *biche,* une jolie femme entretenue luxueusement. Son amant en titre était le banquier Groening, qui lui donna le goût de jouer à la Bourse et d'y gagner. Il ne paraît pas avoir été un amant très exigeant. Sans doute n'affichait-il cette femme à la mode que par goût d'ostentation et, comme nous dirions aujourd'hui, pour sa publicité. « Il a fait ma fortune, disait-elle, et, pendant douze ans, m'a laissée coucher seule. » Et elle ajoutait comiquement : « C'est ce qui m'a conservée. »

Elle avait renoncé à tout succès tapageur et ne désirait plus qu'une retraite paisible, égayée par la visite de quelques amis. Elle passait une partie de l'année dans une grande villa qu'elle avait achetée près du lac d'Enghien, mais avait conservé un grand appartement au coin du boulevard Malesherbes et du boulevard Haussmann. Ici et là, Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Dumas fils venaient la voir, s'entretenir avec elle du passé proche ; quelques camarades de théâtre, quelques journalistes se mêlaient à eux. Lorsqu'ils n'étaient pas là, elle regardait longuement son image peinte ou dessinée par Chassériau, Amaury Duval ou Gautier, elle feuilletait les livres donnés jadis à la « belle Alice » par les amis disparus.

Avait-elle renoncé à l'amour ? Une ancienne grisette peut-elle vraiment y renoncer ? Au reste, sa maturité n'était pas moins attrayante que sa jeunesse, mais ses liaisons se faisaient plus discrètes. C'est ainsi que, tour à tour, elle fut encore la maîtresse d'Edmond About, de Couture, de Gustave Doré. Passe-temps d'un cœur toujours inflammable. Lorsqu'il put rentrer en France, le duc d'Aumale revint la voir : que de souvenirs lointains ne pouvaient-ils évoquer ! Il revint souvent. Chaque année, il lui envoyait, en guise d'étrennes, une caisse de vin de Zucco, de ses propriétés de Sicile. « Alice, Alice, mes amours... »

Peu à peu, le vide se fit autour d'elle, les amis disparurent les uns après les autres. Alice Ozy n'avait qu'à s'éteindre. Elle mourut à Paris le 3 mars 1893, à soixante-douze ans, ayant fait de la Société des artistes dramatiques sa légataire universelle.

Chapitre XVI

LE DIVORCE DE LA PRINCESSE MATHILDE

Les Demidoff ont toujours été extravagants.

Au début de la première Restauration, l'un d'eux, Nicolas, occupait l'immeuble qui faisait l'angle du boulevard des Italiens et de la rue Taitbout, où devait s'installer, quelques années plus tard, le café de Paris, et tout le monde connaissait les excentricités de ce seigneur moscovite, lequel avait encore un palais à Florence, un autre à Rome, un autre à Dresde. Il était suivi d'une véritable cour et d'une troupe d'acteurs destinée à l'amuser en tous lieux et qui le fit même fort proprement expulser de Rome, une année où il donna des représentations pendant la semaine sainte.

En 1828, lorsqu'il mourut, il laissa son immense fortune à ses deux fils : l'aîné, qui servait dans l'armée russe, encore plus toqué que son père, se livra à mille folies jusqu'à sa mort, qui arriva très vite. Il eut un fils, Paul Demidoff, qui fut célèbre à Paris parmi les noceurs du Second Empire. Quant au cadet, Anatole, qui était jeune encore à la mort de son père, on se doute de l'éducation qu'il avait reçue : pourri par ses précepteurs, qui n'osaient pas le réprimander et par cet argent dont ses parents le gavaient, il se montra impossible quand il put disposer de la fortune paternelle, giflant ses domestiques à tour de bras, rudoyant ses maîtres, ne connaissant aucun frein,

acquérant bien vite une belle réputation. Cruel, hautain, sans scrupules, corrompu par l'argent et ne cherchant qu'à corrompre, il donne un peu, à distance, l'illusion de ces personnages « infernaux » qu'on rencontre dans les romans d'Eugène Sue, qui torturent de malheureuses créatures, poursuivent des vengeances sataniques et deviennent le mauvais génie de tous ceux qui les approchent.

Cependant, sous des dehors de jeune sauvage, il dissimulait une profonde rouerie. Comprenant qu'il était nécessaire pour lui de se créer des amitiés dans tous les mondes s'il ne voulait pas se voir expulser fâcheusement par les gouvernements étrangers comme l'avaient été plusieurs fois ses parents, il imagina de jouer les mécènes. A Paris, où il séjourna quelque temps, il entreprit d'être le mécène des arts et des sciences. Il aida pécuniairement des peintres comme Paul Delaroche, qui n'arrivait pas à percer ; il subventionna des savants comme François Arago et Jean-Baptiste Dumas ; il noua des relations amicales avec des journalistes rencontrés dans les cafés et les restaurants du Boulevard. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Jules Janin.

A ce moment, celui qu'on devait appeler plus tard « le prince des critiques » faisait ses premières armes dans la presse et était fort en quête de qui pouvait le pousser dans la société parisienne : le boyard lui allait comme un gant, et, sur-le-champ, il s'improvisa son homme lige. Articles dithyrambiques sur « le Russe au grand cœur », sur « le mécène incomparable », rien ne fut négligé par lui pour apprendre aux Parisiens qu'une nouvelle étoile du Nord était apparue sur leur firmament. A quoi le reconnaissant Anatole répondait par de multiples soupers, par des festins sans nombre, où l'astucieux Janin trônait à la place d'honneur.

Fort satisfait d'avoir ainsi conquis l'opinion parisienne, Anatole retourna à Pétersbourg, résolu à jouer là encore la carte du mécénat qui lui avait si bien réussi. Seulement, ce ne furent pas les arts et les sciences dont il s'improvisa le protecteur, c'est dans le domaine de l'assistance sociale qu'il se lança. A tour de bras, si l'on peut dire, il fonda hospices et hôpitaux, multipliant les secours aux nécessiteux sous toutes les formes, se révélant un véritable philanthrope. On fut étonné à la cour, mais il fallait bien le récompenser : on le nomma gentilhomme de la chambre, puis assesseur collégial, ce qui lui donnait l'appellation de « Votre Noblesse », mais ce qui ne le contenta nullement,

car ce qu'il voulait, c'était un avancement de grade dans les titres nobiliaires. Dépité, furieux, il piqua encore une colère épouvantable, et, voyant qu'il n'y avait rien à faire dans son pays, s'en fut à Florence, où il possédait un palais et aussi, aux environs de la ville, une très belle résidence de campagne dans la seigneurie de San Donato.

Le grand-duc de Toscane sera moins difficile que le tsar, pensait-il, et, en effet, dès qu'Anatole Demidoff en manifesta le désir, on nomma aussitôt prince de San Donato ce Slave étonnant qui subventionnait les artistes florentins et leur achetait des galeries entières de tableaux.

L'appétit vient en mangeant. Le prince de San Donato ne pouvait s'arrêter en si beau chemin. « Votre Noblesse, lui écrivait l'astucieux Janin, se doit de faire maintenant une œuvre qui attire sur Elle l'attention de toutes les académies de l'Europe et qui lui vaudra des distinctions de toutes sortes. Pourquoi ne tenterait-Elle pas une expédition dans la Russie du Sud si peu connue, qu'Elle accomplirait en compagnie d'une cohorte de savants ? » Evidemment, Jules Janin avait envie de faire sans bourse délier un beau voyage. Anatole sauta sur l'idée, qui lui parut excellente, et organisa tout de suite une expédition composée de savants notoires, avec, bien entendu, Janin pour lui servir de secrétaire, et Raffet qui prendrait des croquis.

Dans l'été de 1837, la caravane se mit en route, d'abord pour la Roumanie, puis pour l'Ukraine et le Caucase. La randonnée terminée, un magnifique volume parut, *Voyage en Russie méridionale*, que signa bravement Demidoff, encore qu'il fût tout entier de la main de Jules Janin. Et les honneurs se mirent, en effet, à pleuvoir sur le prince : les académies étrangères l'accueillirent dans leur sein ; les décorations couvrirent sa poitrine, le grand-duc de Toscane organisa pour lui une grande fête. Toute l'aristocratie italienne était présente, ce soir-là, pour l'accabler de compliments, tant et si bien que le boyard but plus que de raison et se révéla complètement ivre : il fallut l'enlever à la hâte des salons et le transporter chez lui par l'escalier de service.

Il n'avait pas perdu, en effet, ses bonnes habitudes d'antan et était demeuré le sauvage qu'il avait toujours été. A son retour de voyage, passant par Paris, résolu à rompre avec sa maîtresse, la comtesse Fanny de Montault, il n'avait rien trouvé de mieux que de la bourrer de coups de poing, de la cravacher, puis, la saisissant par les cheveux, de la traîner du premier étage dans la cour, où il l'avait laissée étendue, sanglante. Scandale effroyable, après lequel on

lui avait conseillé vivement de retourner à Florence pour quelque temps.

***

Il s'y était donc réinstallé, jouissant béatement des honneurs qu'on lui prodiguait. Mais une nouvelle lubie l'agitait maintenant, suggérée encore par le machiavélique Janin, de passage à Florence, qui lui avait soufflé qu'il devait contracter un grand mariage éclatant qui le ferait entrer dans une famille royale ou impériale. « Je connais ici, lui avait-il dit, une jeune fille d'une éclatante beauté, qui serait ravie de devenir votre compagne ; c'est la propre nièce de Napoléon, la fille de l'ex-roi Jérôme, le frère de l'Empereur. » La nièce de Napoléon, la princesse Mathilde ! Anatole Demidoff avait été ébloui à la pensée d'une telle union. Il connaissait bien la jeune fille pour l'avoir rencontrée dans les salons de Florence, et il avait admiré, lui aussi, son profil césarien qu'encadraient de magnifiques cheveux châtain clair, sa taille svelte, ses beaux yeux ardents, sa fierté d'allure impériale que tempérait un sourire bienveillant hérité de sa mère, la charmante fille du roi de Wurtemberg. Parente elle-même de la grande-duchesse Hélène de Russie, comment, s'il l'épousait, ne seraient-ils pas merveilleusement accueillis par la cour de Pétersbourg ? Voilà qui ferait taire les ennemis de Demidoff, voilà qui l'imposerait dans cette capitale moscovite qui avait l'air de le mépriser. Quelle occasion magnifique !

— Peut-être, en effet, dit-il, un tel mariage est-il possible. C'est à voir...

— Que Votre Noblesse ne s'inquiète pas ; je vais, de mon côté, tâter le terrain auprès du comte de Montfort.

Le comte de Montfort, c'est Jérôme, le père de Mathilde, qui a pris ce titre après la débâcle de 1814, lorsqu'il lui a fallu partir pour l'exil.

On sait ce qu'est ce personnage extraordinaire, frère cadet de Napoléon, homme léger, futile, grand amateur de femmes, bourreau d'argent qui a dilapidé vingt fortunes, jetant par les fenêtres tout ce qu'il a arraché à la faiblesse de son frère, qui a tondu ses sujets, ruiné son royaume, désobéi aux ordres qu'il a reçus de l'Empereur, perdu son armée, et, finalement, s'est enfui à l'étranger au moment de l'écroulement de l'empire. Criblé de dettes, toujours à la merci de ses créanciers, mais portant beau

malgré ses malheurs, conservant toujours la façade sans savoir s'il aura de quoi vivre jusqu'à la fin du mois.

A Florence, il a loué le palais Orlandi, où il a transporté le mobilier qu'il avait à Rome, d'où on l'a expulsé. Il y mène un train princier, il a deux chambellans, deux dames pour accompagner sa fille, trois secrétaires, quatre femmes de chambre, deux valets ; il donne des fêtes, des dîners. Avec quel argent ? On ne sait plus : il doit à tous les banquiers de l'Europe. La mort de sa femme l'a privé de deux pensions que faisaient au ménage le tsar et le roi de Wurtemberg, son beau-père. Aussi, Jérôme, qui n'est jamais à bout d'expédients, a-t-il fait la conquête d'une femme un peu mûre, mais très riche, la marquise Bartolini, qui s'est éprise de lui et ne demande qu'à l'aider dans les moments difficiles. Plus tard, il l'épousera. Pour l'instant, elle n'est que sa maîtresse. Il commence, du reste, à en être las, mais, comme elle est fort sensuelle, elle ne lui donne de l'argent que s'il est passé par l'alcôve, et, bon gré mal gré, il lui faut sacrifier à Vénus avant de toucher à la caisse, ce dont se gausse la domesticité du palais Orlandini.

C'est au milieu de cette bohème impériale qu'a grandi Mathilde. Traînée par ses parents, elle a erré avec eux de ville en ville, à travers la Suisse, l'Allemagne, l'Italie. En grandissant, sa beauté s'est affirmée, et son esprit. Très intelligente, éprise d'art, très douée pour le dessin, elle a suivi des cours de littérature, d'histoire, de sciences, ayant l'ambition d'être une femme cultivée, étonnant ses professeurs par la maturité de son intelligence. Tous ceux qui l'approchent commencent à s'extasier sur elle : « La princesse Mathilde brille de tout l'éclat d'un diamant », a dit le ministre de Russie.

***

A seize ans, son cœur a battu pour son cousin Louis-Napoléon III, avec lequel elle a vécu plusieurs mois dans le château de la reine Hortense, à Arenenberg. Lui-même semblait épris d'elle. Déjà ils échafaudaient des projets d'avenir, ils parlaient de se fiancer. Et puis, un jour, le prince a disparu de Suisse pour tenter l'aventure de Strasbourg, où il a échoué lamentablement. Banni, parti pour l'Amérique, il ne lui a plus donné aucune nouvelle. Elle a dû l'oublier.

Sa mère morte, elle s'est retrouvée seule à Florence

avec son père, qui se désespère de ne pas la marier. Mais qui voudra de cette belle jeune fille sans dot ? Sans compter que la situation de Jérôme s'aggrave chaque jour. Voici maintenant qu'il faut vendre les équipages, se contenter d'une voiture de louage pour les sorties, liquider des meubles précieux, des objets d'art, des tapis d'Orient, une partie de l'argenterie. On est à bout... Et c'est à ce moment que le tentateur Janin est venu trouver le comte de Montfort et lui a parlé d'Anatole Demidoff.

Le boyard ? Tout d'abord, Jérôme n'a pas voulu en croire ses oreilles. Non, ce serait trop beau, trop magnifique, c'est un rêve ! Mais Jules Janin insiste, brodant des fioritures autour de l'affaire, inventant tout un petit roman : le prince de San Donato, subjugué par la beauté de Mathilde, y pensant sans cesse, résolu à briser tous les obstacles pour faire ce mariage. Et rien ne résiste, on le sait, à ce potentat gorgé de millions... Jérôme n'a pas la moindre envie de résister, mais il faut y mettre des formes : on ne peut pas se jeter ainsi à la tête d'un cosaque ; il donne à Janin une réponse prudente, demande le temps de la réflexion.

Là-dessus, c'est Anatole qui prend feu à son tour, se déclare vraiment épris de la nièce de l'Empereur, multiplie les prévenances à l'égard du comte de Montfort et de sa fille, les invite à son palais Corsini, accable Mathilde de cadeaux, de souvenirs de toutes sortes, empressé comme il ne le fut jamais, se rengorgeant déjà à l'idée de posséder cette belle créature.

Tout Florence commence à murmurer qu'une union fameuse est en train de se nouer, mais c'est alors que de bonnes âmes font parvenir à Jérôme des renseignements confidentiels sur la moralité du boyard, sur ses instincts de brute, sur l'aventure de la comtesse de Montault. Le frère de Napoléon sursaute, indigné de ce qu'il appelle des ragots, des potins imaginés par des gens jaloux. Que peut-on reprocher à ce brave Demidoff ? Le certain, c'est qu'il est colossalement riche, qu'il est très épris de sa fille, qu'il ne songe qu'à combler de libéralités les Montfort, à telle enseigne qu'il vient d'acheter le mobilier laissé par Napoléon à l'île d'Elbe et qu'il a offert gracieusement quelques belles pièces à Jérôme. Que sera-ce lorsqu'il fera partie de la famille ? Et l'on voudrait qu'on refuse cet homme-là ! Mais son apparition est une bénédiction du Seigneur !

De son côté, Mathilde est sincèrement ravie. Connaît-elle le caractère du prince ? En tout cas, elle a été prise par l'espèce de beauté fatale qu'il possède, son teint pâle, ses yeux ardents, le charme de sa conversation, car il sait

rentrer ses griffes quand il le faut et être tout miel. Elle l'aime dans un grand élan de jeunesse, reconnaissante de ce qu'il ait songé à elle, heureuse de penser que les tribulations de son père vont prendre fin. « Mes vœux les plus audacieux sont réalisés, écrit-elle à une de ses amies, je suis heureuse au-delà de toute expression. Je ne puis vous dire assez avec quelle confiance je regarde l'avenir. »

Cependant, des deux côtés l'on est pressé de conclure le mariage. Anatole s'est adressé à la reine Julie pour qu'elle fasse la demande officielle, qui est agréée aussitôt, et, le 1er septembre 1840, on signe les préliminaires du contrat.

Gonflé d'orgueil à la pensée d'entrer officiellement dans la famille impériale, le prince de San Donato écrit à tous les membres de cette famille pour leur faire part de cet heureux événement. Il a dit au roi Joseph, alors en Amérique : « Je me fais un devoir d'annoncer à Votre Altesse que Monseigneur le prince de Montfort a bien voulu donner son consentement à l'union qui, depuis longtemps, était l'objet de mes vœux. Je suis sensible, comme je le dois, à cette marque de confiance qui me remet le soin du bonheur d'une personne aussi accomplie que l'est votre nièce. » Qui dit mieux, et qui oserait prétendre que ce Russe est un Tartare ?...

Aussi généreux, du reste, que déférent pour sa fiancée et l'entourage de celle-ci, Anatole a été des plus « compréhensifs » à l'égard de son futur beau-père, qui lui a déjà emprunté de modestes sommes, lesquelles iront croissant lorsque les relations seront plus intimes avec lui. Jérôme a même fait mieux : un coup de partie magnifique. Il a vendu à son futur gendre le magnifique collier de perles offert jadis à sa femme par Napoléon, afin que Demidoff en fasse cadeau à Mathilde. Ainsi, le bijou ne sort pas de la famille et l'on encaisse ! Quelle bénédiction d'avoir trouvé cet homme-là !

C'est encore le fiancé qui a payé le trousseau somptueux commandé par Mathilde dans les premières maisons de modes de Paris et qui a pris à sa charge tous les frais du mariage.

Le 29 octobre, le contrat a été signé : Mathilde était censée apporter une somme de deux cent quatre-vingt-dix mille francs, dont cinquante mille étaient représentés par des meubles. Pour les deux cent quarante mille autres, Anatole s'en reconnaissait le débiteur, mais, en réalité, ne les avait pas reçus. « Il l'a prise toute nue », écrivait Jules Janin à Roqueplan.

Le mariage eut lieu en grande pompe le 1er novembre,

célébré d'abord par le pope dans la chapelle grecque, puis dans la sacristie de la cathédrale, où l'archevêque de Florence unit les deux jeunes gens. « J'avais une robe décolletée, a conté la princesse Mathilde, toute en dentelle d'Angleterre, avec le voile pareil, ayant au cou le collier de perles de ma mère. Je fus accablée de fleurs, de compliments en vers et de bénédictions. M. Demidoff semblait très fier de moi. » Quant à Jérôme, il était de plus en plus ravi : la veille de la cérémonie, il avait trouvé encore le moyen d'emprunter quarante mille francs à son gendre.

*
* *

Quinze jours plus tard, le couple partait en voyage de noces dans l'allégresse générale. Le prince de San Donato s'était montré jusque-là le plus charmant des époux, le plus aimable des compagnons, poli avec ses égaux. Les choses allaient brusquement changer à Rome, première étape de leur randonnée.

Il avait l'intention de présenter sa femme à l'aristocratie romaine et au pape, pour lequel il avait préparé un splendide cadeau. Mais, dès son arrivée dans la Ville éternelle, on lui rappela qu'il avait eu des démêlés au sujet de la dispense que Mathilde avait dû demander pour son mariage avec un Russe. Potemkine, chargé d'affaires près le Saint-Siège, le priait de passer le voir pour régler cette affaire. Demidoff le prit de haut et fit répondre au diplomate que c'était à celui-ci de se déranger, que sa femme était cousine du tsar et que son ménage avait le pas sur tous les chargés d'affaires de la Terre. Potemkine répliqua, la querelle s'envenima, les deux hommes se rencontrèrent, se menacèrent. Anatole leva sa canne. Scandale énorme : la police papale pria aussitôt le prince de San Donato de partir sur-le-champ, ainsi que son épouse, et il leur fallut revenir à Florence.

On pense s'il écumait : « L'émotion qu'il a éprouvée lui a donné un de ses plus terribles accès de rage », mandait-on à la duchesse de Sagan. Mais il n'en avait pas fini : à peine réinstallé dans son palais, il recevait une missive du tsar, qui lui enjoignait de venir immédiatement s'expliquer à Pétersbourg sur la querelle de Florence, faute de quoi l'embargo serait mis sur tous ses biens. On était en décembre : il fallait partir, coûte que coûte.

Le voyage de six semaines allait être un martyre pour la jeune femme en raison des rigueurs de l'hiver. Pour

mieux se protéger pendant le trajet, Mathilde avait acheté une couverture de fourrure, mais elle ne s'en servit guère. car Anatole se l'adjugea le plus tranquillement du monde : « Je ne me révoltai pas, il passait pour avoir une mauvaise santé, note-t-elle dans ses *Souvenirs*. Ainsi, je grelottais sans me plaindre, préoccupée surtout que j'étais de lui épargner un malaise. » A partir de Cracovie, les voitures, posées sur des patins, devinrent des traîneaux ; de temps en temps, elles versaient dans la boue glacée ou dans la neige. De Varsovie à Pétersbourg, il n'y avait plus d'hôtels, on courait sans arrêt ; dans les relais on se faisait donner du thé chaud et l'on avalait à la hâte quelques saucisses. Etonnant voyage de noces : Mathilde était à demi morte de fatigue en arrivant dans la capitale russe. Elle avait pu s'apercevoir aussi que l'humeur de son mari devenait de plus en plus sombre en approchant de Pétersbourg ; sa brutalité se dévoilait à maints traits, la figure du Cosaque reparaissait.

L'accueil triomphal que reçut dans la capitale la princesse Demidoff, parente de la grande-duchesse Hélène, accueillie sous le toit du frère du tsar, parut la rassurer sur les dispositions de la noblesse russe à son égard. L'empereur fut charmant : comme Mathilde lui faisait une profonde révérence, il l'attira sur sa poitrine en lui disant gaiement : « Puisque nous sommes cousins, j'ai le droit de vous embrasser. » Et, dès lors, il l'invita sans cesse, lui réservant partout la place d'honneur. Cependant, déjà, Anatole percevait une différence de ton lorsqu'il paraissait : on ne lui faisait aucune prévenance, on se détournait de lui, on chuchotait sur son passage. Bientôt, il fut patent que si la beauté, l'intelligence et la grâce de Mathilde lui valaient tous les suffrages, la présence de son mari amenait immédiatement une gêne dans l'assistance. Plusieurs fois le tsar reçut la princesse de San Donato et n'adressa ni une parole ni un regard à l'époux qui se tenait à ses côtés. D'où une jalousie féroce qui s'éveilla dans l'âme d'Anatole Demidoff, et qui allait devenir une haine véritable pour sa compagne. Excédé, il rentrait, furieux, à la maison : « Je n'ai pas envie de jouer les princes consorts, disait-il, et je vais fuir ce pays impossible. » Aussi, dès que Mathilde eut manifesté le désir de voir Paris qu'elle ne connaissait pas, déclara-t-il qu'on allait partir sur-le-champ pour la France.

Malgré la mauvaise humeur de son mari, ses colères, ses rebuffades, Mathilde avait encore conservé pour lui un certain sentiment d'affection ; elle lui était reconnaissante de vouloir bien l'emmener à Paris, où elle avait tou-

jours rêvé de vivre, où elle espérait retrouver les traces de cette épopée napoléonienne qui la transportait. On venait de ramener triomphalement les cendres de l'Empereur, la légende de l'Aigle commençait à se former.

Avec joie, elle hâta le départ ; elle aurait voulu brûler les étapes pour atteindre plus tôt cette ville sacrée. Dès qu'elle aperçut le haut clocher de la cathédrale de Strasbourg, ce fut pour elle une émotion indicible. « Lorsque, raconte-t-elle, je fus arrivée à la moitié du pont de Kehl et que je vis la sentinelle française, mon cœur battit à se rompre. J'ai fait arrêter ma voiture et me suis élancée vers ce petit soldat, et je l'ai embrassé sur les deux joues ! »

Enfin, le 17 août 1841, à sept heures du soir, les voitures de voyage du couple princier franchirent le portail du bel hôtel que Demidoff, toujours fastueux, avait acheté au coin de la rue Saint-Dominique et de la rue de Bourgogne, et qu'il avait fait meubler richement. Et, dès le lendemain, Mathilde courait aux Invalides rendre visite au tombeau de l'Empereur.

A la vérité, Demidoff était un peu inquiet de l'accueil que lui réserverait la société parisienne : le souvenir de son aventure avec la comtesse de Montault était encore dans toutes les mémoires, et l'on n'ignorait pas que, sous ses airs doucereux, il dissimulait toujours la même brutalité. Aussi, par prudence, était-il arrivé à Paris au cœur de l'été. « Le jeune Tartare, écrivait Roqueplan, veut mettre à profit l'absence de la majorité de la société parisienne ; les souvenirs qu'il a laissés ici lui auraient valu un assez riche accueil. A la faveur de l'été, il espère faire sa paix, de façon à ce que, l'hiver prochain, on le trouve établi et protégé par un centre imposant. »

⁂

Le calcul n'était pas mauvais, en effet : on n'osa pas mettre en quarantaine la nièce de Napoléon, on accepta les invitations du couple Demidoff et on l'invita à son tour. Alors, il se passa à Paris ce qu'on avait vu à Saint-Pétersbourg et ce qu'on allait voir partout où ce couple étrange ferait son apparition : les sympathies allaient à la femme, le mépris au mari. La beauté éclatante de la première, son charme, son goût, la façon supérieure dont elle recevait faisaient tout de suite d'elle l'idole du jour. Au bout d'un mois, à Paris, elle lançait la mode. Un petit

bonnet de dentelle qu'elle se fit confectionner se vendit aussitôt sous le nom de « capote Mathilde », il y eut des « tissus Mathilde », des « peignes Mathilde », des « levantines Mathilde ». On ne jurait plus que par elle. Aux réceptions qu'elle donnait le vendredi dans son hôtel, ses salons se remplissaient d'une élégante société cosmopolite où figuraient aussi les représentants des grandes familles de l'empire et de nombreux artistes amenés par Janin.

Ainsi le triomphe des Demidoff paraissait complet, et, cependant, jamais Anatole n'avait montré plus de hargne, plus de colère rentrée : le mépris qu'on lui témoignait l'exaspérait de plus en plus et il tournait ses fureurs contre sa femme, qu'il se plaisait sauvagement à rabaisser, à humilier en toutes circonstances. Un soir, dans le salon de la duchesse Decazes, rappelant que Rachel s'était vendue pour deux cent mille francs à Véron, il eut un sourire sarcastique et s'écria :

— Voilà la puissance de l'argent !

Il y eut un silence de mort : chacun regardait la princesse avec pitié.

Au printemps, lorsqu'ils retournèrent à Florence, ce fut une autre chanson : les demandes réitérées d'argent de Jérôme, qui avait déjà contracté de nombreux emprunts auprès de son gendre par l'intermédiaire de sa fille, mais qui, maintenant, opérait lui-même avec un brio incontestable, étaient du plus mauvais effet pour amener la réconciliation dans le ménage. Bientôt, Anatole ne se gêna plus et, passant des menaces aux actes, commença à frapper son épouse. La malheureuse n'osa se plaindre à personne. Les scènes se multiplièrent. L'hiver suivant, étant en Russie, au moment de se rendre à une fête de la cour, il fit un éclat et, refusant d'emmener Mathilde au bal, partit seul pour le Palais d'hiver. Elle donna aussitôt l'ordre d'amener son traîneau, se fit conduire au Palais et arriva dans la salle du trône, devant le tsar. Fou de colère en la voyant s'approcher, Demidoff voulut se précipiter sur elle, mais elle ne lui en laissa pas le temps et, se jetant aux pieds du souverain, fit tomber l'écharpe qui voilait ses épaules : sur sa peau, de grands sillons rouges se détachaient qui prouvaient à quelles voies de fait s'était livré son mari.

La rupture entre les deux époux ne se fit pas encore cette fois-là : Demidoff reçut une semonce sévère du tsar, jura de s'amender... et recommença bientôt ses brutalités. C'est à Florence que cette union fut dénouée, aux lieux mêmes où elle s'était nouée. Criblé de dettes encore une fois, Jérôme implora un jour sa fille pour obtenir des

subsides. La somme dépassant ce que cette dernière pouvait faire, elle se décida, après un long combat, à la demander à son mari. Il refusa. Elle le supplia à genoux. Aussitôt, tirant un cordon de sonnette, il cria, devant toute la livrée accourue :

— Voilà la nièce de Napoléon qui s'est jetée à mes pieds pour que je donne de l'argent à son père !

Quelques jours plus tard, il s'oubliait jusqu'à souffleter sa femme en plein bal.

Cette fois, la mesure était comble. Le lendemain, Mathilde partait pour Saint-Pétersbourg et implorait la protection du tsar. De sa propre autorité, celui-ci décréta la séparation des époux. Il autorisa la jeune femme à se fixer à Paris. Demidoff s'engageait à ne plus se montrer dans la capitale française jusqu'à nouvel ordre. Il était tenu de verser à sa femme une rente de deux cent mille francs. Et l'heureux Jérôme empochait quarante mille francs de rente !...

Chapitre XVII

LE MARIAGE DE MONSIEUR THIERS

En 1832, M. Thiers est un homme heureux : ministre de Louis-Philippe à trente-cinq ans, lorsqu'on est arrivé à Paris dix ans seulement auparavant avec cent francs en poche et pour toute recommandation un diplôme de licencié en droit — de quoi faire rêver tous les ambitieux du monde. Mais aussi, quel labeur en ces dix années, que d'articles au *Globe,* au *Constitutionnel,* aux *Tablettes universelles,* à la presse libérale, sur tous les sujets : politique, littérature, critique d'art, stratégie, puis cette *Histoire de la Révolution,* qui lui a valu, d'emblée, la notoriété ! Enfin, sa faconde : écrire n'est rien quand on veut faire son chemin, il faut parler. Comment M. Thiers ne parlerait-il pas ? Il est Provençal et a passé sa jeunesse à Marseille. Il parle avec l'accent, bien sûr, mais aussi avec une fougue, une volubilité, un entrain prodigieux qui ont attiré tout de suite l'attention sur ce petit homme ridicule, le nez chaussé d'énormes lunettes, qui sautille, virevolte, balance continuellement les épaules, mais sait se faire écouter, car il dit sur tout des choses intéressantes, des choses neuves.

Journaliste, orateur, intrigant aussi : il a l'intrigue dans le sang. Il a su, d'instinct, se faufiler d'un groupe, d'un salon à l'autre ; de chez Manuel il est passé chez Laffitte, s'est hissé chez La Fayette, chez Béranger, chez Mme Hamelin, chez Sophie Gay, partout où il y a réunion

de personnages importants qui peuvent l'apprécier, le servir, le pousser. Il faut se pousser, « il faut aller ». Déjà, il a pris figure dans la société parisienne, et les journaux royalistes, ses adversaires, brocardent ce libéral, se moquent de sa petite taille, de ses petits gestes, de son entregent. Des ennemis ? Bonne affaire : c'est le signe qu'on existe. Il se laisse égratigner et continue sa route.

Chez Laffitte, il a été présenté à Talleyrand. Le vieux roué, qui le connaissait déjà de réputation, l'a tout de suite jaugé et a discerné le parti qu'il pourrait tirer de cette force jeune, ambitieuse, résolue à tout pour arriver . « C'est un gamin qui a le feu sacré », a-t-il dit à Royer-Collard. Pourquoi ne pas se servir de lui pour abattre cette branche aînée des Bourbons qui dédaigne si fort le prince de Bénévent ? Mais il faut l'instruire des mille et un détours de la politique, lui apprendre l'art de dompter les hommes, le façonner. Et il l'a invité à lui rendre visite. Le petit Marseillais a été reçu dans le fameux salon vert de la rue Saint-Florentin, où trône l'altière duchesse de Dino, la nièce et bonne amie du prince. Elle a bien ri en voyant cette espèce de diablotin surgir de sa boîte, ses grâces de lourdaud, ses habits défraîchis ; elle s'en gaussera avec ses familiers, mais, puisqu'il plaît au prince de le recevoir, elle l'a accueilli avec de grandes amabilités, l'a écouté avec une attention marquée, l'a accablé de compliments et de verres de sirop d'ogeat. Et Talleyrand lui a fait promettre de revenir souvent.

M. Thiers est sorti de ces visites la tête tourneboulée par cette belle dame, ce décor fastueux : lui aussi veut s'essayer à la grande vie, devenir fashionnable, s'imposer par son élégance comme il s'est imposé par sa parole. Tout en continuant à travailler d'arrache-pied (levé, chaque jour, à six heures), il a renouvelé sa garde-robe, a paru dans les endroits élégants, chez Tortoni, aux bals de la Liste civile. Il a pris des leçons d'équitation avec un officier de l'Empire et il caracole maintenant au Bois de Boulogne !

Ahurissement de Paris devant cette transformation et nouveaux coups d'épingle de la presse royaliste : « *Le jeune M. Thiers a toutes les ambitions,* dit la *Mode. Il voudrait qu'on le prenne pour un dandy et il arbore certaine cravate bleue qui a fait rire tout le café de Paris à gorge deployée.* » « *Bravo, Monsieur Thiers, vous faites mille grâces en dansant comme un gros bourdon.* » « *L'avez-vous vu au Bois sur un poney pas plus gros que*

lui ? C'est Zanta, *son cheval favori, qui a la taille d'une levrette.* » Plus tard, ce sera *Vendôme,* qu'il appelle « Vanndome » et qu'il montera avec des redingotes marron impressionnantes et des gants blancs impeccables. Vraiment, ce petit Thiers est extraordinaire.

Quelques années après son arrivée à Paris, il a contracté une solide liaison féminine dans la personne de Mme Dosne. Est-ce bien une liaison ? En tout cas, l'on en chuchote fort et il est de fait qu'il est l'intime de la maison et qu'on l'y voit surtout quand le mari est absent, ont noté les curieux. Mme Dosne a alors trente-cinq à trente-six ans. Sans être belle, elle est intelligente, a beaucoup de bon sens et un esprit à l'emporte-pièce, souvent brutal ; elle sera demain une maîtresse femme. Ce n'est pourtant que la fille d'un marchand de parapluies de la rue des Victoires, mais si elle a grandi au comptoir, elle a reçu une éducation très poussée. Elle a épousé un boursier qui spécule sur les valeurs et sur les terrains et elle tient salon dans un appartement coquet de la rue de Provence. Salon modeste encore, fréquenté seulement par des intimes, tous d'esprit libéral comme la maîtresse de maison elle-même, qu'elle régente avec autorité, ainsi que ses deux filles. Mais Mme Dosne est dévorée d'ambition et soupire en songeant au grand rôle politique qu'elle voudrait jouer.

Dès qu'on lui a présenté M. Thiers et qu'elle l'a entendu, elle a été conquise : elle a deviné, elle aussi, l'avenir du petit homme et lui a ouvert toutes grandes les portes de sa demeure. Il lui a amené tous ses amis, journalistes aspirant à la députation, chroniqueurs boulevardiers, futurs tribuns qui ont empli la maison de leurs discussions fiévreuses, de leurs imprécations contre les Bourbons, de leurs récits de la journée parlementaire. Quelle joie de les voir, de les entendre ! Mme Dosne est aux anges : elle ne rêve plus qu'intrigues de couloirs, séances agitées, ordonnances et lois, problèmes de l'heure. M. Thiers est devenu l'intime du salon de la rue de Provence ; chaque jour, il accourt, empressé, informé, parlant plus que jamais avec son accent inimitable, sans cesse sur la brèche, et ce sont des palabres sans fin avec la maîtresse de céans, ravie de jouer un rôle, de donner des conseils, de s'instaurer l'égérie d'un futur grand homme. Jusqu'où cette intimité est-elle poussée ? Mystère...

Voici maintenant que Talleyrand, pressentant la chute prochaine de Charles X, a demandé à M. Thiers de diriger un nouveau journal, *Le National,* qui sera le brûlot chargé de détruire le régime. M. Thiers y déploiera une

fois de plus ses qualités de polémiste, mais il s'agit bien d'articles ! La révolution de 1830 a éclaté : il faut agir. et c'est là que le petit homme a donné sa mesure. Il a été partout à la fois : chez Laffitte, où sont réunis les grands chefs libéraux ; à l'imprimerie, où il a fait tirer à des milliers d'exemplaires une affiche proclamant la chute de la royauté et incitant le duc d'Orléans à prendre le pouvoir ; dans les rues, où il a harangué les citoyens sur les barricades ; chez le duc d'Orléans, enfin, qu'il ira voir lui-même pour lui offrir le trône.

Personne n'osait faire cette démarche. M. Thiers, lui, n'a pas hésité ; il ne connaît pas le prince, mais il ira tout de même : il faut aller ! Sautant sur un cheval, il est arrivé à Neuilly, bride abattue. Prudemment, le prince s'est éclipsé dans le décor, mais la duchesse est là avec Mme Adélaïde. Elles ont reçu M. Thiers, il leur a exposé tout à trac la situation : la couronne est à qui voudra se baisser pour la ramasser. Quelle affaire ! Elles hésitent, font des objections, ne peuvent pas prendre de décision en l'absence du duc. Alors, il leur a parlé comme il sait le faire : redressant sa petite taille, haussant le ton, il a plaidé avec cette chaleur méridionale qui n'appartient qu'à lui, il s'est montré chaleureux, éloquent, convaincant, bouleversant, les grands mots, les grands gestes, et tout et tout, si bien qu'il leur a arraché un consentement tacite et qu'il peut revenir au galop chez Laffitte en criant victoire.

Après avoir reçu de tels gages, comment Louis-Philippe, monté sur le trône, n'embrasserait-il pas M. Thiers (il est vrai qu'il embrasse tout le monde en cet heureux jour) et n'acquitterait-il pas sa dette envers lui ? Le mari de Mme Dosne a été pourvu d'une grosse recette des finances. Quant à lui, on l'a nommé conseiller d'Etat en attendant mieux, c'est-à-dire la députation, qui lui permettra d'accéder à un ministère. Mais, pour être député, il faut être un contribuable assez fortuné pour payer un certain *quantum* d'impôts. Comment M. Thiers va-t-il se transformer en gros propriétaire ? Par la grâce de M. Dosne, lequel possède un immeuble sis place Saint-Georges, qu'il cède à son excellent ami moyennant la somme de cent mille francs. dont celui-ci s'acquittera en deux années. Le tour est joué : M. Thiers a été élu à Aix, triomphant s'est assis sur les bancs du Parlement et, dès la chute du cabinet Laffitte, a été nommé ministre. Ainsi accède-t-on aux honneurs en dix ans. Qu'on se le dise !...

***

Donc, M. Thiers est heureux. Et, cependant, il se l'avoue à lui-même, un être manque encore à son bonheur : une épouse. Il a besoin de la présence, de l'intimité d'une femme ; il sent la nécessité de fonder un foyer pour être tout à fait à l'aise dans cette société bourgeoise qui n'aime guère les célibataires et qui les moque ; enfin, il y a cette dette qu'il a contractée envers M. Dosne, ces cent mille francs qu'il lui va falloir trouver, sans compter quelques autres dettes qu'il a essaimées çà et là. Tout le pousse. par conséquent, au mariage riche, bien entendu, et conclu très vite afin d'imposer silence à ses ennemis et de produire le plus tôt possible Mme Thiers dans les milieux officiels. Mais qui va-t-il choisir ?...

C'est alors que naît à Paris un bruit léger, d'abord, comme un potin qui grandit peu à peu, qui s'enfle, qui court la grande ville et qu'on se chuchote bientôt à l'oreille.

— *Vous savez la nouvelle ? Il paraît que Monsieur Thiers est fiancé !*

— Allons donc ! Et avec qui ?

— *Vous ne le devineriez jamais : avec la fille aînée de Madame Dosne.*

— De Madame Dosne, celle-là même qui, paraît-il...

— *Parfaitement. Elle lui donne sa fille.*

Voilà, certes, une fameuse histoire et qui suscite, on s'en doute, des exclamations et des commérages à l'infini. Tortoni est en rumeur, les salons glapissent, la petite presse s'en donne à cœur joie. Le *Charivari* écrit : « *M. Thiers épouse dans quelques jours une jeune demoiselle fort riche. Un de ses amis lui disait à cette occasion :* « C'est un mariage d'argent que vous allez faire. — *Du tout, c'est un mariage d'inclination.* — C'est bien aussi ce que je voulais dire. » Un autre : « *M. Thiers, ministre depuis un an, avec un traitement de cent mille francs, a donné deux cent mille francs de bijoux à sa future. Cela rappelle le sous-lieutenant de la* Dame Blanche, *qui, avec mille deux cents francs d'appointements, achète un château sur ses économies.* » Chaque jour, on enfle la dot de la fiancée, on parle maintenant de millions ! Jusqu'au grave *Constitutionnel* qui écrit : « *Hier, Mlle Dosne, fille du receveur général des finances de Lille, a atteint sa quinzième année et c'est hier qu'a eu lieu la cérémonie de ses fiançailles avec M. Thiers. Mlle Dosne est, dit-on, fort petite, fort jolie et surtout fort riche : on parle de deux milions.* »

C'est, en effet, la fille aînée de M. et Mme Dosne, Elise,

qu'a décidé d'épouser le bouillant ministre. Elle a quinze ans et en paraît dix-neuf. Encore qu'elle soit assez petite (« *fiancée petit format* », dit la *Mode*), elle a de beaux cheveux, de jolis traits, de grands yeux, mais la bouche est désagréable et le front saillant. Elle aime l'élégance, a pris des leçons de danse de Cellarius et est joliment cultivée. Tout ne s'accorde-t-il pas dans cette union pour l'heureux fiancé ? Il se marie avec une charmante jeune fille, fort bien élevée, il ne quitte pas ses amis Dosne et il se débarrasse de sa dette envers son futur beau-père. Quel magnifique coup de partie !

« *Ce qui est précieux pour moi,* a-t-il dit au roi en lui annonçant l'événement, *c'est sa famille, qui m'aime avec tendresse et dans laquelle je trouve repos, confiance et consolation. Ma femme sera un jour sans doute fort riche et moi je n'ai absolument rien.* » Louis-Philippe l'a félicité et lui a serré chaleureusement les mains. Le prince de Talleyrand a été solennel et pontifiant, à son habitude . « *Vous voilà donc entrant dans une nouvelle vie ? Vous serez heureux, j'en suis sûr, parce que vous portez, à vous tout seul, à la personne que vous épousez tout ce qu'on peut avoir d'esprit, de talent, de gaîté, de douceur et de bon caractère.* » Béranger l'a félicité d'entrer dans une famille bourgeoise et respectée : « *Cela vaut mieux que toutes les grandeurs croyez-moi* », a-t-il dit. Et, perfidement, il a ajouté : « *Il y a là tout ce qu'il faut pour vous consoler de ne plus être ministre, le cas échéant.* » M. Thiers encaisse tout sans sourciller : les compliments, les réticences, les piques de jalousie ; il éclate de joie !

Cependant, Balzac, dans son coin, qui ne perd pas de vue le petit homme depuis que celui-ci est apparu au grand jour, l'a déjà embauché pour sa *Comédie humaine :* il l'appellera Rastignac et il en fera ce qu'on nommera, soixante-dix ans plus tard, un « arriviste ». L'annonce du mariage de son héros avec la fille de M[me] Dosne lui inspire tout de suite la conclusion de son histoire : il mariera Rastignac à la fille de son ancienne maîtresse, la belle Delphine de Nücingen. Ainsi se bâtissent les romans.

Les potins continuent de circuler sur ce fameux mariage : on parle maintenant des douze chapeaux commandés chez Herbault par la fiancée, de ses redingotes de mousseline des Indes, de ses robes de bal drapées sur les côtés par des agrafes de fleurs, de ses diamants, de ses bijoux, mais l'on n'a guère le temps d'épiloguer, car M. Thiers a décidé de brusquer les choses : la signature du contrat aura lieu le 6 novembre 1833 et le lendemain sera célébré le mariage religieux dans la vieille église

Notre-Dame-de-Lorette, faubourg Montmartre, la neuve étant en construction.

La veille, M. Thiers a dîné chez le curé de l'église et a trouvé sous sa serviette son billet de confession : voilà un prêtre qui sait vivre. Mais, au dessert, le curé s'est plaint du froid qui règne dans son église et a demandé à son hôte un calorifère. « *Diable ! Un calorifère, c'est bien cher,* a répliqué M. Thiers. *Vous m'embarrassez beaucoup. Enfin, je prends note. Soyez sûr que nous ferons l'impossible.* » En bon parlementaire, il s'en est tiré par une dérobade : il a déjà la manière.

Le 6 novembre, la signature du contrat a eu lieu en présence des plus hautes autorités : le président du Conseil, les ministres au grand complet, des maréchaux, des généraux, des académiciens, des conseillers d'Etat, tout le gratin du régime. Et l'on a pu apprendre que beaucoup de millions s'étaient envolés en fumée : la fiancée apportait en dot trois cent mille francs et un magnifique trousseau de vingt mille francs. Le fiancé a des meubles, soixante mille francs en argent comptant... et l'hôtel de la place Saint-Georges ! Pour un homme qui est arrivé à Paris dix ans plus tôt avec cent francs en poche, ce n'est tout de même pas mal.

La cérémonie religieuse a été d'apparat, comme il se doit ; elle a permis à toute la société parisienne de voir enfin la femme du fameux ministre. Les avis sur elle ont été partagés : les gens du faubourg Saint-Germain ont fait des gorges chaudes sur la mère, sur la fille ; Mme de Flahaut s'est indignée de leur vulgarité ; M. de Montrond a fait des *mots* sur cette « *horde de parvenus* » ; Mme de Dolomieu a trouvé la jeune épousée ravissante, mais Mme de Dino s'en est donné de dire des rosseries : « *La jeune Elise n'a aucun maintien, aucun usage du monde. Les regards de la jeune femme pour son petit mari sont bien froids, elle n'est pas timide, mais elle a l'air boudeur et sans aucune prévenance.* » Quant à la mère, elle a aussi son paquet : « *Mme Dosne n'a jamais dû être bien jolie, son rire est déplaisant, son ironie sans gaîté.* » Enfin, Sainte-Beuve, qui est là, lui aussi, y a été de sa petite perfidie : « *La jeune Mme Thiers ressemble à ces journées qui ne sont pas rares à Paris, où il y a un soleil brillant, mais où l'on sent de l'aigreur dans l'air.* »

⁂

A peu de temps de là, M. Thiers va encore connaître une grande journée et trouver l'occasion de présenter sa

famille à tout Paris : il va être reçu à l'Académie française, où il vient d'être élu. Heure solennelle pour lui : il s'y prépare fiévreusement depuis plusieurs semaines, ne négligeant aucun détail de ce qui le concerne en cette cérémonie mémorable.

Son dandysme, qui s'est encore accru depuis qu'il est marié et qu'il a pignon sur rue, souffre d'endosser le vulgaire uniforme d'académicien. Il voudrait y ajouter un détail inédit, une chose rare qui le distinguât de ses collègues. Après de nombreux entretiens avec son tailleur, il s'est arrêté à la bande d'or sur son pantalon. Il aura une bande d'or ! Le bruit s'en répand aussitôt, les Immortels s'indignent et lèvent les bras au ciel, la petite presse s'esclaffe, mais il faut en passer par là. De même, il lui répugne d'arriver à l'Institut en simple fiacre : il a commandé une berline calquée sur celle de lord Granville, il aura une livrée et il a acheté cinq chevaux à M. Demidoff. Ainsi sera-t-il rutilant.

La cour et la ville se sont donné rendez-vous pour cette journée fameuse qui va voir le triomphe du petit homme. Bien avant l'heure, la salle est comble. « *M. Thiers nous avait fait garder les meilleures places,* conte Mme de Dino, *et,* ce dont je lui sais gré, loin de sa famille, *qui était dans une petite tribune avec la duchesse de Massa. Il n'y avait dans notre groupe que Mme de Boigne, M. et Mme de Rambuteau, le maréchal Gérard, M. Molé, M. de Celles et Mme de Castellane.* » Un mouvement de curiosité se produit : c'est le prince de Talleyrand qui vient d'entrer majestueusement au bras de M. de Valençay. « *On ne saurait croire,* dit-elle, *l'effet qu'il a produit : tout le monde s'est levé dans les tribunes comme dans l'enceinte, et cela avec un certain mouvement de curiosité, sans doute, mais aussi de considération auquel il a été très sensible.* »

A une heure, accompagné de Villemain et de Victor Cousin, M. Thiers est arrivé, mais il est si petit que personne ne l'a vu venir : on ne l'a aperçu que lorsque seul, debout, il a commencé son discours. « *Il était pâle comme la mort,* conte encore la duchesse, *et, dans les premiers moments, tremblant de la tête aux pieds, ce qui lui a beaucoup mieux réussi que s'il avait eu de cette insolence qu'on lui reproche souvent.* » Il n'a pas tardé, du reste, à se remettre et de sa voix méridionale a fait retentir les voûtes de la salle. Talleyrand et Royer-Collard sont en face de lui et il affecte de ne s'adresser qu'à eux.

L'éloge de son prédécesseur n'a rien qui puisse l'inspirer : il s'agit d'Andrieux, Immortel sans histoire qui n'a droit qu'à un coup de chapeau. M. Thiers le lui donne

majestueusement, puis, de là, saute dans la politique, évoque la Révolution, les armées de la Convention. Il est éloquent à souhait lorsqu'il développe le récit des agitations qui ont passé sur l'Europe depuis trente ans ; il a l'air d'improviser, tant il met de conviction dans ses paroles. Et, entre deux évocations de batailles, il glisse un petit couplet sur la calomnie, qui est sa vengeance. Royer-Collard l'approuve, sa perruque accomplit des hauts et des bas qui marquent sa satisfaction, les académiciens applaudissent longuement et il n'est pas jusqu'à M. de Talleyrand — chose incroyable ! — qui n'ait l'air profondément ému. Somme toute, c'est encore un grand succès qu'a remporté le petit homme : « *Vous avez été éclatant* », lui écrira, le soir même, la duchesse de Dino.

La réponse de Viennet, « *qui ne vit que parce qu'il est conservé dans le ridicule* », est ce qu'elle pouvait être : au-dessous du médiocre. Il compare M. Thiers à Cicéron et à Tacite, après s'être comparé lui-même modestement à Napoléon et à Corneille, et, prétendant justifier l'Académie de tout soupçon de courtisanerie, s'écrie : « *Quel homme oserait frapper à notre porte s'il n'avait à nous offrir que sa puissance politique ou l'éclat passager de ses honneurs ? Nous n'avons vu en vous que l'historien consciencieux, l'élégant écrivain, le publiciste éclairé, l'orateur éloquent.* » Ce qui a bien fait rire ceux qui sont au courant des dessous de cette élection académique et ce qui lui vaudra une semonce de la *Revue des Deux Mondes*, laquelle rappellera que l'avant-veille de l'élection, M. Dupin, président de la Chambre, a déclaré : « *Je voterai pour M. Thiers, quoique ministre.* » « N'est-ce pas le contraire qu'il aurait fallu dire, Monsieur Dupin ? » lance la sévère revue.

⁂

Quoi qu'il en soit, voici M. Thiers confortablement marié et propriétaire d'une belle demeure place Saint-Georges, où il va s'installer, non seulement avec sa jeune femme, mais aussi, on s'en doute, avec sa belle-mère et sa belle-sœur. Pour rien au monde, Mme Dosne n'eût voulu abandonner sa fille... et son gendre. M. Dosne réside à Lille dans sa prébende de receveur général, faisant de rares apparitions à Paris.

« *L'hôtel, toujours soigneusement peint,* conte Paul

Jarry (1), *attirait les regards sans choquer l'œil. Lorsqu'on avait franchi la grille, on montait une allée assez dure et l'on parvenait sous la voûte où donnait l'antichambre. Si l'on passait la voûte, une large pelouse se voyait à droite, couverte de fleurs pendant la belle saison. Une allée la contournait, où bien souvent M. Thiers donnait ses audiences, tout en se promenant. Dans une serre, à gauche, on cultivait les fleurs rares et les fruits exotiques, jusqu'à des bananiers. Au fond du jardin, à droite, était remisé le coupé à huit ressorts, vert foncé, qui conduisait M. Thiers à la Chambre. Contiguë à la loge du concierge se trouvait une minuscule salle à manger, où le petit homme aimait à déjeuner seul, achevant la lecture d'un livre commencé la veille ou, parfois, conviant ses intimes à partager son frugal repas : deux œufs, une côtelette et un fruit.* »

Levé toujours de très bonne heure, il recevait volontiers les journalistes le matin, en faisant sa barbe : imitation du prince de Talleyrand, chuchotait-on, qui soignait son pied bot devant ses visiteurs. « *Il faut le voir alors,* dit la *Mode, distribuant les sujets d'articles, guidant les polémiques comme un général sur le champ de bataille, rabrouant celui-ci, encourageant celui-là, distribuant à la volée le blâme et l'éloge.* » En cas de besoin, il saute lui-même sur sa plume, car il sait tout faire, l'article comme le livre, la politique comme l'équitation ou la stratégie.

C'est Mme Dosne qui a tout organisé, tout ordonné, tout prévu. Levée avant son gendre, elle a déjà donné ses instructions aux domestiques, établi l'emploi de la journée, préparé le menu lorsqu'il y aura un grand dîner. Les mauvaises langues prétendent qu'elle va elle-même aux Halles, accompagnée de sa cuisinière, pour acheter les comestibles à meilleur marché. L'économie est, en effet, son péché mignon, tout au moins lorsqu'il s'agit de la maison, mais lorsque son gendre arrive dans un ministère où il est logé, son premier soin est de faire renouveler le mobilier dans les vingt-quatre heures, car rien ne doit être trop beau pour M. Thiers.

Balzac, qui recueille toujours les ragots et les commérages touchant son héros, prétend qu'on ne l'appelle plus que *Madame Mère* et, dans sa petite *Revue parisienne* de 1840, a esquissé un portrait d'elle très monté de ton. « *Elle joue un rôle immense dans la vie de M. Thiers,* dit-il, *et, dans le moment où j'écris, elle est à peu près reine de France. Elle s'est faite la bonne de son gendre. C'est une*

(1) Paul Jarry : *Cénacles et vieux logis parisiens,* Paris, 1929.

espèce de père Joseph en jupons qui remonte le courage du ministre quand il s'amollit. On ne saurait croire à quel point a été poussée la ruse méridionale de Thiers unie à la finesse de cette bourgeoise. » Cependant, le petit homme a eu les plus grandes difficultés à la faire recevoir dans les salons officiels. « *Si l'on savait,* dit encore Balzac, *toutes les tribulations que M. Thiers a essuyées, tous les obstacles qu'il a dû vaincre avant d'obtenir une invitation pour Madame Mère ! Que de négociations il a fallu pour qu'elle pût franchir le seuil de l'hôtel de la Présidence de la Chambre ! Longtemps, M. Dupin se montra inexorable. On avait beau le prier, lui dire que ses refus obstinés, ses dédains aigrissaient M. Thiers, il ne voulait pas céder.* « Tout ce qu'il voudra, *s'écriait-il,* mais, quant à cela, c'est une chose impossible. » *Enfin, on lui représenta qu'il pouvait bien admettre chez lui une femme qui était une fois entrée aux Tuileries ; il répondit :* « Oh ! mais, vous oubliez que le roi a le droit de faire grâce ! »

Ce n'est pas seulement sa belle-mère, c'est sa propre femme que M. Thiers a pu difficilement faire admettre dans la société aristocratique qui s'est ralliée à Louis-Philippe et qui considère avec mépris cette petite bourgeoise. Mme de Flahaut s'est indignée que Mme Adélaïde l'ait désignée pour quêter avec Mme Thiers à l'église Saint-Roch, et elle a refusé d'y paraître. Mme de Liéven se moque ouvertement de la femme de celui qu'on a surnommé « Mirabeau-Mouche » et fait courir les potins les plus perfides sur elle. La duchesse de Broglie a juré qu'elle n'ouvrirait pas les portes de ses salons à cette parvenue ; il faudra que, dans une combinaison ministérielle en vue, M. Thiers pose comme condition à son appui politique que la duchesse recevra son épouse ! Il n'est pas jusqu'à l'ambassadrice d'Angleterre, lady Granville, qui, forcée de recevoir Mme Thiers, se montre avec elle parfaitement impolie, si bien que le ministre a fait faire des représentations à l'ambassadeur, menaçant d'exiger son déplacement si l'on s'obstine à dédaigner son épouse. Ah ! mais...

Par ailleurs, il a d'autres satisfactions, car, maintenant qu'il est marié et solidement établi dans un hôtel confortable, il peut recevoir, et il donne de grands dîners. On prétend que c'est Mme Dosne qui lui sert de rabatteuse et qu'elle a amené ainsi, vers la place Saint-Georges, Lamartine, le docteur Véron, le duc d'Orléans, la duchesse d'Abrantès, quantité de figures bien parisiennes. Ces dîners ont acquis vite de la réputation, car le maître de maison est extrêmement gourmand, et il s'y connaît en cuisine — comme en tout. En Marseillais qu'il est resté, il pro-

clame l'excellence de la bouillabaisse, de la bourride, de la brandade, sans compter les escargots d'Arles, bourrés de thym et de romarin, les moules de Saint-Chamas et la poutargue, caviar de Martigues. Tous les poissons de la Méditerranée paraissent sur sa table, mais avec aussi une odeur d'ail qui se répand dans la pièce, à la terreur des invités, lesquels supputent qu'il va leur falloir demeurer la bouche close pendant toute la soirée. « *Les dîners de M. Thiers sont de plus en plus parfumés,* dit la petite presse : *c'est le souvenir que l'on emporte des réceptions du grand homme.* »

Il reçoit et il parle, il parle et il reçoit toujours avec la même verve, le même entrain, la même faculté de discourir sur ce qu'il sait et sur ce qu'il ignore, éblouissant chaque fois un peu plus son auditoire. S'il a ressenti une légère somnolence après le repas, il se retire dans un petit salon, y fait une courte sieste et reparaît plus fringant que jamais. Et Mme Thiers ? Que pouvait-elle dire entre ce mari impétueux et cette mère omnipotente ? Elle se contentait de regarder son époux : c'est un spectacle.

Chapitre XVIII

LOLA MONTÈS ET LOUIS DE BAVIÈRE

En 1846, à soixante ans, Louis Ier, roi de Bavière, est un long vieillard efflanqué, aux mouvements saccadés, marchant à petits pas pressés, déjà plié en deux, le buste en avant. Le regard impérieux, le nez mince, légèrement busqué, les cheveux abondants coiffés en coup de vent, à la Chateaubriand, impriment à sa figure une tête de caractère. C'est un original : ses sujets l'appellent le Fou, tant ses idées leur semblent insensées. C'est un souverain, en effet, qui ne veut connaître et admirer que la Beauté et qui ne se plaît que dans la société des artistes. « Je vivrai, a-t-il dit, une vie apollonienne. » Voilà-t-il pas quelque chose d'extravagant pour un personnage assis sur un trône ?...

C'est durant son adolescence qu'il a fait cette découverte sensationnelle : l'Italie ! A peine l'a-t-il vue, il en a été fou : il y retournera plus de quatre-vingts fois ! L'Italie, héritière de la Grèce, terre de beauté, source de tous les arts, domaine des gens de goût, voilà sa vraie patrie. Il l'a parcourue en tous sens, il a fait de longs séjours à Rome, où lui a été décerné le titre de citoyen romain, hommage dont il n'est pas peu fier ; il y a acheté la villa Malta, sur le Pincio, qu'il a décorée avec tous les bronzes, tous les marbres, tous les tableaux, tous les camées qu'il a pu trouver.

Son accession au trône, en 1825, y a mis brusquement

fin. Investi de l'autorité royale, il a fait en conscience son métier, s'est occupé de traités de commerce, de travaux publics, de politique intérieure et extérieure, mais uniquement par devoir. Toutes ses pensées vont ailleurs, vers cette chère Italie dont il ne peut effacer le souvenir rayonnant. N'y allant plus qu'à de rares intervalles, il a voulu la retrouver dans sa capitale même qu'il a prétendu « italianiser ». « Je veux faire de Munich, a-t-il dit, une ville qui honore tellement l'Allemagne que personne ne puisse se vanter de connaître l'Allemagne sans avoir vu Munich. »

Convoquant aussitôt ses architectes, il leur a soumis ses plans afin de faire de la vieille ville allemande « l'Athènes de l'Isar ». On a bouleversé la cité moyenâgeuse, abattu le lacis de ses rues antiques pour édifier une imitation de toutes les architectures célèbres. On y a vu des Odéons grecs près d'un jardin du Palais-Royal, avec ses arcades et ses jets d'eau ; l'église de la cour a été calquée sur la Cappella Palatina de Palerme, la galerie des Maréchaux sur la loggia de Lanzi de Florence ; de fausses Propylées se sont élevées au milieu d'une prairie ; la galerie de peinture s'est appelée la Pinacothèque. Tout est néo-grec, et Louis Ier de Bavière se promène, triomphant, dans sa capitale transformée.

Tous ces travaux et les objets d'art, les statues, les peintures que l'on a fait venir à grands frais ont coûté fort cher, on s'en doute, et ont vidé le trésor bavarois. Afin d'en couvrir les dépenses, le roi a apporté dans les services publics l'économie la plus stricte, a rogné sur le traitement de maints fonctionnaires, ce qui a amené plus d'une protestation. Mais lui-même ne donne-t-il pas, le premier. l'exemple d'une ladrerie insigne dans sa cour devenue miteuse et jusque dans ses habits usés jusqu'à la corde ? On en fait des gorges chaudes dans les chancelleries. Mais qu'importe : le règne de la Beauté avant tout !

Là-dessus, à la suite de la Révolution de 1830, il a changé son fusil d'épaule. Très libérale d'abord, sa politique est devenue réactionnaire à outrance, à l'imitation de Metternich et des autres princes allemands. Il a rétabli la censure, suspendu les professeurs aux idées suspectes, poursuivi les délits d'opinion. Mené par les jésuites, le parti de la réaction lui a imposé comme chancelier un certain Charles d'Abel, qui fait peser sur la Bavière la tyrannie la plus absolutiste. Le peuple et la bourgeoisie commencent à gronder sourdement. Jeu dangereux au moment où se lèvent, outre-Rhin, les premiers souffles révolutionnaires. Mais, encore une fois, qu'importe : la Beauté seule n'est-elle pas intéressante ?...

Cette passion du beau s'étend pour lui jusqu'aux êtres vivants, aux femmes en particulier. Il déclare se montrer aussi connaisseur lorsqu'il s'agit du beau sexe que lorsqu'il a affaire à un tableau ou à une sculpture. Les jolies femmes qui vivent à Munich sont assurées de recevoir de lui un accueil favorable. Il a fait peindre, du reste, les plus belles qu'il ait rencontrées ; c'est ce qu'il appelle sa *galerie des Beautés,* qu'il a installée dans la plus grande salle de son palais. Il y a là des créatures de toutes conditions : l'archiduchesse Sophie y voisine avec l'épouse d'un marchand de volailles ; la princesse Alexandra, fille du roi, avec la fille d'un tailleur ; lady Erskine avec une danseuse. Et il y a mis jusqu'à sa propre fille. Car cet étrange souverain est marié : il a épousé Thérèse de Saxe-Hildburghausen, toute confite en dévotion, la plus bourgeoise, la plus pot-au-feu des compagnes, qui convient bien à ce perpétuel agité. Elle lui a donné huit enfants.

Les étreintes conjugales lui suffisent, du reste, et cet amant de la beauté féminine n'a connu jusque-là aucune aventure passionnelle : ses voluptés ne sont que cérébrales. Lorsqu'il veut goûter des sensations plus rares, il court contempler sa *galerie des Beautés.* La destinée va lui procurer une autre admirable créature en chair et en os.

Elle s'appelle Lola Montès, et, un beau jour de septembre 1846, a sollicité une audience de Sa Majesté.

Qui est Lola Montès ? Une magnifique brune d'origine anglaise (elle se dit fille naturelle de lord Byron), qui, partout où elle est passée, a soulevé le scandale autour d'elle. Après avoir vécu une année en Espagne, à Séville, où elle a été pensionnaire d'une maison de danses, elle est venue à Londres et a débuté à Covent Garden dans un ballet, mais ses ennemis, dès la première, ont fait un tel tapage à son entrée en scène qu'il a fallu interrompre la représentation, et qu'on l'a expulsée d'Angleterre. A Berlin, elle s'est fait reconduire à la frontière pour avoir souffleté des gendarmes. A Dresde, elle a filé le parfait amour avec le beau Franz Liszt, dont elle s'est séparée bruyamment. A Paris, son arrivée a fait sensation, sa beauté a affolé tous les « gants jaunes » du Boulevard, qui lui ont fait un cortège d'admirateurs. On a voulu la produire à l'Opéra, où, dit-on, elle va révolutionner l'art de la danse, et ce sera, assurent Alexandre Dumas et Alphonse Karr, une véritable révélation.

Hélas ! Ce sera une chute effroyable. Cette Anglaise, qui se dit maintenant Espagnole, danse comme dans les carrefours de Séville, avec les mêmes déhanchements, les mêmes effets de croupe, les mêmes cris sauvages. De stu-

peur, les abonnés sont interdits, la salle murmure à ce spectacle réaliste, des sifflets se font entendre. Comprenant que le charivari va se déchaîner, Lola Montès s'est arrêtée net de danser, mais, avant de disparaître dans la coulisse, a saisi un de ses cothurnes et l'a envoyé à la volée dans l'orchestre. Le rideau est tombé sous les clameurs de la salle. Impossible pour ses amis d'amortir la chute de leur idole, la presse a été féroce : « *Nous pouvons dire*, a écrit Théophile Gautier, *qu'elle a le pied petit et de jolies jambes. Quant à la manière de s'en servir, c'est autre chose.* » Et Charles Maurice a renchéri : « *Ses façons sentent le corps de garde. Elle serait beaucoup plus à sa place dans une écurie que sur les planches de l'Opéra.* »

Impavide, la danseuse a tenu tête à l'orage et, au lieu de quitter Paris, s'est montrée plus assidûment que jamais dans tous les cercles à la mode. Un nouveau scandale ne va pas tarder à éclater. Son amant, Beauvallon, s'est pris de querelle à son sujet avec Dujarrier, rédacteur à *La Presse* ; un duel a eu lieu entre les deux hommes ; Dujarrier a été tué d'un coup de pistolet. L'affaire a fait un bruit énorme, d'autant que la rumeur a couru que le pistolet de Beauvallon avait été essayé par lui avant la rencontre. D'où un procès en cour d'assises à Rouen : Beauvallon a été condamné à dix ans de réclusion. Jugement sévère, qui a donné lieu à des polémiques sans nombre.

Quant à Lola Montès, une rumeur est montée vers elle du Boulevard : « *Elle a le mauvais œil !* » Elle a compris que cette sentence-là était plus terrible que celle de tous les critiques du monde, elle a précipitamment fait ses malles et s'est hâtée de fuir. Elle a erré en Allemagne, de ville d'eaux en ville d'eaux, a tenté, à Bade, d'aguicher le prince d'Orange, à Hambourg de prendre dans ses rets le prince de Reuss, puis a fini par se diriger vers Munich, où, lui a-t-on dit, règne un souverain amoureux de la Beauté. Peut-être celui-ci sera-t-il plus compréhensif et rendra-t-il enfin l'hommage que l'on doit à son talent, pour ne pas dire à son génie.

Habilement, elle a commencé par s'assurer des appuis auprès de la cour. Elle a renoué avec le baron de Maltiz, gentilhomme bavarois qu'elle a connu à Bade ; elle a joué le grand jeu de la coquetterie avec le comte de Reichberg, qui est l'ami du roi. Tous deux se sont empressés à la servir et l'ont engagée à se présenter à l'examen du corps de ballet. Hélas ! pas plus à Munich qu'à l'Opéra de Paris les *seguedillas* et les *cachuchas* endiablées ne sont de mise sur le théâtre royal, et on l'a refusée pour insuffisance.

— *Demandez une audience à Sa Majesté,* a conseillé Reichberg. *Je vous promets qu'il vous recevra.*

Il l'a reçue, en effet, il la reçoit, il la voit et, d'un coup d'œil, il est ébloui.

Qu'elle est belle ! Souple et gracieuse comme un jeune faune, admirablement habillée, le teint chaud, ses boucles brunes retombant sur son visage d'un ovale parfait, ses grands yeux d'un bleu sombre ombragés de cils opulents, elle est pour lui l'image de la beauté parfaite. « En regardant ses yeux, dira-t-il, il me semble monter dans je ne sais quel azur. »

***

Le soir même de cette aventure, un ordre péremptoire a imposé à l'Opéra la nouvelle venue, et, deux jours plus tard, elle a débuté.

Pendant ces deux jours, les langues ont marché : on s'est dit et redit les aventures de cette belle fille, son passé tumultueux, ses excentricités ; la curiosité est devenue intense à son endroit et le public se presse au théâtre royal, où l'on a affiché : « *Le Prince enchanté,* comédie de von Platz. Durant les entractes, Mlle Lola Montès, de Madrid, exécutera ses danses nationales. »

Elle paraît, en effet, et un murmure court dans la salle. Elle ne porte pas le maillot et le tutu traditionnels des danseuses, mais un somptueux costume espagnol de dentelle et de soie. Après s'être inclinée profondément devant la loge du roi, elle s'est mise à danser à la façon des gitanes de Séville, « prenant à chaque fois, dit un témoin, des poses et des attitudes plus gracieuses l'une que l'autre ». Et il ajoute : « Tant que dura sa danse, elle tint les spectateurs sous le charme ; leurs yeux suivaient avec ivresse les mouvements harmonieux de son corps, exprimant tour à tour la passion, la volupté, la douleur ou la joie. »

Transporté d'admiration, le roi se lève et applaudit bruyamment, suivi d'une partie de la salle. Mais qu'est-ce à dire ? Deux, trois, quatre coups de sifflet se font entendre, se mêlant fâcheusement à l'approbation des spectateurs. Qui a osé siffler Lola ? Courroucé, Louis Ier jette autour de lui un regard désapprobateur et court dans les coulisses féliciter la « divine ».

— Votre Majesté a entendu ? lui dit-elle rageusement. Des imbéciles ont sifflé.

— *Rassurez-vous, chère Lola, ils ne siffleront plus désormais.*

Le fait est que lorsqu'elle reparaîtra, quinze jours plus tard, dansant la *cachucha* et le *fandango, la salle a* été « faite » soigneusement par ordre supérieur ; les employés du théâtre et les escouades de policiers en civil occuperont la majeure partie des places et aucun bruit discordant ne viendra couvrir les applaudissements. Cependant, la belle Espagnole estimera, sans doute, qu'elle a suffisamment donné de preuves de son grand talent, car elle ne remontera plus sur les planches à Munich.

Aussi bien n'a-t-elle pas besoin de se produire : elle tient le roi dans ses griffes et ne le lâchera plus.

Tout de suite, il a voulu chercher un écrin pour ce pur joyau, l'installer dans une demeure digne de sa beauté. Il a fait venir son architecte, Metzger :

— *Cherchez une maison, transformez-la royalement en beau style, je ne regarde pas à la dépense.*

Où est le vieux grigou qui se promenait dans ses habits râpés ? On ne le reconnaît plus, qui vient tous les jours surveiller les travaux, presser les entrepreneurs, morigéner l'architecte, qui fait venir les marchands d'antiquités pour choisir des objets rares, des tableaux de prix dont on ornera le palais de la « divine ». Un journal anglais, le *Frazer's Magazine*, donnera, quelques mois plus tard, la description de ce palais : C'est un bijou, dit-il, construit sous les yeux de Lola Montès par un artiste de son choix. Légère et gaie, élevée de deux étages, la maison est bâtie à l'italienne. L'intérieur surpasse tout ce qu'on a fait de mieux à Munich par le luxe des aménagements. C'est à la fois le triomphe du goût français et du confort britannique.

Tous les jours, le roi vient adorer son idole, lui réciter les vers composés pour elle et réunis dans un cahier noué d'une faveur rose, sur lequel il a écrit : « *Mon Espagne.* » Louis Ier se flatte d'être un idéaliste, un « esthète platonicien » ; mais il ne touche pas à cette divinité sacrée. Plus tard, bien plus tard, lorsqu'il agonisera à Nice, il affirmera, sur son lit de mort, que Lola Montès a été son amie très chère, mais jamais sa maîtresse. Voire...

En tout cas, les Munichois, qui ignorent ces subtilités philosophiques, constatent tout simplement que leur roi, de plus en plus fou, a pris une maîtresse, qu'il l'entretient somptueusement avec l'argent de l'Etat, qu'il donne à son

peuple le spectacle pitoyable d'un vieux barbon enchaîné aux pieds d'une danseuse. L'ère des persécutions va commencer pour le « couple éthéré ».

⁂

Toutes les fois que Lola paraît en public, on s'écarte d'elle comme d'une pestiférée ; à son passage dans les rues les femmes se signent : c'est un suppôt du diable, une envoyée de Satan, ont dit les prêtres. Déchaînée, la petite presse, qui se rit de la censure, colporte sous le manteau des numéros incendiaires où Sa Majesté et sa concubine sont traînés dans la boue ; des caricatures passent de main en main, où Louis est déguisé en satyre, en roquet lascif, en âne portant sa couronne à la queue.

Cette bordée d'insultes laisse froid le souverain amoureux de la Beauté : rien ne peut atteindre celle qu'il a élue comme sa déesse. Il charge même son bibliothécaire de réunir tous ces pamphlets, ces libelles, cette montagne d'ordures qu'il veut conserver précieusement comme le symbole de la haine que porte le vulgaire à tout ce qui est grand et beau. Mais, parfois, il s'indigne : « Eh quoi ! s'exclame-t-il, un petit boutiquier peut impunément mettre une servante dans ses meubles et moi, le roi, je n'aurais pas le droit de contempler le visage adorable d'une femme venue, dans ma vieillesse, pour me faire goûter les joies ineffables du paradis ? » Mais c'est là une opinion toute personnelle, que ne partage pas sa famille, inquiète de la tournure que prend cette passion alarmante. Confinée dans le gynécée, la femme de Louis se tient coite, pleurant toute la journée, mais la sœur du roi est déléguée pour faire des remontrances à son frère. En quelques mots, il l'a rabrouée et mise à la porte.

Peut-être sera-t-on plus heureux avec un représentant de l'Eglise. On adresse au souverain l'archevêque de Munich, qui, respectueusement, informe Sa Majesté qu'elle est en train de perdre son âme. Sa Majesté bondit d'indignation :

— *Ne vous occupez pas de mon âme, laissez-moi ma Lola et sortez !*

Epouvanté, le prélat fait une grande révérence et disparaît :

— Jésus ! dit-il, le roi est possédé.

Au tour de la danseuse, maintenant. Metternich, qui a eu vent de cette histoire (car elle commence à passer les frontières) et qui s'indigne de la conduite du représentant de la Sainte Alliance, déclare qu'il est un moyen bien simple de faire cesser ce scandale auquel tous ces benêts n'ont pas songé : c'est d'offrir de l'argent à cette fille pour qu'elle disparaisse de la Bavière. Dûment mandaté par lui, le baron von Lintenan s'est donc présenté chez Lola Montès et, après lui avoir fait un grand discours sur la solidarité des trônes et le bonheur des peuples, lui a assuré qu'on lui vouerait, en haut lieu, une grande reconnaissance si elle portait ses pas hors du royaume bavarois, et cette reconnaissance il la lui a apportée tout de suite, sous forme d'un mandat de deux mille livres sterling sur la banque de Rothschild. La fière Espagnole a bondi d'indignation, et, s'emparant du mandat, l'a déchiré devant les yeux stupéfaits de l'émissaire.

Le soir même, elle mettait son cher Louis au courant de cet incident. La « divine » a refusé l'argent qu'on lui offrait ! Joie, pleurs de joie ! Elle sera toujours l'immarcescible Beauté ! Et il s'agenouille devant elle.

Cependant il faut faire cesser ces persécutions, il faut mettre le cher ange à l'abri de toutes ces offenses, lui assurer un rang qui impose son respect aux yeux de tous, il faut l'anoblir. Et, de sa main tremblante, Louis Ier de Bavière prépare un décret octroyant à la senorita Lola Montès le titre de comtesse de Landsfeld, baronne Rosenthal, avec tous les droits, privilèges et immunités d'usage. En outre, il lui alloue sur le Trésor un revenu de cent mille francs et la décore de l'ordre de Sainte-Thérèse, que la reine a créé. Qui dit mieux ?...

Il n'a oublié qu'une chose : c'est qu'un décret de cette sorte, aux termes de la constitution bavaroise, doit être contresigné par le conseil des ministres, que préside Charles d'Abel. Indignation de ce dernier, partagée par tous ses collègues, confection d'un mémorandum où, respectueusement, l'on fait à Sa Majesté une remontrance sur sa conduite, sujet de scandale pour toute l'Europe, et où il est informé que s'il persiste dans son désir d'anoblissement de cette étrangère, les ministres lui remettront leur démission.

— *Soit,* dit le souverain, *je l'accepte.*

∴

A partir de ce moment, l'affaire va devenir politique et tourner à la révolution.

Sous l'influence de sa maîtresse bien-aimée, Louis Ier change de camp. Hier, nous l'avons dit, il était devenu absolutiste ; demain, par la force des choses, il dirigera le parti libéral. Le premier ministère qu'il constituera sera composé de libéraux notoires ; on l'appellera dans le public « le ministère de Lola ».

La fringante Espagnole était-elle donc vraiment républicaine ? Etait-elle, comme on l'a dit, l'émissaire des francs-maçons anglais ? Certains historiens ne l'admettent pas. Pour M.-A. Augustin-Thierry, qui a étudié son cas dans un excellent livre (1), c'est une légende sans fondement. « Lola Montès, dit-il, n'est pas une *vamp* de cinéma. Son intérêt est trop évidemment lié à celui de Louis pour qu'elle ait pu souhaiter le renversement du trône et moins encore y présider. Tout au plus admettrons-nous qu'intelligente, ignorant la peur, elle ait cherché d'agir, en certains cas, sur l'esprit du roi, à l'encourager dans ses résistances, mais les seuls agents provocateurs à mener la sarabande ont été les hommes de Berlin, l'unique main à tirer la ficelle des pantins qui s'agitaient, celle de la Prusse, toujours ardente à fomenter des troubles dans les petits Etats pour les mieux agripper ensuite...

Les étudiants, les premiers, commencent à manifester. En rangs serrés, toutes bannières déployées, ils se rendent devant la maison de la « divine » et la huent vigoureusement. Lola n'a pas peur : crânement, elle paraît au balcon, et, en réponse aux cris de haine, vide une flûte de champagne en leur criant : « A votre santé ! » La rage des assaillants redouble, ils brisent les carreaux, ils menacent d'enfoncer la porte ; ils vont y parvenir lorsque surgit le roi lui-même, à petits pas pressés, comme toujours, accouru au secours de sa dulcinée. A sa vue, les rangs s'entrouvrent, il peut franchir le seuil de la porte, mais longtemps les cris et les insultes ne cesseront de retentir.

Cette première manifestation a été, somme toute, anodine, mais d'autres vont suivre journellement. Lola ne peut plus sortir sans être accompagnée, car sa vie est en danger, et, une fois, elle a failli être enlevée. Qui la défendra ? Un autre groupe d'étudiants, protestants pour la plupart, qui ont refusé de s'associer aux manifestations contre la favorite. A leur tête est le comte Hirschberg. Lola l'a fait venir, a déployé devant lui toutes ses grâces et l'a

(1) M.-A. Augustin-Thierry : *Lola Montès*, Paris, 1936, p. 152.

investi, lui et son club, du redoutable honneur d'être son chevalier servant. Ce club se nommera *Allemania,* et la maîtresse du roi a dessiné le costume que porteront ses membres, car, en bons Allemands, ils ont réclamé tout de suite un uniforme : ce sera une tunique de velours noir à brandebourgs ornée d'une écharpe jaune, une culotte de peau blanche, et, sur la tête, un calot rouge brodé d'or. Leur devise sera « Lola et Liberté ». Elle-même, après avoir revêtu leur costume, a présidé un banquet donné en leur honneur au palais de Nymphenburg, et un ministre présent a salué en eux « ces valeureux jeunes gens, champions du progrès ».

On pense que les algarades, les échauffourées ne vont pas manquer de se produire entre étudiants de clubs différents. C'est chaque jour une bataille rangée. La plus bruyante s'est livrée le jour des obsèques du profeseur Goerres, l'ennemi acharné de Lola, qu'il appelait « la gourgandine » et contre laquelle il multipliait les sarcasmes. Les adversaires du roi ont résolu de profiter de ces funérailles pour se livrer à une manifestation monstre. Sitôt l'enterrement terminé et les discours prononcés, ils se sont réunis en une cohorte menaçante qui a marché sur la demeure de la favorite. Les étudiants de l'*Allemania* sont là pour la défendre, mais en trop petit nombre, et ils ne tardent pas à être chassés. Le comte Hirschberg, qui a dégainé, s'écroule, assommé, mais déjà Lola Montès était à ses côtés : c'est une amazone sur le sentier de la guerre. qu'aucun danger n'épouvante et, virilement, elle a fait le coup de poing. On se rue sur elle, elle serait certainement écharpée si des carabiniers royaux accourus ne la dégageaient et ne la poussaient dans l'église des Théatins, qui jouit du droit d'asile. Elle pourra regagner son logis, mais la menace à la bouche :

— Je ferai fermer votre université ! clame-t-elle à la foule qui la hue.

Le lendemain même, il en est ainsi décidé : par ordre du roi, l'université de Munich est fermée pour un an.

Cependant, l'agitation grandit en ville ; des armes ont été distribuées, des barricades surgissent dans les principales rues. Du jour au lendemain, Munich est en état de siège. Que faire ? « L'assaut peut être donné au palais d'une heure à l'autre », supputent les ministres. Qu'importe à Louis ! Quand il ne se rend pas chez la « divine » sous bonne escorte, il se promène longuement dans sa *galerie des Beautés* pour s'enivrer une fois encore de ce spectacle. Si encore il rapportait son décret sur la ferme-

ture de l'université, tout s'apaiserait, lui dit-on. On insiste tant que, de guerre lasse, il cède en partie : l'université rouvrira ses portes dans trois mois. Après tout, qu'importe l'université !

Loin d'apaiser les passions, cette reculade, bien entendu, ne fait que les aviver : la foule exige maintenant le renvoi immédiat de la favorite et, de plus en plus menaçante, cerne le palais. Des volées de pierres s'abattent sur les carreaux, une porte est enfoncée, des énergumènes surgissent dans la première cour, ornée de statues antiques qu'ils s'acharnent à démolir ; tout va être brisé, saccagé, anéanti. « Nous ne répondons plus de la sécurité de Sa Majesté », a déclaré le chef des carabiniers royaux. Et le prince Wallerstein, ministre des Affaires étrangères, se jetant aux genoux du roi, l'adjure de consentir au sacrifice suprême, indispensable au salut de la monarchie.

Se séparer de Lola ! Abandonner cette merveille de la nature, cette créature divine devant laquelle tout le monde devrait s'incliner, quelle honte, quel parjure ! Il pleure, il s'écroule sur un divan en criant comme un enfant, cependant que le tumulte grandit au dehors, que des cris sauvages sont poussés, mêlés aux coups de feu, que le palais tout entier est en révolution. « Il le faut, il le faut ! » lui répète-t-on. « Je ne peux pas, je ne peux pas », répond-il en hoquetant. On l'entoure, on le presse dans un coin, près d'une table. Quelqu'un tend un papier, une plume. Qu'il signe, et ce sera fini.

Alors, d'une main tremblante, le vieil homme signe l'ordre qui bannit du royaume la comtesse de Landsfeld.

— *Je ne suis plus que l'ombre d'un roi,* s'écrie-t-il avec désespoir en retombant sur son divan.

Le sacrifice est consommé : une immense clameur d'enthousiasme se répand en larges ondes à travers la ville. La gourgandine a été vaincue, la révolution est éteinte.

Barricadée dans sa demeure, Lola Montès, lorsque deux commissaires de police lui ont signifié son arrêt d'expulsion, a commencé par rire, puis à s'indigner ; mais le temps n'est plus des protestations. Qu'elle se hâte, sa vie est en danger, car, déjà, la foule menaçante s'apprête à la massacrer. C'est dans un landau fermé, encadré par un peloton de cavalerie, qu'elle s'éloigne au grand trot de cette ville qui la vomit. Un mois plus tard, elle sera à Londres. Sa vie tumultueuse n'a pas fini de se dérouler pendant les treize années qui lui restent à vivre.

Quant à Louis Ier, roi de Bavière, il est las jusqu'à la nausée de cette couronne royale qui lui a valu la suprême

humiliation. Dix mois plus tard, le 21 mars 1848, il abdiquera en faveur de son fils aîné Maximilien. Et, joyeux comme un écolier en vacances, il s'enfuira aussitôt vers sa chère ville de Rome, où il pourra retrouver la Beauté sous toutes ses formes. A quatre-vingt-trois ans, il finira ses jours à Nice. Mais depuis longtemps les Bavarois ne lui en voulaient plus et, avec l'inconséquence des peuples, ils avaient élevé à leur Fou une statue.

Chapitre XIX

BARBEY D'AUREVILLY ET EUGÉNIE DE GUÉRIN

En 1836, Barbey d'Aurevilly a vingt-huit ans. Il plastronne, il piaffe, il s'étale chaque jour sur le boulevard de Gand. A la terrasse de Tortoni, au Café anglais, chez Corraza, dans les théâtres, on peut rencontrer ce grand jeune homme à la figure caractéristique : nez en bec d'aigle, cheveux noirs, bouche ironique, mains fines, aristocratiques, corseté, sanglé dans sa redingote, drapé dans sa cape, d'une élégance outrée, qui promène sur l'assistance son regard dédaigneux. C'est un fashionable, un dandy sans argent : il lui faut vivre avec les mille deux cents francs de rente que lui a légués son parrain, le chevalier de Montressel, auxquels il ajoute quelques louis grappillés çà et là, dans les petits journaux où il collabore. Mais qui se douterait de son impécuniosité devant sa superbe et ses airs fracassants ?

Il habite une modeste chambre à l'hôtel de Neustrie, rue de Port-Mahon, d'où il s'élance chaque jour, vers les midi, à la conquête de Paris. Il s'est levé tard, car il a été dans le monde, au théâtre, et il a attendu avec impatience le coiffeur qui vient l'apprêter tous les matins. La coiffure, affaire de premier ordre pour qui veut produire de l'effet, s'imposer, mais que dire du vêtement ? Quelle perplexité de choisir dans cette garde-robe bien fournie dont l'a doté heureusement sa famille et qui est l'une de ses gloires !

Mettra-t-il cette redingote vert-olive, chef-d'œuvre de Dusantoy ? Les dentelles qu'il y a fait ajouter en garnissent les larges manches. Se glissera-t-il dans ce pantalon coupé par Buisson, si parfaitement ajusté, avec sa bande de soie tombant droit sur les sous-pieds ? Quel gilet choisir entre dix de nuances différentes ? Et la cravate aux multiples tons ! « *Tout est dans la cravate, Monsieur,* me disait ce pauvre Brummel, que j'ai connu à Caen, à son déclin. » Prenons ce haut-de-forme aux ailes doublées de velours et n'oublions ni notre paire de gants aux baguettes noires ni ce stick à pomme d'or « *qui est notre arme à nous, les nobles, depuis qu'on nous a enlevé l'épée* ».

Ainsi habillé, chapeauté, ganté, « déguisé » dira-t-on trente ans plus tard, car jamais il n'abandonnera les modes de sa jeunesse, Barbey d'Aurevilly fait son apparition sur le Boulevard. Où va-t-il ? On le verra au café de Paris, où il serre des mains, chez Apolline, la fleuriste, où il s'attardera, moins pour choisir sa boutonnière que pour faire un doigt de cour à la dame d'un comptoir, « *trente ans, un teint blanc, mat, cheveux noirs tordus à la Niobé, corsage puissant, croupe de la Callipyge antique* », chez Véfour, où il prendra sur le pouce un chocolat (hélas ! sa bourse est plate, mais, le soir, il dîne en ville), au Palais-Royal, qu'il a arpenté avec son ami Gaudin, discutant sur la politique, daubant sur le régime infâme de Louis-Philippe, car, pour l'instant, il se dit farouche républicain, anticlérical et pur athée. Tiens, voici Camille, l'ancienne belle qu'il a aimée jadis, aujourd'hui « *ruine pendante, longue girole de lilas déflorée et flétrie* ». Passons ! De là ils sont allés aux Tuileries, où il y a foule. Il lorgne les jolies femmes et son élégance ne peut manquer d'attirer tous les regards. Et il continue de parler, intarissablement.

Cependant le moment est venu de faire un tour dans ses petits journaux, où, à défaut de grands articles, il « *pique des échos, des entrefilets, mes flèches empoisonsonées à moi* ». Au *Bon Ton*, à la *Sylphide*, il parcourt les feuilles, lit « *un article fort niais de ce niais de Sainte-Beuve sur ce niais de Lafayette* », s'en prend au *Journal des Débats*, que, d'un entrefilet bien senti, « *il a souffleté avec un gant blanc, mais ce sera un gant à mettre au sale* ». Puis il revient sur le Boulevard, « *expose sa superbe sur la rampe de Tortoni* » et décide d'aller faire des visites.

Ira-t-il à la conquête de quelque éditeur ? Il a dans ses tiroirs un long poème en prose, *Amaïdée*, deux romans, qu'il a en vain présentés : partout il s'est heurté à un refus. Chose incroyable : on ne veut pas de ses livres ! A quoi bon, dès lors, s'obstiner : « *Bernicle, sansonnet !* » comme

disait mon grand-père Ango. Allons plutôt présenter nos hommages à nos belles amies.

On le verra dans trois ou quatre salons du noble Faubourg, partout bien accueilli, fêté, parlant d'abondance, éblouissant ses auditrices, et il surprendra plus d'un regard tendre coulé vers lui, mais il ne s'en étonnera pas : c'est dans l'ordre.

Au dîner, chez Mme de La Renaudie, la femme de l'érudit, on l'a placé à côté d'une délicieuse créature dont il a apprécié « *la robe bleue couleur du temps, une assassine nudité d'épaules et toutes les tentations d'un corsage à moitié ouvert* », mais, décidément, elle est trop maigre ! « *En fait d'âge, moi, je n'estime que celles qui ont du marbre plein le corset.* »

Dès la fin du dîner, il est allé parader à l'Opéra, où il a ses entrées : « *En fait de femmes, n'ai vu personne de bien.* » Peut-être sera-t-il plus heureux à Mabille, où il va faire un tour avant de rentrer. Encore personne, « *sauf une brune, la chute des reins bien arquée, roulée en panthère dans un long châle de soie rouge. Cette femme a renoué le je ne sais quoi de léonin qui a toujours été en moi* ». Là-dessus, il est allé se coucher.

***

Ce dandy fracassant, cet amateur de femmes a un ami qui loge dans le même hôtel que lui, Maurice de Guérin. Ils se vouent l'un à l'autre une amitié passionnée, et peu d'hommes sont, cependant, plus opposés.

Issu d'une vieille famille très appauvrie, Maurice de Guérin a vécu une partie de sa jeunesse près de Gaillac, au château de Cayla, où l'on mène une existence campagnarde. Dans la douceur de cette province reculée, il a eu une enfance choyée par sa sœur Eugénie, de cinq ans son aînée. Profondément attachée aux siens, à leurs traditions, elle l'a élevé dans les principes de la religion la plus stricte. Elle n'a cessé d'être le bon ange de ce jeune frère toujours sur l'âme duquel elle a veillé avec un soin presque jaloux.

Brusquement, Maurice a été arraché de cette calme retraite pour être transplanté à Paris, au collège Stanislas, afin d'y faire ses études. C'est là qu'il a connu Barbey et c'est là que les deux jeunes gens se sont tout de suite accrochés. L'un et l'autre, caressant en secret des ambitions littéraires, rêvent d'une carrière glorieuse. Déjà

Maurice a été ébloui par le ton, les manières, l'abattage de son camarade, qui lui en impose. Ensemble ils se sont enivrés de poésie, ils ont dévoré Chateaubriand, les premières œuvres de Lamartine, ils ont vibré dans une même passion pour les lettres. Ce sont des heures qu'ils n'oublieront jamais.

La vie les a séparés. Tandis que Barbey, revenu dans sa Normandie, ne faisait que des apparitions à Paris, Maurice de Guérin y poursuivait ses études. Un été il a été en Bretagne, à la Chênais, où il a été l'hôte de Lamennais, le cher *monsieur Féli*. Ce séjour l'a ravi : la vue de ce beau parc enchâssé dans la campagne bretonne, au milieu des bois de hêtres et de chênes, a été pour lui une révélation. Quelle joie d'errer sous ces beaux ombrages ! Mais la parole onctueuse de Lamennais a été bien souvent étouffée dans le cœur de son jeune disciple par la voix plus puissante des souffles païens qu'il a perçue sur cette terre de légendes, tout imprégnée de l'antiquité. Déjà n'a-t-il pas entendu le galop des centaures ?...

Avec un immense regret, il a dû quitter ces lieux enchanteurs : l'heure de la lutte avec Rome a sonné pour Lamennais, il lui faut quitter cette Chênaie dont Maurice s'est éloigné en pleurant.

De loin, la tendre Eugénie ne perd pas de vue son frère bien-aimé. Quelle angoisse pour elle lorsqu'elle l'a vu se mêler à l'entourage de ce prêtre qui va être jugé par le pape ! S'il devenait hérétique lui-même, quel frisson ! Grâce au ciel, il s'en est dégagé, il est reparti pour Paris continuer ses études, elle se sent soulagée et, une fois de plus, a béni Dieu.

Que dirait-elle, la pauvre et sainte fille, si elle savait que le cœur de son Maurice a déjà parlé ? Avec une sorte d'anxiété maladive (car il ne cesse de souffrir de la poitrine), il recherche la femme de ses rêves, mélancolique comme lui, tendre et délicate. Il a cru la trouver dans la personne de la baronne Almaury de Maistre, qu'il a connue jeune fille, au temps lointain de Stanislas, qu'il a retrouvée mariée au plus insignifiant des époux et pour laquelle il s'est épris maintenant d'une tendresse profonde. Elle-même se dit lasse de la vie, atteinte du mal du siècle, elle a cru deviner en Maurice le consolateur et, entre elle et lui, ce sont de longues, d'interminables causeries où ils échangent leurs mélancolies. Elle est belle, « *d'une beauté mauresque* », chevelure sombre, grands yeux noirs, taille élancée. Lui a-t-il fait l'aveu de son amour ? Il semble bien qu'en face de ce pauvre enfant maladif, si ingénument confiant, elle ait ressenti surtout une immense

pitié et ce goût de la tendresse maternelle qu'elles ont toutes au fond du cœur.

Il lui a parlé de sa chère Eugénie ; spontanément, elle a écrit à celle-ci pour lui dire qu'elle veillerait sur Maurice, qu'il trouverait toujours en elle une consolatrice et un guide. La solitaire du Cayla, qui ne sait rien des embûches de l'amour, des mille détours par lesquels il s'infiltre en nous, n'a vu dans cette créature féminine qu'un être envoyé par le ciel pour secourir son frère dans cette terrible vie parisienne et elle l'a remerciée chaleureusement, et toutes les deux, maintenant, communient par de longues lettres en une même passion pour lui.

⁂

C'est à ce moment que Maurice de Guérin a retrouvé Barbey et que, sur ses instances, il s'est logé au même hôtel que lui. Grande joie de se revoir, de renouer les bons entretiens de jadis. « *Les deux jeunes gens vivent sous le même toit,* dit M. Jean Canu (1), *et on peut dire sous le même crâne, tellement ils mettent en commun tout ce qui leur traverse l'esprit. La littérature est leur plus grande passion.* » Mais comme la vie les a changés ! Tandis que le dandy fait feu de toutes parts, le pauvre Guérin doit, pour subsister, donner des leçons, courir le cachet dans cette grande ville qui l'accable, qui va le tuer, et, déjà, il tousse à longueur de journée. N'importe ! Aux côtés de cet ami à la conversation étincelante, il s'est senti une fois de plus transporté, il est sous le rayon.

Timidement, il lui a soumis les dernières pages qu'il a écrites, ce *Centaure,* cette *Bacchante* tout débordants de poésie antique, tout imprégnés d'une nature sauvage, primitive, hymne magnifique au panthéisme. Cette fois, c'est Barbey qui a été ébloui : d'un seul coup il a compris la beauté originale de ces pages étonnantes, il a flairé le génie. Maurice de Guérin sera un grand écrivain. Il faut qu'on l'arrache à ses hésitations, à son doute de soi, il faut qu'on le révèle à lui-même et qu'il se révèle aux autres. Il faut qu'on fasse son éducation.

Avec une ferveur de néophyte, Maurice a écouté son ami émettre ses opinions tranchées sur l'art, sur les femmes, sur la politique, sur la religion, sur toutes choses et,

---

(1) Jean Canu : *Barbey d'Aurevilly,* Paris, 1945.

peu à peu, il s'est grisé des paroles entendues, il a subi l'influence de cette voix autoritaire. Au reste, Barbey ne se gêne pas pour moquer amicalement les opinions du cher Maurice. Le séjour à la Chênaie l'a fait sourire : depuis longtemps lui-même est débarrassé de toute croyance religieuse et il l'engage à en faire autant. Une seule chose compte à Paris : s'imposer par sa tenue, par son brio, par son audace. Et voilà Guérin, transformé, qui déclare que lui aussi va s'affranchir de toute foi, qu'il est décidé à vivre une vie large, une vie passionnante. Chose incroyable : sur les conseils de Barbey, il prend soin maintenant de sa tenue, de ses vêtements, des artifices de sa toilette, il se montre sur le Boulevard, il va jouer les fashionables !

Il a présenté son ami à la chère Marie de Maistre. Barbey a été séduit par les attraits de la dame, « *cette Mauresque* ».

— *Ce sera votre* « *espagnolade* », lui a-t-il dit. *Au fait, êtes-vous arrivé à vos fins avec elle ?*

Maurice confesse que non.

— *Alors, c'est un adultère vertueux,* s'est-il exclamé en éclatant de rire.

Voilà une aventure qui ne lui arriverait pas à lui, qui ne cultive pas le sentiment. Décidément, ce pauvre Guérin n'entendra jamais rien à la vie parisienne.

Une fois de plus, de son côté, la tendre Eugénie s'inquiète. Elle a deviné qu'une transformation s'était accomplie chez son frère bien-aimé. Sa foi s'en va peu à peu, il est attiré par l'éclat trompeur de ce Paris qui le dévore, il se fait moins tendre dans ses lettres. Elle en écrit aussitôt à Marie de Maistre, la conjurant de ramener dans le droit chemin la brebis qui s'égare. Elle-même gémit dans sa correspondance avec lui, fait des reproches. Il les a pris assez mal, prétendant vivre à sa guise, n'être tyrannisé par personne. Comme il a changé ! Ne serait-ce pas l'influence de ce M. d'Aurevilly dont il parle sans cesse ? Eugénie pleure en silence.

Elle tient un journal intime, où la pauvre fille verse le meilleur d'elle-même, où elle note au jour le jour ses impressions, ses pensées, « *petit ouvrage rempli de larmes et de mystère* », dira Lamartine, où tout ce qui l'entoure a un cœur, une âme, où tout vibre dans la douce lumière du Cayla. Elle en a confié des pages à Maurice, qui les a lues à Barbey. Comment un dandy pourrait-il accorder quelque crédit à une bigote qui se meurt d'ennui dans son castel perdu ? Il a noté le soir même : « *Guérin m'a lu le journal de sa sœur, cette Pythonisse de la solitude à*

laquelle je trouve trop de Dieu dans le sein. Elle n'est qu'une admirable dévote, un fleuve dévoré par la terre à l'endroit même d'où il jaillit. Cela fait mal, parce que l'on sent que l'âme était là. »

⁂

Cependant, la santé de Maurice de Guérin s'altère de plus en plus ; il a des étouffements, des crachements de sang. Barbey s'inquiète. Le pauvre cher garçon n'a décidément rien d'un « *de ces Parisiens qui conquièrent la fortune à la pointe de leur stick* » et, quant à devenir un dandy, autant n'en pas parler. Ce qu'il lui faut, c'est le bonheur calme auprès d'une femme aimée qui lui apporte les loisirs nécessaires pour cultiver son immense talent. Guérin doit se marier.

Précisément, il donne des leçons dans la famille de Gervain, récemment débarquée des Indes, à une charmante jeune fille, Caroline, qu'il a fait entrevoir à Barbey : « *C'est une tourterelle bleue des bords du Gange,* s'est écrié celui-ci, *belle à massacrer tous les cœurs.* » Orpheline, elle a la fortune ; elle ne paraît pas insensible au charme mélancolique du jeune professeur. « *Voilà la femme qu'il vous faut, ce sera votre femme-enfant.* »

Le mariage, quelle affaire ! songe Guérin, toujours anxieux devant la vie. Et que dira Marie, la chère Marie de Maistre ? Comment renoncer à ces effusions sentimentales avec celle qui est devenue la confidente de ses plus secrètes pensées ? Mais Barbey se fait pressant, il a revu la « *belle Mauresque* », qu'il accable maintenant de ses visites, il l'adjure de faire le bonheur de son ami. Eugénie, de son côté, alertée par Maurice, a écrit lettres sur lettres à la baronne, cette envoyée du ciel, pour qu'elle hâte l'événement. De plus en plus hésitant, Maurice ne se résigne pas à donner son consentement, mais Barbey mène l'affaire tambour battant avec sa superbe habituelle : « *Je l'ai précipité dans le mariage* » dira-t-il plus tard. Et, en quelques jours, l'affaire est bâclée, l'union des deux jeunes gens décidée. En attendant la cérémonie, Maurice, avec sa « *tourterelle bleue* », ira au Cayla, pour que la fiancée fasse connaissance avec sa nouvelle famille.

Joie ! Pleurs de joie d'Eugénie ! Son frère chéri lui est rendu, une sœur nouvelle lui est donnée. Avec quel enchantement elle les a accueillis, les a promenés dans ce vieux domaine familial, devant ces horizons qui évoquent tant de

souvenirs émouvants ! Jours d'allégresse, trop courts, hélas ! car la date du mariage approche, et Eugénie a promis d'y assister : il lui faut partir pour Paris avec les deux fiancés. Une des premières personnes qu'elle y verra sera Barbey d'Aurevilly.

« *Quel contraste,* a dit Sainte-Beuve, *que cette âme virginale, cette colombe du Cayla, au sortir de son désert, faisant connaissance pour la première fois avec Paris par cet échantillon d'homme d'esprit, par ce bouquet de feu d'artifice ! Esprit contre esprit, elle était bien fille, d'ailleurs, à croiser le fer et à tenir la gageure.* » Rencontre étonnante, en effet, celle de ces deux êtres si différents. Il s'attendait à trouver une vieille fille de province, confite en dévotion, mal mise et insupportable ; il découvre une femme ravissante, fort bien habillée, aussi à l'aise dans un salon qu'une mondaine accomplie, sachant voir, juger, *sachant causer,* malgré la flamme mystique qui la dévore. Il est sorti éberlué de cette première entrevue.

« *Figure tuée par l'âme, yeux tirés par les combats intérieurs. Sa voix n'a pas le plus léger accent et tranche par sa fraîcheur avec tout l'épuisement de sa personne. On est doucement étonné d'entendre cette voix suave et molle sortir de cette gorge maigre. Et, cependant, n'a pas du tout, avec cela, l'air béat et dévot : la patricienne est encore plus forte que la chrétienne.* »

Il l'a revue et sa première impression s'est confirmée : cette « *Pythonisse de la solitude* » est décidément un être privilégié. Mais elle-même n'a pas été moins séduite par l'originalité du personnage. Avec une perspicacité étonnante, elle l'a jugé dès leurs premières rencontres, lorsqu'elle lui a dit tout à trac :

— *Vous, vous êtes un beau palais dans lequel il y a un labyrinthe.*

Remarque qui l'a stupéfié : « *Le mot est remarquable et me plaît. Il y a dans la flatterie d'une femme quelque chose qui séduirait les dieux.* »

Non seulement, comme dit Sainte-Beuve, elle a tenu la gageure et elle a croisé le fer avec lui, mais voici qu'en parlant, en échangeant des idées, au milieu des paradoxes et des étincelles de la conversation de Barbey, ces deux âmes, en se pénétrant, se sont découvert des aspirations identiques. L'une et l'autre ne souffrent-elles pas du même mal : la solitude ? Eugénie dissimule des tendresses inemployées dans sa vie solitaire, et Barbey, le brillant, le fringant Barbey, cache sous ses airs de matamore et ses fanfaronnades du vice le désenchantement d'un cœur trop livré à lui-même : « *Quelle crucifixion que l'isolement !*

a-t-il noté. *C'est mon mal éternel.* » Ce sera le mal qui le rongera toute sa vie, car, toujours, il restera un errant, promenant tout seul son ennui, d'hôtel en logis de hasard.

« *Eugénie et lui,* écrit Eugène Grêlé, *communièrent en des sentiments d'affection réciproque. Comment ces âmes n'eussent-elles pas été séduites l'une par l'autre ? Leurs silences mêmes se comprenaient et leurs regards, en se croisant, avaient une éloquence poignante.* » Heure unique dans la vie de Barbey : une créature d'élite est là qu'il pourrait se plaire à cueillir comme il en a cueilli tant d'autres, pour le plaisir, mais, cette fois, ce serait pour l'union à jamais, pour le foyer établi, pour le bonheur à deux dans la paix reconquise. Images fugitives, espoirs caressés et rejetés tour à tour par son esprit inquiet, velléités, rêves... Tout, autour de lui, ne parle à ce moment que famille, union, établissement conjugal. A la table des Gervain, où il est accueilli comme un dieu, il se sent heureux dans une atmosphère nouvelle, un délassement de l'esprit, il n'est plus *seul,* à l'abandon, il se reprend à vivre comme dans une famille retrouvée. Et Eugénie de Guérin est là aussi, avec toute la noblesse de son âme mystique et son beau regard, où il lit le dévouement, l'acceptation des humbles devoirs de la vie. Quel rêve ce serait !...

Elle-même rayonne de bonheur. Elle n'a plus peur maintenant de se perdre dans le labyrinthe du beau palais de son ami, elle demeure sous son charme. Elle l'appelle « *mon frère* », « *mon frère de Paris* », et c'est une joie profonde qui éclaire son visage mélancolique lorsqu'il apparaît. Aurait-elle, de son côté, caressé quelque rêve, ébauché un projet d'union ? Peut-être, après tout, ne vit-elle que dans la joie du mariage de son frère bien-aimé...

Le 15 novembre 1838, il a été célébré à l'Abbaye-aux-Bois. Marie de Maistre n'était pas là : elle avait fui a son château de Coques, en Nivernais.

***

Le mariage n'est pas une panacée : Maurice de Guérin ne va pas tarder à s'en apercevoir. De plus en plus anxieux avec sa maladie de poitrine qui fait chaque jour des progrès, nerveux à l'extrême, il s'est vite aperçu qu'il ne trouverait pas le bonheur dans sa nouvelle famille. Sa femme-enfant est « *une petite fille délicieuse d'insignifiance et de coquetterie* », dont la conversation est des plus limitées. Une vieille fille, Mlle Martin-Laforêt, sa tante, qui lui tient

lieu de père et de mère, prétend tout régler à sa guise dans la maison et se rend parfaitement insupportable. Quelle compagnie pour lui ! Où sont les soirées passées avec le cher Barbey, où l'on remuait tant d'idées, où l'on communiait dans une même ferveur pour l'art ? De dépit, il est retourné chez la baronne de Maistre, qui vient de rentrer : comment pourrait-il se détacher à jamais de celle qui fut sa véritable âme sœur, à laquelle il a confié le meilleur de lui-même ?...

Stupéfaction de Barbey lorsqu'il lui avoue sa détresse : ainsi, le foyer conjugal, le havre sûr des destinées de chacun, ne serait qu'une illusion comme une autre ! Cependant, il faut assurer à tout prix le bonheur de Guérin, et voilà Barbey, d'autant plus piqué qu'il a fait lui-même ce mariage, qui part en campagne, va voir Marie de Maistre pour plaider auprès d'elle la cause de son ami. Il le fait avec une telle chaleur, un tel brio, il se montre si éloquent, si persuasif qu'il passe la mesure. A force de parler d'amour, il s'oublie, et voici qu'il surprend chez la dame « *un sourire trouble, des yeux voilés, un mouchoir tordu nerveusement* » qui le renseignent avec éloquence. Qu'est-ce à dire ? Celle-là aussi... Il reviendra la voir.

Le ménage de Maurice de Guérin continue d'aller bien mal : « *Autour de lui,* écrit M. Jean Canu, *ce ne sont que conflits d'intérêts et de jalousies : Mlle Martin-Laforêt traite son neveu par alliance en petit garçon, elle pousse Caroline à prendre ombrage de l'influence d'Eugénie sur son mari et la jeune femme s'entend d'autant moins avec sa belle-sœur qu'elle sait l'amitié étroite, confiante qui lie celle-ci à Mme de Maistre. Des scènes éclatent à tout propos. Barbey essaie en vain d'apaiser les rivales et ne réussit qu'à les irriter davantage. O douces harmonies familiales, vous n'étiez qu'un rêve ?...* »

Trois femmes se disputent ainsi le cœur du pauvre enfant, qui succombe — ô ironie ! — sous la tendresse. Hélas ! Ses forces physiques déclinent chaque jour, les crachements de sang se font plus fréquents. Les médecins lui ont ordonné de quitter Paris au plus vite et de se réfugier à la campagne. Après bien des hésitations, il s'est décidé à partir pour le Cayla. Adieux émouvants à Barbey, qui ne s'illusionne pas sur le sort de son pauvre ami.

Le voyage ne sera pour lui qu'un long martyre. En arrivant dans la chère maison de son enfance, on a cru qu'il allait retrouver un peu de forces, mais, un mois plus tard, il expirera pieusement — car il s'est converti — dans la chambre où il est né. Autour de lui pleurent sa femme et les siens.

Barbey a été anéanti lorsqu'il a connu cette disparition : « *C'est mon meilleur ami que j'ai perdu, qui ne m'avait jamais causé la moindre peine, qui n'avait jamais eu l'ombre d'un tort envers moi.* » Mme de Maistre est désespérée, elle écrit à Eugénie : « *Il me prend des moments de rage. Comme une insensée, je crie : Je veux le voir ! Je veux le voir !* »

⁂

Et puis la vie passe, l'oubli se fait peu à peu, les gens et les choses se retrouvent à leur place. Barbey avait promis à Eugénie de tout mettre en œuvre pour publier les œuvres de son frère, ce *Centaure* et cette *Bacchante*, « *aussi beaux que des morceaux d'anthologie* », mais il ne se presse guère, les mois s'écoulent et la solitaire du Cayla ne voit rien venir, si ce n'est un article de George Sand dans la *Revue des Deux Mondes* où la romancière a révélé le poète inconnu. Barbey prétend que c'est lui qui l'a inspiré, mais l'œuvre elle-même tarde à paraître.

Elle écrit souvent à son « *frère de Paris* », lui disant qu'elle prie sans cesse pour lui, demandant au ciel sa conversion, le mêlant toujours dans ses pensées à l'image de son bien-aimé Maurice. Il lui répond souvent, d'abord, puis par des lettres de plus en plus espacées contenant de vagues promesses. Rien d'autre. Les mois passent.

Il a été repris par la vie de Paris, est devenu l'intime du salon de Maistre « *où il fait des ravages* », comme toujours. La belle-sœur de la baronne, Mme Amédée de Maistre, l'a attiré dans ses rets. Celle-là, dira-t-il, « *un vrai démon* », l'a moqué dans son goût pour les vieilles filles de province : « *Prenez garde, la demoiselle du Cayla est éprise de vous et veut vous épouser. Vous allez vous rendre ridicule aux yeux de tout Paris.* » Il n'a pas voulu en entendre davantage et il a cessé d'écrire à Eugénie.

Page peu glorieuse, celle-là, dans sa vie de dandy. Eugénie lui a pardonné et est morte en priant encore pour lui, mais lui-même en conservera un remords lancinant : « *J'ai eu des torts cruels envers elle,* écrira-t-il bien des années plus tard à Trébutien, *je vous conterai tout cela quelque jour. Ce me serait impossible aujourd'hui : les souvenirs aussi ont des nerfs !* »

Chapitre XX

LE DERNIER AMOUR DE NAPOLÉON III

Nul souverain, on le sait, n'aura été plus volage que Napoléon III : « *Il se monte la tête pour un chat coiffé,* disait Mérimée, *et, pendant quinze jours, ne pense qu'au bonheur rêvé. Puis, quand il y est parvenu, il se refroidit et n'y pense plus.* »

Eugénie de Montijo s'en doutait, qui sut lui tenir la dragée haute et ne lui fit le don de sa personne que contre un contrat de mariage en bonne forme. Même la belle comtesse de Castiglione ne put se vanter de l'avoir tenu longtemps dans ses rets. Une seule femme aura su si bien s'y prendre qu'elle l'a accaparé durant plusieurs années et qu'elle a failli devenir la maîtresse officielle de l'empereur, c'est Marguerite Bellanger. Non qu'il l'aimât, mais elle l'amusait par ses foucades, ses rires et son entrain : Margot la Rigoleuse, comme on l'appelait. Et c'eût bien été là, en effet, le type même de la favorite impériale dans ce régime du plaisir et de la fête qu'a été le second Empire.

Elle ne s'appelait, en réalité, ni Marguerite ni Bellanger, mais Julie Lebœuf, et était née en 1840 près de Saumur. On la mit de bonne heure en apprentissage à Nantes. Un gros négociant la remarqua et lui fit une cour assidue. Elle était jolie et fraîche sous sa coiffe de dentelles à ailes relevées, elle avait de beaux cheveux blonds, un visage ingénu, une taille souple, et son rire sonnait clair. Une grisette de la place Graslin, mais qui n'avait pas froid aux

yeux et qui se laissa tomber tout doucement dans les bras de son soupirant.

Ravi de sa conquête, il parlait de la mettre dans ses meubles, il faisait des projets d'avenir. Julie le laissait dire, mais, déjà, elle avait sa petite idée à elle : aller à Paris, où l'on s'amusait tant, paraît-il, où la vie était si facile, les bals si nombreux, les spectacles si amusants, où l'on trouvait tout et tout. Un beau jour, sans rien dire, elle a planté là son amant et s'en est allée sur les bords de la Seine sans donner son adresse et en changeant de nom par prudence : elle s'appellerait Marguerite Bellanger. Eternelle histoire de toutes ces biches du second Empire.

C'est dans la rue Pigalle qu'elle trouva un petit logis à son goût : elle cessait d'être une grisette pour devenir une lorette parisienne, premier étage de la montée vers la fortune.

Nestor Roqueplan, qui a fait toute une étude de la lorette, nous enseigne que ce petit être charmant, élégant, coquet, a toujours un grand amour dans le cœur qui s'appelle généralement Arthur. Mais Arthur n'est pas assez riche pour entretenir à lui tout seul une lorette à la mode, il doit se multiplier en plusieurs Arthur, l'un fournissant les gants, l'autre les chapeaux, celui-ci la toilette, celui-là les meubles. « *Cette multiplicité des Arthur,* ajoute-t-il, *est une grande sécurité pour la lorette : on ne se brouille pas d'un seul coup avec cinq ou six amants comme avec un seul.* »

Donc Marguerite Bellanger fut bientôt à la tête de plusieurs Arthur, qui l'entraînaient dans tous les endroits à la mode. Avec l'un, elle connut le bal de l'Opéra avec sa mêlée de débardeurs, de pierrots et de chicards, avec ses trémoussements enragés et sa farandole monstre sur un air de galop d'Offenbach. Avec un autre, elle fut à Mabille, dansant dans la salle irradiée de mille feux. Dans les allées du jardin bien ratissées, sous l'éclairage cru des becs de gaz, elle promena son chapeau de paille minuscule, aux longs rubans retombant sur sa chevelure blonde, croisant les élégants cavaliers et les biches peu farouches, tandis que Victor Mabille, maître du lieu, lui pinçait la taille en passant. Elle y rencontra Rigolboche, coiffée à la chinoise, Alice la Provençale et toutes les beautés du jour faisant un quadrille avec Chicard ou Brididi. Au Château des Fleurs, avec un autre Arthur, elle valsa aux sons langoureux de l'orchestre d'Arban. On la vit encore dans la lointaine Closerie des lilas où l'étudiant était roi et où, souvent, elle trompa l'Arthur de semaine pour un beau jeune homme qui lui parlait d'amour.

Tous ces spectacles, si nouveaux pour elle, enfiévraient la petite provinciale, mais nulle part plus que sur le Boulevard elle ne se sentait grisée. Cette agitation trépidante, ces magasins illuminés, ces cafés fameux, ces restaurants célèbres dans lesquels se pressait chaque soir une foule de femmes en grande toilette et couvertes de bijoux lui montaient à la tête. Au Café Anglais, à Tortoni, à la Maison d'or, ses Arthur lui montraient les courtisanes en vue, les Anna Deslion, les Barucci, les Leonida Leblanc, les Cora Pearl, les Schneider, dont les exploits défrayaient la chronique galante des petits journaux, et elle se disait : « *Pourquoi pas moi aussi ?* » A tout prix, elle voulait réussir !

Elle a d'abord essayé du théâtre. Après s'être fait engager comme figurante au théâtre Beaumarchais, elle s'est risquée à jouer un petit rôle aux Délassements comiques de la rue de la Tour-d'Auvergne. Courageusement, elle est entrée en scène. Hélas ! elle a tout de suite été prise du trac, sa mémoire s'est embrouillée, le public a commencé à murmurer ; alors, elle a tout lâché, elle a crié : « *M...* », a ramassé ses jupons et s'est enfuie dans les coulisses, sous les huées. Aucune chance qu'elle fasse une carrière théâtrale.

Après tout, la galanterie, c'est beaucoup plus facile. Seulement, comme elle commence à en avoir assez de ses Arthur, elle s'est débarrassée d'eux et s'est mise à fréquenter les officiers de la Garde.

Ils logent aux alentours de l'Ecole militaire, formant là une sorte de petite coterie où, le soir, des silhouettes féminines se glissent dans les maisons bourgeoises avec jardin qui bordent alors les avenues de La Motte-Picquet, de Latour-Maubourg. « *On va,* dit M. Léon Treich (1), *de logis en logis, en petite tenue, voire en déshabillé galant, achever une partie de cartes, déboucher une bouteille de champagne, chercher la compagne d'une nuit. En ces fêtes intimes, la bruyante Margot ne joue encore que les coryphées, mais elle est aimée parce que bonne fille, blagueuse, toujours prête à une turbulente vadrouille.* » On la recherche maintenant, on la fait boire, elle amuse tout le monde par son bagout ; les officiers de la Garde ont de bonnes soldes, ils sont généreux. Certains l'ont emmenée souper à la Maison d'or, au Café anglais ; on l'a remarquée, on commence à parler d'elle.

C'est Gramont-Caderousse qui va la lancer. Avec Demidoff, Paul d'Aru, le prince d'Orange, le duc de Rivoli, tout

(1) Léon Treich : *Les alcôves de Napoléon III,* Paris, s.d., p. 214

le gratin du Jockey Club, il est de toutes les fêtes, de tous les plaisirs : c'est la bande de ceux qu'on appelle les *cocodès*. Orphelin et très riche, Gramont-Caderousse a déjà perdu plus de deux millions au jeu et jette l'argent à la volée. Un soir, à souper, il a donné cinquante mille francs à la petite femme qui a le mieux débité sa chansonnette. Il monte en courses à Chantilly, à Bade, à Spa. Il mène le cotillon aux Tuileries, il a eu des duels retentissants, il brûle la vie, sachant qu'il est atteint d'une maladie de poitrine et que ses jours sont comptés. Il les achèvera plus tard, en compagnie d'Hortense Schneider.

Pour l'instant, il est tout à Marguerite Bellanger, qu'il a baptisée Margot la Rigoleuse et qu'il entraîne dans son sillage. Avec lui, enfin, elle va connaître cette vie trépidante du Boulevard qui l'avait ensorcelée dès qu'elle l'avait vue, elle va devenir une biche à la mode, dont parlent tous les petits journaux.

Installée dans un bel appartement de la rue Tronchet qu'il lui a meublé, elle mène l'existence à grandes guides, portant partout sa belle humeur, son rire frais, sa gouaille. Elle tutoie maintenant tous les cocodès, interpelle au café le prince d'Orange, que Gramont-Caderousse appelle le Citron : « *Eh ! Citron ! Qu'est-ce que tu m'offres ?* » Elle a le verbe haut, bouscule les dîneurs et les maîtres d'hôtel, ne s'en laissant imposer par personne, se faisant faire la cour par tout le monde, déchaînée.

Après Gramont-Caderousse, elle a eu Wilson, le futur gendre de Grévy, qui n'est alors qu'un cocodès comme les autres, prétendant, lui aussi, étonner tout le monde par son faste. Il a loué pour Marguerite Bellanger un petit hôtel du boulevard Malesherbes, et il règle sans sourciller toutes les notes qu'elle lui fait présenter. Il a pris l'habitude d'inviter à dîner une dizaine de jolies femmes ; chacune d'elles trouve sous sa serviette deux ou trois billets de mille francs avec ce petit mot : *Pour le jeu*. Et, sitôt le repas achevé, la partie commence et Wilson, qui a une guigne noire, perd tout ce qu'il veut. Un type, ce Wilson !

Marguerite va avoir beaucoup mieux que ces noceurs ; elle va devenir la maîtresse impériale.

⁂

Comment a-t-elle connu Napoléon III ? Les légendes varient sur ce sujet. La plus vraisemblable, celle qu'ont adoptée la plupart de ceux qui ont écrit sur les coulisses

du second Empire, est la suivante : Marguerite se promenait seule, à pied, par un beau jour d'été, dans le parc de Saint-Cloud, lorsque, tout à coup, le ciel se couvrit, un orage éclata et la pluie se mit à tomber à torrents.

A ce moment, débouchait d'une avenue un phaéton à livrée or et vert, conduit rapidement par un homme dans lequel elle reconnut toute suite l'empereur. L'apercevant de loin mouillée, transie, par un geste de galant homme, Napoléon saisit la couverture qu'il avait sur les genoux et la jeta à la jeune femme en passant. L'avait-il lui-même reconnue ? Elle avait loué une villa, cette année-là, non loin du château, et il est possible que, flaireur de jolies femmes comme il l'était, ce voisinage ne passa pas inaperçu de lui.

En tout cas, Marguerite ne voulut pas laisser s'envoler une pareille occasion sans tenter sa chance. Les aventures galantes de l'empereur lui étaient bien connues ; maintes fois, ses amis du Café anglais et de Tortoni les avaient évoquées devant elle et, la légende s'en mêlant, il n'était question que de bijoux fabuleux, de sommes d'argent extraordinaires dont il comblait celles qui avaient eu l'heur de lui plaire. Maîtresse de l'empereur, quelle affaire ! Et qu'étaient auprès d'un souverain les Gramont-Caderousse et les Wilson ? Et quel triomphe pour elle lorsque ses petites amies connaîtraient son histoire !

Le lendemain matin, munie de la précieuse couverture sur laquelle se détachait un N avec la couronne impériale, elle se présenta au château.

— *Avez-vous un billet d'audience ?* lui demanda l'aide de camp.

Non, elle n'en avait pas, mais elle désirait entretenir tout de suite Sa Majesté d'une affaire importante et lui remettre un objet qu'elle lui avait confié.

Aux Tuileries, on ne l'eût pas reçue. A Saint-Cloud, Napoléon se considérait comme en vacances et, lorsqu'il n'y avait pas conseil des ministres, passait ses matinées à se promener dans le petit jardin précédent le parc. Au fond, il s'y ennuyait. L'annonce d'une visiteuse inconnue piqua sa curiosité. Peut-être au fond de sa mémoire songeait-il à cette jolie fille qu'il avait aperçue la veille. Bref, il la reçut, et Marguerite Bellanger entra triomphalement dans le cabinet de l'empereur.

Son destin était fixé.

Comme tant d'autres femmes qu'il avait aperçues une fois, qu'il avait seulement frôlées, il s'éprit d'elle instantanément, et, instantanément, il la désira.

Le lendemain même, il convoquait Mocquard et il s'en-

tretenait avec Hyrevoix. Mocquard était pour lui une manière de confident dans ses affaires de cœur. C'est lui, en particulier, qu'il avait chargé jadis d'accompagner la fameuse Miss Howard, la maîtresse qu'il avait ramenée d'Angleterre au début de son règne et dont il redoutait les foucades au moment de son mariage. Mocquard l'avait surveillée étroitement et n'avait pas hésité, sur l'ordre qu'il en avait reçu, à mettre la main sur la correspondance de la belle en l'absence de celle-ci.

Quant à Hyrevoix, il était, en principe, préposé à la sécurité du souverain. En réalité, cet homme habile, d'une activité extraordinaire, entièrement dévoué à son maître, était chargé de louer, de façon discrète, les petits appartements dans lesquels Napoléon III recevait ses maîtresses. Il y en avait toujours deux ou trois, dont le plus connu était un petit hôtel sis rue du Bac, entre les quais et le boulevard Saint-Germain. Hyrevoix savait les heures de rendez-vous et se tenait à la porte avec deux ou trois de ses hommes : depuis les attentats des affaires italiennes, Napoléon se méfiait.

Ce fut là que, quelques jours plus tard, la belle Marguerite Bellanger tomba dans les bras de celui qu'elle devait appeler son « *cher seigneur* ». Elle devenait enfin maîtresse de l'empereur !

***

Tout de suite, nous l'avons dit, il fut pris plus que par n'importe quelle autre femme.

Il sortait des bras de la Castiglione, qu'il avait elle aussi passionnément désirée, mais il était las des grandes dames qui s'offraient à lui pour boucler leur budget défaillant, ou pour faire donner de l'avancement à leur mari, ou pour récolter un magnifique écrin de bijoux. Il tenait enfin dans ses bras une créature amusante, ayant encore des allures de lorette, jolie blonde à la taille souple, au frais visage, avec de la gaîté, de l'entrain, du « chien » comme on disait, s'amusant des uns, singeant les autres, toujours rieuse et cascadeuse — Margot la Rigoleuse, quoi ! Quel changement pour lui, et quel soulagement !

Auprès d'elle, il se déridait, écoutait sans se lasser les histoires croustillantes et les potins du Boulevard qu'elle dévidait devant lui de sa voix gouailleuse, pouffant de rire à ses plaisanteries risquées, à ses familiarités, à ses irrévérences, transporté par cette jeunesse, ce brio, cet éclat.

Comment eût-il pu résister à s'attacher cette fille sans complications qui le mettait de si belle humeur ? Après plusieurs rendez-vous dans la petite maison de la rue du Bac, il lui faisait tenir ce billet :

« *Chère belle, venez me voir lundi à huit heures où vous savez. Nous n'y resterons pas longtemps. Comme je veux vous voir chez vous, je vous conduirai dans une charmante villa que j'ai achetée et fait meubler à votre intention.* »

Cette villa était un petit hôtel sis au n° 1 de la rue des Vignes, dans le lointain Passy, asile discret où il allait se rendre régulièrement durant plus de deux années. Il l'avait meublée avec ce luxe un peu lourd de son temps, avec ces sièges capitonnés, ces rideaux et tentures qui tamisent la lumière, ces grandes portières, ces guéridons multiples, ces sellettes, ces vitrines en bois de rose qui abritaient des bibelots de toute nature. Des fleurs que l'on renouvelait chaque jour, quatre domestiques attachés à la maison, un beau coupé vert et or attelé de deux trotteurs.

Marguerite Bellanger triomphait : finies les incertitudes de sa vie, les déménagements d'une demeure à l'autre ; désormais, elle avait un hôtel confortable, une domesticité, un équipage, elle pouvait parader aux Champs-Elysées, faire figure aux soupers de la Maison d'or, se montrer dans sa loge à l'Opéra. Elle s'était fait faire du papier à lettres blasonné d'une marguerite au cœur d'or et aux pétales d'argent avec cette devise : « *Tout vient à point à qui sait attendre* ». Elle se croyait vraiment une grande dame ; on la voyait aux premières des théâtres, au vernissage des expositions, aux ventes de charité élégantes où elle coudoyait toute la noblesse impériale, faute de pouvoir le faire aux Tuileries.

Lorsque la cour était à Saint-Cloud, l'empereur avait logé Marguerite dans une petite maison de Montretout, bâtie contre le mur même de la partie réservée du parc. Et, dans le mur, il avait fait ouvrir une porte, dissimulée plus ou moins, par laquelle il s'échappait pour la retrouver chez elle.

Une pareille liaison ne pouvait passer inaperçue. Au bout d'un mois, tout le monde connaissait la nouvelle aventure de Napoléon III ; les petites camarades pâlissaient de jalousie, les cocodès ne parlaient plus que de Margot la Rigoleuse ; à Tortoni, Aurélien Scholl faisait des « mots », disant que le confesseur de l'empereur s'appelait l'*abbé Langer*. C'était la gloire !

Le prestige de Margot avait grandi : son succès rapide lui avait valu une réputation d'esprit qu'elle ne méritait

certes pas, mais qui justifiait la rapidité avec laquelle elle s'était emparée de l'amant impérial. « *On conte même,* dit M. Léon Treich, *qu'un nonagénaire charmant, le marquis de Montaigu, très dix-huitième siècle, dont le grand âge demeurait épris de Sophie Arnoult et de la Guimard, espéra quelque temps avoir retrouvé en Marguerite une Lespinasse ressuscitée ! Il n'eut de cesse qu'elle ne fût venue s'asseoir à sa table.*

« — Je regrette, lui dit-il, que les années qui pèsent sur moi m'obligent à limiter mon invitation à la salle à manger.

« *Marguerite accepta le déjeuner. Y fut-elle aussi brillante que s'y attendait M. de Montaigu ? La chronique ne le dit pas.* »

Sans doute ce nonagénaire n'avait-il pas les mêmes raisons que l'empereur d'être amusé par la gouaille de la Rigoleuse. En tout cas, il ne trouva pas en elle une autre Lespinasse.

***

L'impératrice n'avait pas tardé, elle aussi, à connaître les nouvelles frasques de son époux. Elle en fut indignée et ce fut entre eux l'occasion de nouvelles scènes, plus violentes encore qu'à propos de Mme de Castiglione.

— *Maintenant,* disait-elle amèrement, *il ramasse les filles dans le ruisseau.*

Napoléon était si épris de Marguerite Bellanger qu'il exigeait sa présence où qu'il se déplaçât, à Biarritz, à Plombières, à Vichy. En principe, il se rendait seul dans cette dernière villégiature, car il s'y soignait. Il y menait l'existence d'un bourgeois paisible, allant tous les matins boire aux sources et se promenant ensuite dans le parc en compagnie d'un de ses officiers. Marguerite était installée dans un chalet voisin du sien et il passait chez elle presque tous ses après-midi.

Or, une année, l'impératrice l'accompagna. Il ne modifia en rien ses habitudes, mais il ne faisait chez Marguerite que de brèves apparitions. Un matin où il se promenait dans le parc avec Eugénie, un superbe épagneul bondit vers lui en jappant affectueusement. A quelques mètres de là, une jeune femme s'efforçait, en vain, de rappeler l'animal.

D'un coup d'œil, l'impératrice vit la scène et reconnut la femme qui se hâtait de se retirer avec son chien.

— *Rentrons !* dit-elle brièvement.

Lorsqu'ils furent revenus dans le chalet impérial, elle éclata :

— *Ainsi, vous avez eu le front d'amener ici votre maîtresse, cette fille que vous avez ramassée on ne sait où !*

— *Mais voyons, Ugénie, calme-toi.*

Non, elle ne se calmerait pas, elle lui dirait tout ce qu'elle pense de sa conduite, de ses débordements avec l'une, avec l'autre, et elle énumérait : hier des femmes du monde, des actrices, des aventurières, aujourd'hui une vulgaire prostituée, habituée des endroits où l'on s'amuse, maîtresse de Gramont-Caderousse et de combien d'autres...

— *La boue, la boue ! Je vous dis que vous êtes dans la boue.*

Jamais elle ne lui avait fait une scène aussi violente : toute la maison l'entendit. Le soir même, elle repartait pour Paris.

⁂

Cependant, au fur et à mesure que les années s'écoulaient, la santé de l'empereur s'altérait et la fringale amoureuse qui le possédait n'était pas pour le guérir. Au milieu de l'été suivant, revenant de chez Margot, il fut pris d'une syncope. L'impératrice fit aussitôt appeler Mocquard.

— *Accompagnez-moi,* lui dit-elle, *j'ai fait atteler le coupé ; nous allons chez Marguerite Bellanger.*

— *Comment ?*

— *Je vous l'ordonne, je veux la voir.*

Arrivée rue des Vignes, elle dit à la caméristе:

— *Priez Mademoiselle de descendre. Je suis l'impératrice.*

— *Mademoiselle,* lui dit Eugénie, *vous tuez l'empereur. Si vous avez quelque attachement pour lui, cessez de le voir. C'est pour lui une question de vie ou de mort.*

Marguerite sanglotait, se traînait aux genoux de la souveraine, lui promettant tout ce qu'elle désirait.

Deux heures plus tard, rentrée aux Tuileries, l'impératrice sommait son mari de briser cette chaîne et, comme il tergiversait, louvoyait à son habitude, elle lui cria :

— *Puisqu'elle ne s'en va pas, c'est moi qui vais partir.*

Prétextant des spasmes nerveux dont elle était affligée, en effet elle s'en alla, dans la semaine, faire une cure à Schwalbach, en Allemagne, avec une suite peu nombreuse, voyageant sous le nom de comtesse de Pierrefonds. Elle

revint au bout d'un mois, après avoir été accablée de lettres et de dépêches par Napoléon. Désireux de rentrer en grâce, il avait recommencé sa comédie du repentir, mais, cette fois, c'était bien fini : elle avait compris qu'il était incorrigible et elle avait décidé qu'il n'y aurait plus entre eux de rapports d'époux. « *Désormais, il n'y a plus d'Eugénie,* écrivait Mérimée à son ami Panizzi, *il n'y a plus que l'impératrice.* » Elle-même confiait à Walewski :

— *Maintenant qu'il s'est abaissé à cette crapule, je ne puis plus le supporter.*

Cependant, la liaison de l'empereur avec Marguerite Bellanger se poursuivait si bien que, le 24 février 1864, elle mettait au monde un fils, Charles. A la mairie, les déclarants, dont le peintre Giraud, familier du salon de la princesse Mathilde, affirmèrent ignorer les nom et adresse de la mère. Il était né « de parents inconnus ».

Cette naissance ne troubla pas seulement l'impératrice, mais Napoléon lui-même qui craignait que, dans l'avenir, ce bâtard pût gêner le prince impérial ou exercer un chantage sur la famille. Aussi bien sa liaison avec Marguerite commençait à lui peser. Il décida de rompre, mais après avoir obtenu d'elle une lettre où elle déclarerait qu'elle l'avait trompé et que cet enfant était d'un autre. Ce fut M. Devienne, le premier président de la Cour d'appel de la Seine, qui fut chargé de cette délicate négociation. Il rapporta, en effet, la lettre, qui fut trouvée dans les papiers des Tuileries après septembre 1870 :

« *Monsieur, vous m'avez demandé compte de mes relations avec l'empereur, et, quoi qu'il m'en coûte, je veux vous dire toute la vérité. Il est terrible d'avouer que je l'ai trompé, moi qui lui dois tout, mais il a tant fait pour moi que je veux tout vous dire. Dites-lui bien que je lui en demande pardon. J'ai, Monsieur, votre parole d'honneur que vous garderez cette lettre.*

« *Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.*

« *Marguerite Bellanger.* »

Marguerite Bellanger put assister sans crainte à l'écroulement de l'empire : elle avait fait sa fortune et acquis un fort bel hôtel avenue de Friedland, qu'elle revendit plus tard à sa camarade Antoinette Léninger. Elle possédait encore un château à Dammartin, où elle résidait la plus grande partie de l'année.

Eut-elle d'autres amants ? M. Adrien Dansette, dans son livre sur les *Amours de Napoléon III,* rapporte le bruit

d'une liaison avec Gambetta : « *A son lit de mort,* ajoute-t-il, *elle fut, du reste, soignée par un ami du tribun, le docteur Fieuzal.* » A partir de 1872, elle eut, en tout cas, une longue liaison avec le colonel Lenfumé de Lignières. Plus tard, elle épousa un Prussien du nom de Kulbach. Brouillée bientôt avec lui, elle se renferma dans son castel et y mourut le 23 décembre 1886. Quant à son fils, Charles, il prit le nom de sa mère, Lebœuf. Une rente constituée sur le Trésor lui était assurée régulièrement et ne fut même pas interrompue par la troisième République, peut-être précisément sur l'intervention de Gambetta. Il mourut sans postérité, à Passy.

TABLE DES MATIERES

—o—o—o—

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE CONDÉENNE
CONDÉ-S-NOIREAU (CALV.)

Avec « Secrets d'un Siècle » Jules Bertaut, pour notre plus grande joie, pénètre au cœur de l'Histoire, au cœur d'un des siècles les plus riches de notre passé.

Jules Bertaut est, sans conteste, l'un des historiens les plus lus d'aujourd'hui. Dans tous ses ouvrages, s'inspirant de la méthode de G. Lenôtre, il a ressucité les époques et les personnages les plus divers par leur côté pittoresque. Il a réussi par le choix des détails, par les traits essentiels et les anecdotes caractéristiques à rendre l'atmosphère d'un temps d'une façon inoubliable.

Ainsi il a édifié peu à peu une œuvre de quarante volumes qui ont tous connu le succès. Après le Roi Bourgeois, Marie-Louise, la Duchesse d'Abrantès, Talleyrand, Le Roi Jérôme, Madame Récamier, on peut citer oncore Les Belles Nuits de Paris, les Dessous de la Finance, Napoléon Ier aux Tuileries, l'Impératrice Eugénie.

Jules Bertaut n'est pas seulement un historien qui s'appuie sur des documents certains, auxquels on peut se fier pour la véracité, il est aussi un conteur qui sait mettre en valeur un récit, qui sait capter l'attention de ses lecteurs et a retenir.

PIERRE AMIOT

Avec « Secrets d'un Siècle » Jules Bertaut, pour notre plus grande joie, pénètre au cœur de l'Histoire, au cœur d'un des siècles les plus riches de notre passé.

Jules Bertaut est, sans conteste, l'un des historiens les plus lus d'aujourd'hui. Dans tous ses ouvrages, s'inspirant de la méthode de G. Lenôtre, il a ressucité les époques et les personnages les plus divers par leur côté pittoresque. Il a réussi par le choix des détails, par les traits essentiels et les anecdotes caractéristiques à rendre l'atmosphère d'un temps d'une façon inoubliable.

Ainsi il a édifié peu à peu une œuvre de quarante volumes qui ont tous connu le succès. Après le Roi Bourgeois, Marie-Louise, la Duchesse d'Abrantès, Talleyrand, Le Roi Jérôme, Madame Récamier, on peut citer oncore Les Belles Nuits de Paris, les Dessous de la Finance, Napoléon Ier aux Tuileries, l'Impératrice Eugénie.

Jules Bertaut n'est pas seulement un historien qui s'appuie sur des documents certains, auxquels on peut se fier pour la véracité, il est aussi un conteur qui sait mettre en valeur un récit, qui sait capter l'attention de ses lecteurs et a retenir.

PIERRE AMIOT